




ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

HISTOIRE

DU VÉNÉRABLE

P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

PROPRIÉTÉ DE



LE R P DE LA COLOMBIÈRE S J

Mort à Paray le 15 Février 1682

HISTOIRE

DU VÉNÉRABLE

P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

OU

ESSAI HISTORIQUE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS
DU P. DE LA COLOMBIÈRE

PAR

LE P. EUGÈNE SÉGUIN, S. J.

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
CH. POUSSIELGUE, SUCCESSEUR
RUE CASSETTE, 15

—

1891

Cum opus cui titulus : *Essai sur la vie et les œuvres du P. de la Colombière,* a P. Eugenio Seguin, nostræ societatis sacerdote, lingua gallica conscriptum, aliquot ejusdem societatis Patres, quibus id commisimus, recognoverint et in lucem edi posse probaverint, facultatem damus ut typis mandetur. In cujus rei fidem, has litteras manu nostra subscriptas et sigillo nostro munitas dedimus.

Lugduni, die 16 Augusti 1875.

M. JULLIEN.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Depuis près de deux siècles, on attend une *Histoire du P. de la Colombière.* Jusqu'ici on n'a rien publié de complet sur sa vie, ses actions et ses ouvrages. Quelques *Notes biographiques* renfermées dans une Préface, une indication sommaire de ses écrits, une *Notice* parue récemment : tels sont les seuls renseignements que nous possédons.

Il y avait donc place à un livre : il fallait honorer dignement la mémoire d'un homme supérieur, par sa valeur intellectuelle et morale, à tant d'autres personnages dont l'histoire s'est occupée. Dieu permit que ce grand et saint religieux demeurât comme enseveli dans la pénombre d'un demi-jour qui, sans le dérober entièrement aux regards, ne manifestait pas tout son mérite. Mais depuis qu'il a plu à la bonté divine de placer sur les autels la pieuse et humble disciple du sacré Cœur, en présence du développement qu'a pris la dévotion au Cœur de Jésus, il est temps de faire mieux connaître celui qui a été donné pour directeur à la bien-

heureuse Marguerite-Marie, et qui fut choisi pour être l'apôtre de cette belle dévotion.

Le souvenir du P. de la Colombière est demeuré vivant dans la Compagnie de Jésus et dans l'institut de la Visitation; au dehors, un certain nombre de prêtres, de religieux et de fidèles, qui goûtaient ses ouvrages, ne l'ont point perdu de vue. Ce n'est plus assez pour sa mémoire. Nous pouvons, en effet, espérer qu'une gloire plus éclatante lui sera décernée, et qu'une pure auréole entourera le front de ce religieux mort avant d'avoir pu donner toute la mesure de son génie, et déjà si parfait. C'est surtout en prévision d'une béatification prochaine qu'il était utile de raconter, plus en détail, les diverses phases de son existence.

Nous avons donc cherché à grouper les faits de sa vie, à rappeler les œuvres de son zèle et ses admirables vertus, avant que l'ombre grandissante des années ait enseveli dans de plus épaisses ténèbres les souvenirs encore subsistants. Et, nous l'avouerons simplement, ce travail présentait de sérieuses difficultés. Les documents faisaient défaut : pas de vie ancienne ou manuscrite à exhumer de la poussière des bibliothèques ; pas de *Mémoires* ou de récits contemporains à consulter. Les lettres du P. de la Colombière, publiées sans ordre chronologique et en supprimant les noms propres, ne fournissent que des notions incomplètes, et la

famille, éteinte depuis un siècle, n'a point laissé d'archives particulières. Nous comprenons pourquoi plus d'un écrivain a reculé devant une pareille tâche. Le devoir nous l'a imposée. Nous avons accepté avec plaisir ce travail, en priant l'âme bienheureuse dont nous allions retracer les vertus de vouloir bien nous assister du haut du ciel.

Voici les sources où nous avons puisé : 1° les écrits publiés sur la bienheureuse Marguerite-Marie, en particulier la *Vie et les Œuvres de la bienheureuse Marie Alacoque par les Contemporaines*, et l'*Histoire* de la sainte par le P. Ch. Daniel, *S. J.*, où se trouvent trois excellents chapitres sur le P. de la Colombière; 2° les *Œuvres* du vénérable Père, surtout ses *Lettres*, après avoir cherché à y mettre un peu d'ordre et de chronologie; 3° les archives et la bibliothèque de Lyon, les archives de Paray, où l'obligeance de M. l'abbé Cucherat nous a été d'un grand secours; les archives de Saint-Symphorien d'Ozon, où nous avons trouvé d'intéressants détails sur la famille du P. de la Colombière[1]; 4° les archives de Vienne, les traditions locales qui, pour la première partie de cette Vie, nous ont été très utiles. On verra par

1 Ici nous devons exprimer notre vive gratitude à M. Louis Forcheron, propriétaire à Saint-Symphorien, qui, malgré ses affaires et de douloureuses préoccupations, a consacré son temps à des recherches ardues qu'il nous a généreusement communiquées.

les *Notes* que nous avons interrogé une foule d'auteurs, consulté bien des livres anciens et modernes, tous ceux qui ont pu nous offrir quelques renseignements. C'est ainsi que nous avons recueilli les matériaux de cet ouvrage sur la vie, les vertus et les œuvres du pieux et célèbre jésuite.

Nous reconnaissons combien, malgré nos efforts, cette *Histoire* laisse à désirer sous le rapport des détails biographiques. Que le lecteur veuille bien nous tenir compte de la pénurie des documents sur ce point, et croire que nous n'avons rien négligé pour suivre, année par année, le cours de cette belle existence. Le P. de la Colombière se présente aux regards comme un enfant pieux et aimable, un écolier diligent, un jeune religieux qui donne les plus belles espérances pour la vertu et le talent. Il enseigne avec éclat, il prêche avec un grand succès. Il est littérateur, missionnaire, directeur des âmes, confesseur de la foi en Angleterre, parfait religieux dans l'action comme dans la souffrance, partout et toujours un saint dont les vertus exhalent un parfum pur et suave. Autant que nous l'avons pu, nous avons mis en scène le P. de la Colombière et cité ses propres paroles. Écrire la vie d'un homme illustre, c'est chercher à le présenter vivant et agissant, comme le peintre et le sculpteur cherchent à reproduire, dans le marbre ou sur la toile, l'ani-

mation du modèle. Il est agréable au lecteur d'être transporté à des siècles en arrière, de voir se dérouler l'existence intime et publique d'un personnage célèbre, d'entendre l'expression de ses pensées et de ses sentiments, de le considérer dans les diverses situations de sa vie.

Enfin, si cette existence ne présente aucun de ces faits éclatants qui frappent d'admiration les gens du monde, le chrétien sait que les plus belles vies sont celles où, sous le regard de Dieu, on remplit modestement et vaillamment sa tâche de chaque jour. Le spectacle d'une âme grande, généreuse et pure est propre à édifier. Nul ne lira l'histoire du P. de la Colombière sans être remué par quelques-unes de ces influences surnaturelles qui portent les cœurs en haut et leur font aimer la sainteté. Un pareil résultat est déjà une récompense, et peut-être que le seul aspect de cette figure de saint, l'intérêt religieux qu'elle excite, feront oublier les imperfections de ce livre.

Deux mots maintenant au sujet du titre donné à cet ouvrage et sur le portrait.

Si nous avons choisi le titre d'Histoire de préférence à un autre plus modeste et qui nous aurait mieux convenu, c'est parce que nous avions le dessein de parler de tout ce qui se rattache au nom du P. de la Colombière. Ce titre nous permettait une exposition plus étendue et plus variée. Nous borner à un exposé

purement biographique, c'était faire un travail incomplet. Il fallait donc offrir au lecteur, autant qu'il était possible, tout ce que l'on désire savoir d'un saint, rappeler les circonstances qui forment comme le cadre de cette existence.

Le portrait qui figure en tête du livre est une gravure faite sur une excellente photographie, tirée d'un tableau de famille transmis par les petits-neveux du P. de la Colombière à l'acquéreur de la maison de Saint-Symphorien.

M. le baron Louis Lombard de Buffières, qui tenait de ses ancêtres cette propriété, et qui avait une grande vénération pour la mémoire du saint religieux, nous a facilité, avec une noble courtoisie, la reproduction des traits du P. de la Colombière[1].

Nous déclarons maintenant, conformément à la teneur du décret du pape Urbain VIII, ne donner aux faits racontés qu'une autorité purement historique; et si nous avons appelé le P. de la Colombière saint et vénérable, ce n'est que pour nous conformer à l'usage ordinaire, et nullement pour attribuer une qualité que l'Église seule peut conférer aux serviteurs de Dieu.

[1] On peut lire à la fin du volume une note sur les divers portraits du P. de la Colombière.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

L'histoire du P. Claude de la Colombière a paru au mois de décembre 1876. Déposée aux pieds du souverain pontife Pie IX, elle a été honorée d'un bref de Sa Sainteté le 5 juin 1878.

Cette première édition, malgré ses imperfections, a été accueillie avec bienveillance, et cet accueil nous fait un devoir de ne rien négliger pour compléter ce premier travail. Des recherches et des renseignements nouveaux nous permettent de rectifier quelques légères inexactitudes et d'ajouter quelques détails.

Un grave érudit nous a reproché d'avoir fait des conjectures et d'avoir profité de la coïncidence des événements dans ce que nous avons dit au sujet de l'enfance et de la jeunesse du P. de la Colombière. En un mot, ce critique aurait voulu que l'on supprimât ces détails et ces développements comme inutiles. Nos lecteurs jugeront si ces observations sont fondées. D'abord si nous nous sommes permis de faire des conjectures, c'est quand la parole d'un auteur ou quelques traditions nous y autorisaient, et alors

nous en avons loyalement averti le lecteur. Voici la note de la page 9 du chapitre premier.

« Avant d'aller plus loin, nous devons prévenir nos lecteurs que dans les quatre premiers chapitres, le récit ne s'appuie pas toujours sur des documents d'une certitude indiscutable. Il a fallu recourir à des traditions locales et particulières qui présentent moins de garantie. Toutefois nous n'avons pas cru devoir négliger ces sources d'informations, qui ont offert quelques détails intéressants. »

Ainsi ces assertions conjecturales qu'on nous reproche et qui ont, d'ailleurs, toute la vraisemblance possible et beaucoup de probabilités, reposent sur quelque chose de sérieux. Nous les avons exposées avec un style coloré et en faisant quelques réflexions. Ces développements déplaisent à notre estimable critique. Mais la plupart des historiens agissent ainsi, et nous ne sommes point embarrassé pour citer des exemples.

Parce qu'on ne s'est pas occupé de donner des détails sur l'enfance et la jeunesse de saint Ignace de Loyola et de saint François Xavier, ce n'est pas un motif pour laisser dans l'ombre les vingt ou trente premières années d'un homme mort à quarante et un ans. Quand à force de recherches on a pu reconstituer tout un passé, faut-il y renoncer parce que personne n'a encore tenté de le faire?

Certes, nous aurions préféré avoir entre les mains, comme ceux qui ont écrit la Vie de la B. Marguerite-Marie, d'amples relations et une histoire déjà faite. Cela eût été plus facile. Ce n'était plus qu'une question de style, où le succès est au plus éloquent.

Quelques personnes auraient désiré voir surtout dans cette vie l'apôtre du sacré Cœur de Jésus, entendre les effusions de son âme méditant sur cet admirable objet de sa foi et de son amour, connaître la manière dont il comprenait cette dévotion. Nous prions ces pieux lecteurs de se rappeler qu'une histoire, si elle veut être complète, embrasse l'existence entière d'un homme. Ce qui regarde le sacré Cœur de Jésus en particulier a été traité largement dans les Vies de la B. Marguerite-Marie, et dans des ouvrages spéciaux; il ne fallait donc pas faire double emploi.

Cependant, pour répondre en partie au désir des pieux fidèles, nous indiquerons la manière dont le P. de la Colombière comprenait cette dévotion.

Le premier éditeur des Œuvres du P. de la Colombière disait dans la préface placée en tête du premier volume : « Un jour peut-être, la vie de cet illustre mort lui donnera un rang considérable dans l'histoire des Jésuites, et ce n'en sera pas l'endroit le moins éclatant. » Ces paroles se sont vérifiées, et la béatification du

serviteur de Dieu leur donnera une réalisation complète.

La cause est maintenant introduite à la sacrée congrégation des Rites, et nous pouvons donner au P. Claude le titre de Vénérable. Espérons que la marche rapide du procès commencé nous permettra bientôt de donner au serviteur de Dieu un titre plus glorieux.

Lyon, le 1er mai 1880.

CHAPITRE PREMIER

LIEU DE NAISSANCE, FAMILLE ET PREMIÈRES ANNÉES DE CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE. — LE COLLÈGE DE LA TRINITÉ A LYON

1641-1659

Puer eram ingeniosus et sortitus sum animam bonam.

(Sag., VIII, 10.)

J'étais un enfant bien doué et j'ai eu en partage une âme bonne.

Parmi les localités qui portent le nom de saint Symphorien, le jeune martyr d'Autun, il en est une, la moins connue peut-être, qui doit fixer un instant notre attention. Elle occupe, il est vrai, une très modeste place dans l'histoire; mais elle a produit au XVII[e] siècle un grand homme dont la mémoire n'est pas seulement illustre, mais encore vénérée.

Saint-Symphorien d'Ozon est un bourg situé entre Lyon et Vienne. Il entretient avec ces deux villes de nombreuses relations industrielles. Son climat doux, son air pur, la fertilité du sol, la fraîche vallée dont

il occupe le centre, les gracieuses collines qui l'environnent, les flots paisibles de l'Ozon, qui coule entre des rives ombragées, tout cet ensemble présente un aspect agréable.

On remarque dans une partie du bourg les ruines d'une enceinte fortifiée dont les fossés sont devenus des promenades ou des voies de communication; et, si vous consultez l'histoire et la tradition, vous apprendrez que Saint-Symphorien était autrefois une petite place forte.

En 1238, le comte Pierre de Savoie était maître de ce petit territoire. Pour mieux assurer sa domination sur un fief enclavé dans les États du Dauphiné, il construisit une enceinte de remparts flanqués de huit tours, et un château qu'on appelait le palais. Saint-Symphorien cessa de faire partie de la Savoie le 25 août 1355[1]. Plus tard il fut dévasté pendant les guerres religieuses du XVI[e] siècle, surtout en l'année 1567. Le terrible baron des Adrets s'en empara, et ses bandes y séjournèrent pendant trois mois. Entre autres sinistres exploits, les calvinistes fondirent les tuyaux de l'orgue pour en faire des balles et mirent le feu à l'église. Ils furent forcés de se retirer devant les troupes royales commandées par le comte de Maugiron[2].

Le bourg s'étendit librement dans la vallée, principalement le long de la grande route de Lyon à Vienne; l'activité industrielle des habitants répara bien vite les désastres de la guerre; ils se montrèrent

[1] Guy Allard, *Histoire des comtes de Grésivaudan et d'Albon.*
[2] Voyez note n° 2, à la fin du volume.

plus attachés que jamais aux croyances catholiques: les familles nobles donnaient l'exemple, et l'on peut dire que Saint-Symphorien était un heureux pays où florissaient les bonnes mœurs et la religion.

Vers la fin du XVIe siècle, les archives et les registres de la commune mentionnent plusieurs noms honorables, tels que ceux-ci : de Mélat, de Rachais, du Mas de Charconne, de Beauvoir, de Giraud, de Muzzino, de la Colombière, etc. Arrêtons-nous à ce dernier nom, qui nous intéresse plus particulièrement.

Pierre Colombier de la Colombière exerce alors les fonctions de notaire royal, et il est probable qu'il succède à son père dans cette charge. Comme les archives de la commune ne remontent pas au delà de la fin du XVIe siècle, nous devons demander aux historiens quelques renseignements sur cette famille. Or Guy Allard, le célèbre généalogiste du Dauphiné, nous apprend que les la Colombière étaient nobles, originaires de la Bourgogne, et qu'ils sont venus s'établir en Dauphiné vers 1360. Leurs armoiries portaient d'azur à trois colombes d'argent, becquées et onglées de gueule[1].

Dès le commencement du XVIe siècle nous trouvons au nombre des chanoines de la cathédrale de Saint-Maurice de Vienne un membre de cette famille. Ce chapitre était noble; pour y entrer, il fallait donc faire preuve de noblesse.

Pierre de la Colombière eut deux fils : Fleury, qui

[1] Voyez note n° 3, généalogie des la Colombière, à la fin du volume.

devint chanoine et archidiacre de la cathédrale de Saint-Maurice, et Bertrand, qui lui succéda dans sa charge de notaire royal en 1630. Vers cette même époque il acheta de noble du Mas de Charconne une maison située dans la rue principale du bourg, non loin de celle qu'il habitait. Elle était plus spacieuse et avait un clos assez vaste. Ce fut désormais sa demeure habituelle.

Bertrand de la Colombière, sur la fin de l'année 1633, épousa une jeune et pieuse demoiselle de Vienne, orpheline très riche et nièce d'un de ses amis, *honnête Marguerite Coindat*[1]. Six enfants furent les fruits bénis de cette union. Voici leurs noms par ordre de naissance : Humbert, Isabeau, Claude, le plus célèbre de tous, René, Marguerite et Joseph. Tous sont baptisés à Saint-Symphorien[2]; mais tous n'ont pas leur acte de baptême bien en règle sur les registres. Le curé ou vicaire perpétuel faisant les fonctions de curé, messire Bascon, était un homme d'esprit, comme le prouvent certaines requêtes adressées au parlement de Grenoble pour obtenir qu'on fasse des réparations urgentes à son église; mais il était âgé et infirme, et à cause de cela il ne tenait pas ses registres avec exactitude. Il termine ainsi l'année 1651 : « Il y a eu d'autres enfants baptisés, desquels je n'ai pas tenu registre à cause de mes incommodités. » Chose remarquable! nous ne devons l'acte de baptême de Claude de la Colombière

[1] Voyez note n° 4 sur la famille de Mme Bertrand de la Colombière.

[2] A l'exception de Joseph, qui serait né à Vienne en 1651.

qu'à un heureux retour de mémoire de messire Bascon. Car, entre le 8 avril et le mois d'octobre 1641, se trouve une lacune considérable occasionnée par un accident[1]. Plus tard, interrogeant ses souvenirs, il se rappelle avoir baptisé quelques enfants de nobles familles, et il cherche à réparer un peu au hasard une omission regrettable. Ainsi, après avoir écrit l'acte de baptême de Nicolas de Reclaine, il ajoute : « *Item*, Claude, fils du sieur Bertrand Colombier (de la Colombière)[2], et de dame Marguerite Coindat, qui avait pour parrain M. le comte (Claude) de Maugiron, et pour marraine la susdite conseillère Puthod. »

Du reste point de date, pas d'autre indication. On voit qu'il a rédigé l'acte de la manière la plus abrégée. Il a mis simplement les noms du parrain et de la marraine, sans parler des témoins qui ont assisté à la cérémonie. Au baptême d'Humbert, l'aîné des enfants de M. Bertrand de la Colombière, il avait relaté la présence de « nobles Jacques du Mas de

[1] Voici comment le curé explique cet accident dans une *note*, écrite de sa main : « C'est par la négligence de Jean Archien, mon neveu et mon serviteur, que le chien (nommé Partisan) a dévoré le papier sur lequel j'avais écrit les noms de plusieurs enfants des deux sexes qui ont reçu le sacrement de baptême. » Notandum est quod incuria Joannis Archien, nepotis et famuli, canis Partisan voravit cartaceam in qua descripseram nomina multorum et multarum qui et quæ acceperunt sacramentum Baptismi.

[2] On trouve indifféremment dans les actes de l'époque les noms de Colombier (abréviation populaire et usitée), celui de la Colombière et même les deux réunis, Colombier de la Colombière.

Charconne, châtelain de Saint-Symphorien, Pierre de Mélat et Pierre de Beauvoir. » Il est à présumer que quelques parents ou amis de la famille assistèrent à cette cérémonie. Mais le bon vieillard allait au plus pressé et s'attachait à l'essentiel. Nous savons avec certitude que Claude a été baptisé; toutefois nous ignorons l'année, le mois et le jour du baptême, qui est probablement aussi celui de la naissance, puisque le parrain et la marraine n'étaient pas éloignés [1].

Pour connaître la date de la naissance de Claude de la Colombière, il faut donc recourir à un autre document. Nous l'avons rencontré. Un ancien catalogue de la fin du XVIIe siècle, renfermant la liste des religieux de la province de Lyon, nous indique le jour, le mois et l'année où est né Claude de la Colombière. Cet enfant de bénédiction serait venu au monde le 2 février 1641, le jour de la fête de la Purification de la bienheureuse vierge Marie [2].

Ainsi dans cet anniversaire où le Fils de Dieu, revêtu de notre humanité, s'offrait comme victime à son Père au temple de Jérusalem, on présentait au Seigneur l'âme d'un petit enfant purifié par l'eau baptismale; et sans doute la Vierge Immaculée, répondant aux vœux d'une pieuse mère qui consacrait à Dieu son fils, abaissa un regard de bonté maternelle sur ce nouveau-né et lui obtint la faveur d'une bénédiction particulière.

Le parrain et la marraine de l'enfant étaient dignes

[1] Voyez note n° 5 sur la date du baptême.

[2] Voyez *Nobiliaire des dauphins*, par Guy Allard.

de cet honneur. Celui qui lui donna son nom est Claude de Maugiron, comte de Montléans, mestre de camp de cavalerie, gouverneur de Vienne, qui servit glorieusement son pays [1].

M. de Maugiron possédait à Saint-Symphorien la maison forte de la Roche avec de vastes domaines, et il y venait souvent. Des relations d'amitié s'étaient établies entre lui et M. de la Colombière, qui d'ailleurs entretenait de nombreux rapports avec la noblesse. C'est dans cette circonstance que le noble comte accepta le *parrainage* de Claude de la Colombière.

La marraine n'était pas moins illustre. Ce fut noble demoiselle Anne Coste, fille de François Coste, comte de Charmes, maître des comptes, et femme de noble Jacques Puthod, conseiller du roi au parlement de Grenoble. Une ancienne amitié unissait les deux familles des Puthod et des la Colombière, et l'on y trouvait également le mérite, l'honneur et la religion [2]. La conseillère Puthod était aussi recommandable par ses vertus que par sa noblesse. Les écrits du temps ne parlent d'elle qu'avec respect. Elle était digne d'être la marraine d'un saint.

[1] Il devint lieutenant général en 1651, et fut envoyé auprès du duc de Lorraine pour traiter plusieurs affaires. Il mourut en voyage vers 1660 et fut enterré à Dijon. (Voir Rochas, *Biographie des hommes célèbres du Dauphiné.*)

[2] La maison paternelle des Puthod, à Saint-Symphorien, se trouvait, d'après un ancien parcellaire, très rapprochée de celle des la Colombière. Il y avait dans la chapelle de Sainte-Claire, à Grenoble, deux monuments funéraires avec épitaphe élevés à la mémoire d'Antoine de Puthod et de Pierre-Antoine de Puthod.

Ainsi rien de plus honorable que la situation de Bertrand de la Colombière. Il était vraiment un homme considérable par ses relations, sa fortune, son caractère personnel et sa capacité pour les affaires.

Mais à raison même de ses nombreuses occupations il avait peu de temps à consacrer à l'éducation de ses enfants. Ce fut Mme de la Colombière qui dut remplir dans toute sa plénitude ce doux office, cher au cœur d'une mère chrétienne.

Elle eut donc la plus grande part à la formation de Claude, au développement de cette jeune âme dont l'Esprit-Saint venait de prendre possession par le baptême. Elle nourrit d'abord son enfant de son lait pour être entièrement sa mère, et souvent, agenouillée au pied de son berceau, elle pria pour lui ce Sauveur aimable qui a voulu se laisser bercer tout petit enfant sur les genoux d'une vierge.

Mme de la Colombière unissait à la gravité des mœurs une modestie aisée et gracieuse, à beaucoup de douceur la force de caractère, aux ferveurs d'une âme pieuse les tendres sollicitudes de l'amour maternel. Elle préférait aux fêtes et aux sociétés mondaines cet intérieur de la famille, si doux, si plein de charmes pour les âmes sérieuses et aimantes. On peut dire qu'elle embellissait par sa présence et sanctifiait par ses vertus ce sanctuaire béni de la famille[1].

Claude était le portrait vivant de sa mère. Il avait son air gracieux et aussi ses goûts. A peine son âme

[1] Souvenirs transmis par la tradition.

s'ouvrait-elle aux lueurs de la raison, que sa mère se hâta d'en profiter pour lui enseigner les vérités élémentaires de la religion.

Les premiers mots qu'elle lui apprit à balbutier furent ceux de Jésus et de Marie, ces deux noms plus aimables encore quand ils sont prononcés par des lèvres innocentes. Elle lui enseigna ensuite les simples et belles formules de la prière catholique, et, comme l'enfant avait une intelligence précoce, elle sut l'intéresser par le récit des principaux mystères du Christianisme. « L'Évangile a des teintes adoucies, des aspects sympathiques pour les petits enfants, comme il a d'immenses horizons et des flots de lumière pour les plus grands génies. »

Claude aspirait avec bonheur cet air pur et vivifiant de la vérité. Son âme se développait sous l'influence des enseignements maternels. L'ange du Seigneur veillait avec amour sur cet enfant confié à sa garde, et Dieu versait chaque jour quelques gouttes de cette rosée et de ce parfum du ciel qu'on appelle la grâce.

On voyait poindre, comme les premières lueurs d'une belle aurore, les qualités d'un heureux naturel. Ses parents étaient charmés de sa soumission respectueuse, du désir qu'il témoignait de s'instruire, de son caractère naturellement sérieux et de sa piété naissante[1]. A l'église il était tranquille et recueilli.

1 Avant d'aller plus loin nous devons prévenir le lecteur que dans les quatre premiers chapitres le récit ne s'appuie pas toujours sur des documents d'une certitude irrécusable. Il a fallu recourir à des traditions locales ou particulières qui présentent moins de garantie. Toutefois nous n'avons pas cru devoir né-

L'autel, les statues, les tableaux, les cérémonies attiraient son attention [1].

A l'âge de huit ans il avait acquis assez d'instruction élémentaire pour commencer des études de grammaire et d'histoire. Son père, homme lettré et instruit, ayant renoncé au notariat en 1650 [2], put dès lors consacrer quelques heures à l'instruction de ses enfants [3].

M. Bertrand de la Colombière voulait que ses fils

gliger ces sources d'informations, qui ont offert quelques détails intéressants.

[1] L'église de Saint-Symphorien à cette époque ne possédait pas cette belle statue, ce marbre idéal, qui représente le jeune martyr patron de la paroisse dans la joie du triomphe, ni cette toile où l'artiste Thomas Blanchet, peintre du roi, a reproduit la scène émouvante du martyre. La statue, œuvre de M. Fabisch, aujourd'hui directeur de l'école des Beaux-Arts à Lyon, est un don récent, et le tableau porte la date de l'année 1677. Mais si, selon la tradition locale et un usage général, l'église possédait une image quelconque de son glorieux patron ou la scène du martyre, remplacée plus tard par une meilleure peinture, elle a dû être l'occasion d'une grande leçon pour l'enfant.

[2] Il fut alors nommé conseiller du roi en l'Élection de Vienne.

[3] Pour donner une idée complète de l'éducation domestique que reçut le jeune Claude, nous devons rappeler l'influence qu'avaient alors certains ouvrages renommés. Sans parler du livre d'Honoré d'Urfé qui faisait alors les délices de la société polie et lettrée, M. de la Colombière ne put ignorer les écrits récents d'un auteur qui portait le même nom que lui.

La *Science héroïque*, le *Vrai Théâtre d'honneur et de chevalerie* ou le *Miroir héroïque de la noblesse,* par Marc-Vulton de la Colombière, avaient alors un grand succès. Ils répandaient dans les classes élevées cet amour de l'estime et de la gloire que méritent le courage et la vertu. Ces deux ouvrages de Marc-Vulton de la Colombière sont les plus connus. L'auteur appartenait à une famille d'origine écossaise établie en France et pro-

fussent de véritables gentilshommes. Peut-être même son ambition personnelle aspirait à les voir succéder aux emplois qu'avaient remplis les la Colombière de la branche aînée, alors éteinte; l'exemple de deux de ses oncles du côté de sa femme [1], devenus conseillers du roi au parlement de Grenoble, lui faisait désirer qu'au moins l'un de ses fils fût honoré de fonctions semblables [2].

En attendant, il ne négligeait rien pour les former à la politesse et aux manières de la bonne société, pour développer en eux les généreux sentiments du cœur qui font le vrai noble. Claude entendit souvent son père lui répéter ce que saint Louis, roi de France, disait à Philippe le Hardi, son fils: « Aime ton honneur; » et plus tard il affirmait qu'il avait appris de bonne heure « la science des bienséances mondaines, les traditions d'honneur et la manière de traiter avec les hommes ».

Quelque désireux que nous soyons de passer rapidement sur les faits de cette époque, nous ne pouvons omettre certains détails qui indiquent le milieu dans lequel a vécu Claude de la Colombière et en même temps l'éducation qu'il a reçue.

testante. Aucun lien de parenté n'existait entre cette famille et celle des Colombier de la Colombière.

[1] Ces deux oncles maternels étaient Humbert Pouze et Benoît Pouze.

[2] Les la Colombière de la branche de Saint-Symphorien avaient un peu dérogé en exerçant la charge de notaire, et on comprend que Bertrand de la Colombière voulût que ses fils reprissent dans la société le rang qui leur appartenait par la naissance. Les lois sur la dérogeance ont été en vigueur jusqu'en 1780.

En 1651, six enfants partageaient les soins d'un père sincèrement religieux et d'une mère dévouée. Dieu voulut cueillir dans ce jardin deux petites fleurs à peine écloses: Isabeau et René moururent en bas âge. Les quatre survivants ne donnèrent que de la joie à leurs parents. « L'adolescent, selon la parole inspirée, suivra la voie qu'on lui aura enseignée, et jusque dans la vieillesse il ne s'en écartera pas. » (*Prov.* XXIV.)

Claude, cet enfant prévenu des bénédictions du Ciel, croissait en âge et en sagesse. Le regard attentif de ses parents découvrait en lui des dispositions qui le charmaient. On pensait dès lors à le mettre au collège.

Depuis bien des années il existait à Lyon un établissement célèbre appelé le collège de la Trinité[1], où les jésuites recevaient, en qualité de pensionnaires, un certain nombre d'enfants appartenant aux meilleures familles du pays. Claude fut admis dans ce collège. Il dut quitter la maison paternelle, mais pour entrer dans une autre famille où, avec l'affection et les soins de ses maîtres, il trouverait une large culture intellectuelle et morale, l'émulation qui stimule les facultés, et ces habitudes viriles qui contribuent à former le caractère.

Il y avait au collège de la Trinité, ou plutôt dans ce pensionnat, une réunion d'enfants appartenant à l'élite de la société. Les plus jeunes, semblables à ces petits oiseaux qui viennent de quitter l'aile maternelle, avaient tous les charmes de la candeur.

[1] Voyez note nº 6.

Claude n'était pas le moins aimable. Bientôt il se fit remarquer par son intelligence et ses saillies spirituelles, et par son ardente émulation.

Le seul événement digne d'intérêt pendant son séjour au collège fut sa première communion. Claude, dont l'inclination naturelle était d'exceller en tout, apporta dans cette circonstance la meilleure volonté. Plein de foi et de piété, il s'approcha de l'autel avec un recueillement angélique, et sans doute l'aimable Sauveur prit avec joie possession d'un cœur qui devait être un jour le sanctuaire d'un parfait et héroïque amour.

Tout entier à l'étude, Claude travaillait avec ardeur et méritait constamment les premières places. Toutefois, comme la crainte de Dieu dominait dans son cœur, les pensées de la foi devinrent un antidote contre le poison de l'amour-propre. Il était membre de la congréation érigée en l'honneur de Marie Immaculée, et l'influence bénie de la Vierge si humble et si pure lui révélait le prix de ces deux vertus. Pour plaire à sa mère du ciel, il cultivait avec soin le lis de la pureté, et il s'efforçait d'embaumer son âme du doux parfum de l'humilité [1].

Claude eut pour professeur de rhétorique le P. Claude-François Menestrier, né à Lyon, un des auteurs les plus célèbres que cette ville eût produits depuis plusieurs siècles [2]. Jeune encore, il conquit bien vite la célébrité.

1 Souvenirs traditionnels.

2 C'est ainsi que s'exprime le P. de Colonia. (*Histoire littéraire de Lyon*, t. II.) Le P. Menestrier est regardé comme le

« En l'année 1658, dit le P. de Colonia, le P. Menestrier eut l'occasion de faire admirer les ressources de son esprit. Louis XIV vint à Lyon le 23 novembre, et y reçut la visite du duc de Savoie, de sa tante Christine de France, mère du duc, et de la princesse Marguerite, sa fille. Le roi devait honorer de sa présence le collège des jésuites; le professeur de rhétorique fut chargé de préparer une séance littéraire[1].

Nous avons vu la liste des élèves qui parurent dans ce drame. C'est un élève nommé de Damas de Digoin qui fait le compliment au roi. Le jeune de la Colombière, à cause du rang qu'il occupait dans sa classe, de sa distinction naturelle, de son aisance à parler en public, aurait eu sans doute l'honneur de

fondateur de la bibliothèque du collège de la Trinité, devenue plus tard celle de la ville de Lyon. C'est pour honorer sa mémoire qu'on a placé au fond de la belle et immense salle son portrait en pied. Il semble que le savant religieux préside encore à la conservation de ces monuments du génie humain.

[1] Il composa une sorte de drame dont le sujet était : *L'Ancien Autel d'Auguste consacré à Louis-Auguste.* On sait que les peuples de la Gaule avaient élevé à Lyon un temple en l'honneur d'Auguste vers le lieu où a été bâtie l'église de Saint-Martin-d'Annay. Ce drame renfermait une flatterie un peu forte; et quand on pense qu'une pareille adulation s'adressait à un roi de vingt ans, on est tenté de blâmer cette louange excessive. Mais cet éloge exagéré était dans le goût du temps : personne ne le trouva mauvais. Le P. Menestrier parlant de cette scène littéraire dit avec simplicité: « On fit des récits en douze langues, et toute la cour y assista avec satisfaction. » (*Éloge historique de la ville de Lyon,* année 1658.) De son côté, le P. de Colonia écrit : « La pièce de théâtre que le P. Menestrier fit représenter devant le roi, le 12 décembre 1658, eût un grand succès. » (*Histoire littéraire de Lyon,* t. II.)

figurer dans cette solennité littéraire; mais il n'était plus en rhétorique; il suivait alors le cours de philosophie.

Des choses plus sérieuses occupaient d'ailleurs sa pensée. Il avait songé à la carrière qu'il devait embrasser. Il espérait à la fin de sa rhétorique suivre son attrait. Mais son père ayant exigé qu'il fît sa philosophie avant de prendre une détermination, il dut obéir.

Ainsi, quand il quitta le collège, après avoir achevé glorieusement le cours de ses études, il possédait non seulement une instruction solide, mais encore le goût de la vertu, l'amour du souverain bien qui fait trouver les choses de la terre insuffisantes, l'énergie chrétienne qui ne recule pas devant la violence contre soi-même, une vigilance attentive qui lui faisait fuir jusqu'à l'ombre du mal. Devançant les années, il unissait la maturité d'un vieillard à la candeur d'un enfant, et, encore dans la saison des fleurs, il donnait les fruits de la vertu. Heureux celui qui a porté le joug aimable du Seigneur dès ses premières années !

CHAPITRE DEUXIÈME

VOCATION ET NOVICIAT

(1659-1661)

Egredere de terra tua, et de cognatione tua, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi.

(Gen., XII, 1.)

Sors de ton pays, de ta famille, de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai.

Un des plus doux mystères de la Providence, celui où se cache la main paternelle de Dieu et où il fait à l'homme les plus beaux présents, se nomme la vocation. La vocation! c'est l'appel de Dieu, c'est son invitation à embrasser une carrière dans laquelle l'âme docile et fidèle trouvera les grâces de salut et de sanctification. Aussi rien de plus important pour un chrétien que de répondre à cette voix d'en haut qui daigne lui indiquer le chemin du salut.

Celui que Dieu, de toute éternité, avait destiné à être l'apôtre du sacré Cœur, était sans doute l'objet

d'une attention particulière de la divine Providence. Dieu voulait qu'il vécût loin du monde et tout entier aux saintes préoccupations d'acquérir la perfection. Sa place était marquée dans un ordre religieux, et dans un ordre qui faisait profession particulière d'honorer le divin Sauveur Jésus.

Mais les vocations les plus surnaturelles, s'il est permis de parler ainsi, rencontrent ordinairement des difficultés. Ces obstacles viennent souvent de l'affection mutuelle des parents et des enfants; il faut sinon briser les liens de la chair et du sang, les rendre moins étroits et moins assujettissants. Dieu permet ces résistances de la nature pour mieux assurer le triomphe de la grâce.

Dans la vie de la bienheureuse Marguerite-Marie, nous pouvons étudier l'action divine préparant et conduisant les âmes au but marqué dans les conseils éternels. On se souvient de ces combats intimes dont le cœur de la jeune fille était le théâtre. Elle ne pouvait se résoudre à délaisser sa mère tendrement aimée; et quand elle se fut enfin décidée à faire ce généreux sacrifice, elle se vit pressée d'entrer dans des maisons religieuses qui n'étaient pas celle où le Ciel l'appelait. Que de prévenances et que d'attentions paternelles de Dieu pendant ces années d'hésitation et de résistance! Avec quel art plein de douceur et de force il disposait toutes choses à l'accomplissement de ses desseins! Enfin la colombe, dégagée de toute entrave, put prendre son vol vers le monastère de Paray-le-Monial, l'asile sacré où

elle devait vivre et se consumer d'amour. *In nidulo meo moriar.*

Claude de la Colombière eut aussi des obstacles à surmonter pour obéir à l'appel de Dieu. Il lui fallait le consentement de son père, et il l'avait demandé sans pouvoir l'obtenir.

M. Bertrand de la Colombière n'était pas assurément hostile aux idées religieuses. Tous les écrits du temps le représentent comme un chrétien fervent, et dans les dernières années de sa vie il était un sujet d'édification pour la paroisse de Notre-Dame-de-la-Vie [1], et, on peut le dire, pour toute la ville de Vienne. Mais il crut remplir un devoir vis-à-vis de son fils en s'assurant de la réalité de cette vocation qui le portait à embrasser la vie religieuse.

Cette vocation était réelle. Il suffisait à un esprit observateur de remarquer les goûts studieux, les inclinations pieuses et les aspirations de ce jeune homme qui avait soif d'action et de dévouement.

Le désir d'embrasser un genre de vie parfait s'était fortifié par la réflexion. Les discours où l'on parlait de la nécessité de tout sacrifier pour assurer le salut de l'âme, du bonheur de ceux qui renoncent

[1] Notre-Dame-de-la-Vie est le nom d'une des sept paroisses qui existaient autrefois dans la ville de Vienne. L'église de cette paroisse était le *Temple de Livie* transformé en temple catholique. Depuis un siècle on a rendu au monument romain son ancien aspect, et il fait l'ornement d'une des places de la ville.

La paroisse de Notre-Dame-de-la-Vie était celle de la noblesse et de la magistrature. La noble famille des Pasquet, alliée à la famille des la Colombière, habitait sur cette même paroisse.

à tout pour suivre Jésus-Christ, de la grandeur de l'immolation volontaire par laquelle on rend au Sauveur dévouement pour dévouement, le confirmaient dans sa résolution. Ces hauteurs sublimes de la foi charmaient et attiraient ses regards. Lui aussi, il voulait gravir la montagne de la perfection chrétienne.

Il connaissait les jésuites, ses maitres, pour les avoir vus de près. Il admirait le noble but que saint Ignace s'était proposé en formant la compagnie de Jésus, et cette belle devise : « Pour la plus grande gloire de Dieu, *Ad majorem Dei gloriam,* » faisait tressaillir son âme d'une généreuse ardeur.

Il s'était donc senti porté à embrasser cet Institut. Il avait fait confidence de son projet à sa pieuse mère, qui l'approuvait pleinement, et en bénit le Seigneur. Il n'en fut pas de même pour son père. Obéissant aux conseils de la prudence et se défiant de ce qu'il appelait un engouement passager, et peut-être le rêve pieux d'une imagination ardente, il avait ajourné toute détermination de ce genre à la fin des études scolaires. Le moment était venu, mais M. de la Colombière ne paraissait pas encore disposé à donner son consentement.

Quoique profondément religieux, il éprouvait un certain déplaisir de cette vocation. Il voyait son fils doué de tous les talents propres à le faire réussir dans le monde; il n'avait rien négligé pour le rendre un gentilhomme accompli, et il devait renoncer à toutes les espérances qu'il avait fait reposer sur lui.

C'était un véritable sacrifice qu'on lui demandait; et, qui l'ignore? tout sacrifice coûte à la nature.

Les choses en étaient là, et le jeune homme, fort de l'approbation donnée à son projet par le directeur de sa conscience, soutenu par une conviction de plus en plus inébranlable, persistait dans son dessein. On lui avait commandé d'attendre avec patience le consentement de son père et d'implorer par des prières fréquentes l'assistance du Ciel. Il se conformait à ces sages conseils.

Cependant le temps s'écoulait, les vacances touchaient à leur terme, et rien n'était encore décidé. Or, la résignation coûte beaucoup à la jeunesse, Claude ne pouvait dissimuler l'impatience de ses désirs. Des nuages de tristesse se répandaient sur son front, et la pâleur de son visage accusait un chagrin secret. Le regard maternel s'aperçut bientôt de l'altération qui paraissait sur la figure aimée. Mme de la Colombière, craignant de voir son fils tomber malade, avertit son époux et l'engagea doucement à ne pas contrarier davantage une vocation qui semblait venir de Dieu.

Après avoir bien réfléchi et consulté des personnes prudentes, M. de la Colombière n'éhsita plus. Il fit venir son fils auprès de lui, et, après lui avoir annoncé qu'il le laissait libre d'embrasser la sainte carrière où Dieu l'appelait, il ouvrit ses bras et pressa contre son cœur son fils ému et reconnaissant.

Claude écrivit aussitôt au supérieur de la province de Lyon pour demander son admission dans

la Compagnie. La réponse ne se fit pas attendre. Il était envoyé au noviciat d'Avignon [1].

Quelques jours après, une sorte de désolation régnait dans la noble demeure. Le moment du départ de Claude pour le noviciat était venu. Il est facile de se représenter la douleur d'une famille à l'heure d'une séparation. Des larmes silencieuses coulent sur le visage pâle d'une mère ; des regrets mêlés de pleurs s'échappent des lèvres des frères et des sœurs. On s'aime beaucoup dans les familles chrétiennes, et le cœur est douloureusement atteint quand il faut renoncer à des rapports pleins de charmes. Claude, quoique inébranlable dans sa résolution, n'était pas le moins ému.

Coulez, larmes de tendresse et de regret ! Dieu n'est point offensé de ces témoignages d'une juste et légitime douleur. Coulez sans honte ni remords, vous êtes le sang du sacrifice que le cœur offre à Dieu. Mais, selon la belle pensée d'un saint docteur, le chrétien n'est pas seulement composé d'un corps et d'une âme ; il possède encore la grâce, et c'est l'onction de cette vertu divine qui rend capable d'un généreux effort, le baume céleste qui guérit et adoucit les blessures du cœur.

M. de la Colombière fit appel à tout son courage pour abréger une scène déchirante. Il entraîna son fils, et bientôt, montant à cheval, ils s'éloignèrent

[1] Il y avait alors deux noviciats : celui d'Avignon, qui existait depuis 1571, et celui de Lyon, fondé en 1606. On comprend d'ailleurs la sagesse de la mesure qui envoyait le jeune homme loin de sa famille.

de la chère vallée à laquelle Claude disait tout bas un éternel adieu.

Peu à peu le mouvement, les distractions du voyage, calmèrent l'émotion et dissipèrent la tristesse du jeune homme ; et tout en causant avec son père des personnes aimées qu'il laissait, ils se rapprochaient du terme de leur voyage. Pendant qu'ils se dirigent vers la ville des papes, nous pouvons voir une mère qui prie et qui pleure. Quoique pleinement résignée à la volonté de Dieu, heureuse même de la vocation de son fils, Mme de la Colombière n'en avait pas moins ressenti une douleur profonde. Plus on aime, plus les séparations sont cruelles.

Le supérieur du noviciat accueillit avec bonté le jeune homme présenté par son père. Claude était agréé d'avance. Dès le soir même, il entrait dans la maison du noviciat [1].

On dit que son père, en l'embrassant une dernière fois, lui fit entre autres recommandations celle-ci : « J'espère que vous vous conduirez toujours de manière à honorer le nom que vous portez. — Oui, mon père, aurait alors répondu Claude, je vous le promets, et puisque l'honneur du religieux consiste à être saint, je tâcherai de le devenir. » — Il devait tenir parole.

Les jésuites firent le meilleur accueil au jeune novice. La renommée de ses talents et de ses succès, la maturité précoce de sa raison, sa piété, son

[1] C'était le noviciat de Saint-Louis. Cet établissement est devenu plus tard une succursale de l'hôtel des Invalides, et aujourd'hui un hospice pour les vieillards.

caractère aimable et la générosité avec laquelle il sacrifiait les espérances d'un brillant avenir dans le monde, lui gagnaient toutes les sympathies. On espérait qu'il rendrait de grands services à la cause de Dieu et de l'Église. On ne se trompait pas. Dieu, qui l'avait choisi et appelé, lui réservait une belle et sainte mission.

Il avait dix-huit ans accomplis quand il entra dans la Compagnie de Jésus. C'était le 22 octobre 1639. Voici comment un auteur contemporain [1], qui nous a laissé un très court abrégé de la vie du P. de la Colombière, parle de son entrée au noviciat.

« Il entra dans la Compagnie de Jésus dès les premiers temps de sa jeunesse, et il y apporta les plus heureuses dispositions pour remplir tous les devoirs de sa vocation : une complexion assez robuste, un esprit vif et naturellement poli, un jugement solide, délicat et pénétrant, une grande âme, des inclinations nobles, des grâces mêmes propres à donner de l'éclat et de l'agrément à ses divers talents. Un si riche fonds eut toute la culture dont il était susceptible, et l'on a recueilli tous les fruits qu'on en pouvait attendre [2]. »

[1] Cet auteur contemporain est le P. Nicolas de la Pesse, jésuite de la province de Lyon qui se distingua par son talent oratoire. Il mourut à Chambéry le 11 juin 1724. Il a composé plusieurs ouvrages et a laissé six volumes de sermons imprimés à Lyon en 1709. Le *journal de Trévoux* en parle avec éloge. Il loue égalemment la *préface si estimée,* placée en tête des sermons du P. de la Colombière, édités par le P. de la Pesse.

[2] Ces lignes sont tirées de la préface placée en tête de la première édition des œuvres du P. de la Colombière. Les édi-

Ces deux années de solitude furent laborieuses et fécondes. Claude de la Colombière y a jeté les fondements de cette sainteté éminente à laquelle il est parvenu. Il est un axiome admis par tous les maîtres de l'ascétisme chrétien et qu'on peut formuler ainsi : « Tel on se montre pendant le noviciat, tel on sera dans le cours de sa vie religieuse. »

Ce temps d'initiative doit être, en effet, le point de départ d'une marche progressive vers la perfection; si l'on est fervent novice, on sera ordinairement bon religieux, et le bon religieux réalise ces paroles du sage inspiré : « Le sentier du juste est semblable à une lumière qui croît jusqu'à ce qu'elle resplendisse. » (*Prov.* IV, 18.)

Il en fut ainsi pour le jeune novice. Dans les premiers jours, il fut inondé de douceurs célestes. Dieu récompensait son généreux sacrifice, et consolait son cœur, quelquefois attristé par l'absence de personnes bien chères. C'était comme une fête perpétuelle dans sa conscience, elle lui rendait témoignage qu'il était bien dans la voie où Dieu l'avait appelé.

Nous avons peu de détails sur les années de son noviciat. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il eut à lutter et à combattre, qu'il dut faire d'énergiques efforts sur lui-même. Il ne craignait pas d'avouer plus tard « qu'il avait une horrible aversion de la vie à laquelle il s'engageait, lorsqu'il se fit religieux ». A force de vertu il triompha de ces *étranges*

tions successives n'ont fait que reproduire, en l'abrégeant, cette préface renfermant l'abrégé de la vie du Vénérable Père.

répugnances. Bien plus, grâce à la rectitude de son jugement et à l'énergie de sa volonté, il ne recula devant aucune des conséquences du renoncement et de l'abnégation, ces deux principes de toute vie parfaite, et on le vit exceller dans les vertus religieuses, comme autrefois dans les études littéraires et scientifiques. Ajoutons que le Seigneur l'avait élu pour en faire un serviteur fidèle, et que la grâce, cette ouvrière habile, travaillait activement à l'œuvre de sa sanctification.

Ici se place un petit événement qui nous a été conservé par une tradition constante, et qui vient d'être consigné dans un ouvrage récent [1]. Louis XIV fit un voyage en Provence, à l'occasion des troubles de Marseille, ou plutôt pour visiter cette partie de la France, et de là se diriger vers les frontières de l'Espagne. On négociait alors son mariage avec l'infante Marie-Thérèse.

Le roi, revenant d'Aix, passa par Avignon. Il se trouvait en cette ville le 18 mars 1660 [2]. Ce fut alors qu'Anne d'Autriche, la grande et pieuse reine, dont on connaît les sentiments pour les Pères de la Compagnie de Jésus, voulut leur donner un témoignage de sa haute bienveillance. Elle visita le collège et le noviciat. Louis XIV accompagnait sa mère. « Le lundi de Pâques, 29 mars, Leurs Majestés vinrent entendre la messe au noviciat de Saint-Louis, et le prince, voulant laisser un éclatant sou-

[1] *Les Jésuites à Avignon*, par Auguste Canron.
[2] D'après Montglas.

venir de son passage et de sa royale magnificence dans une église consacrée à son bienheureux aïeul, y fit suspendre au-dessus du tabernacle un diadème en or pur. »

On rapporte qu'avant de se retirer, le roi se fit présenter les novices. « Il en distingua un entre tous les autres qui le frappa par la noblesse de son maintien et la douceur de sa modestie. Il s'appelait Claude de la Colombière, et appartenait à une famille illustre du Dauphiné. »

Il commençait sa seconde année du noviciat, lorsqu'il fut appelé en grande hâte à Saint-Symphorien. Sa mère, jeune encore, mais épuisée avant le temps par les saints labeurs de la maternité, était gravement malade, et avant de mourir, car on désespérait de sa vie, elle demandait à voir son fils une dernière fois.

Claude partit aussitôt, revêtu du costume religieux, et il arriva juste à temps pour assister sa pieuse mère. Le fervent novice remplit auprès d'elle les fonctions d'un ange consolateur. Il trouva dans sa piété et dans son cœur les inspirations les plus propres à encourager la mourante. C'est alors que sa mère, l'entendant parler avec une onction merveilleuse, lui dit : « Mon fils, tu seras un saint religieux. »

Il recueillit pieusement son dernier soupir, et il garda toute sa vie le souvenir de celle qui avait formé son cœur aux sentiments de la foi. Ce fut pour lui un nouveau motif de marcher d'un pas ferme dans le chemin de la perfection, et toujours

il entoura des hommages de la piété filiale l'image de cette mère chérie.

Elle était digne d'être regrettée de tous. Dans l'acte de décès[1] rédigé par messire Pons Besson, curé de Saint-Symphorien, nous remarquons ces mots simples et significatifs : *décédée en très bonne catholique.* Il semble que le pasteur n'a pu s'empêcher d'exprimer un hommage et un regret pour la meilleure brebis de son bercail, la bienfaitrice de l'église et des pauvres, un modèle de piété et de vertus chrétiennes.

Le novice, en fils reconnaissant, s'efforça de hâter par ses prières l'entrée de cette âme dans le séjour de la béatitude, et s'appliqua tout entier à l'étude de la perfection religieuse. Nous avons surpris un aveu, échappé à son humilité, qui nous révèle la ferveur de son âme et comment il travaillait à se rendre digne de sa sublime vocation. Dans sa *Retraite spirituelle*, examinant sa conduite, il se prend à dire : « D'où vient que je ne suis plus ce que j'étais au noviciat? » Et cependant, depuis cette époque, il n'était pas resté stationnaire dans les voies de la perfection.

En récompense de sa bonne volonté, Dieu lui accorda la grâce de bien comprendre ce que doit être un religieux. Car tous ceux qui franchissent le seuil

[1] Demoiselle Marguerite Coindat, femme du sieur Bertrand de la Colombière, conseiller du roi en l'Élection de Vienne, mourut le 3 août 1661, et le lendemain fut enterrée dans l'église (de Saint-Symphorien), étant décédée en très bonne catholique. (Extrait des registres de la paroisse.)

d'un cloître n'ont pas cette intelligence claire et pratique de leurs obligations. Une certaine inconsidération, ordinaire dans la jeunesse, ou un manque de sérieux empêche fréquemment de réfléchir sur la nature des devoirs qu'on s'impose, et l'on marche au hasard dans une route où il est facile de s'égarer, et où le moindre danger est de perdre un temps précieux.

Le P. de la Colombière a fait plus tard cette observation judicieuse : « On n'est pas religieux parce qu'on en porte l'habit. Il y a certains renoncements inséparables de la vie monastique; mais tant que la volonté n'accepte pas le renoncement intime, l'immolation du moi égoïste et personnel, on n'est pas vraiment religieux. » Il agit au noviciat selon cette maxime, et c'est ainsi qu'il éleva l'édifice de sa sainteté.

Ce fut alors qu'il connut plus à fond le défaut dominant de sa nature. Il aimait la gloire humaine et l'éclat de la renommée. Comme autrefois François Xavier avant sa conversion cherchait la réputation dans l'enseignement des sciences, ainsi Claude de la Colombière la désirait dans l'étude des lettres et dans ses actions. Il est vrai que son jugement, naturellement droit, l'avait averti déjà du néant des choses périssables. Les lumières de la foi le lui démontraient mieux encore. Il prit dès lors la résolution de combattre énergiquement cette misérable passion, et il engagea une lutte sans trêve ni merci.

On sait quels sont les exercices en usage dans les

maisons religieuses, et surtout dans les noviciats. Il y a des humiliations publiques, des pratiques de pénitence, des macérations et des austérités corporelles, des emplois où l'humilité et la charité trouvent un aliment. Claude était un des plus intrépides à embrasser ces mille moyens de dompter l'homme charnel; il se jetait, pour ainsi dire, à corps perdu dans l'abnégation. Aussi son âme prenait un rapide essor vers la perfection, et au terme de son noviciat il possédait la réputation d'un véritable religieux, dont les vertus solides annonçaient une perfection peu commune.

On pouvait le présenter comme un modèle par la possession de ces fleurs célestes appelées obéissance, pauvreté, chasteté, douceur, humilité, modestie; par son esprit de foi qui le faisait vivre dans un monde surnaturel; par son courage dans la lutte spirituelle où il montrait la sainte obstination d'une conscience solidement attachée au devoir; par l'ardeur généreuse de la jeunesse unie à la virilité du caractère et à des convictions arrêtées. Nous verrons que, loin de se démentir dans la suite, il n'a fait que se perfectionner davantage et vivre de plus en plus dans la familiarité de Dieu. Il semblait avoir hâte d'atteindre les sommets de la perfection religieuse, comme si déjà il avait eu le pressentiment qu'il n'aurait pas les années de la vieillesse.

Heureuses années du noviciat! saison printanière de la vie religieuse trop vite écoulée et vers laquelle le cœur se reporte volontiers, on ne vous oublie jamais! Le P. de la Colombière, à la fin de sa car-

rière, n'avait point perdu ces frais souvenirs de sa jeunesse, et en écrivant à un de ses amis qui habitait Avignon, il lui disait qu'*il aurait bien des raisons de lui porter envie, si Dieu ne l'arrêtait à Lyon.*

CHAPITRE TROISIÈME

ÉTUDES ET PROFESSORAT

1662-1671

Soli Deo honor et gloria.
(Rom., xvi, 27.)
A Dieu seul l'honneur et la gloire.

Le jeune religieux, au sortir du noviciat, était comme un charbon brûlant; son cœur, tout embrasé des ardeurs du divin amour, ne respirait que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Pénétré de cette pensée fondamentale de l'institut des jésuites, que le religieux de la Compagnie doit se servir des lettres et des sciences, en un mot, des moyens naturels comme d'autant d'instruments pour conquérir les âmes, maintenir les droits de Dieu et défendre les croyances catholiques, il s'appliqua avec une nouvelle énergie aux fortes études qui devaient le mettre à même d'être un bon ouvrier dans le champ du Seigneur.

Il revint dans le collège de la Trinité pour compléter sa formation littéraire. Cette maison était l'un des plus célèbres établissements dirigés par les Pères de la Compagnie de Jésus. Plusieurs professeurs de ce collège ont laissé un nom illustre. Il suffit de citer les noms des PP. Millet de Chales [1], Honoré Fabri [2], et François d'Aix de Lachaize, plus tard confesseur de Louis XIV [3]. Claude de la Colombière fut un des plus illustres élèves du collège de la Trinité, où il fit *ses études avant et après son entrée dans la Compagnie* [4].

On le vit, avec un étonnement mêlé d'admiration, développer les plus merveilleuses aptitudes. Sciences abstraites, philosophie, littérature ou théologie : « tout semblait être de son ressort, et tout ce qu'il maniait portait l'empreinte du goût le plus exquis. Il se distinguait surtout par sa manière de penser. Il saisissait les objets avec une justesse et une finesse qui lui étaient naturelles, et toujours les choses paraissaient relevées et perfectionnées par le tour qu'elles prenaient dans son esprit.

[1] Le P. Millet de Chales a donné un cours complet de mathématiques ; trois volumes in-folio, chez Anisson, Lyon.

[2] Le P. Fabri a publié un cours complet de physique en six volumes et plusieurs autres traités scientifiques. Il a *découvert la circulation du sang avant qu'Harvey en eût rien écrit.* Ainsi parlent les auteurs du *Grand Dictionnaire* de Trévoux. Le P. Fabri était en relation avec tous les savants de France.

[3] Le P. de Lachaize venait d'imprimer son cours de philosophie intitulé : *Peripateticæ quadruplicis philosophiæ Placita rationalis, naturalis, supernaturalis et moralis ;* deux volumes in-folio, Lyon, 1661.

[4] Voir De Colonia, *Histoire littéraire de Lyon*, t. II, p. 730.

« Il semblait ne pouvoir écrire ses pensées sans les exprimer avec éloquence, et sans leur donner cet arrangement que produit toujours un esprit maître de ses idées, et ce poli du style qui annonce un goût naturel[1]. » Dans les questions philosophiques, son intelligence, vive et pénétrante, allait bien vite au fond des choses. Son argumentation était claire, précise et solide. Il transporta dans ses discours ses habitudes logiques, mais il savait les dissimuler sous les charmes de l'élocution.

Un sujet aussi distingué que le jeune de la Colombière ne devait pas être placé dans une modeste chaire de grammaire ou dans un collège de petite ville. Il était appellé à briller sur un plus grand théâtre, et, après avoir terminé les études complémentaires qui achevaient son instruction littéraire et scientifique, il fut nommé professeur de rhétorique au collège de Lyon. Un nouveau nom illustre allait s'ajouter à la liste des hommes célèbres qui avaient enseigné dans cet établissement.

La vie des professeurs dans les collèges de la compagnie de Jésus est des plus laborieuses. Outre les exercices religieux communs à tous, ils ont la préparation de leur classe, la correction des devoirs des élèves, environ cinq heures de classe par jour, souvent quelques surveillances ou des emplois particuliers, et cependant c'est le beau temps de leur vie. Le prisme radieux de la jeunesse colore de mille charmes les petits événements du collège. Les pro-

[1] P. Nicolas de la Pesse. Préface des Œuvres du P. de la Colombière.

fesseurs ou surveillants ont le privilège du rire franc et joyeux, les saillies d'un esprit qui étincelle au moindre choc. Alors les soucis sont légers et les cœurs joyeux. Le temps s'écoule avec une rapidité surprenante au milieu de ce petit peuple aimable et mutin, toujours en mouvement, toujours réclamant la sollicitude des maîtres. La monotonie des leçons et des classes est rompue par les fêtes, les congés et les vacances, et le cercle de l'année scolaire est gaiement parcouru.

Les jeunes régents exercent un emploi laborieux, mais utile. Ils augmentent forcément la somme de leurs connaissances; et, comme l'on ne sait jamais mieux que ce qu'on a enseigné aux autres, ils se rendent maîtres des matières qu'ils professent. De plus, ils se forment au maniement des esprits, à la direction des jeunes gens, et acquièrent l'expérience. Plus la classe est élevée, plus elle offre d'avantages au professeur. La rhétorique est la classe qui prépare le mieux à l'éloquence; il y avait donc une réelle utilité à la professer.

Les supérieurs avaient sagement agi en nommant le jeune de la Colombière à cet emploi. Sa modestie en fut d'abord effrayée; mais l'autorité avait parlé, il dut obéir. Il n'y eut probablement que lui seul à douter du succès[1]. Nous connaissons assez son caractère pour affirmer qu'il n'épargnera rien pour porter ce noble fardeau. A peine eut-il paru dans sa chaire entourée de nombreux élèves, la plupart

[1] Notice, par le P. de Colonia.

externes, que sa réputation fut faite. Les exercices littéraires qu'il donna, selon l'usage, les harangues latines débitées à l'ouverture solennelle des classes lui attirèrent d'unanimes applaudissements, et bientôt il passa pour un des meilleurs littérateurs de son temps.

Comme professeur de rhétorique, Claude de la Colombière eut trois fois l'occasion de prendre la parole au commencement de l'année scolaire. On a réuni ces discours publiés après sa mort sous ce titre : *Prolusiones oratoriæ:* Essais oratoires[1]. Le premier discours est intitulé : *Augusti Cæsaris ætas,* le Siècle de César Auguste ou l'âge d'or des lettres ; le second discours a pour titre : Éloge de l'orateur français : *Laus oratoris Galli;* le troisième est encore un éloge : *Laus panegyristæ ;* l'auteur y célèbre le mérite et l'utilité des panégyristes, qui ont transmis à la postérité le récit des belles actions, et qui ont donné en quelque sorte l'immortalité aux grands hommes.

Ces trois harangues, écrites dans un latin cicéronien, nous semblent mériter un seul reproche, celui peut-être de trop d'élégance. On sent que l'auteur a recherché la phrase, le tour, le mot les plus conformes au génie de la langue romaine. On surprend

[1] Prolusiones oratoriæ, auctore R. P. Claudio la Colombière, e societate Jesu, Lugduni apud Anissonios Joan. Passuel et Claud. Rigaud, 1684. Ouvrage très rare; l'exemplaire de la bibliothèque de Lyon porte une approbation de quatre théologiens et la permission du P. provincial Georges Gallien, datée du 15 mars 1683, et donnée pour les sermons, d'autres œuvres de piété et quelques compositions latines du même auteur.

même, par pur archaïsme de style, l'expression: *Dii immortales*. Quoi qu'il en soit de cette appréciation, ces discours sont pleins de mouvement, de remarques fines, de jugements dictés par le goût, d'une érudition classique remarquable, en un mot, de vrais modèles d'éloquence latine.

Claude de la Colombière avait pour la langue française ce même goût pur et raffiné. « Jamais, en parlant ou en écrivant, il ne lui échappait une expression tant soit peu défectueuse ou déplacée. Il était un des hommes du royaume qui entendaient le mieux notre langue. C'est ainsi qu'en ont jugé les hommes instruits avec qui il a eu des relations, en particulier le célèbre Patru, qui, accoutumé lui-même à être admiré, applaudissait aux remarques du P. de la Colombière sur l'élégance et les tours délicats de la langue française. Cet excellent maître dans l'art d'écrire et de parler a entretenu durant plusieurs années un commerce de lettres avec lui; et ces rapports, comme il semble par la manière dont il lui écrivait, étaient fondés sur une estime particulière[1]. »

Le contemporain qui nous a transmis ces appréciations ne nous dit pas comment se nouèrent ces relations avec le célèbre avocat, membre de l'Académie française, et le professeur du collège de la Trinité. Nous interrogerons l'histoire de ce temps.

On était alors dans un de ces moments de réforme littéraire, où les esprits avaient l'enthousiasme du

[1] Notice biographique, par le P. de la Pesse.

beau langage, une sorte de culte pour la langue française ; et ce travail des intelligences eut pour résultat cette belle langue de nos écrivains du XVIIe siècle.

Patru, d'Ablancourt, Maucroix protestaient contre la préciosité de l'hôtel de Rambouillet. Balzac avait appris l'agencement, la cadence des phrases, le choix et l'exactitude des mots ; Descartes, la disposition des idées dans leur ordre et dans leur jour, et le style précis. Pellisson parlait une langue où dominait la simplicité, le naturel et l'urbanité ; Pascal avait laissé un monument d'une prose vive et forte, courte et hardie. Bossuet attirait déjà l'attention. Il s'opérait ainsi un progrès réel dans les esprits, et l'on marchait au triomphe du goût et de la raison.

Olivier Patru, quoique légiste et avocat, s'occupait de littérature. Il jugeait sainement des choses du goût, et il a mérité le surnom de Quintilien français. Boileau et Racine le consultaient sur leurs ouvrages. Sa critique était en général sage et judicieuse, mais sévère. Écrivain froid et correct, Patru a été un des maîtres de notre langue, un de ceux qui lui imprimèrent ce caractère de noblesse, de sagesse et de précision que lui ont conservé nos grands prosateurs.

Ce qui le mit en rapport avec le P. de la Colombière, autant qu'il nous est permis de le conjecturer, ce fut la traduction d'un discours de Cicéron, *Pro Archia poeta;* et celle d'une homélie de saint Jean Chrysostome sur la prière[1]. Le professeur du col-

[1] On trouve ces traductions dans les *Œuvres complètes* de Patru, Paris; Sébastien Cramoisy, 2 vol. 1692.

lège de Lyon en ayant eu connaissance, loua publiquement ce travail et en félicita l'auteur[1]. Patru, qui était un philosophe chrétien, fut sensible à ce témoignage d'estime, et répondit à ces prévenances. Bientôt, ayant reconnu le bon goût du jésuite, la finesse de ses observations, il lui donna tout à la fois son estime et son amitié. Nous en trouvons l'expression dans une lettre insérée au second volume de ses Œuvres, où il traite en passant de l'éloquence.

Il parle avec abandon et termine ainsi sa lettre : « Je ne croyais pas aller si loin quand je pris la plume, et je ne sais comment je me suis laissé emporter. Mais souvenez-vous que tout cela est écrit à plume courante, tellement qu'il y peut avoir beaucoup de choses à nettoyer... Adieu, mon révérend Père, je vous embrasse de tout mon cœur. »

L'abbé Trublet, membre de l'Académie française, faisant l'éloge des discours de la Colombière, confirme cette réputation de littérateur qui lui était généralement attribuée. « Le célèbre Patru, écrit-il, en parlait comme l'un des hommes qui en son temps pénétraient le mieux la finesse de notre langue[2]. »

[1] Dans le second des discours latins, *Prolusiones oratoriæ*.

[2] L'abbé Trublet, esprit solide et judicieux, a composé des *Essais de littérature* et *de morale*, écrits avec clarté, précision et agrément, des *Panégyriques* pour les fêtes de quelques saints précédés d'*excellentes réflexions sur l'éloquence de la chaire*. Ayant fait à la *Henriade* de Voltaire l'application de ce vers de Boileau : *Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant,* il s'attira la colère de Voltaire, qui le tourna en ridicule dans un de

Trois années s'écoulèrent dans cette vie occupée du professorat. Claude de la Colombière n'oubliait pas toutefois que s'il enseignait les lettres et l'éloquence, c'était pour former les âmes de ses élèves et les tourner vers Dieu. Tel est le but de la Compagnie de Jésus en se consacrant à l'éducation de la jeunesse. Elle veut déposer des germes divins dans le cœur des enfants, afin qu'ils produisent plus tard des fruits d'honneur et de salut. C'est ce qui faisait accepter au jeune religieux les peines et les fatigues inséparables du professorat. Il y avait place pour le dévouement, il faisait un bien réel, cela suffisait pour l'attacher à ses fonctions.

Un petit voyage vint interrompre l'uniformité de cette vie consacrée à l'enseignement. Un document authentique nous apprend que le P. de la Colombière vint le 5 mai 1666 à Avignon, et qu'il y prêcha dans l'église de la Visitation le panégyrique de saint François de Sales à l'occasion des solennités de sa canonisation [1].

ses redoutables badinages, intitulé : *Le Pauvre Diable*, et fit sur lui ce vers si plaisant :

Il compilait, compilait, compilait.

Né en 1697, l'abbé Trublet est mort en 1770.

[1] Voici ce qu'on lit dans la relation de cette fête, petite brochure due à la plume du docteur Giffon et imprimée à Arles en 1667 : « Le samedi après les vêpres, le P. de la Colombière, de la Compagnie de Jésus, fit un rare discours à l'église de la Visitation et employa pour texte ces paroles de l'énigme de Samson : *De forti egressa est dulcedo*. La perfection de ce panégyrique (*sic*) ne pouvait *contenir* et *mériter* en particulier (ne pouvait être contenue et son mérite ne devait pas être renfermé dans les limites d'un auditoire particulier), et c'est priver le public

On peut supposer que le professeur de rhétorique de Lyon, ayant eu l'occasion de composer un discours en l'honneur du saint évêque de Genève, fut envoyé pour donner ce même discours à la Visitation d'Avignon. Ce ne fut qu'une absence de quelques jours.

Claude de la Colombière ne cachait pas son désir de se livrer aux fonctions du saint ministère. Aussi, quand arriva l'ordre de commencer ses études théologiques, il l'accueillit avec plaisir. Être prêtre pour avoir le bonheur d'offrir tous les jours la sainte et adorable Victime, pour aimer Dieu davantage dans une union plus intime, était un rêve de bonheur qu'il caressait depuis longtemps. Il allait se réaliser.

Il abandonna donc les études littéraires qui avaient charmé son esprit et où il s'était formé à l'éloquence; il descendit de cette chaire où il avait reçu tant d'applaudissements, et il se confondit dans les rangs des jeunes religieux qui devaient comme lui suivre le cours des sciences sacrées au collège de la Trinité.

Mais les rares talents de Claude de la Colombière et une aptitude bien marquée pour l'éloquence inspirèrent au P. Paul Suffren, supérieur de la province de Lyon, la pensée d'envoyer le jeune religieux au

d'une grande satisfaction de ne point lui faire voir le dessein et l'économie de ce discours, dont son éloignement (l'éloignement de l'auteur) nous prive. » *Les Jésuites à Avignon,* par A. Canron.

Ce discours n'existe pas dans la collection des œuvres. Probablement ce n'était pas un chef d'œuvre, quoi qu'en dise le bon docteur Giffon.

collège de Clermont à Paris, pour y faire ses études théologiques, et en même temps pour entendre les prédicateurs célèbres de la cour et de la capitale.

C'est ainsi qu'en 1669, l'année même où il fut ordonné prêtre (6 avril), il assistait au début du P. Bourdaloue, ce grand et véritable modèle de l'éloquence sacrée! De tels exemples ne furent pas perdus pour le jeune prêtre, et si nous ne trouvons pas dans ses sermons une logique aussi parfaite, une méthode aussi géométrique que celle de l'illustre prédicateur du XVIIe siècle, ils ont du moins une marche claire et méthodique, un enchaînement rigoureux de preuves et une force de raisonnement capable de produire une ferme conviction.

Ce séjour de quelques années à Paris fut donc très utile au P. de la Colombière. Non seulement il assista aux leçons de professeurs distingués, mais encore il entendit les orateurs les plus célèbres de la chaire chrétienne.

Toutefois, malgré l'ardeur avec laquelle il se livra pendant ces quatre années à l'étude (de 1666 à 1670), nous pouvons affirmer qu'il s'appliqua plus encore à l'étude de la perfection. Avec moins d'occasions d'être détourné des choses saintes, il avait bien plus sous les yeux le but final de tous ses travaux, la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il lui semblait retrouver le temps heureux du noviciat, où il ne pensait qu'à Dieu et aux moyens de lui plaire par la pratique de solides vertus. L'étude, accompagnée de l'esprit intérieur et de la piété, bien loin de dessécher le cœur, de tarir la source des

consolations divines, ne fait que nourrir l'âme, agrandir son horizon, lui découvrir de nouvelles merveilles de la bonté infinie, augmenter ainsi la force de la charité.

Ainsi étudiait Claude de la Colombière, soutenu des conseils et des exhortations d'un sage directeur; exact observateur de la règle et fidèle aux pratiques de la vie religieuse, il donnait l'exemple de la ferveur. Aussi ce temps des études fut pour lui une époque de progrès et d'accroissements sensibles. Bien plus, comme la piété est utile à tout, cette vie si régulière, cette dévotion tendre et constante, cette pureté d'intention qu'il apportait dans son travail, lui méritaient une bénédiction toute spéciale et lui firent obtenir les plus beaux succès. Il acquit la réputation d'un habile et profond théologien, réputation si bien établie que, quelques années après, un jeune religieux de son Ordre lui écrivait pour demander des conseils afin de réussir dans l'étude de cette science.

Le P. de la Colombière, dans sa réponse, se défend d'abord avec une charmante modestie de lui donner son avis, mais il lui fait connaître la méthode qu'il avait suivie. « Pour la théologie, je vous dirai que si c'était à refaire, je voudrais toujours méditer deux fois plus que je ne lirais. Ce n'est que par la méditation qu'on approfondit les choses et que l'on connaît le fort et le faible des opinions [1]. »

C'est, en effet, par la réflexion qu'on s'assimile

[1] Lettre CXII.

les démonstrations dogmatiques et qu'on se rend maître des doctrines. Tel est le procédé des hommes doués d'une vaste capacité et d'une grande puissance intellectuelle. Il conseillait sans doute ce qu'il avait pratiqué lui-même.

Le couronnement de ces études sacrées ne fut pas pour lui la *soutenance de diverses thèses* tirées de la philosophie et de la théologie, mais l'onction sacerdotale. Enfin il était prêtre pour l'éternité! Il s'était rapproché de Dieu en devenant son ministre, le dispensateur des dons surnaturels. Quel motif nouveau de travailler à sa sanctification pour être moins indigne de tenir entre ses mains le Dieu trois fois saint et se rendre l'instrument de ses miséricordes!

CHAPITRE QUATRIÈME

DÉBUTS ORATOIRES DU P. DE LA COLOMBIÈRE
SES RAPPORTS AVEC SA FAMILLE

(1670-1673)

Et dixit Dominus ad me: Ecce dedi verba mea in ore tuo.

(Jérémie, 1.)

Et le Seigneur m'a dit : Voici que j'ai placé sur tes lèvres mes paroles.

Depuis le jour où, timide novice, Claude de la Colombière avait débité un petit discours en l'honneur de Marie, on avait remarqué en lui un fonds naturel d'éloquence qui se développa de plus en plus dans le cours de ses études. L'orateur se montra souvent avec éclat lorsqu'il portait la parole dans les solennités scolaires. Les supérieurs reconnurent en lui les plus heureuses dispositions pour la chaire, et ils résolurent de l'appliquer au ministère de la prédication.

Nulle destination ne pouvait lui être plus agréable,

puisqu'elle allait le mettre à même d'exercer le zèle et de travailler directement au salut des âmes. Il fut chargé de prêcher les *Dominicales* ou sermons du dimanche dans la chapelle du collège[1]. Tout son temps devait être employé à la composition des discours sacrés et à l'étude des Pères de l'Église.

On lui imposait un lourd fardeau; mais il aimait le travail et surtout celui qui le préparait à la carrière de l'apostolat. Désormais il aurait des âmes à évangéliser, il serait un ouvrier du divin Maître. Quel bonheur pour lui de se donner tout entier à ce saint labeur!

Ce fut dans la belle et vaste chapelle du collège de la Trinité que le P. de la Colombière commença une série de discours qui pour la plupart ont été imprimés. Chaque dimanche, chaque jour de fête, elle se remplissait non seulement des élèves internes et externes, mais encore d'une foule de fidèles qui venaient volontiers dans cette église attirés par le bel ordre des cérémonies et le talent des prédicateurs.

Précédé d'une grande réputation, regardé comme un homme d'un talent supérieur, doué d'une éloquence naturelle, il mettait toute son âme dans sa parole; et passionné pour la vérité qu'il annonçait, il faisait aussi passer sa conviction dans l'âme de ses auditeurs. Il justifia et dépassa toutes les espérances qu'on avait conçues de lui. Son auditoire, formé d'une jeunesse intelligente et des personnes

[1] Notice, par le P. de Colonia et par le P. de la Pesse.

distinguées de la ville, goûtait et admirait la diction élégante, la solidité de doctrine et l'action noble, grave et animée de l'orateur. Ses discours avaient un charme qui attirait, et sa voix harmonieuse trouvait le chemin des cœurs.

Ses divers sermons renferment des indications qui nous font connaître plusieurs circonstances de cette époque de sa vie, et en même temps nous montrent ses premiers essais oratoires. Il prêcha pour la fête patronale de l'église Saint-Bonaventure, et il fit le panégyrique du saint docteur. Ce discours, très bien pensé et d'un bon style, intéresse et captive l'attention. L'orateur cite plusieurs traits, entre autres ce mot de saint François de Sales donnant raison de la préférence qu'il accordait à saint Bonaventure sur saint Thomas d'Aquin : « J'aime mieux être séraphin qu'être ange, savoir moins et aimer un peu plus. »

Le jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, fête principale des religieux de cet Ordre, il prêcha dans leur église, située d'une manière si pittoresque sur la colline qui domine la Saône au versant nord de la montagne de Fourvières[1]. Il parla sur la dévotion au saint scapulaire, et nous remarquons cette apostrophe oratoire à la ville de Lyon, que nous citons comme une preuve de la piété des Lyonnais pour la Vierge immaculée:

« Lyon, ville encore plus fortunée par ce trésor céleste que par les richesses que tu renfermes dans

[1] Les carmes déchaussés s'y étaient établis en 1618.

ton sein, pourras-tu jamais assez reconnaître cette libéralité sans bornes, ce zèle généreux qui t'associe à tous les mérites du Carmel, à toutes les prérogatives qui lui ont été accordées par les souverains pontifes ?

« Depuis que ce saint Ordre t'a apporté le scapulaire, combien de calamités publiques et particulières ont été détournées de dessus tes citoyens! Combien jouissent du précieux avantage de la santé! Combien m'écoutent aujourd'hui qui auraient péri par la main de leurs ennemis, qui auraient été emportés par des maladies, engloutis dans les flots, consumés par les flammes, écrasés par la foudre, sans la protection de Marie! Combien doivent à cette protection singulière un bien mille fois plus cher encore que la vie, le salut éternel de l'âme! »

A la même époque, il prêcha pour la vêture de Mlle Claire de X... La cérémonie avait lieu dans la chapelle des Clarisses[1]; et, avec un à-propos plein d'esprit et de tact, il fait remarquer que cette demoiselle entre dans la vie religieuse le jour anniversaire de sa naissance, qu'elle porte le nom de la sainte fondatrice dont elle embrasse la règle, et que c'est le jour même de la fête de sainte Claire qu'elle devient sa fille.

Si nous rapprochons de ce discours celui qu'il prêcha pour une profession dans un autre couvent, nous remarquerons qu'ils offrent la plus haute idée

[1] De l'ancien couvent situé près le pont d'Ainay.

de la perfection religieuse. Et comme le P. de la Colombière n'était pas de ceux *qui disent et qui ne font pas*, il est permis de croire qu'il pratiquait lui-même ce qu'il enseignait aux autres. Dès lors on peut juger combien il s'appliquait sérieusement à obtenir cette perfection religieuse qui lui apparaissait si nettement, et on voit en lui un homme *séparé du monde, mort au monde, et dont la vie est toute en Jésus-Christ.*

Les sermons du saint religieux seront plus loin l'objet d'une étude spéciale. Il suffira ici de dire que dans ces premiers discours, ceux qu'il n'a pas eu le temps de retoucher, il y a un peu de déclamation. Trop de rhétorique empêche le jet naturel de l'éloquence. Le style n'a pas encore cette simplicité de bon goût qu'il offrira dans ses autres compositions oratoires. Ces débuts d'un prédicateur renfermaient beaucoup de promesse pour l'avenir. Nous verrons comment il les a tenues et comment, par l'expérience du ministère, par l'étude des modèles, il s'est élevé aux premiers rangs.

En ce même temps, le P. de la Colombière eut à s'occuper de la vocation religieuse de sa sœur Marguerite, plus jeune que lui de sept ans. Nous devons dire ici quelque mots sur la situation de sa famille. Depuis la mort de Mme de la Colombière, l'hôtel de Saint-Symphorien n'était plus constamment habité. Humbert de la Colombière, l'aîné, docteur ès lois et avocat à la cour de Vienne, avait épousé Madeleine Paquet, fille de noble Jean-Baptiste Paquet (ou Pasquet), avocat à l'Élection de

Vienne, et il s'était établi dans cette ville. M. Bertrand de la Colombière était venu rejoindre son fils aîné; autrement il eût vécu seul dans une maison qui lui rappelait de tristes souvenirs; d'ailleurs, depuis 1650, il avait la charge de conseiller du roi en l'Élection de Vienne; il était donc obligé d'habiter cette ville pour y exercer ses fonctions.

L'habitation de Saint-Symphorien devint la maison de campagne, et la famille y séjournait une partie de l'année. Les registres de la paroisse mentionnent la naissance de Marie-Madeleine, fille de maître Humbert de la Colombière, conseiller du roi en l'élection de Vienne (1679). Il avait succédé à son père dans cette charge.

Marguerite de la Colombière, sœur du P. Claude, avait pris exemple sur lui. Attirée dès son enfance à une vie de retraite et de prière, elle sentit la vocation religieuse naître dans son âme. Pendant plusieurs années, elle fit de persévérantes démarches pour être admise chez les Carmélites. Mais Dieu l'appelait à une autre solitude. « La chaste colombe devait plus tard apprendre à connaître le creux du rocher, où elle se cacherait pour toujours [1]. »

Elle avait d'excellentes dispositions pour la piété, et son saint frère l'avait vivement encouragée à marcher dans cette voie. Déjà elle avait obtenu son admission chez les Carmélites, et n'attendait plus qu'une occasion favorable pour quitter sans bruit la maison paternelle, lorsque la nouvelle en vint à son

[1] *Année sainte de la Visitation*, t. II.

père, qui lui déclara qu'il ne consentirait jamais à son éloignement. Comme elle cherchait à se dérober secrètement aux soins de sa tendresse, il faisait observer sa fille de si près qu'elle comprit que ses tentatives seraient infructueuses. Elle espéra fléchir son père par le choix d'un autre Ordre, et ses vues se portèrent sur le monastère de la Visitation de Bellecour, à Lyon[1].

Le bon vieillard, voyant une telle persévérance, craignit de résister à la volonté de Dieu s'il retenait davantage sa fille dans le monde, et malgré les combats que la tendresse lui livrait, il permit à Marguerite de suivre l'appel du Seigneur.

Elle vint donc au monastère de Bellecour, à Lyon, et les conseils de son frère le jésuite la suivirent dans sa retraite pour lui apprendre sur quels fondements elle devait élever l'édifice de sa perfection. Elle avait alors vingt-trois ans. La transition de la maison paternelle, où elle vivait dans l'opulence, où tout allait au-devant de ses moindres désirs, à un monastère aussi régulier que celui de la Visitation de Lyon, véritable merveille de piété et de sainte énergie pour la perfection, pouvait paraître pénible à la nature qui aime ses aises et son indépendance. Marguerite embrassa généreusement les privations de la vie religieuse.

Cependant une épreuve inattendue vint l'arrêter dans ses commencements pleins de ferveur. Les violences que s'était faites son vertueux père pour con-

[1] Voir *Année sainte de la Visitation*, t. II.

sentir à l'éloignement de sa fille bien-aimée furent préjudiciables à sa santé déjà bien affaiblie : « il parut bientôt être sur le bord de la tombe. » On se hâta de prévenir la jeune prétendante, et on lui fit comprendre qu'elle était obligée de retourner dans sa famille pour rendre à son père les derniers devoirs de la piété filiale.

Le P. de la Colombière fut le premier à engager sa sœur à faire ce sacrifice, l'assurant qu'elle serait admise de nouveau dans le monastère quand le moment marqué par le Ciel serait venu. Le malade fut si heureux de revoir sa fille qu'il sentit peu à peu ses forces revenir et recouvra sa première santé. Au fort du danger, il avait fait promettre à Marguerite de ne l'abandonner jamais; toutefois, comme il ne cessait de craindre que cet objet de sa vive tendresse ne lui échappât de nouveau, il l'engagea de lui-même à faire choix du monastère de Condrieu, où il aurait au moins la consolation de la voir plus souvent. Il se rappelait que Claude de Villars et son épouse, fondateurs du monastère de la Visitation à Condrieu, avaient vécu jusqu'à leur mort auprès de leurs deux filles, religieuses en ce couvent.

Marguerite accepta volontiers ce changement. Aussitôt après le complet rétablissement de son père, elle vint dans la petite ville de Condrieu, voisine de celle de Vienne, et, comme le dit l'annaliste de la Visitation, en faisant peut-être allusion au nom et aux armoiries de la jeune fille, « la colombe revint dans l'arche sainte désignée par la main

paternelle. » C'était là, en effet, le lieu choisi par Dieu pour sa demeure.

A peine fut-elle dans ce saint asile que son frère Claude lui écrivit pour l'exhorter à embrasser généreusement la croix de Jésus-Christ. Laissons-le parler lui-même. Après avoir béni Dieu de la grâce qu'il lui a faite, il se réjouit avec elle du contentement qu'elle éprouve, et il ajoute :

« Votre bonheur croîtra à mesure que vous détacherez davantage votre cœur de toutes les choses du monde pour le consacrer tout entier à Dieu. Je ne crains pour vous qu'une chose, c'est que l'amour du repos et l'horreur naturelle que vous avez pour le tumulte et l'embarras ne produisent une partie de la joie que vous goûtez; si cela était, ce serait une fausse joie, c'est la croix qu'il faut chercher et aimer dans l'état que vous avez embrassé, et la bonne croix, je veux dire celle qui pèse le plus à la nature, et qui choque davantage nos inclinations [1]. »

Le zèle fraternel l'entraîne un peu loin, et il touche à plusieurs points importants. C'est une conférence en règle. Lui-même s'en aperçoit, et il dit agréablement : « Voilà un sermon tout entier; mais je vous prie de ne pas le considérer comme on fait de la plupart des discours de piété, qu'on regarde comme de belles choses dites en l'air. Je vous écris mes sentiments poussé par l'amitié que j'ai pour vous, et par le désir extrême que j'ai que vous soyez une sainte. »

[1] Lettre 1re du recueil.

Telle est son ardeur pour la perfection de sa sœur, qu'il va jusqu'à la menacer de ne plus la voir et de ne plus lui écrire si elle se *contente d'être médiocrement bonne*. Nous retrouvons là un trait de son caractère, le désir d'exceller en tout, et il exige de la part de sa sœur ce même zèle de sanctification. Au fond il aimait tendrement Marguerite, qu'il avait tenue enfant sur ses genoux, et nous voyons qu'elle comptait beaucoup sur cette affection fraternelle.

Quand elle prit le saint habit, son frère prononça « un discours tout de feu sur l'avantage de se consacrer à Dieu[1]. » Il était heureux de voir sa sœur liée à un institut qu'il connaissait et estimait, et cette affection pour les religieuses de la Visitation ne fit qu'augmenter dans la suite par les communications qu'il eut avec plusieurs d'entre elles, et particulièrement avec la B. Marguerite-Marie. Les religieuses du monastère de Condrieu apprécièrent la sainteté du P. de la Colombière. Elles se félicitèrent de le recevoir quelquefois dans leur monastère, et surtout d'entendre ses exhortations et ses conférences, « animées d'un si grand zèle et de tant d'onction qu'on ne pouvait qu'en tirer beaucoup d'utilité[2]. »

[1] Le 4 août 1674. Née le 28 octobre 1648, elle entrait dans sa vingt-sixième année.

[2] Nous lisons dans un manuscrit du XVIIe siècle conservé dans les archives du couvent et qui nous a été gracieusement communiqué ces paroles : « Entre plusieurs bons sujets que nous reçûmes à la fin de ces six années, nous eûmes la consolation de donner notre saint habit à la sœur unique du P. de la Colombière, dont la sainteté est si reconnue, que l'on ne peut douter

La sœur Marguerite-Élisabeth aurait bien désiré entendre son frère à la cérémonie de sa profession, qui eut lieu dans le courant de l'année 1675. Nous ignorons si ce désir fut satisfait. Il lui écrivit quelque temps après : « Je ne croyais pas être si longtemps sans vous revoir lorsque je vous dis adieu, et présentement je ne sais quand j'aurai cette consolation ; ce sera quand il plaira à Notre-Seigneur. J'espère que je vous trouverai bien avancée dans la vertu, et que vous m'apprendrez bien des choses que l'expérience et vos réflexions continuelles vous auront apprises depuis votre profession [1]. »

Il continue en lui donnant de sages avis et en l'exhortant à vivre dans un grand détachement et dans une grande union avec Dieu. Cette lettre et les deux précédentes devraient être lues par tous ceux qui franchissent le seuil d'un monastère pour embrasser la vie religieuse.

Quoique détaché des affections de la chair et du sang, le P. de la Colombière aima toujours d'un amour profond et surnaturel les personnes de sa famille; nous en avons eu la preuve dans sa correspondance. On admire le soin jaloux qu'il eut du progrès spirituel de sa sœur, et tant qu'il vécut il

que cette considération, jointe aux bonnes qualités de cette chère sœur, ne nous fît regarder son entrée parmi nous comme un très particulier avantage. Il nous procura celui de recevoir des visites de ce grand serviteur de Dieu, dont les exhortations et conférences, animées, etc. » (Relation de ce qui est arrivé de plus important dans la fondation du monastère de la Visitation de sainte Marie à Condrieu de 1630 à 1697.)

[1] Lettre III.

l'aida de ses conseils et du secours de ses prières. Elle, de son côté, se montra digne de son saint frère par la pratique constante des plus solides vertus [1].

Humbert et Joseph de la Colombière, frères du P. Claude, suivaient chacun leur carrière. Le premier exerçait les fonctions de juge au tribunal de de Vienne, fonctions qu'il devait échanger plus tard contre celles de maître ordinaire en la chambre des Comptes de Grenoble. Il venait souvent à Condrieu, autant par affection que par un sentiment de foi et de piété. Un contemporain lui a donné cet éloge, qu'il menait *plutôt la vie d'un religieux que celle d'un séculier.*

Le second, Joseph de la Colombière, avait embrassé l'état ecclésiastique. Mais, après une retraite faite selon la méthode de saint Ignace, à la sollicitation de son frère Claude, il se sentit embrasé d'une ardeur apostolique qui le fit traverser les mers pour aller prêcher l'Évangile aux peuples du Canada. Il y avait, comme on le voit, un fond de générosité dans ce vieux sang des de la Colombière.

Il revint en France pour les besoins de la mission, et nous constatons sa présence à Saint-Symphorien, où il bénit le mariage de son neveu en 1691; et, quinze ans après, nous voyons encore son nom figurer dans un acte où il est ainsi désigné : « Messire Joseph de la Colombière, prêtre, vicaire général de Mgr l'évêque de Québec, archidiacre de l'église

[1] Voyez l'*Année sainte de la Visitation* et note nº 8 à la fin du volume.

dudit lieu, conseiller au conseil souverain de ladite ville[1]. »

Ainsi nous savons la destinée des frères et de la sœur du P. Claude; ils se sont montrés chrétiens généreux et fidèles aux traditions de la famille. Nous aurons l'occasion de retrouver, dans le cours de ce récit, la bonne et pieuse figure de Marguerite-Élisabeth et celle non moins sympathique d'Humbert de la Colombière[2].

1 C'est M. Joseph de la Colombière qui prononça l'oraison funèbre du premier évêque de Québec, Mgr de Montmorency-Laval, démissionnaire en 1688 et mort saintement en 1708. Le second évêque de Québec fut Mgr S. B. de la Croix de Chevrières de Saint-Vallier, né à Grenoble en 1653, et sacré le 25 janvier 1688.

2 Voyez note n° 8. Détails biographiques sur la famille de la Colombière.

CHAPITRE CINQUIÈME

TROISIÈME ANNÉE DE PROBATION. — RETRAITE DE TRENTE JOURS VŒU DE PERFECTION

(1673-1674)

Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. (Ps. LIV.)

J'ai fui loin du monde, et je suis demeuré dans la solitude.

Le P. Claude, le jeune et brillant professeur de rhétorique au grand collège de Lyon, l'écrivain de talent, l'orateur à la réputation naissante, allait quitter le théâtre où il recueillait tant d'applaudissements pour entrer dans la solitude; et loin de regretter cette vie d'action et d'éclat, le pieux jésuite obéissait avec joie à l'ordre qui l'envoyait faire sa troisième année de probation.

On appelle ainsi, dans l'Ordre des jésuites, une année consacrée aux exercices de la vie intérieure. C'est un second noviciat, où les religieux, après leur formation intellectuelle par l'étude et par l'enseigne-

ment, viennent, pour ainsi dire, retremper leur âme dans la piété. Devenus plus capables de faire des réflexions sérieuses, ils considèrent mûrement les engagements qu'ils vont prendre par la profession solennelle ou par les derniers vœux, ils méditent devant Dieu sur les obligations de la vie religieuse et sur la nécessité de ce travail de sanctification qui leur est imposé par leurs règles.

Saint Ignace a voulu que cette dernière probation ou épreuve commençât par une retraite de trente jours, et l'on comprend que les Exercices spirituels, faits dans de telles conditions, soient un levier puissant pour soulever les âmes. Il est bien difficile d'échapper à une action particulière de la grâce. On apprend à se connaître; on se fait une juste idée de la perfection, et l'âme est remuée dans ses profondeurs. C'est alors que les religieux, le cœur rempli de Dieu, forment le plan de leur vie pour l'avenir, et arrêtent les résolutions qui les conduisent à la sainteté. Pendant le reste de l'année ils mûrissent ces projets, ils se fortifient dans la vertu par les pratiques du renoncement, et surtout s'attachent à Dieu par les liens d'un tendre et généreux amour.

Cette troisième année de probation est une sorte de creuset d'où l'âme sort purifiée, brillante et pleine de vigueur. Saint Ignace, en l'établissant dans la Compagnie de Jésus, a eu vraiment une conception de génie. Il a ménagé ainsi aux religieux un moyen admirable de renouveler et d'augmenter en eux l'énergie de la vie surnaturelle.

C'est donc dans cette école de sainteté que nous

allons considérer le P. Claude, âme d'élite, déjà prévenue de tant de grâces. Il avait passé quinze ans dans la Compagnie, et il attendait cet heureux moment comme celui qui serait le point de départ d'une vie nouvelle et d'un plus grand détachement des créatures. Il apportait à cette entreprise des dispositions excellentes, une exactitude parfaite, une grande confiance en Dieu, une humble défiance de lui-même, une générosité entière et sans réserve. Il devait retirer des Exercices spirituels tous les avantages qu'on pouvait attendre d'une vocation si grande et d'un cœur désireux de sainteté.

Le serviteur de Dieu nous a laissé un monument de sa piété et de sa ferveur dans une sorte de Mémorial qu'on a nommé : *La Retraite spirituelle du P. de la Colombière*. C'est un recueil où il a écrit lui-même le détail des grâces, des lumières et des sentiments que Dieu lui a communiqués pendant ses oraisons. On est surpris de l'exactitude avec laquelle il marquait toutes ses pensées et tous les mouvements de son cœur. En parcourant ces pages, où l'analyse psychologique est poussée à fond, le lecteur est charmé de la sincérité, de l'élévation et de la pureté de cette âme qui se manifeste à lui. « Il y avait, dit un contemporain, dans ces notes un tel parfum de sainteté, elles donnaient une si belle idée de sa grande âme; elles pouvaient, d'ailleurs, être si utiles aux personnes pieuses, que les Jésuites se décidèrent à les faire imprimer, après sa mort, comme on le pense bien. »

Il n'entre pas dans notre plan de reproduire cet

écrit. La Retraite spirituelle du P. de la Colombière est imprimée dans la collection de ses œuvres, et chacun peut la lire et la méditer; nous nous contenterons d'en donner un rapide aperçu [1].

Les Exercices spirituels se divisent, comme on le sait, en quatre parties ou quatre semaines, dont chacune a son but spécial. Ce sont comme autant de degrés par lesquels il faut passer pour arriver à l'union intime avec Dieu et à la parfaite abnégation de soi-même. Voici comment débute le P. de la Colombière.

« *Première semaine.* J'ai commencé avec une volonté assez déterminée, par la grâce de Dieu, à suivre tous les mouvements du Saint-Esprit, et sans aucune attache qui me fasse appréhender d'être à Dieu sans réserve. Résolu à souffrir pour Dieu toutes les sécheresses et toutes les désolations intérieures qui pouvaient m'arriver, et que je n'ai que trop méritées par l'abus que j'ai fait des lumières et des consolations que j'ai reçues, je me suis proposé, etc. »

Dans ces quelques lignes, on reconnaît une âme généreuse à qui la *vie parfaite ne fait pas peur,* un homme d'oraison accoutumé à chercher Dieu dans

[1] Cette Retraite est trop peu connue; cependant ces pages substantielles contiennent des lumières, des enseignements et des maximes de perfection qui produiraient dans les âmes des fruits de grâce et de salut. Il serait à désirer qu'on imprimât cette Retraite pour la mettre entre les mains d'un plus grand nombre de personnes.

Ce désir que nous exprimions dans la première édition de cette histoire a été réalisé. On a imprimé à part cette Retraite, mais sans aucunes notes, sans explications ou réflexions.

la prière, et à qui le Seigneur se communiquait. Il déclare ensuite qu'il fait ces exercices comme s'il devait mourir après les avoir terminés, qu'il veut y être entièrement sincère, et vaincre en ce point l'orgueil qui trouve une grande répugnance à se découvrir. Comme ces âmes contemplatives sont éclairées sur leur intérieur! Comme elles savent sonder les profondeurs du cœur humain, pour en dévoiler les faiblesses et les misères!

A mesure que la vie du P. de la Colombière se déroulera sous les yeux du lecteur, il sera frappé de cette sagacité merveilleuse, manifeste surtout dans ses écrits.

Afin de pratiquer l'abnégation, il se contenta des sujets de méditation et des lectures qui lui sont indiquées, croyant que Dieu lui ferait trouver ce qui convenait à son âme. C'était un sacrifice, le plus méritoire qu'il pût faire en cette occasion. « Il avait, en effet, une grande passion pour certains livres qui traitent de la vie spirituelle d'une manière plus relevée, comme les écrits de sainte Thérèse, *le Chrétien intérieur*[1]... » On comprend qu'il n'était pas insensible à la beauté de la forme littéraire; toutefois, ce qu'il désirait avant tout, c'était un mysticisme réel et élevé, c'est-à-dire, des recherches profondes en spiritualité. Dieu bénit son sacrifice, et il eut à remercier le Seigneur des grâces nombreuses qu'il lui accorda pendant sa retraite.

Le P. Claude parcourt les diverses méditations

[1] *Le Chrétien intérieur*, ouvrage de M. de Bernières.

de cette première semaine, et, dans les aveux qui lui échappent au milieu des élans de son âme, il découvre l'innocence de sa vie, sa confiance inébranlable en la miséricorde divine, sa dévotion envers Marie, la noblesse de ses sentiments. La méditation sur l'Eucharistie, qui termine cette première série, le combla de consolations spirituelles. « Dès le premier moment, dit-il, je me suis senti tout pénétré d'un doux mouvement d'admiration et de reconnaissance pour la bonté que Dieu nous a témoignée dans ce mystère. Il est vrai que j'y ai reçu de si grandes grâces, et que j'ai ressenti si sensiblement les effets de ce pain des anges, que je ne saurais y penser sans être touché d'une très grande gratitude. » Quelles sont ces grâces reçues? quelles faveurs prodigieuses la bonté du Sauveur lui a-t-elle accordées? Nous l'ignorons; et l'humilité du serviteur de Dieu lui a fait emporter son secret dans la tombe. Rien de plus pieux que les sentiments qu'il exprime.

La seconde semaine nous offre ses réflexions sur les différents mystères. Au sujet de l'Incarnation du Verbe, en voyant l'ange s'abaisser aux pieds d'une Vierge, Marie prendre la qualité de servante, et le Fils de Dieu s'anéantir d'une manière si profonde, il s'écrie : « Mon Dieu ! le beau spectacle pour moi de voir des sujets si excellents s'humilier d'une façon si parfaite! Que j'ai de plaisir à considérer les sentiments de ces personnes augustes, mais surtout ce profond anéantissement par lequel Jésus-Christ commence à glorifier son Père et à réparer tout le tort que l'orgueil des hommes a fait à la divine Majesté. »

« Pour moi, je ne puis assez m'humilier à cette vue... Car, où me mettre, puisque je trouve Jésus-Christ même dans le néant? Voilà bien de quoi rabattre mon orgueil, le Fils de Dieu anéanti devant son Père! Je n'avais jamais compris qu'à cette heure le mot de saint Bernard : « Quelle insolence qu'un « ver de terre s'enfle d'orgueil où le Fils unique de « Dieu s'humilie et s'anéantit! »

C'est au milieu de cette seconde semaine que, poussé par le mouvement d'une grâce extraordinaire, il accomplit le projet qu'il méditait depuis trois ou quatre ans. Il s'agissait de se consacrer plus étroitement à Dieu par une donation plus complète de lui-même. Entendons-le exhaler la joie de son cœur :

« Que vos miséricordes sont grandes envers moi, Dieu de majesté! Hé! que suis-je pour que vous daigniez agréer le sacrifice de mon cœur? Il sera donc tout à vous; les créatures n'y auront plus de part, aussi bien n'en valent-elles pas la peine. Soyez donc, aimable Jésus, mon père, mon ami, mon maître, mon tout, puisque vous voulez bien être content de mon cœur. *Ne serait-il pas déraisonnable s'il n'était pas content du vôtre!*

« Je ne veux donc désormais vivre que pour vous, et vivre longtemps, si c'est votre bon plaisir, pour souffrir davantage. Je ne demande point la mort qui abrégerait mes misères. Ce n'est pas votre volonté que je meure en la même année que vous [1]. Soyez-en

[1] Le P. de la Colombière entrait dans sa trente-quatrième année.

béni; mais du moins il me semble qu'il est juste que je commence à vivre à vous et pour vous à l'âge que vous êtes mort pour tous et pour moi en particulier. »

Quelle était cette grande détermination, ce sacrifice qui devait faire époque dans sa vie et l'élever d'un seul bond à une haute perfection? Il allait s'engager par vœu à observer fidèlement les règles et les constitutions de son Ordre, toutes sans exception.

Or, parmi ces règles, outre celles qui assujettissent le religieux à la vie commune, non sans gêne pour la nature, il en est d'autres plus relevées, qui ne vont à rien moins qu'à vouer l'âme sans ménagement et sans réserve à la sainte folie de la croix, but sublime que tous n'atteignent pas, mais que tous doivent poursuivre, s'efforçant d'en approcher le plus possible[1]. Toutefois, pour le P. Claude, qui avait lu et médité ces règles et qui s'appliquait depuis quinze ans à y conformer sa conduite, cette tendance à la perfection ne suffisait pas, il voulait rompre tout d'un coup les *chaînes de l'amour-propre,* il s'imposa la pratique des vertus même héroïques. Qu'on en juge par ces quelques points.

Il promettait : 1° De souhaiter d'être outragé, accablé d'injures et de calomnies, de passer pour un insensé, sans cependant y donner occasion, et si Dieu n'y était point offensé;

2° De n'avoir jamais de volonté personnelle à

[1] *Hist. de la B. Marguerite-Marie*, par le P. Ch. Daniel.

l'égard de la vie, de la santé, de la prospérité, de l'adversité, des emplois, des lieux, qu'autant que cette volonté serait conforme à celle de Dieu;

3° De désirer autant qu'il le pourrait ce qui sera le plus contraire à ses inclinations naturelles;

4° De ne jamais rechercher ce qui flatte les sens ni ce qui peut satisfaire la vanité;

5° De n'éviter aucune mortification de celles qui se présenteront.

6° De ne jamais goûter aucun plaisir, de ceux où la nécessité engage ou de ceux qu'on ne peut éviter sans quelque affectation ou singularité, de ne jamais les prendre pour le plaisir que la nature y trouve, mais d'y renoncer en son cœur.

Cela suffit, et l'on comprendra facilement que de telles résolutions soient capables d'effrayer les plus courageux.

Veut-on connaître les motifs qui l'ont poussé à prendre un tel engagement? Le Père Claude a laissé par écrit les considérations saintes et élevées qui l'ont déterminé.

Il voulait : 1° S'imposer une nécessité indispensable de remplir autant qu'il est possible les devoirs de son état et d'être fidèle à Dieu, même dans les plus petites choses;

2° Il désirait rompre tout d'un coup toutes les chaînes de l'amour-propre, et lui retrancher pour toujours l'espérance de se satisfaire en quelque rencontre, espérance qui lui semble toujours vivre dans le cœur, en quelque état de mortification qu'on puisse être;

3° C'était pour acquérir tout d'un coup le mérite d'une très longue vie, dans l'extrême incertitude où nous sommes de vivre seulement un jour; pour se mettre en état de ne pas craindre que la mort vienne nous ravir le moyen de glorifier Dieu de plus en plus; car cette volonté qu'on a de le faire éternellement ne peut manquer d'être prise pour l'effet, puisqu'on s'oblige si étroitement à l'accomplir;

4° Il voulait réparer les irrégularités passées par la nécessité où l'on se met d'être régulier autant de temps qu'il plaira à Dieu de nous prolonger la vie : ce motif le touchait beaucoup et le pressait plus que les autres;

5° Pour reconnaître en quelque sorte les miséricordes infinies que Dieu avait exercées envers lui, en l'engageant indispensablement à exécuter ses moindres ordres;

6° Par respect pour la volonté divine, qui mérite bien d'être exécutée sous peine de damnation éternelle, quoique Dieu, par sa bonté infinie, ne nous y engage pas toujours sous de si graves peines;

7° Pour faire de son côté tout ce qui dépendait de lui afin d'être à Dieu sans réserve, pour détacher son cœur de toutes les créatures et aimer le Seigneur de toutes ses forces, du moins d'un amour effectif[1].

On remarquera la solidité de ces motifs, tirés de la théologie mystique, et en même temps cette tendance à ramener à une pratique journalière et habituelle les actes des plus belles vertus.

[1] Retraite spirituelle.

D'ailleurs, avec le regard pénétrant de sa haute raison, il avait mûrement considéré la question, et il était parvenu à se convaincre que, si l'entreprise qu'il tentait était difficile, elle ne présentait pas du moins d'impossibilité. « Dieu, disait-il, qui a inspiré nos règles à saint Ignace, a prétendu qu'elles fussent observées. Il n'est donc pas impossible de le faire, même d'une impossibilité morale. Or le vœu, loin d'en rendre l'observation plus difficile, la facilite au contraire; non seulement parce qu'il éloigne les tentations par la crainte de commettre un péché grief, mais encore parce qu'il engage Dieu à donner de plus forts secours dans l'occasion. »

Il citait ensuite l'exemple du B. Jean Berchmans[1], qui a passé cinq ans dans la Compagnie de Jésus sans que sa conscience lui reprochât l'infraction d'aucune règle, et il ajoutait ces mots : « Pourquoi, avec la grâce de Dieu, ne le ferais-je pas dans un âge où l'on doit avoir plus de force, et où l'on est moins exposé aux respects humains, qui sont les plus dangereux ennemis qu'on ait à combattre! »

Il ne craignait pas que ce vœu lui ôtât le repos de l'âme, et devînt pour lui une pierre de scandale : « *Pax multa diligentibus legem tuam, et non est illis scandalum.* Il y a une grande paix pour ceux qui aiment votre loi, ô Seigneur! et il n'est point pour eux de scandale. » (Ps. CXVIII, 163.)

[1] Cet angélique jeune homme, imitateur de saint Louis de Gonzague, a été, en effet, admirable par la fidélité à toutes les observances religieuses. Mort à l'âge de 22 ans, il a été béatifié par Sa Sainteté Pie IX, 28 mai 1865.

« C'est un article de foi ; et par conséquent, plus on aime cette loi, plus on se trouve tranquille... Le soin exact d'obéir aux plus menues observances met l'esprit en liberté au lieu de lui causer de la contrainte : « *Ambulabo in latitudine, quia mandata tua exquisivi.* Je marcherai avec un cœur dilaté, parce que j'ai recherché l'observance exacte de vos commandements, ô Seigneur ! » (Ps. CCXVIII, 45.)

Le P. de la Colombière reconnaissait ingénument, sous les regards de Dieu, qu'il lui semblait vivre depuis quelque temps comme il serait obligé de vivre après ce vœu. C'était plutôt par le désir de s'engager à persévérer que par l'envie de faire quelque chose de nouveau et d'extraordinaire qu'il en avait conçu l'idée. Il lui semblait que cette seule pensée de faire un pareil vœu le détacherait des choses du monde à peu près comme s'il sentait la mort s'approcher. Il ne s'appuyait ni sur sa résolution ni sur ses propres forces, mais sur la bonté infinie de Dieu et sur sa grâce, qu'il ne manque jamais de communiquer abondamment et d'autant plus qu'on s'efforce de le servir sans réserve. Ce pacte ne l'engageait qu'à un peu plus de vigilance, puisqu'il était actuellement dans la disposition de ne rompre aucune de ces règles de propos délibéré.

La pensée de cet engagement, loin de l'effrayer, le réjouissait. Il lui semblait qu'il allait entrer dans le royaume de la paix et de la liberté, que l'amour-propre n'oserait plus le tourmenter lorsqu'il y aurait un si grand péril à suivre ces mouvements, et qu'il avait enfin trouvé le trésor qu'il faut acheter si cher.

Ce n'était pas une ferveur passagère qui le portait à faire ce vœu. Il y avait longtemps qu'il méditait ce projet et qu'il s'était réservé de l'examiner à fond pendant sa grande retraite; et plus le temps de le mettre à exécution approchait, plus il y découvrait de facilité, plus il se sentait de force et de résolution.

Il soumit son projet de vœu, avec les divers motifs qui le lui avaient inspiré, au jugement de son supérieur, le suppliant d'examiner cet écrit, et tout disposé à renoncer à ce dessein s'il ne l'approuvait pas; il déclarait qu'*il aurait pour son sentiment le même respect qu'il devait à la parole de Dieu.*

Le directeur[1] entre les mains de qui ce projet fut remis était d'une extrême sagesse, d'une vie exemplaire, d'une grande droiture d'âme et d'une longue expérience dans la vie spirituelle. Il examina cet écrit avec beaucoup d'attention, et persuadé que le fervent religieux pourrait, avec le secours de la grâce, monter jusqu'à ce degré de perfection, il lui permit de s'engager par vœu à pratiquer tout ce qu'il s'était proposé. Et jamais, dans la suite, le P. Claude n'eut aucun scrupule sur l'observation de son vœu, ni ne sentit de gêne ou de contrainte dans sa conduite. Il jouissait, au contraire, de la liberté des enfants de Dieu, et il lui semblait avoir des ailes pour voler aux sommets de la perfection.

[1] C'était probablement le P. Antoine de Boissieu, né en 1623, à Saint-Germain-Laval en Forez, mort à Lyon en 1691. Il a publié des ouvrages remplis d'une solide piété : *les Méditations*, une *Retraite de huit jours*, etc.

La troisième semaine des Exercices offre pour sujets de méditation les souffrances du Sauveur. Ce qui frappe tout d'abord l'esprit du saint religieux, c'est la contenance ferme et assurée de Jésus allant au-devant de ceux qui le cherchent. « Il considère son cœur plongé, il n'y a qu'un instant, dans une horrible amertume, en proie aux passions déchaînées au dedans, la nature déconcertée; et, à travers tous ces désordres, toutes ces tentations, le cœur se porte droit vers Dieu, ne fait pas un faux pas, ne balance point à prendre le parti que la vertu, et la plus haute vertu, lui suggère. »

Ensuite il admire la disposition de ce même cœur à l'égard de Judas, qui le trahissait, des apôtres qui l'abandonnaient lâchement, des princes des prêtres et des pharisiens, les auteurs et les complices de la persécution qu'il souffrait. Rien ne fut capable d'exciter en lui le moindre sentiment d'indignation ou de haine. Cela ne diminua nullement l'amour qu'il avait pour ses disciples et pour ses persécuteurs. Il considère avec un attrait particulier ce *cœur sans fiel, sans aigreur, plein d'une véritable tendresse pour ses ennemis, que nulle perfidie, nul mauvais traitement ne peut émouvoir à la haine.*

C'est la seconde fois que le P. Claude arrête sa pensée sur le Cœur du divin Maître; il semble qu'une attraction mystérieuse le porte vers ce sanctuaire de la charité infinie. Il demandait à Marie la grâce de mettre en son cœur les mêmes dispositions qu'il admirait dans le Cœur de Jésus. Il voyait, en effet, dans le Cœur de la Mère les sentiments du Fils :

« Quoique abîmée en sa douleur, et dans une conjoncture si terrible, elle ne veut point du mal aux bourreaux de son Fils; elle les aime, au contraire, et offre pour eux le sang de la victime. » Ce spectacle le ravit et excite en lui les plus vifs désirs d'imiter cette vertu sublime; il s'écrie :

« O Cœurs de Jésus et de Marie, vraiment dignes de posséder tous les cœurs! vous serez désormais ma règle, et dans de pareilles occasions je tâcherai de prendre vos sentiments. Je veux que mon cœur soit en celui de Jésus et en celui de Marie, afin qu'ils lui communiquent leurs mouvements, et que le mien ne s'agite et ne se meuve que conformément à l'impulsion qu'il recevra de ces Cœurs sacrés. »

On constate à chaque ligne l'effet produit par la méditation des souffrances de Notre-Seigneur. La vue de ces actions généreuses, si fort au-dessus de la nature, élève spontanément l'âme plus haut qu'elle-même et les objets créés. On lit sur la chair meurtrie et ensanglantée de Jésus les préceptes du renoncement et de l'abnégation, l'amour des humiliations et des souffrances; et un noble cœur ne peut résister à l'éloquent tableau d'un Dieu crucifié par amour pour ses créatures.

Le P. Claude, d'après tout ce que nous savons sur son caractère, était fait pour comprendre cet enseignement divin. Ce fut moins des larmes de compassion qu'il offrit à Jésus qu'une résolution forte et inébranlable de se dévouer à tous les travaux, à tous les sacrifices, et de mourir à la peine pour imiter son aimable Sauveur.

A la *quatrième semaine*, les sentiments débordent de son cœur; mais, fidèle à l'esprit de saint Ignace, dont l'ascétisme est éminemment pratique, il se sert des mystères glorieux pour fortifier son désir de se conformer à Jésus, le divin modèle.

En méditant sur l'amour de Dieu, il avoue qu'il serait le plus ingrat et le plus malheureux des hommes s'il réservait quelque chose de son être, s'il n'était pas tout entier à Dieu ou s'il pouvait jamais consentir à quelque partage. Il commente avec énergie ces paroles de saint Ignace : « *Amorem tui solum cum gratia mihi dones, et dives sum satis.* Donnez-moi, Seigneur, votre amour et votre grâce, et cela seul me suffit. » Il demande un amour qui ait plus de solidité que d'éclat et de douceur. Il ne veut qu'une chose, plaire à Dieu dans toutes ses actions; il est prêt à tout, content de servir le Seigneur avec fidélité dans la sécheresse, dans les épreuves ou les tentations.

Le jour de la fête de saint François Xavier, après avoir écrit d'admirables considérations sur les vertus de l'apôtre des Indes et du Japon, il s'adresse au saint et le conjure d'intercéder pour lui auprès de Dieu : « Si vous avez eu tant de zèle pour un barbare et un inconnu, que vous êtes allé chercher au bout du monde, rebuteriez-vous un de vos frères, négligeriez-vous son salut?... » Puis il ajoute ces mots, qui semblent une révélation :

« Tout d'un coup il s'est fait un grand jour dans mon esprit; il me semblait me voir couvert de chaînes et traîné en prison, accusé et condamné, parce que

j'avais prêché Jésus crucifié... J'ai en même temps conçu un grand désir du salut des infortunés qui sont dans l'hérésie; il me semblait que je donnerais volontiers jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour tirer une seule âme de l'enfer. »

Il a le pressentiment que Dieu lui prépare des maux à souffrir, et il proteste du fond de son cœur qu'il embrasse quoi que ce soit : poison, calomnies, opprobres, mépris, maladies, tout ce qu'il plaira à Jésus de lui accorder : « Envoyez-les, ces maux, s'écrie-t-il, ô mon aimable Sauveur! Procurez-les moi, grand apôtre, et éternellement j'en remercierai Dieu et vous en louerai. »

Ne semble-t-il pas que le Seigneur lui montrait d'avance les souffrances qui l'attendaient dans un avenir prochain ! Encore quelques années, et il sera jeté en prison et condamné pour le nom de Jésus, qu'il avait porté vaillamment au sein d'une nation protestante.

Les *Exercices spirituels* se terminent ordinairement le jour de l'Immaculée Conception, soit pour rappeler que c'est la B. Vierge qui les a inspirés à son serviteur Ignace, soit pour mettre les résolutions prises sous sa puissante protection. Ce jour-là, le P. Claude répand son cœur en longues et brûlantes effusions. L'ineffable pureté de Marie excite en lui le désir de ne jamais rien faire qui puisse déplaire à la sainteté infinie. Il proteste qu'à l'avenir il se montrera plus fidèle et mettra tous ses soins à purifier son cœur pour engager le Seigneur à venir en lui :

« Venez, ô mon Dieu, et vous trouverez, avec le secours de votre sainte grâce, mon cœur plus pur et plus net; mais si une fois il vous plaît, prenez-le, de peur que les créatures ne vous le dérobent. Je n'y consentirai jamais, parce que je ne veux être qu'à vous. Je crains pourtant. » C'est le même sentiment qu'exprimait saint Philippe de Néri, lorsqu'il disait à Dieu : « Seigneur, défiez-vous de moi, je puis vous trahir. »

On a joint à la *Retraite spirituelle* plusieurs reflexions sur diverses méditations. Peut-être le saint religieux voulut-il conserver le souvenir des grâces et des lumières reçues dans ces oraisons particulières. Ainsi, le jour de Noël, cette âme si éprise de la sainteté fut enivrée de délices spirituelles. Telle était son union intime avec Dieu, qu'il paraissait ravi bien loin des choses de ce monde.

« Vous êtes bien bon, mon Dieu, écrit-il ce jour-là, de récompenser si libéralement les violences que je me suis faites. Cessez, mon Souverain et mon aimable Maître, de me combler de vos faveurs, je reconnais combien j'en suis indigne; vous m'accoutumerez à vous servir par intérêt ou vous m'engagerez à des excès, car que ne ferais-je pas, si vous ne m'obligiez d'obéir à mon directeur, pour mériter un moment de ces douceurs que vous me communiquez. Insensé! que dis-je, mériter? Pardonnez-moi, mon aimable Père, cette parole; je me trouble dans l'excès de vos bontés, je ne sais ce que je dis. Puis-je mériter ces grâces et ces consolations ineffables dont vous me prévenez et me comblez? Non,

mon Dieu, c'est vous seul qui, par vos souffrances, me les procurez; soyez-en éternellement béni, et accablez-moi de maux et de misères pour me donner quelque part aux vôtres. *Je ne croirai point que vous m'aimez que vous ne m'ayez fait souffrir et beaucoup et longtemps.* »

Quelle délicatesse et quelle générosité de sentiments éclatent dans ces dernières lignes! Quelle humilité et quelle reconnaissance au moment même où Dieu lui fait goûter les suavités du divin amour[1]!

La ferveur qu'il avait puisée dans les *Exercices spirituels* d'un mois entier se soutint pendant le reste de l'année. On le voit toujours appliqué à l'oraison, exact dans l'observation des moindres règles, prêt à tous les actes de dévouement et d'abnégation, aimable et complaisant pour ses frères en religion, soumis comme un enfant à la volonté de ses supérieurs.

Parmi les divers exercices de zèle et de charité à

[1] Nous nous sommes peut-être trop laissé aller au plaisir de citer les paroles du P. de la Colombière; mais il pourrait bien être que ce fût là tout ce que nos lecteurs connaîtront de ces belles pages, et nous en éprouvons moins de regrets. Il ne faut pas ici chercher le mérite littéraire, quoique le style soit du XVIIe siècle, et qu'il ait les tournures et les expressions des écrivains de cette époque; il est facile d'apercevoir que la *Retraite spirituelle* a été écrite au courant de la plume et n'a pas été retouchée. De là quelques négligences et incorrections qui n'ôtent rien à l'excellence du fond. Nous ne pensons pas qu'une seule personne sérieuse puisse parcourir cette *Retraite* sans être forcée de s'écrier : « Voilà le langage d'un parfait religieux; voilà les pensées et les sentiments d'un saint. »

l'égard du prochain en usage dans le temps de la dernière probation, il y avait le catéchisme aux pauvres et aux prisonniers et le service des malades dans l'hôpital. Aux approches du Carême, les pères étaient envoyés comme missionnaires ou prédicateurs pour évangéliser les populations. Le P. de la Colombière prêcha-t-il une station dans une ville importante ou donna-t-il des missions dans quelques villages? Nous ne pouvons rien affirmer. Nul doute que le Seigneur n'ait béni son ministère. Homme vraiment apostolique, il joignait à un talent remarquable, à la doctrine, à l'éloquence, le mérite plus grand et plus efficace de la sainteté.

Il revint après Pâques dans la chère et paisible maison de Saint-Joseph[1], fatigué des labeurs de l'ouvrier, mais satisfait de l'abondance de la moisson. On le voit reprendre avec joie les pratiques de cette vie cachée, où il acheva de s'établir solidement dans les vertus religieuses et dans l'union intime avec Dieu. La fête de l'Assomption était le terme réglementaire de cette vie de prière et de solitude. Le P. de la Colombière dut songer à quitter une maison qu'il laissait embaumée de ses vertus.

Ce véritable compagnon de Jésus, embrasé de

[1] La maison de Saint-Joseph servait pour le noviciat et pour la troisième probation. Elle possédait une belle église et une chapelle où se réunissait la Congrégation des Messieurs. On y avait joint une maison de retraite. Tout a été démoli, à l'exception de la maison de retraite devenue la caserne de la gendarmerie à pied.

zèle, ne respirait plus que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Sa vie n'était plus à lui, mais à Dieu et au prochain. Dès lors, chaque parcelle de temps lui devenait plus précieuse. Son existence se partageait entre trois grandes occupations, celles d'un apôtre : la prière, l'étude et l'exercice du ministère. Ce soin jaloux de ne jamais perdre un moment, cette préparation constante par le travail, nous expliquent comment le P. Claude, mourant à quarante et un ans, a pu laisser sept ou huit volumes de ses écrits.

Comme un religieux plein d'une sainte indifférence pour les divers emplois, et qui voit la volonté de Dieu dans celle de ses supérieurs, il attendit patiemment sa destination. L'ordre arriva : il était nommé supérieur à Paray-le-Monial. On aurait pu s'étonner de voir un homme d'un si rare mérite et si bien fait pour briller sur un plus vaste théâtre, appelé à remplir cet emploi dans une petite ville du Charolais[1]. Mais la Providence, qui dirige tout en ce monde, voulait lui confier une belle et grande mission, qui l'a plus honoré dans la postérité que les plus brillantes fonctions. La disposition prise à son égard était bien l'ordre de Dieu. On verra l'à-propos divin de sa venue à Paray.

[1] L'intention du Provincial en l'envoyant à Paray était probablement de lui ménager du temps pour la composition. D'ailleurs le P. de la Colombière n'avait que trente-quatre ans.

CHAPITRE SIXIÈME

PARAY-LE-MONIAL. — LE P. DE LA COLOMBIÈRE DEVIENT LE DIRECTEUR SPIRITUEL DE LA B. MARGUERITE-MARIE

Servus meus es tu, elegi te.
(Isaïe, 41.)
Tu es mon serviteur, je t'ai choisi.

Ce fut vers la fin de l'année 1674 que le P. de la Colombière vint à Paray[1]. Cette jolie petite ville, si gracieusement groupée autour de sa splendide église, au bord de la Bourbince, et au milieu de magnifiques prairies, avait été choisie, par un décret d'en haut, pour être le berceau d'une dévotion pleine de charmes et propre à ranimer la piété chrétienne. Là devait paraître le vase d'élection destiné à un merveilleux apostolat; là fleurissait et s'épanouis-

[1] Il succédait au P. Papon, religieux plein de rondeur, de franchise et de bonté.

sait, dans la beauté intérieure, la *plus éclatante des marguerites.*

Dieu avait tout préparé de loin et en dehors des perspectives humaines. Il avait inspiré en 1617, à une pieuse dame, Hippolyte de Gondi, sœur d'Albert de Gondi, général des galères, femme du marquis du Ragny, gouverneur du Charolais, et belle-sœur de l'évêque d'Autun, Mgr Claude de la Madeleine du Ragny, la pensée de fonder une maison de jésuites à Paray, afin de combattre l'hérésie, et pour ranimer la foi dans les âmes. Dès le commencement des guerres de religion, la ville avait été saccagée par les huguenots, et s'ils n'étaient pas restés maîtres du pays, leur doctrine avait pénétré dans les esprits, au grand dommage des croyances catholiques.

Les jésuites se mirent à l'œuvre, et Dieu bénit les travaux des missionnaires. « Le P. Paul de Barry habitait cette petite ville, où son influence grandissait chaque jour. Il fit comprendre aux habitants que pour réparer les ravages du calvinisme parmi eux et faire refleurir la religion de leurs pères, il serait important d'établir dans leur ville une communauté de religieuses de stricte observance, qui consacreraient leur zèle à l'éducation chrétienne des jeunes personnes, et qui édifieraient, par la sainteté de leur manière de vivre, en même temps qu'elles offriraient un asile aux âmes que Dieu appelle dans la solitude. »

Ainsi parlent les contemporaines qui ont écrit la vie de leur bienheureuse sœur Marguerite-Marie; et

comme l'institut naissant de la Visitation répandait déjà au loin un suave parfum de piété et de vertu, quelques jeunes filles de Paray, ayant témoigné le désir d'embrasser ce genre de vie, demandèrent aux échevins la permission d'établir une *maison de Sainte-Marie.* « Les syndic et échevins agréèrent cette requête, persuadés que cet établissement serait un bien inestimable à la gloire de Dieu et au salut des âmes, convaincus d'ailleurs que l'institution de plusieurs religieux, de l'un et de l'autre sexe, favorise ordinairement les villes. »

On voit que l'esprit de foi ne craignait pas de s'affirmer hautement dans les délibérations du conseil municipal. Aussi, ces bons catholiques de Paray eurent l'honneur d'édifier, en quelque sorte, l'autel où Jésus-Christ devait manifester son Cœur. Ce fut encore le P. de Barry qui alla solliciter des protections pour la réussite du projet. « Bientôt tous les obstacles furent levés, et le 4 septembre de l'année 1626, une petite colonie de religieuses de la Visitation, sorties du monastère de Bellecour, à Lyon, venait s'implanter à Paray[1]. » Les mêmes pieuses annalistes ajoutent gracieusement ces paroles :

« Les enfants de saint Ignace de Loyola ne pouvaient demeurer étrangers à cette fondation ; car la Providence les destinait à avoir une grande part dans la propagation du culte du sacré Cœur, dont le monastère de Paray devait être le berceau[2]. »

[1] *Les Contemporaines,* t. I, 384.
[2] Id., ibid.

Les privations, toutefois, ne manquèrent pas tout d'abord, et sainte Chantal craignit un moment de se voir forcée de rappeler ses filles dénuées de secours; mais la Providence, qui avait ses vues sur cette maison naissante, leur vint en aide. Quarante-cinq ans après sa fondation, le monastère de Paray donnait asile à une jeune fille inconnue, destinée à devenir une des plus belles gloires de l'Ordre de la Visitation.

Marguerite Alacoque habitait depuis trois ans cette maison qu'elle devait rendre à jamais célèbre. Cette âme, prévenue de tant de bénédictions, n'avait pas été comprise par les directeurs de sa conscience. Peu familiarisés avec les voies intérieures, inhabiles à discerner les mouvements de l'Esprit de Dieu, ils ne voyaient dans l'humble Marguerite-Marie qu'un esprit abusé, une imagination ardente portée aux illusions; et la timide vierge demeurait dans l'anxiété la plus pénible.

Obéir aux inspirations de la grâce, suivre les mouvements de sa conscience, c'est s'exposer aux risées et aux moqueries, c'est encourir les censures amères de ceux qui doivent la diriger. Que faire donc? Et quelles tortures pour cette âme qui craint d'offenser Dieu, et qui doit lutter, pour ainsi dire, contre lui! Marguerite-Marie a bien, il est vrai, entendu cette parole de Notre-Seigneur : « Sois tranquille, je t'enverrai mon serviteur. » Mais où est ce directeur promis? Elle l'attendait avec une douloureuse patience.

Il était venu. Le nouveau supérieur des jésuites

de Paray était cet homme choisi de Dieu pour diriger et soutenir la Bienheureuse. Il arrivait au moment des grandes perplexités, presque au lendemain de la seconde révélation de Notre-Seigneur, relative au sacré Cœur, révélation mal comprise des *gens de doctrine* de Paray; à la veille de la troisième et dernière révélation, plus importante que toutes les autres. C'était lui qui devait faire la lumière au milieu des ténèbres et entrer en participation de cette mission de premier ordre confiée à la servante de Dieu.

Entendons-la elle-même nous exprimer le besoin qu'elle avait du saint prêtre: « Parmi les peines et les craintes que je souffrais, je sentais toujours mon cœur dans une paix inaltérable. On me fit parler à quelques personnes doctes, lesquelles, bien loin de me rassurer dans ma voie, augmentaient mes peines jusqu'à ce que Notre-Seigneur envoya ici le P. de la Colombière. Conformément à la promesse que mon souverain maître en avait faite, quelque temps après m'être consacrée à lui, qu'il m'enverrait un sien serviteur pour me rassurer dans sa voie, m'ordonnant de lui manifester, selon l'intelligence qu'il m'en donnerait, tous les trésors et tous les secrets de son sacré Cœur, m'assurant qu'il lui départirait de grandes joies de cette source sacrée, qu'il les répandrait abondamment dans nos entretiens[1]. »

Des rapports de charité mutuelle existaient entre la maison des jésuites et le monastère de la Visita-

[1] *Vie de la Bienheureuse,* écrite par elle-même.

tion. C'est ce qui explique comment, à peine arrivé, le nouveau supérieur put entrer en communication avec la sœur Marguerite-Marie. Lorsque le Père vint, pour la première fois, présenter ses hommages à la communauté, la sœur Marguerite-Marie entendit une voix qui lui disait : « Voilà celui que je t'envoie. » Elle reconnut bientôt la vérité de ces paroles; car aux Quatre-Temps le supérieur des jésuites, qui remplissait les fonctions de confesseur extraordinaire, lui parla comme s'il eût compris tout ce qui se passait en elle. Il la retint longtemps, — une heure et demie. — Mais, quoiqu'elle sût très bien que l'intention de Dieu était qu'elle s'ouvrît à ce prêtre, elle ne voulut pas le faire, afin, sans doute, de ne pas prévenir les ordres de sa supérieure.

Le Père, s'apercevant qu'elle désirait se retirer par crainte d'incommoder les autres, lui demanda si elle agréerait qu'il vînt une autre fois l'entretenir au confessionnal; elle lui répondit que n'étant pas à elle, elle ferait ce que l'obéissance lui ordonnerait.

Quelques jours après, le Père fut invité à donner une conférence spirituelle aux religieuses. Pendant qu'il parlait, il fut si frappé de la grâce extraordinaire qui brillait dans la personne de la Bienheureuse, — il ne l'avait jamais vue, — qu'il ne put s'empêcher de la remarquer. Le même esprit qui avait révélé l'une à l'autre l'âme de saint François de Sales et celle de sainte Chantal, allait établir entre ces deux âmes une mystérieuse correspon-

dance et les unir pour le grand dessein de miséricorde et d'amour préparé par le Seigneur.

Après la conférence, le Père, cédant à ce mouvement d'en haut, demande à la supérieure, la mère de Saumaise, quelle était cette religieuse dont l'attitude recueillie l'avait frappé. La supérieure lui nomma la sœur Marguerite-Marie, et alors le Père lui dit : « C'est une âme bien prévenue des dons de la grâce. »

Cette parole avait sa portée. Comme la mère de Saumaise était inquiète au sujet des voies extraordinaires de l'humble sœur, et qu'elle avait une haute idée de la sainteté et des lumières du P. Claude, elle jugea utile, autant dans l'intérêt de la sœur Marguerite-Marie que pour dégager sa propre responsabilité, d'ordonner à la sœur de s'ouvrir entièrement au R. P. supérieur des jésuites. Elle le fit prier de venir au monastère. La Bienheureuse se rendit au confessionnal avec une certaine répugnance, et, dans l'ingénuité de son âme, et elle en fit l'aveu au Père, qui répondit avec douceur : « Ma fille, je suis bien aise de vous donner occasion de faire à Dieu un sacrifice. » A ces mots les répugnances disparurent, et alors, *sans peine ni façon*, elle découvrit le fond de son âme, manifestant le bien et le mal en toute simplicité.

Le sage directeur, si savant dans la science des saints, reconnut bien vite les caractères de l'action divine en cette âme. Les voies surnaturelles dans lesquelles elle marchait étaient réellement celles de l'Esprit-Saint. Il n'eut donc qu'à la consoler et à

l'encourager. D'ailleurs la piété, la soumission, l'humilité profonde de la sœur Marguerite-Marie étaient une preuve irréfragable de la sainteté de l'esprit qui agissait en elle. Il n'y avait donc pas à craindre l'illusion et l'erreur.

Le P. de la Colombière admira l'infinie bonté qui ne s'était point lassée de tant de résistances. Il apprit à sa fille spirituelle à estimer les dons du Ciel, à recevoir avec respect les communications célestes et les entretiens familiers dont le Seigneur daignait l'honorer, à reconnaître cette excessive bonté par de continuelles actions de grâces. Il lui recommanda de suivre toujours la direction de l'obéissance, de lui abandonner tout son être pour le sacrifier et l'immoler selon le bon plaisir de Dieu, et de ne pas révéler à d'autres, sans motifs, les faveurs qu'elle recevait.

La sœur Marguerite-Marie lui parla encore de la difficulté qu'elle éprouvait à prier vocalement, et le Père lui dit de se contenter de réciter les prières vocales d'obligation, d'y ajouter le chapelet et de ne pas se forcer à faire ce qui était contre son attrait.

Dans cet entretien il fut bien question des divines tendresses de Jésus et de l'ineffable union que l'amour opérait entre elle et son bien-aimé Sauveur, mais elle ne révéla rien de ce qui concernait le Cœur sacré de Jésus. Le Père se contenta de l'exhorter de nouveau à s'humilier profondément à la vue des miséricordes du Seigneur à son égard. En sortant du confessionnal, la Bienheureuse avait l'âme

pleine de lumières et de consolations, le cœur pénétré de la plus vive reconnaissance pour le divin maître qui lui avait donné ce guide éclairé et cet appui si nécessaire dans le sentier où elle marchait. Désormais elle se sentait pleine de force et de courage pour exécuter en toutes choses la volonté de Dieu.

Les personnes du monde qui ne voient dans le prêtre que le ministre du Sacrement de la réconciliation, comprennent peu les anxiétés douloureuses qui viennent assiéger les âmes les plus saintes admises à l'honneur de ces communications surnaturelles. Ces voies mystérieuses tracées, pour ainsi dire, sur les hauteurs, côtoient de profonds abîmes. Le touriste imprudent qui tenterait, sans guide, l'ascension de quelques sommets des Alpes, s'exposerait à un danger manifeste. Qui peut gravir la montagne de la sainteté sans le secours d'un guide éclairé?

Plus une fleur est délicate et précieuse, plus elle demande les soins d'un habile jardinier. Ces âmes choisies, comme sainte Thérèse et sainte Chantal, où la grâce s'épanche à flots et produit des phénomènes surnaturels, ont besoin des soins d'un directeur prudent et instruit qui écarte les causes d'erreur, prévienne les illusions ou les signale, reconnaisse ce qui vient réellement de Dieu, soutienne l'âme dans ses épreuves et la maintienne dans l'humilité. Ainsi fortifiée et instruite, elle peut prendre son essor, et rien ne vient plus la troubler dans ses merveilleuses ascensions.

Tel fut l'heureux résultat de la direction du P. de la Colombière. On verra, par la lettre que la Bien-

heureuse écrivit plusieurs années après la mort du saint religieux, combien elle lui fut redevable. Rappelant ces temps d'angoisses où plusieurs personnes croyaient qu'elle était trompée par l'esprit qui la conduisait, elle ajoute :

« Je fis tous les efforts possibles pour obéir, croyant certainement être dans l'erreur, mais tous mes efforts furent inutiles. Je ne doutai plus pour lors que je ne fusse abandonnée de Dieu et que je ne fusse du nombre des réprouvées, puisqu'on me faisait accroire que ce n'était pas l'esprit de Dieu qui me possédait, et que, quelque effort que je fisse, il m'était impossible de résister à cet esprit.

« Je fus en cet état plus rigoureux qu'on ne peut s'imaginer jusqu'à ce que mon souverain Maître m'envoyât le P. de la Colombière, me faisant connaître que c'était un de ses plus fidèles serviteurs et de ses plus chers amis. Ce saint directeur fit cesser toutes mes peines en m'assurant que c'était l'esprit de Dieu qui me conduisait, et il m'ordonna de marcher sans crainte par les voies où il lui plaisait de me conduire. J'entrai pour lors dans cette grande tranquillité de cœur et dans cette douce paix en laquelle mon divin Sauveur m'a toujours, depuis ce temps-là, conservée parmi les croix, les humiliations et les souffrances dont il n'a jamais cessé d'honorer son indigne esclave, et dans lesquelles seulement je puis trouver ma consolation, mon plaisir et mon repos [1]. »

[1] Lettre de la B. Marguerite-Marie au P. Ignace Rollin, son nouveau directeur.

Celui que Dieu avait appelé *son serviteur,* celui qui joignait à la science spéculative l'expérience des voies surnaturelles, était assurément l'homme le plus capable de porter un jugement certain sur l'état d'âme de la sœur Marguerite-Marie, et on pouvait s'en rapporter à son discernement. Toutefois, telles étaient les préventions soulevées contre l'humble religieuse, qu'on n'en continua pas moins de la traiter de visionnaire, de folle, — on aurait dit : hallucinée, si le mot eût été alors en usage. — On plaignait le P. de la Colombière, dont la bonne foi avait été surprise et qui avait été trompé, comme les autres, par les vaines imaginations d'une fille mélancolique. Le saint religieux laissa dire, et ne fut nullement troublé de ces bruits mensongers. Il continua de donner ses soins à sa fille spirituelle, tout le temps qu'il fut supérieur à Paray, l'on peut même dire tant qu'il vécut.

La Bienheureuse s'est souvent étonnée de ce qu'il ne l'avait pas abandonnée, soit à cause des ennuis qu'elle lui attirait, soit par la manière dont elle traitait avec lui. Elle avoue que sa conduite eût été capable de rebuter tout autre. Son humilité exagère sans doute. Elle veut probablement faire allusion à des inquiétudes nouvelles, doutes de l'esprit, faiblesses de la volonté, renaissant malgré les conseils et les décisions du directeur. Quoi qu'il en soit, elle ne lassa pas sa patience et sa charité. Il la traitait d'ailleurs comme on traite les âmes généreuses, ne lui épargnant pas les humiliations et les mortifications, ce qui causait un grand plaisir à ce cœur magnanime.

Nous ne devons pas oublier ici une communication faite par la Bienheureuse au P. de la Colombière. Elle a son importance, parce qu'elle éclaire certains faits dont nous parlerons plus tard dans le cours de ce récit. Un jour elle dit à son directeur :

« Notre-Seigneur m'accorde plusieurs grâces qui regardent certaines âmes auxquelles il veut que je les découvre pour sa gloire, soit de vive voix ou par écrit, selon qu'il me le fera connaître, sans me mettre en peine de la manière de les dire ou de les écrire, parce qu'il y attachera l'onction de sa grâce pour produire l'effet qu'il prétend obtenir dans ceux qui les recevront bien. Je souffre beaucoup de la résistance que je fais d'écrire pareilles choses et de donner certains billets, d'où il me revient de grandes humiliations. »

Le sage directeur lui ordonna de suivre les mouvements qu'elle avait là-dessus, quelque peine et humiliation qu'il lui en dût coûter. Elle devait présenter à sa supérieure les billets qu'elle aurait écrits et elle ferait ce qui lui serait ordonné. Elle s'en tint à cette décision, et cela lui attira bien des confusions. Par ce moyen elle put communiquer dans la suite avec le P. de la Colombière, lorsqu'il fut éloigné de Paray.

Elle reçut aussi l'ordre d'écrire les opérations de la grâce qu'il plairait à la bonté divine d'accomplir en son âme. Sa répugnance à exécuter cet ordre fut extrême; aussi, après avoir écrit, croyant avoir suffisamment obéi, elle brûlait ces papiers. On lui fit comprendre, et les scrupules de sa conscience le lui

disaient assez, qu'en agissant ainsi elle manquait à l'obéissance. Elle se résigna donc plus tard à garder ce qu'elle avait écrit.

Signalons encore une apparition dans laquelle Notre-Seigneur lui demande de faire, en sa faveur, un testament ou une donation entière et sans réserve, comme elle la lui avait déjà faite de bouche, de tout ce qu'elle pouvait faire et souffrir, de toutes les prières et biens spirituels qu'on offrirait pour elle pendant sa vie et après sa mort. Il lui ordonna de prier sa supérieure d'écrire cet acte, se chargeant de la récompenser, et, si elle refusait, de s'adresser à *son serviteur* le P. de la Colombière (1678).

Il semble que le divin Maître s'applique à faire comprendre à sa fidèle servante que le saint prêtre est bien l'homme de sa droite, celui qui secondera ses desseins et à qui elle doit s'adresser dans toutes ses difficultés. Notre-Seigneur, en le désignant, l'appelle son serviteur. N'est-ce pas un éloge devant lequel pâlissent tous les autres, et qui suffirait seul pour rendre à jamais précieuse la mémoire de ce religieux? C'était si bien les vues de la Providence qu'il fût destiné tout particulièrement à être le directeur de la Bienheureuse, que des personnes éclairées avaient entrevu cette destination spéciale. Une des filles spirituelles du Père, Mlle Rosalie de Lyonne, demanda un jour au P. Forest, alors préfet des études au collège, pourquoi on avait envoyé à Paray un homme d'un si grand mérite : « Mademoiselle, répondit-il, c'est en faveur d'une âme de choix qui avait besoin de sa conduite. »

Si l'anecdote est vraie, elle expliquerait en partie la nomination du supérieur de Paray. La Providence avait tout conduit pour ménager un secours opportun à une âme d'élite.

Le P. de la Colombière paraît au moment critique, lorsque tout semble déchaîné contre la Bienheureuse, n'ayant plus que Dieu pour appui. Le saint prêtre apaise les troubles, calme les alarmes de l'humble vierge, rassure la supérieure inquiète et hésitante. Sa parole a quelque chose d'élevé, de doux, de sensé, de pieux; elle porte la conviction. Lorsqu'il a rempli ce ministère qui l'initie aux desseins secrets et miséricordieux du Ciel, il se retire. Plus tard, lorsque la Bienheureuse, assaillie de violentes tentations de désespoir, soutenait de rudes assauts contre le démon, Dieu permet que le P. de la Colombière passe quelques jours à Paray, et il peut rassurer et consoler sa fille spirituelle.

Il y a plus encore. Dieu semble avoir donné aux Pères de la compagnie de Jésus les grâces nécessaires pour sa direction; après le P. Claude ce fut un de ses frères en religion, le P. Ignace Rollin, qui devint le dépositaire des grâces merveilleuses accordées à l'humble religieuse. Les jésuites eurent toujours pour elle une profonde estime, une sorte de vénération; de son côté elle leur donnait toute sa confiance.

Mais ce n'était pas seulement pour diriger la bienheureuse Marguerite-Marie que le P. de la Colombière avait été appelé à Paray, il devait encore y être investi des fonctions d'un grand et sublime apostolat.

CHAPITRE SEPTIÈME

LE P. DE LA COLOMBIÈRE DEVIENT L'APÔTRE DU SACRÉ CŒUR. — ŒUVRES DE SON ZÈLE. — INFLUENCE QU'IL EXERCE

1674-1676

Et dabo tibi thesauros absconditos et arcana secretorum.
(Isaïe, XLV.)

Et je te donnerai des trésors cachés, et je te manifesterai mes secrets.

Notre-Seigneur n'avait pas seulement choisi son *fidèle* serviteur pour consoler et soutenir une âme prédestinée, mais encore pour coopérer à l'établissement de la dévotion au sacré Cœur. On peut appliquer au P. de la Colombière ces paroles de l'Église à la louange de saint Jean, le disciple bien-aimé : « Heureux apôtre à qui ont été révélés les secrets célestes : *Beatus apostolus, cui revelata sunt secreta cœlestia*[1]. »

[1] Office liturgique pour la fête de saint Jean, apôtre et évangéliste.

Voici comment le saint religieux eut connaissance de cette belle mission, que le Seigneur daigna lui confier. Le jour de la fête du saint Cœur de Marie, le P. de la Colombière célébrait la messe dans la chapelle de la Visitation; alors il plut à Dieu de lui accorder de grandes grâces, et à la Bienheureuse une nouvelle faveur. Au moment où elle s'approchait de la sainte table, Notre-Seigneur lui montra son Cœur, comme une fournaise ardente, et deux autres cœurs qui allaient s'unir au sien et s'y abîmer.

« C'est ainsi, lui dit-il, que mon amour unit ces trois cœurs pour toujours. » Elle comprit que cet amour serait tout pour la gloire du sacré Cœur, dont elle devait découvrir les trésors au P. de la Colombière, afin qu'il en fît connaître le prix et l'utilité et que, dans ce but, les biens spirituels seraient également partagés entre eux.

« Alors elle représenta humblement son indigence et l'inégalité qu'elle croyait exister entre un homme d'une si grande vertu et une chétive pécheresse comme elle; et il lui fut répondu : « Les richesses infinies de mon Cœur suppléeront et égaleront tout. Parle-lui seulement sans crainte[1]. »

C'est ce qu'elle fit à leur premier entretien. Quel ne fut pas alors l'étonnement du Père en apprenant le choix que Dieu avait fait de lui pour contribuer à la glorification du sacré Cœur de Jésus. Il ne pouvait assez se confondre en écoutant ce que la Bienheureuse lui transmettait de la part du divin

[1] *Vie de la B. Marguerite-Marie.*

Maître, et les humbles sentiments qu'il témoigna la touchèrent si vivement qu'elle en fut plus édifiée, dit-elle, que de tous les sermons qu'elle aurait pu entendre.

Toutefois, Notre-Seigneur ne s'était pas encore clairement expliqué au sujet de la fête du Sacré-Cœur à établir. Il avait demandé l'*Heure sainte*, la *Communion du premier vendredi* du mois; il allait maintenant réclamer, pour son Cœur, une adoration publique et particulière. « C'était une noble et touchante pensée de faire succéder au chant joyeux du *Lauda Sion* l'amende honorable, et de couronner par un acte de réparation solennelle les hommages rendus à la divine hostie. »

Notre-Seigneur prend l'initiative; il prélude par deux révélations qui manifestent l'amour ardent de son Cœur, mais d'*un amour qui n'existe pas sans douleur* [1]. C'est pourquoi il demande une expiation et témoigne le désir d'être consolé. Il réclame plus encore, il va nous dire le fond de son Cœur. Laissons parler la Bienheureuse :

« Étant devant le saint Sacrement, un jour de son octave (le 16 juin 1675), je reçus de mon Dieu des grâces excessives de son amour. Me sentant touchée du désir de quelque retour, et de lui rendre amour pour amour, il me dit : « Tu ne peux mieux t'acquitter envers moi, qu'en faisant ce que je t'ai tant de fois demandé... » Alors, me découvrant son Cœur : « Voilà, dit-il, ce Cœur qui a tant aimé les

[1] Sine dolore non vivitur in amore. « On ne vit pas sans douleur dans l'amour. » (*Imitation de J.-C.*, liv. III, ch. v.)

hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour, et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes; car ils ne cessent de m'outrager par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi.

« C'est pour cela que je demande que le premier vendredi d'après l'octave du saint Sacrement soit dédié par une fête particulière à honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là et en lui faisant amende honorable, afin de réparer les outrages qu'il a reçus pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets aussi que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur et qui procureront qu'il lui soit rendu. »

Et comme la Bienheureuse lui représentait humblement son indignité, qui la rendait incapable d'accomplir ses desseins : « Eh quoi ! lui dit le Sauveur, ne sais-tu pas que je me sers des sujets les plus faibles pour confondre les forts, et que c'est ordinairement sur les plus petits et pauvres d'esprit que ma puissance se manifeste avec plus d'éclat, afin qu'ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes? — Donnez-moi donc, Seigneur, le moyen de faire ce que vous me commandez. — Adresse-toi à mon serviteur le P. de la Colombière, jésuite, et dis-lui de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion et

donner ce plaisir à mon divin Cœur. Qu'il ne se décourage pas pour toutes les difficultés qu'il rencontrera, car il n'en manquera pas; mais il doit savoir que celui-là est tout-puissant, qui se défie de lui-même pour se confier entièrement à moi[1] »

On nous pardonnera cette longue citation. Peut-on se lasser d'entendre ces expressions de l'amour passionné du Sauveur pour l'humanité? Notre-Seigneur presse de nouveau, avec une touchante insistance, son humble disciple de travailler à établir la fête de son Cœur adorable. Mais alors, seulement, il l'engage à réclamer le concours de son serviteur. Lorsque la Bienheureuse eut rapporté cette vision à son saint directeur, il n'hésita point. Il possédait l'esprit de discernement à un degré remarquable et n'était pas homme à croire légèrement quoi que ce soit. Il avait d'ailleurs des preuves trop manifestes de la vertu solide de la personne qui lui parlait pour avoir à craindre la moindre illusion.

Le Père demanda un récit écrit de cette révélation, afin de pouvoir l'étudier plus à loisir. Nous verrons plus tard avec quel respect religieux il avait conservé ce récit. Il l'examina sérieusement devant Dieu, et, éclairé d'en haut, il déclara à la sœur Marguerite-Marie que sans nul doute cette révélation venait du Ciel et qu'elle pouvait en suivre l'inspiration. L'humble et pieuse vierge se consacra au divin Cœur et lui rendit un des plus purs hommages qu'il recevra jamais sur la terre.

[1] *Vie de la Bienheureuse.*

Le P. de la Colombière voulut se joindre à elle, il fit aussi sa consécration. *C'était le* 21 *juin* 1675, le lendemain de l'octave du saint Sacrement, le jour même qui venait d'être désigné par Notre-Seigneur pour être à jamais la fête de son divin Cœur. Il s'engagea pour la vie à son service. Ainsi le Cœur de Jésus recevait, dans la personne du saint prêtre et d'une humble vierge, les prémices de ces adorations que l'humanité allait bientôt lui offrir.

Le Père était investi de la haute et sublime mission de travailler à établir la dévotion au sacré Cœur. Il devenait l'apôtre de ce culte d'amour et de réparation, et l'une de ses obligations les plus douces, comme les plus sacrées, était de faire connaître et aimer le Cœur de Jésus.

Ici, tout en adorant humblement la volonté de Dieu, qui a fait choix de son apôtre, il nous sera permis de rechercher les motifs ou les raisons de ce choix. L'homme élu pour ce ministère devait s'adresser au monde et fixer les regards de tous sur le Cœur de Jésus, connu seulement de quelques âmes d'élite. Il fallait arriver jusqu'au Souverain Pontife et obtenir qu'une fête nouvelle fût inscrite au cycle de l'année ecclésiastique.

Pourquoi ne pas choisir, pour cette mission, un évêque ou un prêtre illustre? N'y avait-il pas à Meaux un évêque parvenu au comble de la gloire et qui aurait enseigné les mystères du Cœur de Jésus avec l'éclat et l'autorité du génie? N'y avait-il pas à Cambrai un archevêque au génie pur et élevé, capable de goûter et d'enseigner au monde une doc-

trine si bien faite pour charmer un cœur comme le sien?

Mais non; par un de ces desseins qu'on rencontre à chaque pas dans l'histoire de l'Église, où l'on voit Dieu se faire une joie de triompher dans la faiblesse, *infirma elegit ut confundat fortia*, ce n'est pas un homme illustre que Dieu appelle à cet honneur. Il entrait dans ses pensées que cette dévotion s'établît sans bruit et sans éclat. « Dans son ardent désir de voir aimé et honoré ce sacré Cœur, la Bienheureuse se plaignait quelquefois, au divin Maître, de ce qu'il ne se servait que de sujets impuissants, tandis qu'il pouvait y employer des personnes d'autorité et de science qui auraient beaucoup avancé cette dévotion par leur crédit. Et Notre-Seigneur lui fit entendre qu'il n'avait que faire des puissances humaines, parce que la dévotion et le règne du sacré Cœur ne devaient s'établir que par des sujets pauvres, méprisés, et parmi les épines des contradictions. »

Un religieux de la Compagnie de Jésus était bien un de ces sujets *pauvres et méprisés* en butte *aux contradictions du monde*. Le choix que Dieu fit du P. de la Colombière s'explique facilement, et nous n'en cherchons pas d'autres motifs. Toutefois nous citerons un passage éloquent d'une histoire récente de la bienheureuse Marguerite-Marie. L'auteur, parlant du prêtre appelé à être directeur de l'humble religieuse, s'écrie :

« Ce prêtre, Dieu le prit dans la Compagnie de Jésus; il voulut récompenser par lui cette vaillante société des services qu'elle avait rendus à l'Église, au

milieu de la grande mêlée du XVI[e] siècle, alors que, par son illustre fondateur, par ses premiers et héroïques disciples, par ses grands théologiens, elle avait si puissamment contribué à arrêter l'hérésie et à venger la foi. Peut-être aussi, par une attention délicate, Dieu veut-il la remercier de la position qu'elle avait prise au XVII[e] siècle dans la redoutable bataille que le jansénisme naissant commençait à livrer à l'Église. Car, sans affaiblir le respect que l'on doit à la majesté infinie de Dieu, elle n'avait pas cessé d'exalter sa bonté, sa tendresse pour les pécheurs... Ajoutons que, pour prix de tant de services, pour la récompenser d'avoir élevé la jeunesse européenne tout entière, civilisé le Paraguay, évangélisé le Japon, versé son sang sur mille plages inhospitalières, enrichi la civilisation d'une foule de découvertes curieuses, et, ce qui vaut mieux, embaumé le monde des parfums de toutes les vertus, la Compagnie de Jésus allait être persécutée, honnie, ses membres les plus vénérables jetés en prison ou envoyés en exil, et qu'il était bien juste que Dieu lui donnât dans des circonstances aussi critiques, non seulement un appui et une consolation, mais surtout un signe public de son amour. Pour toutes ces raisons, le prêtre chargé de reconnaître et d'affirmer dans le monde la vérité des révélations du sacré Cœur fut tiré de la Compagnie de Jésus[1]. »

Nous ne savons si Dieu voulut ainsi récompenser la Compagnie de Jésus des services rendus à la cause

[1] *Histoire de la B. Marguerite-Marie*, par M. l'abbé Em. Bougaud, vicaire général d'Orléans, p. 127-128.

du catholicisme; mais nous bénirons toujours la divine Providence d'avoir choisi un de ses membres pour en faire le disciple du sacré Cœur, et d'avoir légué à la Société de Jésus l'apostolat de la belle et aimable dévotion. Le P. de la Colombière se mit aussitôt à l'œuvre. Tout d'abord il engagea les personnes qu'il dirigeait à communier le vendredi après l'octave du saint Sacrement. Dans ses lettres et ses entretiens, il recommande cette pratique de dévotion, et il continue de le faire toute sa vie. En parcourant sa correspondance, nous lisons souvent des recommandations semblables :

« Je vous écris aujourd'hui pour vous prier de faire faire à toute votre communauté une communion extraordinaire le lendemain de l'octave de la Fête-Dieu, pour réparer, autant qu'il est en votre pouvoir, les irrévérences commises envers Jésus-Christ, durant ces jours qu'il a été exposé sur nos autels dans le monde chrétien[1]. »

Il écrit à sa sœur, religieuse de la Visitation à Condrieu : « Je vous conseille de communier le lendemain de l'octave du saint Sacrement, pour réparer les irrévérences envers Jésus-Christ... Cette pratique m'a été conseillée par une personne d'une sainteté extraordinaire, laquelle m'a assuré que tous ceux qui donneraient à Notre-Seigneur cette marque de leur amour en retireraient de grands fruits. Tâchez de porter doucement vos amies à la même chose. J'espère que plusieurs communautés commenceront cette

[1] Lettre à une supérieure, 8. Édition 1832.

année à faire cette dévotion pour continuer ensuite[1]. »

Quelquefois il commence ses lettres : « Ma chère sœur dans l'amour et dans le Cœur de Notre-Seigneur ; » ou il les termine ainsi : « Priez pour moi, qui suis tout à vous dans le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Il semble que son zèle à propager cette dévotion augmente chaque jour. Il acquérait de plus en plus la conviction des heureux résultats qu'elle produisait dans les âmes. Les promesses de bénédiction faites par Notre-Seigneur se réalisaient d'une manière étonnante. Les grâces extraordinaires qu'il reçut lui-même le confirmèrent dans l'idée qu'il avait eue déjà de l'importante utilité de cette dévotion.

Toutefois l'on se tromperait si l'on pensait que le nom et l'autorité du P. de la Colombière, sa réputation de science et de vertu, aient suffi pour aplanir tous les obstacles et dissiper tous les nuages. La Bienheureuse continua à être, au dedans et au dehors, un sujet de contradiction, et dès qu'on s'aperçut des soins particuliers et de l'estime du saint prêtre pour l'humble religieuse, il perdit quelque chose de sa réputation d'homme de haute intelligence, quoiqu'on le vénérât toujours comme un saint.

Ne soyons pas surpris de ces épreuves et de ces oppositions. Elles sont le signe ordinaire de toutes les œuvres de Dieu. Celle qui commence n'en suivra pas moins sa marche ascendante, et le serviteur de Dieu, fort d'une inaltérable confiance, compte sur le

[1] Lettre à la sœur de la Colombière, 14.

secours d'en haut pour réussir dans son entreprise. Il peut mourir au bout de quelques années avant d'atteindre cette réputation éclatante qui ne lui aurait pas manqué. Cela importe peu. Il est venu, à l'heure marquée, pour soutenir de ses conseils et diriger par ses lumières la disciple bien-aimée du sacré Cœur; il se dévoue à la noble mission qui lui est confiée, et Dieu bénira les travaux de son apostolat.

La Compagnie de Jésus, comme l'affirmait la Bienheureuse, était choisie pour être l'instrument de la Providence dans cette sainte entreprise. « Notre bon P. de la Colombière, dit-elle, a obtenu que la très sainte Compagnie de Jésus sera gratifiée, après notre cher Institut, de toutes les grâces et privilèges particuliers de la dévotion au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, leur promettant qu'il répandra abondamment et avec profusion ses saintes bénédictions sur les travaux du saint exercice de charité sur les âmes desquelles ils s'occupent. Et ce divin Cœur me semble avoir un ardent désir d'être connu et adoré particulièrement par ces Pères, etc.[1]. »

Le supérieur des jésuites de Paray se servait de toute son influence pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Jeune encore, doué d'un heureux génie et de beaucoup de distinction personnelle, il possédait à un haut degré les dons qui charment et qui attachent dans les relations ordinaires de la vie.

« Son langage était exquis aussi bien que ses manières. On sentait en lui ce je ne sais quoi d'achevé

[1] *Vie de la B. Marguerite-Marie,* par les Contemporains, p. 288.

qui dénote l'homme supérieur. L'honnêteté et la douceur accompagnaient tous ses mouvements, et elles avaient quelque chose de si noble qu'elles relevaient toutes ses actions. On se laissait volontiers persuader qu'il avait de grands sentiments, lors même qu'il s'acquittait des devoirs ordinaires dans le commerce des hommes.

« Son maintien grave et modeste n'eut jamais rien de rebutant, et quand la bienséance lui permettait de montrer de l'agrément, il semblait né pour plaire. Dans la conversation, si l'intérêt de la vérité l'obligeait à abandonner le sentiment des autres, il proposait sa pensée avec tant de circonspection et de respect, et tout à la fois avec tant de pénétration, de force et de raison, qu'il engageait ordinairement tout le monde dans son parti, sans que personne s'offensât d'être obligé d'y entrer. On eût dit qu'il songeait à apprendre quand il enseignait. Son silence, son entretien, sa contenance, son action, tout son extérieur était si peu gêné et semblait s'assortir si naturellement aux conjonctures, qu'en toute rencontre il paraissait un honnête homme et un parfait religieux. »

Sous ces phrases oratoires et un peu vagues d'un contemporain, dont le style sent bien le XVIIe siècle, nous apercevons cependant la figure de l'homme pieux et aimable qui était venu habiter Paray. Il fut bien accueilli par la population, et la confiance qu'il inspira lui attira aussitôt des enfants spirituels qui cherchaient auprès de lui une direction sage et éclairée, douce et ferme; de là pour lui une vie fort occupée. Outre l'administration du petit collège, il

prêchait souvent dans l'église paroissiale de Saint-Nicolas et dans les communautés religieuses de Paray et de Charolles [1].

Dans cette dernière ville, il engagea la supérieure de la Visitation, Françoise Lucrèce de Thèlis, à se mettre en rapport avec la sœur Marguerite-Marie Alacoque et à s'initier à la dévotion au sacré Cœur. A Paray, il fonda une congrégation d'hommes, sous le vocable de la bienheureuse Vierge Marie. Cette association comprenait les messieurs et les artisans. La foi et la charité confondaient tous les rangs. Avec leur concours il établit l'*asile Saint-Louis*, destiné à recueillir les incurables et les vagabonds, et il s'occupait d'agrandir le local de l'hospice des malades.

Quelquefois il devait s'absenter pour des prédications spéciales. C'est ainsi qu'il alla prêcher l'oraison funèbre de Mme de Nerestang, abbesse de la Bénissons-Dieu. Les jésuites avaient un hommage de reconnaissance à déposer sur la tombe de l'une de leurs bienfaitrices. Le P. de la Colombière fut désigné pour être l'interprète de leur gratitude. Dans ce discours, il parle avec beaucoup d'onction et de piété des vertus de cette religieuse, dont l'âme était vraiment grande et qui montra pendant sa vie une force de caractère remarquable [2].

Nous ignorons où il prêcha les deux carêmes de

[1] On a conservé le souvenir d'une retraite prêchée aux enfants dirigés par les Ursulines de Paray.

[2] L'oraison funèbre de Mme de Nerestang est imprimée et se trouve dans les œuvres du P. de la Colombière. La *Bénissons-Dieu* était un monastère de religieuses de l'ordre de Saint-Benoît, situé dans le diocèse de Lyon, près de Charlieu.

1675 et de 1676. L'humble et obéissant religieux allait où il était envoyé. Il ne voyait que la gloire de Dieu et le bien des âmes ; et il revenait avec joie dans la petite et pauvre maison de Paray.

Nous trouvons une allusion discrète et voilée aux nombreuses occupations qui absorbaient son temps, dans un passage d'une lettre à sa sœur Marguerite-Élisabeth. « Que j'envierais votre retraite avec tous vos maux, si je n'étais bien persuadé qu'il n'est point de bien au monde plus grand que de faire la volonté de Celui qui nous gouverne. Je sais qu'il n'est point d'occupation si accablante qui puisse embarrasser une personne qui ne s'y applique que par des raisons surnaturelles, et parce que Dieu le veut. Mais, ma bonne sœur, c'est là une difficulté d'être éternellement parmi les hommes et de n'y chercher que Dieu, d'avoir toujours trois ou quatre fois plus d'affaires qu'on n'en peut faire sans perdre néanmoins ce repos d'esprit, hors duquel on ne peut posséder Dieu, d'avoir à peine quelques moments pour se recueillir dans l'oraison, et n'être pourtant jamais hors de soi-même. Tout cela est possible, mais vous avouerez que cela n'est pas trop facile ; c'est pourtant ce qu'il faudrait que je fisse, si j'avais bien envie d'être ce que je souhaite que vous soyez [1]. »

Le P. de la Colombière jouissait d'une grande influence à Paray. Les mémoires de son temps nous ont transmis l'impression avantageuse qu'il produisit à son premier sermon prêché dans l'église de

[1] Lettre III.

la paroisse : *il charma tout l'auditoire*. Il ne charmait pas seulement, il convertissait. Les historiens de la bienheureuse Marguerite-Marie ont raconté la conversion de Mlle Rosalie de Lyonne, cette conquête de la grâce, d'autant plus remarquable que la lutte a été plus longue et l'action divine plus douce, plus patiente, plus pleine de longanimité. Nous n'en dirons que ce qui touche à l'histoire du P. de la Colombière.

Son éloquence apostolique fit une profonde impression sur Mlle Rosalie de Lyonne. Un discours prononcé dans la chapelle des Ursulines [1], le jour de la fête de saint Augustin, amena le triomphe définitif de la grâce. Le Père sembla n'avoir prêché que pour elle, tant elle fut émue par la peinture des hésitations et des regrets du fils de sainte Monique. Elle aussi pouvait s'écrier : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! je vous ai connue trop tard, et que trop tard je vous ai aimée ! » Quoiqu'elle eût conservé intacte sa vertu au milieu des vanités du monde, il lui semblait avoir autant sujet de gémir que l'illustre pénitent. Elle crut en même temps reconnaître dans le prédicateur le guide que le Seigneur lui avait promis ; elle lui donna dès lors toute sa confiance.

Le P. de la Colombière comprit que Dieu s'était réservé cette âme, et l'avait sauvée de la corruption du siècle pour en faire la conquête de son amour. Il s'appliqua donc à suivre les desseins de la Provi-

[1] Cette chapelle est actuellement celle des sœurs du Saint-Sacrement.

dence sur elle, de manière à ne pas choquer sa délicatesse. Il lui rendit la dévotion si aisée qu'elle n'hésita pas à la pratiquer, malgré les peintures effrayantes que son imagination s'en était faites. Elle a depuis avoué que, sans les ménagements de son directeur, elle se serait probablement découragée. Heureuse, sous sa conduite, elle quittait tout pour entendre les instructions du saint religieux. Elle renonça aux parures et se livra aux pratiques de la piété la plus fervente sans rien perdre de son amabilité. On l'avait admirée pour ses qualités extérieures, on l'admirait aussi pour ses vertus. Elle ne redoutait même pas certaines austérités dont le nom seul l'eût effrayée autrefois. Elle visitait les hôpitaux, quand elle était à Lyon, et trouvait son bonheur à prier au pied de l'autel. Le Père lui avait enseigné la manière de faire oraison, et lui dit de prendre un sablier pour en mesurer le temps; mais elle lui répondit : « Je me garderai bien, mon Père, de mesurer le temps à Dieu ! » Elle restait en oraison tant que l'attrait de la grâce se faisait sentir.

Elle avait déjà fait des progrès sérieux dans la perfection chrétienne, lorsqu'elle dut se séparer de son charitable guide. Ce fut une véritable désolation, et elle ne se consola de son départ que par les lettres qu'il lui adressa pour continuer sa direction spirituelle. Une conversion qui fit grand bruit aussi, fut celle d'une dame calviniste, fille d'un ministre de la secte, aussi entêtée dans ses erreurs que violente de caractère. Elle avait épousé M. Quinet de Maréchalle, récemment converti à la foi catholique.

Cette femme altière se promit bien de l'engager de nouveau dans l'hérésie, et elle n'y réussit malheureusement que trop bien. Tourmenté par ses remords, l'infortuné jeune homme ne pouvait s'empêcher de lui en faire part, la conjurant de lui laisser professer la religion catholique, la seule véritable, disait-il, et hors de laquelle il n'y a point de salut. Mais elle lui répondait brusquement qu'elle le tuerait s'il continuait à tenir de pareils discours, et s'il ne restait attaché à la religion dans laquelle ils étaient nés tous deux. Malgré lui elle éleva ses enfants dans les erreurs qu'elle professait.

Anne, la plus jeune, était tendrement chérie de son père et recevait de lui mille caresses; de la part de sa mère, elle n'éprouvait que des rigueurs. La mauvaise humeur de cette mère ne se bornait pas à ces rudesses envers sa fille; elle se faisait sentir à M. de Maréchalle lui-même, qui, ne pouvant la supporter, tâchait de s'y soustraire en se livrant à des parties de plaisir avec la noblesse du pays. Le château de Maréchalle, situé à une lieue de Paray, en était le rendez-vous. Cette société, qui le charmait, causa la ruine de sa famille, et sa mort tragique en fut la désolation. Quinze jours avant cette catastrophe il avait redoublé ses instances auprès de son épouse, jusqu'à la prier à genoux de le laisser vivre en catholique et d'élever leurs enfants selon les principes de sa foi. « Je vous poignarderai plutôt que de le souffrir, » répondit-elle avec fureur. Il se flatta de la gagner dans des moments plus heureux, et il continua de se divertir avec ses nombreux amis.

Un jour qu'il rentrait chez lui après des libations trop copieuses, il se noya dans un ruisseau, au milieu d'un de ses prés, à la porte de sa maison. Son cheval, revenant seul et tout effaré, jeta l'alarme ; on courut à son secours, mais ce fut en vain, il ne donna plus aucun signe de vie.

Six mois après, Mme de Maréchalle vint à Paray pour y chercher quelques consolations. Dieu se servit du P. de la Colombière pour faire pénétrer la vérité dans son âme. Elle renonça à ses erreurs et fit son abjuration. Sa conversion fut sincère ; elle se hâta d'en donner des preuves en plaçant sa plus jeune fille chez les Ursulines de Paray, pour la faire élever dans les vérités de la foi. Mais ses sœurs, huguenotes déclarées, contraignirent leur mère de la retirer, sous prétexte d'économie, et pervertirent la pauvre enfant. Elles se moquaient des remontrances de leur mère.

Dans sa douleur, la mère n'avait d'autre recours que le P. de la Colombière. C'est lui qui conseilla de conduire la plus jeune des filles dans le monastère de la Visitation, où, vaincue par la grâce, elle se rendit à la vérité. Elle fit son abjuration le 8 juin 1677, et plus tard entra au noviciat[1].

Pendant que le Père supérieur des jésuites travaillait ainsi, avec les plus heureux résultats, la Bienheureuse, éclairée d'en haut, apprit qu'il serait bientôt envoyé hors de France pour travailler

[1] Nous avons extrait le récit de ces deux conversions des notices de la *Sœur Marie-Rosalie de Lyonne* et de la *Sœur Anne-Alexis de Maréchalle*.

au salut des âmes. Il en reçut d'elle le premier avis.

C'était peu de temps après sa profession solennelle, faite le 2 février 1675. Le saint religieux était plus que jamais disposé à s'immoler en tout et partout. Il attendit que Dieu manifestât sa volonté par l'organe de ses représentants. Un premier ordre arriva, mais il ne parlait pas de partir pour l'étranger. Un second ordre changea la destination donnée, et comme le P. Claude se disposait à obéir, un troisième ordre définitif et pressant lui enjoignit de se rendre à Paris pour passer en Angleterre.

Le bruit de son départ prochain causa une pénible surprise. Pendant ce séjour d'un an et demi à Paray il s'était acquis l'estime et la vénération de tous. Le curé et les prêtres sociétaires de la paroisse étaient devenus ses amis, la noblesse et le peuple le chérissaient également. Les communautés religieuses de la ville et des localités voisines perdaient en lui un conseiller habile et un sage directeur. Rien ne peut exprimer la tristesse de ses fils et de ses filles spirituels, attachés à lui par les liens d'une affection pieuse et reconnaissante. La B. Marguerite-Marie elle-même, tout en recevant ce coup avec une entière conformité à la volonté de Dieu, ne pouvait s'empêcher de réfléchir tristement sur la perte de ce directeur qui lui avait donné force et lumière. Qu'allait-elle devenir maintenant? Ne tomberait-elle pas de nouveau entre les mains de ceux qui étaient décidés d'avance à condamner sa voie, à lui refuser tout ce que Notre-Seigneur lui demandait? Mais elle entendit la voix de son bien-aimé Sauveur qui

lui faisait ce tendre reproche : « Eh quoi ! ne te suffis-je pas, moi qui suis ton principe et ta fin ? » Il n'en fallut pas davantage pour lui faire tout abandonner au bon plaisir de Dieu.

Avant de prendre congé d'elle, le Père voulut résumer, dans une dernière instruction qu'il lui laissa par écrit, ce qu'elle avait à faire pour correspondre aux désirs du divin Maître. On en remarquera la clarté et la précision. « Il demande tout, parce qu'il veut régner sur vous comme dans un fonds qui est à lui de toute manière, de telle sorte qu'il dispose de tout, que rien ne lui résiste, que tout lui obéisse au moindre signe de sa volonté. Il ne demande rien de vous, parce qu'il veut tout faire en vous, sans que vous vous mêliez de rien, vous contentant d'être le sujet sur qui et en qui il agit, afin que toute la gloire soit à lui et que lui seul soit connu, loué et aimé éternellement. »

Le Père voulut aussi recevoir de sa fille spirituelle les lumières que le Ciel lui donnait au sujet de sa mission. C'était un secours dont il ne voulait pas se priver dans la tâche laborieuse qui lui était imposée. La Bienheureuse lui remit quelques lignes, et le saint religieux déclara dans la suite qu'elles lui furent d'une grande utilité au milieu des embarras sans nombre auxquels l'exposa cette nouvelle et périlleuse mission. S'il sortit victorieux de ces épreuves, ce fut, après le secours du Ciel, grâce aux lumières que la Bienheureuse lui avait communiquées et qu'elle lui transmettait encore, par l'entremise de sa supérieure.

De son côté, le P. de la Colombière n'oubliera pas ses amis. Les âmes pures sont aimantes. Dans sa correspondance, nous trouverons plusieurs lettres adressées au vénérable curé, aux membres de la congrégation, aux religieuses de la Visitation, à ses filles spirituelles, et toujours il s'y montre préoccupé, avant tout, des choses de Dieu et de l'éternité.

Le contemporain auquel nous devons bien des détails sur la vie du P. de la Colombière, résume ainsi le séjour qu'il fit à Paray : « Il y vécut en apôtre, et les peuples de la province l'honoraient comme un saint. Aussi ne ménageait-il ni son repos, ni ses forces, ni sa vie pour travailler à leur salut. Il sut si bien profiter de leur respect et de leur confiance qu'il soumit à Dieu tous les esprits et tous les cœurs, qu'il avait gagnés par son humilité, sa douceur, ses discours et ses exemples. »

CHAPITRE HUITIÈME

MISSION DU P. DE LA COLOMBIÈRE EN ANGLETERRE. — SA VIE AUSTÈRE A LA COUR. — SA SITUATION DIFFICILE

(1676)

Ite, ecce mitto vos sicut agnos inter lupos. (Luc, x, 3.)

Allez, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups.

L'Angleterre n'était plus l'île des saints ni la terre des miracles. Violemment séparée de l'Église par le schisme de Henri VIII, elle avait changé de dynastie sans changer de destinée religieuse ; et les Stuarts, en succédant aux Tudors, n'avaient pas rétabli la suprématie spirituelle du successeur de Pierre. Il y avait du moins des espérances pour la restauration du catholicisme.

Après la mort tragique de Charles Ier et la tyrannie de Cromwell, ce retour inespéré de Charles II inau-

gurait un nouvel ordre de choses [1]. L'Angleterre avait une reine catholique, Catherine de Bragance [2], et le duc d'York, frère du roi, héritier présomptif de la couronne, professait publiquement la foi romaine, et était disposé à commencer son règne en proclamant la liberté des consciences.

Mais si les antipathies religieuses de la nation avaient été excitées par la conversion de Jacques, duc d'York, au catholicisme, elles furent portées jusqu'à l'exaspération par la nouvelle qu'il venait d'épouser une princesse catholique, Marie-Béatrix, sœur du jeune François, duc de Modène.

Le danger dont était menacée la religion protestante par cette union devint le sujet de toutes les conversations, et Charles II eut à combattre le mécontentement public. Prince indolent, uniquement occupé de ses plaisirs, toujours prêt à sacrifier aux ambitieux et aux mécontents ses amis les plus dévoués, il ne songeait qu'à éviter les embarras politiques ou à se tirer des complications pénibles du gouvernement. On ne pouvait compter sur sa fermeté pour déjouer les ruses et repousser les attaques des ennemis de l'Église romaine. Il n'osait pas même soutenir ouvertement son frère, pour lequel il avait d'ailleurs une affection sincère. Cependant un sentiment d'honneur chevaleresque, qui exista

[1] Charles II était né le 29 mai 1630, au palais de Saint-James. Ce fut le 4 juin 1660 qu'il débarqua à Douvres et prit possession du trône d'Angleterre.

[2] Catherine, infante de Portugal, fille de Jean IV de Bragance, roi de Portugal, et de Louise de Guzman, née le 16 décembre 1638, mariée en 1662 à Charles II, roi d'Angleterre.

toujours dans le cœur du roi, et son amitié fraternelle l'empêchèrent de rompre le mariage solennellement arrêté.

A l'ouverture des Chambres, on fit au roi des interpellations sur les bruits d'un projet de mariage avec la princesse de Modène. « Ce n'est pas un projet, reprit Charles, c'est une chose faite. » Et comme les Communes, après le premier moment de stupeur, vociféraient pour faire annuler le mariage et interdire à la princesse papiste l'entrée de l'Angleterre, Charles déclara que son honneur lui défendait de dissoudre cette union sanctionnée par toutes les lois divines et humaines. Les mécontents, se rabattant alors sur une manifestation publique, demandèrent au roi la permission de célébrer un jeûne solennel pour détourner les maux dont cette alliance menaçait le royaume.

Marie-Béatrix devait plutôt être considérée comme un ange de paix qui attirerait les bénédictions du ciel sur le royaume. Dès l'âge de onze ans, elle s'était attachée aux religieuses de la Visitation, que la duchesse Louise, sa mère, venait d'établir à Modène. Sous la direction de la supérieure, la mère Balland, elle s'était appliquée à la vie spirituelle, et elle fit de grands progrès dans la vertu. Accoutumée à porter le joug du Seigneur dès son enfance, elle en goûtait toute la douceur, et songeait à se consacrer à Dieu dans l'ordre de la Visitation. Mais la Providence en avait diposé autrement.

Le roi d'Angleterre la demanda pour son frère, le duc d'York, et, pour faire réussir ce projet de ma-

riage, il se servit de la puissante médiation de Louis XIV, qui fit de grandes instances par ses lettres et par ses ambassadeurs à la cour de Modène. La pieuse princesse, attristée de cette demande, déclara alors à sa mère le dessein qu'elle avait formé, depuis longtemps, de renoncer aux grandeurs du monde pour se faire religieuse. La duchesse, ne voulant pas s'opposer à la vocation de la princesse sa fille, en donna avis au roi de France. Louis XIV répondit qu'il n'avait pas l'intention de la détourner d'une si sainte entreprise. Mais les ministres des deux cours d'Angleterre et de France, qui avaient à cœur de réussir, s'adressèrent à Rome et engagèrent le souverain pontife à seconder un projet si utile à la gloire de Dieu et à la conversion de la foi en Angleterre. Ils obtinrent un bref, par lequel le pape Clément X exhortait la jeune princesse à se soumettre à la nécessité présente pour le bien de la religion.

Ces motifs et le désir d'obéir au souverain pontife déterminèrent Marie-Béatrix; mais ce ne fut pas sans verser bien des larmes qu'elle fit ce sacrifice. Elle ne put s'empêcher de dire qu'elle eût préféré une naissance obscure, puisque la qualité de princesse était un obstacle à la grâce de la vocation.

Louis XIV déclara la jeune princesse fille adoptive de France, et s'engagea à payer sa dot. Le comte de Peterborough, ambassadeur d'Angleterre, l'épousa solennellement, par procuration du duc d'York, le 30 septembre 1673.

Il accompagna la nouvelle duchesse et sa mère jusqu'à Paris. Là, le mariage fut sur le point d'être

rompu ; mais Charles II résista aux sollicitations de ses conseillers[1].

Arrivée à Douvres, la nouvelle duchesse d'York fut reçue par Jacques, qui était allé à sa rencontre avec une suite peu nombreuse. « L'évêque d'Oxford demanda à la duchesse de Modène et au comte de Peterborough si ledit comte avait épousé la jeune duchesse, par procuration, pour le duc d'York. Sur leur réponse affirmative, il déclara que le mariage était valide. Ce fut toute la cérémonie[2]. » Mais il est probable que cela ne suffit point à la piété des époux, et que leur union fut bénie selon le rit catholique.

Leurs Altesses royales arrivèrent à Whitehall le 26 novembre. Le roi, accompagné des principaux seigneurs d'Angleterre, vint jusque sur les bords de la rivière recevoir son frère et sa belle-sœur.

Marie-Béatrix gagna tout d'abord le cœur de son mari par sa beauté, sa grâce, et surtout par une expression de pureté bien rare à la cour de Charles II. Elle triomphait partout des méfiances que les agitateurs cherchaient à répandre. Charles ne fut pas le moins ardent des admirateurs de sa belle-sœur ; mais à cette admiration se joignirent un respect et une estime dont il ne se départit jamais. Les seigneurs de la cour les plus dévoués et les plus honorables furent aussi les plus assidus auprès du duc et de la duchesse d'York.

1 Voyez *Vie de la Mère Marie-Marguerite Balland, première supérieure du monastère de la Visitation à Modène.*

2 Mémoires de William Temple, c. II.

La jeune princesse ne s'accoutuma pas aisément aux manières et aux usages de l'Angleterre, où tout lui était souverainement antipathique. Cette cour de Charles II offrait un contraste absolu avec les mœurs de celle de Modène, si austère et si catholique. La duchesse d'York habitait le palais de Saint-James [1], et on peut dire qu'elle était universellement aimée et estimée, tant elle remplissait bien les devoirs complexes de sa position de femme, de belle-mère, d'étrangère et de catholique. Mais l'esprit de parti n'avait pas désarmé; il ne pouvait lui pardonner d'être la cause qui perpétuait sur le trône de la Grande-Bretagne une lignée de princes catholiques. De là une guerre sourde et implacable contre le duc d'York, les catholiques et la duchesse elle-même.

Le duc d'York, autrefois si populaire par son courage, par son application aux affaires de l'État, par son activité à provoquer les mesures avantageuses au commerce et à la navigation, devint, comme catholique, l'objet de la haine d'un parti nombreux. Ce parti, formé de ce qui restait des républicains et des presbytériens de Cromwell, avait pour chef Ashley Cooper, comte de Shaftesbury, dont l'impiété notoire ne l'empêchait pas de se poser en défenseur de

[1] Le palais de Whitehall, celui où les rois d'Angleterre habitaient ordinairement, avait un grand parc planté de beaux arbres. De l'autre côté du parc se trouvait le palais de Saint-James, réservé aux princes et aux princesses du sang. C'était la demeure de Jacques, duc d'York, frère du roi.

A quelque distance de la ville, en suivant les bords de la Tamise, on rencontrait le palais de Somerset-House, qui était la résidence de la reine d'Angleterre.

l'Évangile : persécuteur du papisme, il pouvait être athée impunément. Cette faction tendait à s'emparer du pouvoir exécutif en se glissant derrière la royauté. Elle savait bien qu'elle n'avait aucun succès à espérer tant que Jacques conserverait sa place dans l'amour du peuple et dans le conseil royal. « Il fallait, pour aspirer à perdre un tel prince dans l'esprit de la nation, une extrême audace et une malice plus grande encore [1]. »

L'œuvre de mensonge, d'intrigues et de perfidie commença. Le parti presbytérien demanda qu'on remît en vigueur les lois oppressives, et Charles, adoptant le funeste système des concessions, espéra calmer les craintes et les murmures par des mesures rigoureuses contre les catholiques. L'adresse de la Chambre des Communes contre les catholiques avait causé une telle frayeur au palais, que le roi lui-même n'en avait pas été exempt. Aussi, quoiqu'il eût été stipulé dans les articles du contrat de mariage entre le duc et la duchesse qu'elle aurait une chapelle publique et qu'on lui donnerait celle que feue la reine mère avait fait bâtir à Saint-James, les conseillers qui entouraient le roi lui persuadèrent de ne pas permettre à la duchesse l'usage de cette chapelle publique, mais seulement celui d'une chapelle particulière, qu'on lui fit préparer dans le palais. Pour colorer cette violation des articles du contrat, on obtint que la reine réclamât cette chapelle de Saint-James, comme lui appartenant par droit d'an-

[1] Mémoires de lord Peterborough.

cienne possession, bien qu'elle ne s'en servît pas alors, ayant sa propre chapelle à Somerset-House [1].

Le roi publia une ordonnance pour interdire à tout catholique l'entrée des parcs et des palais de Whitehall et de Saint-James, sous peine d'incarcération à la Tour si le délinquant était un pair, à la geôle commune s'il n'était que simple particulier. Enfin il prescrivit aux juges d'exécuter rigoureusement les lois pénales portées contre les membres fidèles de l'Église romaine.

Ces mesures vexatoires ne dissipèrent point les soupçons des chefs du parti et ne ralentirent pas leurs attaques. Lorsqu'au commencement de 1674 le parlement s'assembla, de nouvelles motions hostiles aux catholiques, et dont le but était d'exclure le duc d'York du trône, furent faites par les Shaftesbury, les Algernon Sydney et les Russel.

Ce fut l'année suivante, 1675, que parut sur la scène un aventurier, précurseur de l'infâme Titus Oates, nommé Luzancy [2], repris de justice en France, qui s'était réfugié à Londres.

L'audacieux intrigant, sans argent, sans recommandation, se présenta sous ce faux nom, témoigna un vif désir d'être admis dans l'Église établie, et

[1] Mémoires de Jacques II, c. 10, 170.

[2] Son véritable nom était Beauchateau; fils d'une actrice de Paris, il avait passé avec une très mauvaise réputation de foi et de probité par les emplois de sous-maître, de domestique, de commensal dans un monastère, de compagnon d'un missionnaire ambulant. Un faux, commis à Mondidier, en Picardie, l'avait forcé à prendre la fuite, et il était arrivé à Londres sous un nom supposé.

abjura le catholicisme. Aussitôt il devint un objet digne d'intérêt pour les zélés du parti protestant; et, voulant sans doute se signaler par quelque chose d'extraordinaire ou s'assurer pour l'avenir de nouvelles largesses, il déclara qu'environ un mois avant son abjuration, le P. de Saint-Germain, présenté comme le confesseur de la duchesse d'York, l'avait surpris dans sa demeure, et, lui appuyant un poignard sur la poitrine, l'avait forcé de signer une rétractation et la promesse de retourner en France.

Ni l'invraisemblance de ce conte ni le temps écoulé depuis ce fait ne purent éveiller des soupçons. La Chambre des lords donna au roi communication de ce *document important*, et le parlement, la cour, la ville, le royaume, retentirent de cris d'étonnement et de colère sur l'audace des papistes.

Le roi publia une proclamation ordonnant d'arrêter le P. de Saint-Germain, en quelque endroit qu'on pût le trouver. Luzancy, interrogé devant la Chambre des Communes, prétendit savoir que le sang des protestants inonderait bientôt les rues de Londres; mais cette nouvelle révélation n'était que la répétition des bruits absurdes répandus dans les tavernes, et il ne put, d'ailleurs, fournir aucun témoin acceptable. En même temps un ministre protestant français, parfaitement instruit des antécédents de Luzancy, avait le courage et la probité de le démasquer, et un pamphlet plein de verve et d'esprit paraissait pour réfuter les accusations calomnieuses portées contre le P. de Saint-Germain.

Aussi l'enquête commencée fut interrompue, et n'a jamais été reprise.

Le prêtre faussement incriminé n'en dut pas moins quitter l'Angleterre pour échapper à la mort. Il laissait vacante la place de prédicateur de la duchesse d'York, et l'on demanda un jésuite français pour le remplacer.

La demande, transmise à Louis XIV, fut aussitôt communiquée au P. de Lachaize, confesseur du roi. On le chargea de trouver un religieux de son Ordre capable de remplir cet emploi honorable et périlleux. Le P. de Lachaize avait été préposé au gouvernement de la province de Lyon. Il exerçait cet emploi lorsqu'il fut appelé à Paris pour succéder au P. Ferrier dans la direction de la conscience royale. Il avait connu le P. de la Colombière au collège de la Trinité, il avait été à même de se former une idée des talents et des vertus de ce saint religieux; il n'hésita pas à le proposer pour la charge de prédicateur de la duchesse d'York. Le provincial de Lyon, Pierre Boyer, surpris d'abord de cette demande qui dérangeait peut-être ses combinaisons, fit quelques difficultés. Il consentit enfin, et le P. de la Colombière reçut l'ordre de se disposer à partir [1].

La Providence, qui conduit les plus petits événements de ce monde, n'était pas sans doute indifférente à ce choix. Dieu avait destiné son serviteur à cette mission, et nul n'était mieux en état de la remplir. Il possédait le zèle et la prudence, il avait un

[1] Voir note 9.

grand talent oratoire, l'intrépidité d'un confesseur de la foi, un cœur magnanime avide de souffrir pour le nom de Jésus. Mais que de dangers l'attendaient dans un pays « où c'était un crime d'être prêtre, un plus grand crime encore d'être jésuite, où tout acte sacerdotal tombait sous le coup de la vindicte publique ! »

Le P. de la Colombière avait promis « d'aller indifféremment sans exception, sans réplique, partout où l'obéissance l'enverrait ». Il était prêt. Le poste où ses supérieurs l'envoyaient était difficile et périlleux ; il y aurait à travailler et à souffrir. C'était un attrait pour lui. Il allait d'abord immoler à Dieu les affections de son cœur. Car il ne quittait pas sans regret cette chère ville de Paray, où il comptait tant d'amis, où Dieu lui avait fait connaître l'âme d'une sainte, où lui-même avait reçu des faveurs signalées de la bonté divine.

Pour éviter des regrets et des plaintes inutiles, il garda le silence sur son prochain départ. Ce ne fut qu'au dernier moment qu'il parla de sa nouvelle destination. « On veut m'envoyer en Angleterre, écrivait-il à une supérieure, pour être prédicateur de Mme la duchesse d'York ; je ne sais ce qu'il sera de tout cela ; la volonté de Dieu soit accomplie [1]. » C'est avec ce calme, cette modestie, cette vue constante de Dieu, qu'il annonce la mission qui lui est confiée : il semble qu'il s'agit d'un voyage ordinaire.

[1] Lettre v, à la nouvelle abbesse de la *Bénissons-Dieu*, Mme Houël de Mérainville, vers septembre 1676.

Il partit plus tôt qu'il ne pensait, et, se rappelant l'exemple donné par saint François Xavier, il se refusa la consolation d'aller dire adieu à sa famille. Quoique peu éloigné de la maison paternelle, il ne voulut voir aucun de ses parents, ni même leur dire le choix qu'on avait fait de lui pour un emploi si honorable. Son extrême détachement, le plaisir d'exécuter les ordres de la Providence, furent tous ses préparatifs de voyage.

En quittant Paray, il se dirigea vers Roanne, et de là vers Paris, où il dut prendre les dernières instructions du P. de Lachaize, ou plutôt de Louis XIV, dont la politique, d'accord en cela avec ses sentiments chrétiens, soutenait au delà du détroit le parti catholique, et prêtait son appui à Charles II. Le P. de la Colombière s'embarqua dans le port de Calais, et, le 13 octobre 1676, il arrivait à Londres.

« Devenu l'hôte du palais de Saint-James, il s'arrangea de manière à y vivre en religieux, étranger au tumulte et aux magnificences de la cour. Il ne connut de cette royale habitation que les endroits par lesquels il fallait passer pour se rendre dans les appartements de la duchesse d'York. Sa chambre ouvrait sur la place qui est devant le palais, et jamais il n'approcha des fenêtres pour contempler une des plus belles vues de Londres. Il ne visita aucun des monuments, aucune des promenades ni aucune des curiosités qu'offre cette ville. Il n'a jamais assisté à des réunions que les bienséances de son état lui permettaient, telles que les concerts ou des récep-

tions publiques. Il ne sortait que pour visiter les malades ou les personnes à qui il espérait d'être utile, et il ne conversait qu'avec ceux qui le consultaient pour les affaires de leur salut. Il était tout à Dieu et au prochain[1]. »

Chaque instant de la journée semblait lui apporter quelques mortifications, et, comme il avait promis à Dieu de n'en refuser aucune, il les recevait toutes avec joie. Il était permis à un étranger tout récemment débarqué de ne pas trouver à son goût tous les mets dont on use en Angleterre, surtout quand l'estomac s'en trouvait incommodé. Il ne consentit jamais, quelque souffrance qu'il éprouvât, à ce qu'on lui en servît d'autres. Son lit était un matelas étendu sur des planches, et il ne prenait aucune précaution contre les froids les plus rigoureux. Avec cette sévérité continuelle à ne se permettre aucun soulagement, il était encore dans l'usage de faire des pénitences corporelles, qui servaient à rendre encore plus vif le sentiment de toutes ses mortifications.

« Ce qu'il était obligé de recevoir pour son entretien allait bien au delà de ses besoins : il l'appliquait presque tout entier à soulager les malheureux. Il s'était même astreint par un vœu exprès à n'en faire usage que pour des bonnes œuvres.

« Il eut l'honneur de s'entretenir trois ou quatre fois avec le roi d'Angleterre ; il était appelé chaque semaine auprès de la duchesse d'York ; il n'a jamais

[1] Notice, par le P. Nicolas de la Pesse.

regardé en face ni l'un ni l'autre. Bien plus, il n'a jamais arrêté ses yeux sur le visage de la princesse, lorsqu'elle assistait aux sermons qu'il a prêchés pendant dix-huit mois en sa présence. Assurément il fallait être bien maître de soi pour ne pas se permettre de satisfaire une innocente curiosité.

« De peur qu'il ne lui échappât quelque parole qui fût l'occasion de louanges pour sa personne, il s'obligea par un nouveau vœu à ne jamais rien dire qui pût tourner à son avantage. On s'étonnera peut-être de cette facilité à opposer la force du vœu aux faiblesses les plus ordinaires de la nature. Cette sorte de joug lui donnait, disait-il, plus de liberté pour suivre les impressions de la grâce. Il n'a cependant conseillé qu'à très peu de personnes d'en user ainsi.

« Enfin ses règles étaient sa consolation : il lui semblait que Dieu lui parlait par cet interprète sacré ; il les observait aussi fidèlement qu'il eût pu le faire dans une maison de son ordre [1]. »

Connaissant bien la situation dangereuse où il se trouvait, il ne négligea point les moyens que la prudence lui suggérait. Il avait pris des vêtements séculiers, selon l'usage adopté par les jésuites anglais. Dans ses premières lettres datées de Londres, il recommande aux personnes de France qui lui écriront d'éviter toute appellation de nature à le compromettre : « Ne me traitez pas de Révérend Père, parce que si vos lettres venaient à être ouvertes en

[1] Tous ces détails nous sont fournis par un contemporain.

Angleterre, cela me ferait une affaire[1]. » — « Appelez-moi mon Père, si vous le voulez, dans la lettre où il n'y a nul péril, pourvu que vous ne me donniez pas cette qualité dans l'adresse, de peur que si quelque protestant la voyait, il ne la jetât dans la rivière[2]. »

S'il prenait ces précautions, c'était plus pour obéir aux ordres de ses supérieurs que par crainte : il était content d'être ainsi plus abandonné aux soins de la divine Providence. Il ne regrettait pas la France. « J'ai cru, écrivait-il à sa sœur, que je trouverais Dieu en Angleterre, puisque c'était lui qui m'y appelait. » Il l'avait trouvé en effet, et Dieu lui suffisait. Il soutenait son apôtre dans les fatigues du ministère.

On jugera de l'étendue et du nombre de ses labeurs par la grandeur des besoins spirituels auxquels il devait pourvoir. Voici ce qu'il écrivait après un mois de séjour :

« Je suis déjà accoutumé à la vie des Anglais comme si j'avais été nourri à Londres. J'y ai trouvé un grand nombre de catholiques ; mais on dit qu'il y en a peu de bons. Je ne m'en étonne pas. Si nous avions aussi peu de secours en France qu'ils en ont ici, je crois que nous serions encore pires qu'eux. On ne permet pas aux sujets du roi d'Angleterre d'aller dans la chapelle des ambassadeurs pour y entendre la messe, et depuis que je suis ici on a mis des gens à la porte de toutes les chapelles, et

1 Lettre XXII.
2 Lettre LII.

même de celle de la reine[1], pour se saisir des Anglais qu'on en verrait sortir. Il est vrai qu'il y a ici quantité de Français, mais il y a un an qu'il n'y a pas eu de catéchismes[2]. De sorte qu'on peut dire que la parole de Dieu est fort rare en ce pays-ci, et que quand on y vient pour la prêcher, on ne peut manquer d'y être le bienvenu. Je commençai hier par le discours *du Paradis*, parce qu'on célèbre ici la fête de la Toussaint dix jours plus tard qu'en France[3]. »

Ce discours, prononcé le 11 novembre 1676, est le second pour la fête de la Toussaint. Il y parle, en effet, du ciel, la cité sainte des bienheureux, où il n'y aura nul péché, nulle des peines dues au péché, et nulles bornes aux récompenses promises à la vertu. L'exorde, d'une beauté simple et vraie, respire une suave et céleste onction. Il s'adresse en ces termes à la duchesse d'York :

« Je sais, Madame, que lorsque Votre Altesse

[1] La reine habitait le palais de Somerset.

[2] On comptait à Londres plusieurs milliers de Français, protestants réfugiés, exilés de la cour et mécontents, ou coupables se dérobant à l'action de la justice. Parmi les plus illustres nous pouvons nommer la duchesse de Mazarin, qui était reçue au palais de Saint-James; le fameux Saint-Evremond, philosophe déiste et littérateur médiocre; le comte de Duras, depuis comte de Feversham, ami du duc d'York; Ducros, agent du roi de Suède; le marquis de Flammarin, le président Tambonneur, Mlle de la Roche-Guilhem, etc.

[3] Lettre XXXIV. Les Anglais, par haine du papisme, n'avaient pas admis la réforme du calendrier. Depuis ils ont eu le bon sens de l'adopter, comme toutes les nations chrétiennes de l'univers; la Russie seule fait exception.

royale m'a commandé de monter dans cette chaire, elle n'a point eu d'autre vue que de procurer à tous ceux qui m'entendront un moyen de se sanctifier eux-mêmes, et je proteste, en présence de Jésus-Christ, qu'en obéissant à vos ordres, je n'aurai jamais d'autre dessein que de travailler à la sanctification de mes auditeurs.

« Mais, quelques bonnes que soient les intentions de Votre Altesse royale, quelque soin que j'aie résolu de prendre pour les seconder, j'attendrais peu du fruit de mes travaux si je ne savais qu'ils seront soutenus par vos exemples. Les mauvais chrétiens se défendront peut-être contre les raisons les plus propres à les convaincre de leur devoir; mais que pourront-ils opposer à l'exemple d'une princesse qui, à la fleur de l'âge, dans un rang où la plupart des hommes s'imaginent que tout est permis, avec tous les avantages du corps et de l'esprit qui ont coutume d'inspirer l'amour du monde, se déclare hautement pour la piété, et en pratique tous les exercices avec tant d'exactitude et de ferveur?

« D'ailleurs, Madame, parlant devant une personne aussi irréprochable que vous l'êtes, je ne serai point obligé à tous les égards que la prudence veut qu'on ait pour les princes vicieux. Il n'est point de vice à qui je ne puisse faire une guerre ouverte, puisqu'il n'en est aucun que votre conduite elle-même ne condamne; je pourrai dire tout ce que l'Esprit de Dieu daignera m'inspirer de plus fort contre les désordres de notre siècle, on ne croira jamais que mes reproches s'adressent à Votre Al-

tesse royale; et ainsi, Madame, la parole de Dieu ne sera point captive par votre présence, on ne dissimulera point devant vous les plaies du pécheur, on les fera même paraître plus honteuses par l'opposition de votre vertu. »

On voit dans ce passage la manière simple et noble tout à la fois du prédicateur. Son style est sobre, peu coloré, mais correct et élégant ; la phrase, oratoire et périodique ; un souffle d'éloquence apostolique anime tout le discours. On sent une âme uniquement préoccupée des intérêts de Dieu et du salut des âmes.

Dans le compliment à la duchesse d'York, il a, pour ainsi dire, donné son programme, et il l'a suivi exactement. L'éloge qu'il fait de la princesse est conforme à la vérité. Elle était sincèrement pieuse, et le P. de la Colombière pouvait lui rendre ce témoignage :

« Mme la duchesse d'York est une princesse d'une grande piété ; elle communie presque tous les huit jours, et quelquefois même plus souvent ; elle fait tous les jours une demi-heure d'oraison mentale..., elle songe à fonder en Flandre un couvent de votre Ordre pour les filles anglaises[1]. »

On connaît sa vive affection pour les religieuses de la Visitation. Le P. de la Colombière avait aussi une profonde estime pour cet institut. Il est permis de croire que cette sympathie mutuelle pour les filles de saint François de Sales fut agréable à la jeune

[1] Lettre LXXII à une religieuse de la Visitation.

duchesse. Elle apprécia bientôt la vertu extraordinaire de son prédicateur. Elle apprit du P. Claude à honorer tout particulièrement le Cœur adorable de Jésus, et dès l'année 1697 nous verrons la pieuse princesse solliciter du saint-siège l'institution de la fête du Sacré-Cœur [1].

Ce premier discours commença la série des prédications, qui continuèrent tous les dimanches et toutes les fêtes. Le P. de la Colombière prêcha deux stations quadragésimales. La chapelle royale était trop étroite pour contenir le nombre de ceux qui accouraient pour l'entendre. Les protestants eux-mêmes, bravant le danger d'être découverts et emprisonnés, venaient admirer cette parole pleine de vérité et de force. Nous verrons qu'elle produisit d'admirables fruits de salut.

Au milieu des applaudissements donnés à son éloquence et des éloges prodigués à ses vertus, le saint religieux conservait les sentiments de l'humilité la

[1] La duchesse d'York, devenue reine d'Angleterre, ne cessa d'honorer de son affection les maisons de l'Institut de la Visitation. Lorsqu'elle traversa la France avec le roi son époux en 1701, en passant à Moulins, elle vint quatre fois à Sainte-Marie visiter la supérieure et eut avec elle de longs entretiens. Il est probable que la sœur Marguerite-Marie, qui était en correspondance avec la Mère de Soudeilles, n'y fut point oubliée.

Ce tendre attachement de la reine pour l'Ordre de la Visitation ne l'abandonna jamais. Elle en donna un précieux témoignage en choisissant dans le monastère de Chaillot, près Paris, une pieuse retraite, « où, par la pratique des plus éminentes vertus, elle a su se ménager une couronne qui ne s'accorde qu'au seul mérite et que l'injustice des hommes ne saurait ravir. »

plus inébranlable. Ce n'était pas en vain qu'il avait pris pendant sa grande retraite cette résolution formulée ainsi : « *Absit mihi vel gloriari vel lætari nisi in cruce de N. D. Jesu Christi :* Loin de moi la pensée de me glorifier ou de me réjouir jamais, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Il recevait les compliments avec une telle froideur glaciale, qu'on n'osait plus continuer un pareil discours.

Que lui importait l'éloquence plus ou moins admirée de sa parole! Il s'agissait de sauver des âmes à tout prix. La situation malheureuse des catholiques d'Angleterre était l'objet le plus constant de ses pensées. La vue de ces brebis sans pasteur, qui se perdaient faute de secours, lui déchiraient le cœur. Il en gémissait souvent devant Dieu.

« Si les catholiques de ce pays, écrivait-il, avaient une partie des moyens de sanctification qui abondent en France, je crois qu'il y en aurait beaucoup de saints. Mais c'est grand'pitié de voir comme ils sont persécutés, et le peu de secours qu'ils ont pour la piété. Ils n'y entendent point parler de Dieu ; on leur défend d'aller à la messe ; aussi se plaint-on qu'ils ne sont pas trop fervents. C'est assurément une Église fort désolée, et il me semble que les prières des gens de bien ne sont pas mal employées pour le rétablissement de la ferveur dans ce royaume [1]. »

Il demande des prières pour la conversion de l'Angleterre aux diverses communautés et aux personnes

[1] Lettre LXX.

pieuses auxquelles il écrit. Ainsi il commence cette sainte et pacifique croisade de supplications persévérantes, qui ont amené les heureux résultats dont nous sommes aujourd'hui les témoins, l'état florissant du catholicisme en Angleterre.

Ce n'était pas seulement le manque de secours spirituels qui occasionnait cette situation déplorable; il régnait aussi une grande corruption de mœurs. Les désordres et les scandales publics n'étaient pas rares. Après dix mois de séjour, le pieux jésuite écrivait à son frère Humbert :

« Au milieu de l'entière corruption que l'hérésie a produite en cette grande ville, je trouve bien de la ferveur et des vertus fort parfaites, une grande moisson toute prête à être cueillie et qui tombe sous la main dont il plaît à Dieu de se servir. Je sers une princesse bonne en tous sens, d'une piété fort exemplaire et d'une grande douceur. Au reste, je ne suis pas plus troublé par le tumulte de la cour que si j'étais dans un désert[1]. »

Il fallait beaucoup de vertu pour n'être pas dérangé ni troublé par le bruit des luttes politiques et religieuses, par le mouvement des passions qui s'agitaient de toutes parts. Sa force d'âme dominait ces agitations; son énergie se dépensait dans un double foyer d'activité : le soin de son intérieur et l'exercice du ministère. Mais ce fut aux dépens de sa santé. Il s'épuisait rapidement. Après le carême de 1677, il commença de ressentir les premières

[1] Lettre xx.

atteintes de la maladie qui devait le consumer lentement. Il attribuait cette fatigue au changement de climat et au travail.

« Il est vrai, écrit-il, que je me sens un peu incommodé de la poitrine, qui est un endroit par où je me croyais imprenable. On y est fort sujet en ce pays, à cause qu'on y brûle un charbon de pierre qui fait une méchante fumée[1]. Ce que je sens est encore peu de chose. Je crois que l'étude y contribue plus que toute autre chose extérieure[2]. »

Il indiquait dans ces derniers mots la cause véritable de sa fatigue. Sa vie sédentaire, cette existence de prière, de travail, de mortification soutenue, expliquaient l'épuisement de sa poitrine.

Comme il désirait ne pas interrompre ses travaux pour le bien des âmes, il s'appliqua moins à la préparation des sermons de l'année suivante. Il pensa qu'il ferait peut-être mieux de se contenter de préparer ce qu'il aurait à dire sans vouloir tout écrire dans la dernière exactitude. « Je m'en porterai mieux, disait-il, j'en aurai plus de temps pour assister les âmes dont Dieu me voudra confier la conduite, et peut-être que Notre-Seigneur donnera plus de bénédictions à des discours où l'éloquence humaine aura moins de part. »

C'était sans doute un léger soulagement, mais il n'en restait pas moins une cause permanente de malaise et de fatigue : les labeurs de l'étude, du confes-

[1] Il y a, en effet, une espèce de houille qui dégage, en brûlant, l'acide sulfureux, gaz très nuisible à la poitrine.

[2] Lettre LXXIII.

sionnal et de la prédication, la lutte intérieure pour établir le règne complet de la grâce sur la nature, les douleurs d'un cœur apostolique qui gémit sur les triomphes de l'erreur.

Une autre source de tristesse pour le saint religieux, c'était de vivre dans un pays où le Dieu de l'Eucharistie était exposé à tous les outrages, où il était contraint, au grand détriment des fidèles, de chercher d'autres voiles et d'autres mystères que ceux dont il se couvre volontairement dans le sacrement de nos autels.

Il pouvait dire, comme l'Apôtre : « *Quoniam tristitia mihi magna est et continuus dolor cordi meo :* J'éprouve une grande tristesse, et mon cœur est dans une angoisse continuelle. » (Rom., IX, 2.) « Je vous avoue, disait-il dans un sermon, que depuis que la Providence m'a conduit dans ce royaume, je ne pense jamais au grand nombre d'âmes qui y périssent sans avoir le cœur percé de douleur. Et quel cœur, fût-il de marbre ou de bronze, pourrait voir sans être attendri une si générale et si funeste désolation [1]. »

Il cherchait à se consoler en redoublant ses adorations, en demeurant le plus qu'il pouvait au pied du tabernacle. Oh ! qu'il aurait désiré ramener à Jésus-Christ cette multitude d'enfants prodigues ! qu'il aurait voulu leur faire connaître les grandeurs et les tendresses infinies de son adorable Cœur ! Il inspirait du moins cette dévotion aux âmes qui lui

[1] Sermon XII, pour le jour de la Passion.

confiaient la direction de leurs consciences; il ne put s'empêcher de parler, du haut de la chaire, du divin Cœur de Jésus, et un jour il s'écria : « Que ferez-vous donc, Seigneur, pour vaincre une insensibilité si opiniâtre? Vous vous êtes épuisé dans ce mystère d'amour, vous êtes allé, disent les Pères, aussi loin que votre pouvoir a pu s'étendre; si le contact sacré de votre corps ne peut détruire le charme infernal qui nous séduit, il ne faut pas espérer qu'un autre remède puisse avoir plus de vertu. Je ne vois dans un si grand mal qu'une seule ressource : il faut, ô mon Dieu, il faut que vous nous donniez un autre cœur, un cœur tendre, un cœur sensible, un cœur qui ne soit ni de marbre ni de bronze; il nous faut donner un cœur tout semblable au vôtre, il nous faut donner votre Cœur même. Venez, aimable Cœur de Jésus, venez vous placer dans mon sein, venez y allumer un amour qui réponde, s'il est possible, aux obligations que j'ai d'aimer mon Sauveur.

« Cœur adorable, aimez-le en moi ce divin Sauveur, autant que vous m'avez aimé en lui; faites que je ne vive plus qu'en lui, que je ne vive plus que pour lui, afin qu'éternellement je puisse vivre avec lui dans le ciel[1]. »

Le saint religieux vivait réellement dans une union intime avec le Cœur de Jésus. C'est là, dans ce sanctuaire de la grâce, qu'il puisait le secret de toucher, et la force pour s'élever à une éminente perfection.

[1] Sermon pour le jour de la Fête-Dieu.

CHAPITRE NEUVIÈME

PROGRÈS DU P. DE LA COLOMBIÈRE DANS LA PERFECTION SES RAPPORTS AVEC LA B. MARGUERITE-MARIE

(1677-1678)

Crescamus in illo per omnia qui est caput.
(Éphés., IV, 15.)

Croissons de toutes manières dans le Christ, qui est notre chef.

Dans la multitude de ses occupations, le P. de la Colombière ne perdait pas de vue l'œuvre de sa sanctification personnelle. Il continuait à gravir la montagne de la perfection. Il puisait à deux sources principales l'élément de vie qui entretenait sa vigueur spirituelle. La première était l'exacte observance de ses règles, auxquelles il était fidèle dans le palais de Saint-James comme dans la cellule d'une maison professe.

« La parfaite observance des règles, disait-il, est en vérité une source de bénédictions : les miennes

sont tout mon trésor, et j'y trouve tant de biens renfermés, qu'il me semble que quand je serais tout seul dans une île au bout du monde, je me passerais de toute autre chose, et je ne désirerais pas d'autre secours, pourvu que Dieu me fît la grâce de les bien observer. O saintes règles! Bienheureuse est l'âme qui a su vous mettre dans son cœur et connaître combien vous êtes avantageuses [1]! »

« Que nous sommes obligés à Dieu, disait-il encore, de nous avoir donné une règle pour toute notre conduite! Que nous sommes aveugles quand nous croyons que, nous éloignant de cette règle, nous trouverons quelque chose de meilleur! Croyez-moi, tout notre bonheur est attaché au respect que nous aurons pour les plus menues ordonnances. Les esprits libertins (les esprits forts) regardent cela comme une gêne, comme une torture. Mais il y a un trésor caché dans cette exacte fidélité, une certaine abondance de douceur; et quand on le fait avec amour, une espèce de liberté, mille fois plus agréable que les faux plaisirs des personnes déréglées [2]. »

Il s'exprime avec trop de conviction et de chaleur pour qu'on ne soit point persuadé qu'il faisait ce qu'il recommandait si vivement aux autres, et qu'il avait expérimenté par lui-même le bonheur que l'âme religieuse goûte dans l'observance de sa règle et de ses vœux.

On sait, d'ailleurs, qu'il s'était engagé tout spé-

[1] Lettre CIV.

[2] Lettre CV..

cialement à pratiquer les règles de son Ordre, et la délicatesse de sa conscience, la pureté de son âme, nous répondent de sa fidélité.

La seconde source de grâces où il puisait la force de soutenir ces luttes généreuses, dont la perfection était le but, et où il trouvait la fécondité pour son ministère apostolique, c'était la dévotion au Cœur de Jésus. Heureux de s'être consacré à ce Cœur aimable du Sauveur, il l'aima de plus en plus, et se crut obligé de le faire connaître et aimer. Il se vit inondé de grâces, et il ressentit l'influence de la vertu divine d'une manière si sensible, qu'il en était confondu. Déjà, lorsqu'il était à Paray, il avait remarqué combien Dieu bénissait ses travaux, et cette pensée l'encourageait puissamment.

C'est pendant sa retraite de 1677 qu'il examine et met à découvert l'état de son âme. En parcourant les réflexions et les résolutions qu'il a écrites, nous pouvons assister au travail secret qui se faisait en lui. Il constate d'abord qu'il est dans une disposition opposée à celle où il était deux ans auparavant. La crainte des pièges de la vie active l'éloignait de l'action; et à cette heure sa crainte était dissipée, il se sentait porté à travailler à la sanctification des âmes.

Il reconnaît ensuite qu'il y a en lui beaucoup moins de penchant pour la vaine gloire. Les emplois éclatants ne le touchent plus comme autrefois; il est moins sensible à l'estime et aux louanges des hommes. Cette tentation, qui lui ôtait le courage d'agir et le portait à vivre dans la solitude, le met-

tait dans l'impossibilité de faire un grand bien. Maintenant il en est maître.

Il rappelle à cette occasion un entretien qu'il eut avec une personne pieuse, qu'il ne désigne pas, mais qu'on peut facilement reconnaître : « Cette personne me dit que, pendant qu'elle priait Dieu pour moi, Notre-Seigneur lui avait fait entendre que mon âme lui était chère et qu'il en avait un soin particulier. — Hélas! répondis-je, comment cela peut-il s'accorder avec ce que je sens en moi-même. Notre-Seigneur aimerait-il une personne aussi vaine que je le suis, une personne qui ne cherche qu'à plaire aux hommes, qu'à s'en faire considérer; une personne toute remplie de respects humains? — O mon Père, me répliqua-t-on, tout cela n'habite point en vous. » Cette parole me calma, et comme je commençai à me troubler moins de ces tentations, aussi commencèrent-elles à s'affaiblir et à être moins fréquentes. »

Ce qui l'animait encore dans les travaux du saint ministère, c'était le souvenir des paroles que la B. Marguerite-Marie lui avait laissées par écrit à son départ de France. Voici ce billet précieux :

« 1° Le talent du P. de la Colombière est d'amener les âmes à Dieu; c'est pourquoi les démons feront tous leurs efforts contre lui. Même des personnes consacrées à Dieu lui donneront de la peine et n'approuveront pas ce qu'il dira dans ses sermons pour conduire les âmes à Dieu. Mais la bonté du Seigneur dans ses croix sera son soutien autant qu'il se confiera en lui.

« 2° Il doit avoir une douceur compatissante pour les pécheurs, et ne se servir de la force que lorsque Dieu le lui fera connaître.

« 3° Qu'il ait grand soin de ne pas tirer le bien de sa source. Cette parole est courte, mais elle contient beaucoup. Dieu lui en donnera l'intelligence selon l'application qu'il y fera. »

Sans comprendre d'abord le sens de ce billet prophétique, un peu obscur, comme tout ce qui cache l'avenir, le P. de la Colombière l'avait religieusement conservé, et il vit peu à peu les événements justifier la sagesse de ces avis. Il l'affirme dans le journal de sa retraite, et surtout dans une lettre à la Mère de Saumaise que nous citerons de préférence.

Londres, 7 février 1677. « Vous serez bien aise d'apprendre que le billet que vous me donnâtes à mon départ était rempli de presque autant de mystères que de paroles. Je n'en ai compris le sens que dans une retraite que je fis il y a dix jours. Mais il est vrai que Notre-Seigneur n'avait rien laissé à dire, et qu'il y avait des préservatifs contre tous les maux qui me pouvaient arriver. Tout est accompli, à la réserve de la persécution dont il est parlé au premier article, et qu'une personne consacrée à Dieu doit me susciter. Car, pour celles du démon qui sont prédites au même point, il est vrai qu'il n'y a sortes de pièges qu'il ne m'ait tendus.

« Le deuxième et le troisième article étaient de la dernière conséquence pour le repos de ma vie et pour ma perfection. Je m'imaginai d'abord, et je l'ai cru pendant trois mois, que ce n'étaient que des avis

généraux qui s'étendaient à toute la vie; mais j'ai connu que c'étaient des conseils pour des occasions présentes, et des remèdes contre des pensées et des desseins qui me troublaient et étaient fort opposés à ceux de Dieu.

« Le dernier surtout, que je n'avais jamais pu comprendre, s'ouvrit tout d'un coup à mon esprit avec une si grande clarté, qu'il n'y avait rien au monde de plus net. »

Le cinquième jour de sa retraite il comprit enfin ce que voulaient dire ces mots : *ne pas tirer le bien de sa source.* Dieu lui demandait le sacrifice d'une pension qu'il recevait de sa famille, et qui pouvait lui être d'un grand secours dans les circonstances extraordinaires où il se trouvait. Un vœu spécial limitait, d'ailleurs, l'usage et déterminait l'emploi de cet argent; bien plus, il refusait d'acheter une montre anglaise que son frère désirait, *parce qu'il ne pouvait*, disait-il, *disposer de rien.*

Malgré ces précautions, il lui parut que cette pension blessait la délicatesse et la perfection de la vie religieuse. Dieu voulait que son âme fût dans un dépouillement absolu, et le saint religieux, suivant l'inspiration d'en haut, renonça généreusement à cette pension, et éprouva une grande joie d'avoir rencontré la pensée de Dieu sur lui. Aussi il ajoutait dans la lettre que nous avons citée :

« Je ne vous dis pas tous les trésors que j'ai découverts dans ce petit mémoire, je serais trop long. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, si c'est le mauvais esprit qui l'a dicté, il est entièrement con-

traire à lui-même, vu que j'y ai puisé de si grands secours contre ses attaques, et qu'il fait sur moi tous les effets que le Saint-Esprit a coutume de produire[1]. »

Le sixième jour de sa retraite, considérant le vœu particulier qu'il avait fait d'observer toutes ses règles, il remercie Dieu qui lui a inspiré la pensée de prendre cet engagement, qu'il renouvelle de tout son cœur.

Le dernier jour, un grand sentiment de confiance en Dieu envahit son âme et lui cause une immense joie. Il voit dans le billet de la sœur Marguerite-Marie que le Seigneur promet d'être sa force *selon la confiance qu'il aura en lui*, et il s'écrie : « Vous serez donc ma force, ô mon Dieu, vous serez mon guide, mon directeur, mon conseil, ma patience, ma science, ma paix, ma justice, ma prudence. J'aurai recours à vous dans mes tentations, dans mes sécheresses, dans mes dégoûts, dans mes ennuis, dans mes craintes, ou plutôt, je ne veux plus craindre ni les illusions, ni les artifices du démon, ni ma propre faiblesse, ni mes indiscrétions, ni même ma défiance. Car vous devez être ma force dans toutes mes croix, vous me promettez que vous le serez à proportion de ma confiance; et ce qui est admirable, ô mon Dieu, c'est qu'en même temps que vous mettez cette condition, il me semble que vous me donnez cette confiance[2]. »

[1] Lettre du 7 février 1677.

[2] Retraite de 1677.

Le fruit de cette retraite fut un accroissement de zèle et de générosité : il ressentit un plus grand amour pour Jésus-Christ, son chef et son modèle, et il promit de vénérer d'une foi plus vive l'adorable Eucharistie, de promouvoir autant qu'il le pourrait la dévotion au sacré Cœur de Jésus.

Alors il cite tout au long la révélation mémorable que la sœur Marguerite-Marie lui avait communiquée à Paray, et que nos lecteurs n'ont pas oubliée. Il termine cette retraite par une donation entière de lui-même à ce Cœur aimable, lui abandonnant le mérite et la satisfaction de tous les actes de vertu et de toutes les bonnes œuvres qu'il pourra pratiquer jusqu'au dernier moment de sa vie.

« Cœur sacré de Jésus, s'écrie-t-il, apprenez-moi le parfait oubli de moi-même, puisque c'est la seule voie par où l'on peut entrer en vous. Puisque tout ce que je ferai à l'avenir sera à vous, faites en sorte que je ne fasse rien qui ne soit digne de vous. Enseignez-moi ce que je dois faire pour parvenir à la pureté de votre amour, duquel vous m'avez inspiré le désir. Je sens en moi une grande volonté de vous plaire et une grande impuissance d'en venir à bout sans une lumière et un secours très particulier que je ne puis attendre que de vous. Faites en moi votre volonté, Seigneur; je m'y oppose, je le sens bien, mais je voudrais bien ne pas m'y opposer; c'est à vous à tout faire, divin *Cœur de Jésus-Christ, vous seul aurez toute la gloire de ma sanctification si je me fais saint*. Cela me paraît plus clair que le jour, mais ce sera pour vous une grande gloire, et c'est

pour cela seulement que je veux désirer la perfection. »

Ainsi l'oubli de lui-même, cet abandon à Dieu sans réserve qui lui a fait peur si longtemps, lui paraissent moins difficiles. Il entrevoit en quoi consiste cet état parfait d'une âme qui n'a plus de réserve pour Dieu, et il y parviendra avec le secours de la grâce. Il se sent tout heureux de l'entière liberté de son cœur, d'être au service du Roi des rois, honneur bien préférable à la faveur des princes de la terre; enfin il renouvelle son engagement de travailler à établir le culte du sacré Cœur.

Un changement admirable s'était fait dans son intérieur. Les dispositions que nous offre cette seconde retraite sont bien plus parfaites que celles de la première. Alors il redoutait les fatigues de cette lutte continuelle de l'esprit contre les sens ; cette vigilance de tous les instants contre les surprises de la vaine gloire lui semblait accablante ; cette nécessité de vivre au milieu des existences mondaines, agitées de mille passions, lui paraissait incompatible avec le recueillement, et, au milieu de ces tristes pensées, il laissait échapper ce cri douloureux : « *Tædet me vitæ meæ :* J'ai la vie en dégoût. »

Maintenant ce découragement est passé... Jésus-Christ, à qui il s'est donné sans partage, a changé son cœur; il l'a dilaté et fortifié en même temps contre les séductions de l'amour-propre. Grâce aux conseils que Dieu lui avait adressés par l'intermédiaire de sa fidèle servante, il a cherché dans le Cœur de Jésus ces puissants secours qui l'ont élevé

au-dessus des dernières faiblesses de la nature ; et, affranchi de toute crainte, libre de tout sentiment pusillanime, il s'élance courageusement dans la carrière ouverte devant lui.

Puissent les hommes apostoliques, tous ceux qui travaillent au salut des âmes, comprendre cette grande leçon ! S'ils veulent réussir dans l'œuvre sainte et sublime de la conversion des pécheurs, qu'ils commencent par faire régner Jésus-Christ en eux-mêmes sans nul partage, alors ils auront part aux magnifiques promesses du Cœur sacré, et ils soumettront les âmes à sa douce et heureuse domination.

Désormais le P. de la Colombière est prêt à tout entreprendre, à tout souffrir pour la gloire de Dieu. Il unit au zèle le plus actif le recueillement profond d'une âme à qui Dieu est toujours présent. La B. Marguerite-Marie ne cesse de prier pour lui et de lui envoyer les conseils inspirés par Dieu même, et il trouve dans ces avis une véritable direction pour sa conduite. Ainsi le billet prophétique qui lui fut remis à son départ prédisait tout à la fois les événements et indiquait la conduite à tenir.

Le P. de la Colombière était averti de se préparer à souffrir la contradiction, et il fut en effet inquiété au sujet de sa manière de prêcher. Avait-il donné lieu à cette critique ? Non, assurément. Nous avons tous les discours qu'il donna pendant son séjour en Angleterre, et ils sont irréprochables sous le rapport de la doctrine.

Quelle était donc cette personne, ou ces personnes

consacrées à Dieu qui devaient lui donner de la peine et n'approuvaient pas ce qu'il disait dans ses sermons pour conduire les âmes à Dieu ? Il y avait à Londres, pour les religieux de la Compagnie, un supérieur et un provincial, de qui dépendait le P. de la Colombière; et si sa manière de prêcher eût été répréhensible, il aurait été averti charitablement, et l'obéissance du religieux eût bien vite cédé aux avis ou aux ordres de l'autorité.

Ce n'est pas non plus un religieux bénédictin : l'ordre de Saint-Benoît vivait en bon accord avec les PP. de la Compagnie. Il paraît probable que c'était un prêtre séculier, peut-être quelque esprit imbu des idées jansénistes, qui aura été choqué d'entendre le jésuite français exalter la bonté et la clémence du Sauveur des hommes, porter les âmes à l'amour, à la confiance et à la fréquentation des sacrements.

Ce qui confirmerait cette supposition [1], c'est que

[1] On sait que Louis Stuart, duc de Richmond et de Lennox, plus connu sous le nom de lord d'Aubigny, était disciple de Saint-Cyran. Ce qui ne l'empêcha pas d'être grand aumônier de la reine Catherine. Il mourut en 1672. Il n'était sans doute pas le seul à partager ces erreurs. Le jansénisme avait fait invasion dans la haute société, et le P. de la Colombière convertit une grande dame de la cour qui avait les préjugés de la secte.

Dans les mémoires du P. R. Rapin, S... J., il est fait mention de deux dames anglaises, lady Hamilton et lady Muschery, réfugiées à Paris et dirigées par un prêtre nommé Collogham, imbu des doctrines jansénistes. On voit également que les deux filles de lord et de lady Muschery, devenus en 1632 comte et comtesse de Clancarthy, furent élevées chez les religieuses de Port-Royal jusqu'au rétablissement de Charles II.

le P. de la Colombière prêchait en français; il fallait donc que son critique possédât également l'usage de cette langue étrangère.

Supposons qu'un ecclésiastique anglais ait fait ses études théologiques en France, qu'il y ait vécu un certain temps en rapport avec des jansénistes; à son retour en Angleterre il va entendre le prédicateur français, un de ces jésuites regardés par la secte comme des adversaires implacables. Cet ecclésiastique entend bien des propositions contraires à ses idées. De là un mécontentement qu'il ne craint pas d'exprimer tout haut. Il critique en public et en particulier les discours qu'il a entendus. Peut-être fait-il partager à d'autres sa manière de voir. Nous avons ainsi l'explication des persécutions qu'eut à supporter le prédicateur de la duchesse d'York.

Il ne fut pas le seul à éprouver la contradiction. Le P. Lourenso, confesseur de la reine, ce saint religieux, qui ne vivait que pour aimer Dieu, malgré sa haute vertu et sans aucune faute de sa part, fut deux fois soumis à des épreuves qui eussent fait chanceler une âme moins généreuse dans sa vocation. Mais l'homme de Dieu se laissa maltraiter et humilier sans faire entendre un seul mot de plainte, ni chercher à se justifier [1].

Ayant reconnu combien les conseils de la sœur Marguerite-Marie lui étaient utiles, le P. de la Colombière ne cessa de lui demander le secours de ses lumières et d'entretenir des rapports avec elle par le canal de sa supérieure.

[1] Ménologe. Assistance du Portugal, 28 mars.

Le 20 novembre 1676, il écrivait de Londres : « On ne trouve point ici de filles de Sainte-Marie, et beaucoup moins encore de sœur Alacoque ; mais on trouve Dieu partout quand on le cherche, et on ne le trouve pas moins aimable à Londres qu'à Paray. Je le remercie de tout mon cœur de la grâce qu'il me fait d'être dans le souvenir de cette sainte religieuse ; je ne doute pas que ses prières ne m'attirent de grandes grâces. Je tâcherai de faire un bon usage des avis que vous me donnez par l'écrit, et surtout de celui que vous marquez avoir été confirmé dans la dernière solitude... »

Londres, 3 *mai* 1677. « Je me réjouis avec notre sœur Alacoque du sacrifice qu'elle a fait à Notre-Seigneur et des marques d'approbation que Dieu lui en a données. Dans le dernier billet de la sœur Alacoque, il me semble que j'ai tout bien compris, excepté ce dernier mot : *sans réserve*. Cela est d'une si grande étendue, que je crains extrêmement de ne point remplir ce conseil. »

Londres, 25 *novembre* 1677. « Le billet de la sœur Alacoque me fortifie beaucoup et me rassure sur mille doutes qui me viennent tous les jours. Je suis bien en peine sur ce qu'elle désire de moi, et ne sais que lui répondre. Le bon Dieu ne se découvre pas à moi comme à elle, et je suis bien éloigné de la conseiller en rien. Néanmoins, pour contenter son humilité, je lui écrirai aujourd'hui.

« Que de joie me cause tout ce que vous me dites de cette sœur ! Que Dieu est admirable, mais qu'il est aimable dans ses saints ! Je ne saurais la plaindre

dans son mal ; il me semble que les coups que l'on reçoit de la main de Dieu sont plus doux mille fois que les caresses qui nous viennent de la main des hommes. »

Londres, 30 *avril* 1678. « Je vous remercie très humblement de la lettre de la sœur Alacoque ; je lui ferai réponse, et si vous le jugez à propos, vous la lui rendrez, sinon vous ferez ce qu'il vous plaira. Je suis fort édifié de tout ce qu'elle m'écrit, et me confirme si fortement dans la foi des choses que Notre-Seigneur lui découvre, soit du passé, soit de l'avenir, que je pense que je n'ai plus de mérite à croire. »

Londres, 9 *mai* 1678. « Il faut nécessairement se remettre du succès à Celui qui en peut donner un bon à mes peines, selon le salutaire avis de la sœur Alacoque. J'en ai reçu d'elle trois ou quatre qui me servent de règle pour ma conduite, et qui font tout le bonheur de ma vie. Dieu soit béni éternellement qui daigne nous éclairer, nous, pauvres aveugles, par les lumières des personnes qui communiquent plus intimement avec lui. »

Londres. « Je répondrai volontiers à la lettre de notre sainte sœur Alacoque, laquelle m'a extrêmement édifié. Mais je me sens incapable de lui dire quelque chose, et je crains si fort d'interrompre ses occupations intérieures, que je ne me puis résoudre à suivre en cela mon inclination. Je la trouve si savante et si éclairée, et d'ailleurs je suis persuadé que Dieu se communique à elle d'une manière toute particulière... Elle me parle d'un second sacrifice que Dieu

demande d'elle, qui est le soin du corps et de la santé ; pour moi, je tiens ce sacrifice encore plus parfait que celui des prières, parce qu'il est fort humiliant. »

Londres, 27 *juin* 1678. « La lettre de notre sœur Alacoque m'a causé beaucoup de confusion. Mais je ne saurais assez vous faire comprendre combien ses avis me sont venus à propos. Quand elle aurait lu dans le fond de mon âme, elle n'aurait rien pu me dire de plus précis. Je ne sais ce que je vais lui répondre : j'espère que Notre-Seigneur me l'inspirera. »

Ces citations, un peu longues peut-être, nous ont paru dignes d'intérêt. Elles nous font connaître les rapports de ces âmes saintes, et l'estime réciproque dont elles s'honoraient l'une l'autre. Ces lettres peignent au naturel les sentiments du P. de la Colombière. Nous voyons son humilité, sa défiance de lui-même, sa tendance à la plus haute perfection et son respect pour les vertus et les lumières de la B. Marguerite-Marie. Elle, de son côté, continuait à réclamer la direction de celui que Dieu lui avait donné pour guide et pour appui ; et nous pouvons juger avec quelle prudence, quelle mesure et quel esprit surnaturel le saint religieux dirigeait sa fille spirituelle.

Nous allons maintenant le voir dans l'action et au milieu de la mêlée, dévoué à tous les labeurs, et, grâce à la vertu divine du Cœur de Jésus, riche des plus beaux succès apostoliques.

CHAPITRE DIXIÈME

TRAVAUX APOSTOLIQUES DU P. DE LA COLOMBIÈRE A LONDRES. — CONVERSIONS QU'IL OPÈRE. — SAINTETÉ DE QUELQUES AMES D'ÉLITE. — IL TOMBE MALADE.

(1677-1678)

Euge, serve bone et fidelis.
Courage, bon et fidèle serviteur.

La vue des maux qui affligeaient l'Église d'Angleterre, le spectacle des âmes privées des secours, qui entretiennent la foi et nourrissent la piété, excitaient toutes les ardeurs du zèle dans le cœur du saint religieux; aussi il semblait se multiplier.

« Il trouva à Londres, dit un auteur contemporain, de nouveaux sujets d'exercer les vertus sublimes de la pratique desquelles il s'était fait, par vœu, une obligation indispensable, et le désir qu'il conçut d'avoir quelque part aux maux qui menaçaient les catholiques d'Angleterre, servit encore

d'aiguillon à son ardeur pour le service de Dieu. Celui qui écrira ses actions ne sera pas en peine de soutenir son ouvrage par de grandes choses, s'il raconte les effets de son zèle, de sa prudence et de sa piété; s'il parle des apostats qu'il a ramenés à l'Église, des catholiques qu'il a tirés du grand monde, des impies qu'il a touchés ou convaincus par ses discours pleins de force et de sagesse. Ses entreprises, ses succès, toute la suite de son ministère fournira une belle matière à son historien. »

Malheureusement cette histoire n'a pas été écrite à l'époque où il eût été facile de se procurer les documents ou d'interroger des témoins. Mais dans ces paroles d'un contemporain on entrevoit combien grands furent les travaux de l'homme apostolique.

Essayons de dire quelque chose des œuvres qui remplirent les deux années qu'il passa en Angleterre. Voyons d'abord quelle était la situation des catholiques. Depuis quelque temps, l'Église d'Angleterre était gouvernée par un vicaire apostolique. Le clergé séculier, peu nombreux, exerçait son ministère dans les comtés, ou provinces du royaume. Le clergé régulier se composait de bénédictins, de franciscains et de jésuites. Ces derniers remplissaient les fonctions de missionnaires dans quelques comtés, comme ceux de Chester, d'Hereford, et surtout à Londres.

Il y eut quelquefois entre le clergé régulier et le clergé séculier des divergences d'opinions, et cela ne doit pas étonner dans les temps de persécution,

lorsque la politique se mêlait à la théologie. Les catholiques, pour repousser les accusations des protestants, inclinèrent un peu trop vers les doctrines résumées plus tard dans les quatre articles de l'Église gallicane. Les jésuites, tout en rejetant avec énergie des maximes séditieuses, devaient cependant s'abstenir de tout ce qui était contraire aux droits du saint-siège et aux doctrines romaines.

Les prêtres et les religieux, à cause des lois pénales portées contre eux, vivaient isolés et cachés ; ils pouvaient difficilement se réunir et s'entendre ; de là bien des tiraillements et des malentendus. Le nombre des catholiques, à Londres seulement, pouvait être évalué à trente mille. Plusieurs appartenaient à la haute noblesse. Aussi lorsque l'acte d'exclusion des catholiques, soit du parlement, soit de la présence du souverain, fut adopté, vingt et un lords furent contraints de se retirer, et parmi eux on trouvait les plus beaux noms de l'aristocratie anglaise. La cour présentait un tableau plein de contrastes. La reine d'Angleterre vivait en dehors de toute intrigue et des affaires. Elle mettait tous ses soins à plaire au roi son époux. Quoiqu'elle n'ignorât pas ses infidélités, elle ne lui en témoignait jamais rien ; mais elle eut d'amers chagrins et de cruelles souffrances.

Charles II rendit toujours hommage à sa vertu, et, par un profond sentiment d'estime pour elle, il rejeta les conseils de ceux qui l'engageaient à une séparation.

Très zélée pour la religion catholique, la reine ne manquait à aucun devoir de piété. Elle soulageait

autant qu'elle le pouvait les prêtres et les autres catholiques persécutés pour la religion, mais sans donner ombrage aux protestants.

Il y eut sans doute beaucoup de sympathie entre la reine et la duchesse : elles trouvèrent dans leurs rapports une consolation aux peines de leur situation.

La reine avait pour grand aumônier l'abbé Stuart d'Aubigny, pour chapelain le P. Hudleston, moine bénédictin, ancien volontaire de Charles I[er] et très bien vu du roi. Elle avait pour confesseur un jésuite portugais. Ce fut d'abord le P. Antoine Fernandez, dont la science, la vertu et la prudence, bien connues à la cour de Lisbonne, l'avaient fait choisir par la reine mère pour remplir ces délicates fonctions; mais il mourut à Londres le 13 avril 1674[1]; ensuite le P. Augustin Lourenso, pendant treize années, homme d'une innocence de vie admirable[2].

[1] Contraint de vivre dans un palais, il y mena une vie ni moins crucifiée ni moins pauvre que dans le cloître. Tout ce qui n'était pas strictement nécessaire à sa subsistance était consacré par lui au soulagement des catholiques ruinés et persécutés pour la foi. Les fatigues mêmes de ses voyages ne lui faisaient rien retrancher des rigueurs de la pénitence ni de ses longs entretiens avec Dieu. Le roi avait une si haute idée de sa vertu et de son mérite, qu'il l'entretenait souvent en secret avec une surprenante familiarité, et l'on assure qu'il honora de sa présence les funérailles du saint religieux. (Ménologe, Assistance du Portugal, 1er août.)

[2] Il y avait aussi un Frère coadjuteur, Jean Fernandez, qui était le compagnon du confesseur de la reine. Il fut le médecin, l'infirmier, le consolateur de tous les pauvres catholiques anglais. La plus large part de ce qui lui était donné par la reine pour son propre usage, semblait ne lui avoir été confié que pour eux. Le bon Frère ne goûtait jamais de plus douce joie que quand il

Le palais de Somerset-House était une demeure paisible, connue surtout des malheureux. Ce qui n'empêcha pas, dans les agitations politiques et religieuses, d'infâmes délateurs d'accuser la reine des plus odieuses calomnies. Le palais de Saint-James n'était pas non plus la demeure des plaisirs et de la joie. Le duc d'York était sincèrement catholique, et il avait converti à la foi romaine sa première femme, morte en 1671. Les attaques passionnées dont il était l'objet de la part de l'opposition l'éloignaient peu à peu des plaisirs auxquels se livrait la cour à l'exemple d'un roi voluptueux.

La jeune duchesse — elle avait alors vingt ans — était un modèle de patience et de vertu au milieu des scandales de la cour et des agitations politiques. Elle était mère de deux princesses, nommées Anne et Isabelle; et quoique sa santé eût été éprouvée par la maladie et des vomissements de sang, elle voulut, au risque de la vie, partager constamment les traverses de son époux et les rigueurs de sa destinée, plutôt que de rester en repos quelque part sans lui. De son côté, le duc éprouvait une peine très vive de voir sa chère et douce compagne en quelque sorte martyre de son affection pour lui. Il se reprochait vivement d'augmenter les souffrances de sa vertueuse épouse par les désordres de sa conduite. Mais le temps arrivait enfin où la pieuse duchesse allait obtenir la satisfaction de voir le duc rivaliser de vertu avec elle et expier les fautes de sa vie passée.

lui était permis de se réduire en leur faveur aux plus dures privations de la faim et de la pauvreté.

Tel était le théâtre sur lequel le P. de la Colombière devait exercer son zèle. Interrogeons maintenant la correspondance intime du Père, et, malgré les réserves et les réticences de son humilité, nous découvrirons quelques faits intéressants.

« J'ai beaucoup de bonnes œuvres en main, écrivait-il, qui toutes regardent ou la conversion ou la sanctification des âmes; je me sens un zèle beaucoup plus grand pour aider celles qui veulent tendre à la perfection et pour donner ce désir à celles qui ne l'ont pas. »

« Il y a dans cette cour une jeune veuve d'environ vingt-sept à vingt-huit ans, qui, parmi la corruption presque universelle, a conservé une réputation entière, quoique sa beauté et son esprit l'aient exposée aux plus fortes tentations. Cette dame, qui est de la première qualité, ne manque jamais de venir à mes sermons et d'y verser des larmes à la vue de tout le monde. Elle a des désirs de se donner à Dieu très fréquents, et même de tout quitter; mais elle est riche, elle est dans l'éclat, elle ne peut encore se résoudre de renoncer à la vanité.

« Elle a un naturel admirable, je l'exhorte vivement, elle m'écoute avec plaisir, mais je ne vois pas que j'avance; elle admire la vertu, mais elle n'a pas la force de l'embrasser. Je ne vais la voir qu'avec une grande répugnance; j'y vais toutefois parce que j'en ai ressenti de semblables à l'égard d'autres personnes que Dieu a enfin ramenées...

« Je crains seulement de perdre un temps que je pourrais bien employer ailleurs. Si cette dame fai-

sait quelque chose pour Dieu, ce serait un grand exemple, car assurément il n'y a aucune femme en toute cette cour qui lui puisse être comparée pour les belles qualités du corps et de l'esprit. Priez un peu le bon Dieu pour cela[1]. »

« Je ne doute pas, disait-il dans une lettre, qu'après Pâques je n'aie le plaisir de voir la dame dont je vous avais fait plainte, dans le chemin où je la souhaite. La dernière fois que je lui parlai chez elle, elle pleura amèrement sur la résistance qu'elle fait à Dieu, m'assurant qu'elle ne croyait pas que Dieu eût jamais mieux convaincu personne de la vanité du monde et des obligations que nous avons d'être à lui. C'est assurément une très belle âme jointe à tous les avantages extérieurs (du corps, d'esprit et de fortune) qui peuvent rendre son exemple utile à toutes sortes de personnes[2]. »

Cette dame, dont les hésitations et le manque d'énergie n'avaient point lassé la charité du zélé religieux, devait enfin céder à ses pieuses exhortations. Après avoir été l'objet des poursuites de la miséricorde divine, elle eut le bonheur de se rendre à son appel !

« Je fus encore hier au soir avec la dame dont je vous ai parlé. Il est étrange que le démon se serve pour l'arrêter d'un certain faux respect qu'on lui a inspiré pour le corps de Jésus-Christ. Cela lui donne un si grand éloignement de la communion, que c'est

[1] Lettre XXXVIII.
[2] Lettre XXXVI.

la seule chose qu'elle craint dans une vie dévote. Comme je voulais qu'elle me promît de recevoir le corps de Jésus-Christ tous les quinze jours au moins durant trois mois, là-dessus elle me témoigna une si grande peine qu'elle me fit compassion ; elle alla jusqu'à me dire que tout ce que j'exigeais d'elle ou que je pourrais exiger n'était rien en comparaison, et que je lui perçais le cœur en lui faisant cette demande. Cependant je tins bon, et elle me le promit. Je la recommande extrêmement à vos prières.

« Je ne sais à quoi il tient qu'elle ne soit toute à Dieu ; elle n'est retenue que par des illusions, car c'est merveille de voir les admirables dispositions où elle est à l'égard de toutes les choses de la terre. Il me semble que je sens la crainte que le démon a de sa conversion entière. Il n'y a plus que lui qui s'y oppose, car je ne trouve presque rien en elle qui y résiste [1].

« Je vois enfin la duchesse X [2], dont je vous ai écrit si souvent, tout à fait convertie. Notre-Seigneur lui a envoyé ces jours passés une maladie de vingt-quatre heures, où elle a conçu un si grand regret de n'avoir pas tout quitté pour Dieu qu'elle a failli en mourir de tristesse. Elle m'a prié hier de l'aller voir aujourd'hui pour l'entendre en particulier. J'espère que nous allons commencer une vie qui honorera beaucoup Dieu. Elle est tout à fait propre

[1] Lettre XLI.

[2] Après avoir étudié cette époque de l'histoire d'Angleterre, nous croyons qu'il s'agit de la duchesse de Richemond, la célèbre Thérèse-Françoise Stewart, demeurée veuve en 1673.

pour une grande vertu, et je crois que le Seigneur lui a donné les sentiments nécessaires pour lui rendre mes petits conseils fort utiles [1]. »

Une autre dame de grande qualité fut aussi la conquête de son zèle. Il se trouva engagé par une circonstance providentielle à la diriger dans les voies de Dieu. Il se plaignait des lenteurs de la première, la seconde ne lui coûta presque aucun effort. « Tout a été fait dans la première conversation, » disait-il [2].

Elle entra bien vite dans le chemin de la perfection, et elle y marchait à grands pas. Dieu lui donna d'abord de grandes consolations, et lui inspira toutes les démarches capables de la détacher de toutes choses, et même jusqu'à lui ôter l'espérance de se rapprocher de quoi que ce soit [3]. Mais elle éprouva ensuite des peines horribles. Le démon faisait tout son possible pour lui faire perdre courage. Dieu la soutint admirablement par le moyen de son saint directeur.

Le P. de la Colombière, comme saint François de Sales, avait un talent tout particulier pour inspirer la piété et l'amour de la perfection chrétienne aux personnes du monde, même à celles qui appartenaient aux premiers rangs de la société. Son attrait était de porter les âmes aussi haut qu'il plaisait à Dieu de les faire monter. Il avait un tact admirable pour seconder les opérations de la grâce, et il conseillait volontiers la vie religieuse aux âmes dési-

[1] Lettre LVIII.
[2] Lettre LXX.
[3] Elle fit sans doute le vœu de chasteté.

reuses de la perfection. On vit éclore ainsi une foule de vocations.

Il y avait à Londres une jeune veuve âgée d'environ trente ans, d'une santé médiocre, de beaucoup d'esprit et de courage, mais sans fortune. Depuis plus d'un an elle se sentait pressée de se retirer quelque part dans un désert pour y mener une vie pénitente et solitaire. Comme le P. de la Colombière avait souvent rejeté la proposition qu'elle lui en faisait, elle lui déclara qu'elle se sentait si fortement attirée à quitter le monde et à passer ses jours dans la pénitence, qu'elle le suppliait de prendre garde, en lui résistant, de s'opposer à la volonté de Dieu.

Le Père s'efforça de lui démontrer que ce projet n'était point praticable ; mais, la voyant résolue, il crut qu'il y avait un autre parti à prendre si elle avait envie de faire quelque chose pour Dieu. Il lui proposa donc d'aller se présenter à quelque monastère de France pour y servir en qualité de simple servante, garder les troupeaux à la métairie ou remplir quelque autre emploi de ce genre, sans se faire connaître à l'exemple de quelques saints.

Cette proposition, faite plutôt pour l'éprouver et entretenir sa ferveur, fut acceptée avec joie ; aussitôt cette généreuse chrétienne pria le Père de lui indiquer les moyens de réaliser ce dessein. Voici ce qu'il disait de cette personne dans une lettre confidentielle :

« Elle est Française, et, depuis un an et demi que je la connais, elle a toujours suivi fidèlement mes conseils, travaillant à mortifier ses passions, à ré-

primer l'ardeur de son caractère et montrant un courage extraordinaire que les épreuves n'ont point ébranlé. »

Il priait ensuite la supérieure à qui il s'adressait de lui donner son avis, et il ajoutait :

« Croyez-vous que le Seigneur voulût renouveler de nos jours les exemples de ces grandes âmes que nous admirons dans les premiers siècles de l'Église[1]? » Cette dame en avait toutes les vertus. Elle quitta Londres au mois de juillet 1678, traversa la France pour se rendre à Paray, au couvent des Ursulines, où l'on avait promis de la recevoir comme servante.

Dans la lettre que l'inconnue devait remettre à la mère de Saumaise, alors à Moulins, le Père disait :

« Si par aventure vous voulez la retenir en chemin, je lui ai ordonné de vous obéir en tout. Vous serez peut-être étonnée que j'aie si fort précipité cette affaire; mais je n'en appréhende nullement les suites, après les précautions que j'ai prises suivant votre conseil. »

Il faisait ensuite l'éloge de cette généreuse chrétienne résolue à tout souffrir. Il voyait les meilleurs gages de sa persévérance dans ses précédentes épreuves. Elle avait supporté de grandes croix dans sa famille; « elle avait fait tous les sacrifices qu'il lui avait conseillés sans jamais reculer, et lorsqu'il a été question de se vaincre, elle l'a toujours fait avec une résolution merveilleuse[2]. » Nous verrons, dans

[1] Lettre LXV.
[2] Lettre LXVII.

la suite de ce récit, qu'elle était vivement appelée de Dieu.

Une autre vocation extraordinaire fut celle d'un jeune Anglais, âgé de vingt-quatre ans, qui était dans le commerce. Il vint un jour trouver le Père pour le consulter sur un dessein qu'il avait de quitter le monde et d'aller passer ses jours dans des pays inconnus, demandant l'aumône et pratiquant toutes sortes d'austérités que la force de sa jeunesse et une robuste santé lui permettaient.

Le Père lui conseilla de ne rien précipiter. Il voulait le mieux connaître avant de lui donner son avis. Il lui traça quelques règles de conduite pour éprouver sa docilité, et le jeune homme prit un si grand goût pour l'obéissance qu'il ne voulut plus se conduire que par elle. Il ne songea plus à son dessein, mais seulement à s'avancer dans la vertu.

Dieu, qui aime les âmes généreuses, lui accorda le don d'une oraison sublime, où il recevait tous les jours des lumières si remarquables et si profondes sur la pratique des plus excellentes vertus, que le P. de la Colombière en était dans l'admiration. Il devint plus tard un saint religieux.

Le serviteur de Dieu assistait aussi les mourants, et on peut dire : Heureux ceux qui expiraient, ainsi soutenus par ses exhortations! Il leur inspirait les plus beaux sentiments. Il rapporte lui-même les faits suivants, dont il a été témoin :

Un homme près d'expirer, entendant autour de lui les sanglots de quelques personnes qui ne pouvaient retenir leurs larmes, les regarda d'une ma-

nière qui semblait leur reprocher leur faiblesse et leur peu de foi, et ensuite, avec un air sévère et tranquille : « Est-il possible, leur dit-il, qu'on m'aime si peu, qu'on ne prenne aucune part à ma joie et qu'on ne puisse se réjouir avec moi de mon bonheur?... Pourquoi pleurer, ajouta-t-il en montrant le ciel avec la main, c'est là-haut que nous allons. »

D'autres défendaient à leurs amis de solliciter de Dieu la prolongation de leur vie, et eux-mêmes ne faisaient aucune prière pour recouvrer la santé, tant ils avaient hâte d'aller au ciel. Quelques-uns, revenant comme par miracle du sein de la mort, ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes ni se consoler de ce qu'un si grand bien leur était différé. Ils avaient appris de leur saint directeur à placer leur trésor là où étaient les affections et les désirs de leurs cœurs.

Le serviteur de Dieu avait la consolation de voir ses travaux couronnés de ces succès que les saints ambitionnent; il sauvait des âmes, il convertissait des pécheurs, il rencontrait des âmes choisies qui ne refusaient rien à Dieu et dont, selon son expression, il *faisait ce qu'il voulait*, c'est-à-dire qu'elles suivaient fidèlement sa direction et ses conseils. Alors elles volaient, ailes déployées, jusqu'aux sommets de la perfection chrétienne.

Parmi ces âmes d'élite nous ne devons pas oublier la pieuse duchesse d'York. Marie Béatrix avait choisi le P. de la Colombière pour le directeur de sa conscience, et tous les huit jours elle venait rece-

voir les conseils et les exhortations de l'homme de Dieu.

Elle avait besoin d'un tel soutien. Sa situation élevée et brillante cachait bien des peines et des amertumes. Elle avait connu les tortures de la jalousie ; ses premiers enfants lui avaient été enlevés par la mort, et dans ce malheur elle put voir le châtiment d'une concession arrachée par des raisons d'État, car il lui avait fallu les laisser baptiser dans la religion officielle. De durs ménagements lui furent imposés à l'égard de certaines personnes qu'elle dut recevoir par égard pour le roi [1]. Les mesquines persécutions suscitées contre les catholiques s'ajoutaient à toutes ces tribulations, et la jeune princesse préludait ainsi à la pratique de la générosité, de la patience et de la mansuétude, dont elle devait être un admirable modèle.

Elle apprit de son saint directeur à puiser dans les pensées de la foi la force et la consolation. Et tel fut le secret de cette conduite pleine de sagesse, louée par ses ennemis eux-mêmes.

Le plus méprisable des écrivains vendus à la faction orangiste, Burnett, traçant le portrait de Marie Béatrix, a dit : « Elle se comporta avec une grande sagesse; elle était si affable, elle paraissait si vertueuse et si innocente qu'elle captiva l'estime et l'affection générales [2]. » Ce que l'auteur anglais appelle

[1] Comme la duchesse de Portsmouth et la duchesse de Claveland.

[2] Il est vrai que, loin d'attribuer cette incomparable pureté aux principes d'une solide piété, il en fait honneur à l'hypo–

innocence était une aimable pureté qui rayonnait sur une belle et noble figure.

Son âme fut toujours à la hauteur de ses grandes infortunes. Pendant les dures années de son exil, on admira en elle la sûreté de son jugement, sa force d'âme, sa dignité et sa douceur inaltérable. Louis XIV, après l'avoir vue tenant sa petite cour de Saint-Germain, dit à ses courtisans : « Voilà comme il faut que soit une reine [1] ! »

Le roi de France aurait pu aussi rendre hommage à la chrétienne si grande et si vertueuse. Pendant trente années d'exil, Marie Béatrix fut éprouvée de toutes manières et dans ses affections les plus vives; sa résignation ne se démentit jamais; et telle était l'ardeur de sa foi qu'elle aurait préféré voir mourir son fils plutôt que de le voir monter sur le trône au prix d'une apostasie. L'histoire n'a que des hommages à offrir à une telle mémoire.

Le P. de la Colombière avait donc raison de faire l'éloge de cette princesse dans sa correspondance, et de se montrer plein de dévouement et d'affection pour cette âme si pure et si généreuse.

Le Père avait eu l'occasion de remarquer que les personnes qui lui donnaient le plus de consolations

crisie et au savoir-faire, chose invraisemblable dans une princesse aussi jeune, naïve et expansive comme une enfant. Le calomniateur ne donne aucune preuve à l'appui de ses insinuations méchantes, il tenait moins à prouver qu'à outrager.

[1]. Voyez la *Vie de Marie-Béatrix*, par miss A. Strikland, en anglais. L'auteur, quoique protestant, rend généralement justice à ce beau caractère.

étaient celles qui possédaient un bon jugement et qui avaient une certaine énergie. Ce sont, en effet, des dispositions naturelles qui permettent mieux à la grâce d'agir. Le caractère anglais présente souvent de ces natures loyales, simples et énergiques, où les germes divins trouvent un excellent terrain pour se développer.

Les abjurations se multipliaient sous l'action de la parole du zélé missionnaire. On ne pouvait l'entendre ou s'entretenir avec lui sans être touché de la grâce : la lumière de la vérité pénétrait dans les âmes, et il fallait s'avouer vaincu.

Un jour il écrivait ces mots : « J'ai actuellement cinq personnes qui me viennent pour abjurer l'hérésie. Deux desquelles ont été religieux ; les autres sont deux demoiselles françaises et un jeune Anglais. »

Dans une autre lettre il disait : « J'ai reçu l'abjuration d'une demoiselle qui a été autrefois fort obstinée : priez Dieu pour elle. Il n'y a guère plus de huit jours que j'en avais une autre. » Il y avait à Londres un assez grand nombre de malheureux apostats, que l'orgueil, la soif de l'or et plus encore les convoitises du libertinage avaient arrachés du sein de l'Église catholique.

Il observait sans doute les précautions que la prudence suggère pour s'assurer des véritables sentiments de ces transfuges de la foi. La plupart ont des esprits inconsistants, des intelligences faibles que la passion entraîne ; et l'on doit craindre que cette mobilité même qui les empêche de se fixer dans l'er-

reur, ne les éloigne plus tard de la vérité, quand ils seront sous une influence mauvaise.

Il arriva au P. de la Colombière ce qui était facile à prévoir et ce qui arrive à tous ceux qui s'occupent d'un pareil ministère. Trois ou quatre de ces malheureux apostats convertis, auxquels il avait facilité les moyens de rentrer dans le sein de l'Église, le trompèrent indignement et retournèrent à l'hérésie.

Quand on lui disait de se défier de ces sortes de gens qui voulaient abuser de sa bonté et de sa compassion, il répondait : « S'ils me trompent, ce ne sera jamais qu'une perte d'argent, et s'ils sont sincères je gagnerai une âme à Jésus-Christ. » Et dans la charité de son cœur il n'en restait pas moins disposé à tendre la main à ces infortunés.

En réalité, les conversions au catholicisme furent si nombreuses qu'elles fournirent un des griefs allégués plus tard contre le saint missionnaire; mais nous avons le regret de dire que ce fut un de ces apostats réchauffés dans le sein de sa charité compatissante qui le trahit.

Parmi les sermons du P. de la Colombière il y en a deux qui furent prêchés à l'occasion d'une double abjuration. Le premier [1] est ainsi indiqué dans toutes les éditions : « prêché à l'occasion de l'abjuration du calvinisme par un seigneur de la première qualité. » Quel est-il? Jusqu'à présent l'histoire ne nous a présenté aucun nom que nous puissions offrir avec une entière certitude.

[1] Sermon pour le second dimanche de l'Avent.

Le second sermon[1] fut donné « à l'occasion de l'abjuration du calvinisme par une personne de qualité avec toute sa famille ». Ici encore les documents nous manquent, et nous ne pouvons rien dire sur cette famille qui revenait tout entière à la foi de l'Église romaine[2]. C'est en cette circonstance que dans un beau mouvement oratoire le P. de la Colombière s'écrie :

« Infortunée Angleterre, ne serais-tu point un triste exemple de cette vérité terrible (l'abus des grâces conduit à l'endurcissement). Car sur quel royaume le Ciel a-t-il autrefois versé plus de bénédictions? Quel peuple a jamais donné des preuves d'un plus grand zèle pour la foi et d'une plus grande soumission à l'Église? Parmi tant de grands rois qui t'ont gouvernée, combien en reconnais-tu qui ont renoncé à leur couronne pour l'amour de Jésus-Christ! Pourrais-tu compter les princes et les princesses qui t'ont donné l'exemple de la pauvreté et de la chasteté évangéliques? J'en trouve qui ont été vierges jusque dans le mariage. Toutes tes villes ont donné des martyrs au Sauveur du monde; toutes tes églises ont formé des pontifes d'une vie sainte et apostolique. Le nombre de tes religieux a presque

[1] Sermon pour le troisième dimanche de l'Avent.

[2] Nous ne pouvons indiquer les noms de ces illustres convertis, mais il nous est permis du moins de hasarder quelques conjectures. D'après l'étude de l'histoire, on peut nommer lord Castle maine, que Titus Ouates accusera de s'être fait jésuite-prêtre; sir John Conventry M. P., qui, après avoir été zélé protestant, mourut catholique en laissant une partie de ses biens au collège de Saint-Omer.

égalé la multitude de tes autres habitants; tu n'étais presque plus qu'un grand monastère, tant la plupart de tes sujets montraient d'empressement les uns à donner leurs biens pour fonder des maisons religieuses, les autres à tout quitter pour s'y renfermer. Je ne parlerai pas des honneurs que la Mère de Dieu a reçus des anciens Anglais, je ne rappellerai point qu'ils étaient si dévoués à cette Reine des anges, qu'à cette occasion on l'appelait la dot et le partage de Marie.

« On sait que tu fus la première qui leva l'étendard pour la défense de l'Immaculée Conception, que c'est à toi que la sainte Vierge fit présent de ce scapulaire miraculeux si révéré dans tout le christianisme, toujours regardé par ceux qui ont l'avantage de le porter comme un bouclier impénétrable : il suffit de dire que ta foi n'a pu se contenir dans les bornes que l'Océan semblait lui prescrire, elle s'est répandue au delà des mers; des royaumes entiers que le zèle fécond de tes enfants a engendrés à l'Église catholique, des royaumes entiers te reconnaissent pour leur mère en Jésus-Christ. »

Nul ne contestera assurément au P. de la Colombière un attachement profond pour la grande nation britannique. Il parle en termes éloquents des siècles catholiques de son histoire, et ceux qui ont lu les *Moines d'Occident*, cet ouvrage écrit par un des plus illustres membres de l'Académie française, reconnaîtront que l'orateur sacré n'a rien exagéré dans cette page éloquente. Mais il n'avait pas seulement à glorifier le passé. Il devait expliquer au point de

vue surnaturel, qui est le seul vrai, les causes de la décadence de la nation, et il continue :

« Le ralentissement d'une si grande ferveur est venu d'abord de la fragilité et de l'inconsistance des hommes ; insensiblement on s'est laissé corrompre par l'abondance que le commerce avec l'or et l'argent des pays a apportée, par l'avarice et la volupté. Mais ce relâchement, cette vie molle et voluptueuse a-t-elle pu ne pas irriter le Seigneur ? Et peut-on méconnaître les terribles effets de sa colère dans ces ténèbres épaisses qui nous environnent, dans ce chaos effroyable de croyances différentes, dans cette diversité presque égale de maximes, de sentiments, de préceptes, qui partagent non seulement les villes et les provinces, mais jusqu'aux familles des particuliers, en un mot, dans cette multitude de sectes où chacun méconnaît la sienne, où l'on se défie, où l'on n'ose se fixer, où la plupart ont peu de religion, plusieurs n'en ont aucune ? Je n'attaque ici personne ; mais s'il est vrai qu'il n'y a qu'une voie pour aller au ciel, lorsque chacun s'ouvrira à soi-même un chemin différent, n'est-il pas clair que la plupart s'égareront et se perdront sans ressource ? Mon Dieu ! quand votre justice sera-t-elle satisfaite ? Quand daignerez-vous arrêter un fléau si terrible ? Se peut-il faire que vous voyiez périr tant d'âmes sans en être ému ? Par quelle voie pourrons-nous enfin vous fléchir et vous engager à nous réunir tous dans la même bergerie, comme nous l'avons été durant l'espace de treize ou quatorze siècles[1]. »

[1] Sermon pour le troisième dimanche de l'Avent.

A ces accents émus nous sentons, pour ainsi dire, les ardeurs dévorantes qui consumaient ce cœur d'apôtre. Comme il aurait donné volontiers sa vie pour le salut de cette nation qui lui était chère! Comme il devait supplier le Cœur miséricordieux du Sauveur de la prendre en pitié! Il était donc heureux de recevoir les fils égarés de l'anglicanisme pour les faire entrer dans le bercail.

Nous ne devons pas omettre un autre résultat de son ministère, le grand nombre des vocations religieuses qu'on vit éclore. Il avait établi à Londres même une maison, où vivaient en communauté plusieurs dames veuves ou demoiselles qui observaient les pratiques de la vie religieuse sans en porter le costume. Celles qui voulaient passer en France trouvaient un asile dans le couvent de Boulogne-sur-Mer, fondé exprès pour les Anglaises, et dans les autres monastères du continent, surtout à Gand et à Dunkerque, qui s'ouvraient généreusement pour recevoir ces exilées volontaires.

Nous avons vu toute la charité du P. de la Colombière pour la sœur Marie, cette généreuse inconnue passée en France et devenue une humble sœur domestique chez les Ursulines de Paray. La correspondance du saint religieux nous offre un autre fait de ce genre.

Une Anglaise, élevée en France, fille d'un chirurgien de la reine d'Angleterre et demeurée veuve à l'âge de trente ans, voulut aussi s'expatrier pour être religieuse de Sainte-Marie. Son intention était de mettre en pension dans le même couvent sa fille,

âgée de neuf ans, pour en faire une religieuse, s'il plaisait à Dieu. Le bon et saint prêtre entra dans tous ces détails avec une sollicitude paternelle, et, à son retour en France, il n'oublia pas ses protégées [1].

Ces quelques faits suffisent pour indiquer le genre de ministère qu'il remplissait, mais non l'étendue et la grandeur de ses occupations. Entendons-le nous parler de ses travaux : « Après ce que je vous ai écrit la dernière fois, vous serez étonné d'apprendre que je ne me suis jamais mieux porté que je fais, que je n'ai jamais tant travaillé, ni, par la miséricorde de Notre-Seigneur, avec tant de succès ni de si belles espérances. Notre Dieu donne des bénédictions incroyables aux discours les plus médiocres [2].

« Je vois tous les jours de nouveaux et grands effets de la grâce de Dieu dans les âmes ; je sens pourtant que mon peu de vertu est cause que leurs progrès se font lentement... Ce qui me touche le plus ce sont certaines âmes en qui Dieu fait des merveilles pour la perfection. Louez-en Dieu, je vous en conjure, car en vérité il y a grand sujet : il est partout admirable. *Je ferais un livre des miséricordes dont il m'a rendu témoin depuis que je suis ici* [3].

« Nous avons bien célébré la fête de la Visitation pour le pays où nous sommes. Outre plusieurs personnes qui ont communié, il y a deux demoiselles, d'environ vingt ans, qui ont choisi ce jour pour se

[1] Lettre LXIX.
[2] Lettre XXXVI.
[3] Lettre XLII.

consacrer à Dieu par un vœu de chasteté perpétuelle. Deux jeunes veuves voulaient faire la même chose, mais j'ai jugé à propos de les renvoyer à l'Assomption. Notre-Seigneur m'envoie tous les jours des âmes choisies qui se donnent à lui d'une manière fort généreuse. En voilà trois qui songent à la vie religieuse, et il m'en est venu deux autres depuis quelque temps qui n'en sont pas trop loin, ce me semble... J'entrevois de bonnes affaires pour la gloire de Dieu. Mais au reste je n'y fais rien et je remarque que Notre-Seigneur m'envoie après trois, quatre et cinq mois, des personnes que je n'avais presque osé désirer. Vos prières, s'il vous plaît; car, si vous m'aidez, j'espère que Notre-Seigneur n'aura nul égard à mes péchés et qu'il sera glorifié[1]. »

L'humble apôtre répète dans sa correspondance l'expression de sa confiance dans l'avenir par ces mots significatifs[2] : « J'ai entre les mains les plus belles espérances du monde. »

A ce témoignage du saint religieux, plus porté à diminuer qu'à exagérer les faits, dès qu'il s'agit de sa personne, ajoutons celui de la bienheureuse Marguerite-Marie. Inspirée par l'esprit de Dieu qui l'a conduite dans ses voies extraordinaires, elle a glorifié les travaux apostoliques du vénéré Père. Parmi les invocations des litanies composées par elle en son honneur, elle célèbre *l'apôtre qui a converti les pécheurs*, *attiré les hérétiques à une véritable conversion*, *le bouclier de la foi*, *le marteau des héré-*

[1] Lettre LXVI.

[2] Lettres LXVIII et LXXIII.

tiques, le prédicateur de la pénitence, le saint dont les paroles et les exemples ont conduit les chrétiens dans le chemin du salut.

Enfin nous surprenons un témoignage inattendu, celui de Saint-Évremond, qui, faisant allusion au zèle apostolique du prêtre français, écrivait ces mots : « Le dessein de ma retraite m'est-il venu d'un certain esprit de dévotion inspiré heureusement aujourd'hui à tous nos Français? Je me suis ressenti du mérite édifiant de la conversion des uns et de la sainteté exemplaire des autres. C'est par cette disposition secrète que j'ai suivi le conseil de mettre un temps entre la vie et la mort[1]. »

Le P. de la Colombière a été vraiment un ouvrier infatigable, un moissonneur intrépide dans le champ du Seigneur, et l'on se ferait difficilement une idée de la grandeur de ses travaux apostoliques. Quelque chose cependant aurait manqué à cette existence de dévouement et d'abnégation, s'il n'avait pas eu à souffrir.

La nature ne pouvait résister à ce travail surhumain. Il s'était senti fatigué après le second carême prêché à la chapelle royale, et la veille de l'Assomption de cette même année, les symptômes d'une grave affection, l'hémoptysie, se déclarèrent. On espérait que le repos rétablirait cette poitrine épuisée, et il dut cesser toute occupation.

« J'ai failli mourir d'un nouveau crachement de sang, écrivait-il; j'ai été sur le point de partir pour

[1] Lettre xxxiii de Saint-Évremond à la duchesse de Mazarin.

la France, parce que mes supérieurs d'ici avaient laissé cela à mon choix et que la plupart des gens me le conseillaient. Les médecins m'ont arrêté en disant que je n'étais pas en état de faire le voyage et que je pouvais guérir ici.

« Maintenant je ne sais ce que Notre-Seigneur me prépare : si je dois vivre ou mourir, rester ou m'en retourner, prêcher ou demeurer sans rien faire. Je ne puis ni écrire, ni parler, ni presque prier. Je vois une grande moisson, je n'ai jamais eu tant de désirs, et je ne puis rien faire. La volonté de Dieu soit accomplie, je ne mérite pas de le servir. »

Cependant sa santé parut se rétablir, et ce grave accident, qu'on croyait être mortel, servit à lui rendre sinon une santé entière, au moins telle qu'il pût encore travailler. A ces souffrances physiques se joignaient les peines intérieures qui l'affectaient plus douloureusement. Notre-Seigneur fit voir un jour à la bienheureuse Marguerite-Marie les croix et les peines intérieures que le P. de la Colombière souffrait en Angleterre; et Dieu qui avait uni ces deux âmes généreuses et constantes à remplir ses desseins, Dieu qui avait voulu leur ménager dans cette union spirituelle des secours et des lumières proportionnés à leurs besoins, dicta, pour ainsi dire, à sa fidèle servante quelques lignes qu'elle chargea sa supérieure de faire parvenir au saint religieux.

La mère de Saumaise, ayant gardé le billet, reçut quelque temps après des lettres du Père, qui réclamait instamment des prières. Elle résolut d'envoyer le billet; mais, en le copiant, elle changea quelque

chose, et la Bienheureuse vint l'avertir que *Notre-Seigneur ne le voulait que comme il le lui avait fait écrire*. Et, en effet, les mots substitués aux premiers avaient beaucoup moins de force [1].

Ce billet contenait des choses très consolantes pour le Père; il écrivit qu'il était venu fort à propos, et que sans ce secours il ne savait ce qu'il aurait pu faire. Dieu encourageait aussi son fidèle serviteur.

« C'est merveille, disait le P. de la Colombière, de voir combien d'avantages temporels et spirituels me sont venus par cette maladie... Je ne le saurais assez admirer, ni louer la sagesse et la bonté infinies de Dieu qui fait réussir ses aimables desseins par les mêmes voies qui semblent aux hommes devoir tout détruire. Je n'ai jamais eu tant de joie; jamais je n'ai trouvé Dieu si bon à mon égard que dans le temps où je me suis vu dans le plus grand danger [2]. »

Il dut forcément modérer son zèle; mais Dieu, récompensant la vertu de son serviteur, comblait de ses bénédictions le peu qu'il faisait; et en voyant les résultats heureux et les fruits abondants produits par de si faibles moyens, il se persuadait de plus en plus que ce qui sanctifie les âmes ce n'est pas le travail de l'ouvrier, mais les grâces que le Seigneur lui accorde et dont il bénit ses labeurs.

Il put prêcher le carême de 1678, mais le di-

[1] Voir *Vie de la B. Marguerite-Marie* par les contemporaines, t. I, p. 116.

[2] Lettre LXXIV.

manche de Pâques il eut un crachement de sang qui dura trois jours. A l'entendre parler, « il a fait un si mauvais usage de la santé, qu'il a obligé Dieu à permettre qu'il soit retombé dans les mêmes accidents qui l'ont conduit déjà plus d'une fois si près de la mort[1]. »

Il se remit pourtant quelque peu; toutefois sa poitrine malade trahissait les efforts de son zèle, et il paraissait douteux qu'il pût continuer ses prédications à la chapelle de Saint-James. Aussi s'attendait-il à recevoir au mois de septembre l'ordre de repasser en France. Mais une lettre de la bienheureuse Marguerite-Marie lui apprit que Notre-Seigneur lui préparait de nouvelles fatigues. « Ce qui me fait croire que je serai encore quelque-temps ici, écrivait-il le 19 septembre 1678, c'est qu'il se présente de nouveaux fruits à cueillir et que la sœur Alacoque ne me parle que de nouvelles fatigues. Je reçois votre lettre et le papier écrit de sa main, justement le jour que j'avais parlé au médecin et dans un temps où je me trouvais si abattu et si affaibli, que je me sentais presque incapable pour les travaux que je prévois l'année prochaine; et je regardais mon mal comme un effet de la Providence, qui, connaissant l'impuissance où j'étais de soutenir ce fardeau, voulait me tirer de ce pays. J'y étais résolu; mais, après avoir lu le billet qui m'ordonnait de ne pas perdre courage pour les difficultés et qui me faisait ressouvenir qu'on est tout-puissant quand on se

[1] Lettre CXXIV.

confie à Dieu, je commençai à changer de sentiment et à croire que je demeurerai ici[1]. »

C'était en effet la volonté de Dieu qu'il endurât de nouvelles souffrances. Une grande persécution allait éclater contre les catholiques, et il devait en être une des plus glorieuses victimes.

[1] Lettre LXXVIII.

CHAPITRE ONZIÈME

LE P. DE LA COLOMBIÈRE EST EXILÉ D'ANGLETERRE

(1678)

Beati qui persecutionem patientur propter justitiam.

(Matth., v, 10.)

Heureux ceux qui souffriront persécution pour la justice.

Averti par sa fille spirituelle de se préparer à souffrir, le P. de la Colombière attendait sans crainte les nouvelles tribulations qu'on lui annonçait. Bien lui en avait pris de souhaiter d'être calomnié, traîné en prison, accablé de mauvais traitements pour l'amour de Jésus-Christ : il touchait au moment où il verrait ses désirs satisfaits. Il pourrait ainsi s'enivrer des amertumes de la croix : *Fac me cruce inebriari.*

Ses supérieurs n'ayant pas jugé à propos de le remplacer, il demeura dans le poste périlleux qu'il occupait au palais de Saint-James, et ce fut alors,

dans l'automne de cette année, que se déchaîna une furieuse tempête dont l'histoire a rapporté les émouvantes péripéties.

Nous avons vu précédemment qu'il existait en Angleterre un parti fanatique auquel tous les moyens étaient bons pour détruire le catholicisme et pour exclure le duc d'York du trône. A ces hommes aveuglés par la passion rien ne coûtait, ni les calomnies les plus absurdes, ni les accusations les plus invraisemblables. Ils pouvaient tout oser; ils savaient que rien n'est plus crédule que l'esprit des masses, et que le peuple suit aveuglément les meneurs habiles qui caressent et exploitent ses passions.

Nous n'avons pas à retracer ici l'historique de ce qu'on a nommé le complot papiste (*popish plot*). Il faudrait consacrer à ce récit un trop grand nombre de pages, et ce serait inutile. Cette scène de l'histoire d'Angleterre a très bien été décrite dans une revue catholique [1], et nous ne voulons pas refaire un bon travail. Nous nous contenterons de quelques traits nécessaires pour l'intelligence des faits dont nous avons à parler.

Ce complot était un tissu de fables imaginaires, un ensemble d'invraisemblances, de contradictions et d'impossibilités; et, chose étrange, il réussit de manière à indigner le bon sens contre la sottise humaine. Jamais on n'avait vu une crédulité plus aveugle et plus stupide. On en jugera quand nous aurons dit les absurdités qu'on acceptait.

[1] C. *Etudes religieuses, historiques et littéraires*, par les Pères de la Compagnie de Jésus. Nouvelle série, tome X.

Ainsi, le pieux pontife Innocent XI, voulant s'emparer du trône d'Angleterre, avait chargé le P. Oliva, général des jésuites, d'organiser une vaste conspiration dans laquelle entraient Louis XIV, le P. de Lachaize, les principaux seigneurs catholiques anglais, le P. Withbread, provincial des jésuites, et dont le but était de renverser Charles II du trône, même de l'assassiner, et d'étouffer le protestantisme dans le sang, pour établir le règne du catholicisme. Rien moins que cela.

Cet affreux complot était l'œuvre principale des jésuites, auteurs et complices de tout ce qui se tramait contre l'Église établie. Le duc et la duchesse d'York, la reine elle-même n'étaient pas à l'abri de tout soupçon de complicité, et rien ne semblait plus grave, plus terrible aux yeux de tout bon protestant.

Le dénonciateur du complot était un certain Titus Oates[1], dont le nom devint un instant populaire dans toute la Grande-Bretagne, mais qui depuis a été voué à l'opprobre et classé définitivement parmi les noms les plus infâmes de l'histoire. Tous les écrivains, catholiques et protestants, Hume, Lingard, Fox, Macauley, flétrissent ce nom et proclament que c'est une honte pour la nation de s'être laissée prendre à une si grossière et si lâche imposture.

« Titus Oates, dit Macauley, s'était composé un roman plus semblable au songe d'un homme malade qu'à des combinaisons admissibles dans le monde réel. De semblables fictions trouvaient crédit

[1] *Alias* Ambroise.

dans le vulgaire, et des magistrats éminents faisaient semblant d'y croire. Les juges du royaume étaient corrompus, cruels et timides; les chefs du parti du pays encourageaient l'erreur dominante; les plus respectables d'entre eux étaient dupes au point de croire à la véracité de la plupart des témoignages. Des hommes de la trempe de Shaftesbury et de Buckingham voyaient bien sans doute que cela n'était que fausseté; mais cette fausseté servait leurs intérêts, et la mort d'un innocent ne pesait pas plus sur leur conscience flétrie que la mort du gibier qu'ils tuaient à la chasse[1]. »

L'ambitieux Shaftesbury dans le comité des lords, Russel dans la chambre des Communes, Danby dans le conseil privé, agissaient avec ardeur, non pour découvrir la vérité, mais pour faire croire à la réalité du complot. Le premier surtout, qui tira un grand parti de cette odieuse machination contre le duc d'York, son ennemi personnel, poussait jusqu'au cynisme le mépris de la justice et de l'humanité. « Un lord de sa confidence lui demanda un jour ce qu'il entendait faire avec ce complot si dépourvu de raison, qu'à peine il pouvait être cru par des gens

[1] *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II*, chap. II, traduction du baron de Peyronnet. Cependant Macauley comme d'autres historiens glissent rapidement sur des faits aussi humiliants pour leur nation que pour leur réforme religieuse, et se hâtent de plaider les circonstances atténuantes. Plusieurs auteurs français de l'école dite libérale jugent de même les événements et n'accusent guère les protestants que de crédulité. A leurs yeux les catholiques ne sont pas tout à fait innocents.

qui ne seraient pas tout à fait des idiots, et comment il se proposait d'en imposer la croyance à des hommes de sens, aux membres surtout du parlement. — Peu importe, répond Shaftesbury; plus absurde il est, meilleur il sera. Si nous ne pouvons pas leur faire avaler quelque chose de plus absurde encore, nous ne ferons rien de bon avec eux [1]. »

Lingard lui-même, quoique animé d'un loyal patriotisme, arrivé à cette époque de l'histoire d'Angleterre, s'exprime ainsi :

« Il faut maintenant que le lecteur détourne son attention de la politique pour la porter sur l'un des événements les plus extraordinaires de notre histoire domestique, sur l'imposture généralement connue sous la dénomination de complot d'Oates; imposture qui, pratiquée à une époque de mécontentement populaire et secondée par les artifices et les déclamations d'un parti nombreux, souleva les passions humaines jusqu'à la folie et parut avoir momentanément éteint le bon sens naturel et l'humanité du caractère anglais [2]. »

Il est bon de savoir ce qu'était ce fameux dénonciateur. Titus Oates, fils d'un ministre besoigneux de la haute Église, entra de bonne heure dans les ordres. Curé anglican à Hastings, deux faux témoignages prêtés avec serment l'obligèrent à s'enfuir. Devenu chapelain à bord d'un vaisseau de l'État,

[1] Norths, Examen.

[2] *Histoire d'Angleterre,* tome IV, 3e édit., p. 146. Hume exprime les mêmes pensées, *Histoire de la maison de Stuart,* tome III, p. 252.

il perdit cette place pour s'être rendu coupable « d'excès honteux qu'on craint de nommer ». C'est alors que, réduit à la dernière détresse, cherchant des protecteurs, il rencontra le docteur Tonge, recteur de Saint-Michel dans Wood-Street, fanatique, sombre et bizarre, homme crédule et faible autant qu'astucieux et méchant, dont l'imagination ne se nourrissait que de visions, de complots et de conspirations.

Titus Oates était un instrument propre à ses desseins; et comme l'exemple de Lusancy encourageait toutes les accusations contre les catholiques, il fut convenu que le jeune ministre anglican feindrait de se convertir au catholicisme et qu'il chercherait, à l'aide de cette supercherie, à s'immiscer dans tous les secrets des jésuites.

Le prêtre[1] qui reçut son abjuration le mercredi des Cendres 1677, lui obtint, sur sa prière, une place dans le séminaire anglais de Valladolid en Espagne. Les habitudes du prétendu néophyte ne s'accordaient pas avec la discipline d'un collège, et il fut congédié dans le mois d'octobre de la même année.

D'après l'avis de Tonge il fait une seconde tentative et s'en va frapper à la porte du collège anglais de Saint-Omer. Ses larmes et ses prières hypocrites triomphent de la répugnance du P. Strange, provincial, mais six mois après il est une seconde fois expulsé.

[1] C'était un nommé Berry (*alias* Hutchinson), qui passait pour avoir la tête dérangée. (Voir Lingard, *Histoire d'Angleterre,* t. IV, c. v. — *Note au bas de la page* 146.

Revenu auprès de Tonge le 23 juin 1678, ils se mirent à échafauder l'édifice du mensonge qu'ils méditaient. Les informations de l'espion étaient presque nulles. Il avait appris les noms de quelques jésuites ; il avait entendu dans quelques conversations des séminaristes, ou peut-être même des religieux, exprimer leurs espérances en faveur du rétablissement du culte catholique ; il savait qu'une réunion de jésuites avait eu lieu à la fin d'avril, et c'était là le fait le plus saillant : voilà les éléments dont l'imposture allait faire sortir le monstrueux complot papiste.

Cette réunion était l'assemblée triennale de la province d'Angleterre; elle se composait du provincial et de trente-neuf profès les plus anciens. Les deux intrigants en firent un conciliabule extraordinaire, où figurèrent tous les jésuites dont les noms étaient connus.

La réunion s'était tenue au palais Saint-James, dans une salle écartée, avec beaucoup de précautions ; ils la placèrent dans une auberge du Strand dont on ne put découvrir les propriétaires. Elle avait eu pour but la nomination d'un procureur et l'arrangement des affaires intérieures de la société ; ils la dépeignirent comme une délibération sur les moyens les plus convenables pour assassiner le roi et détruire la religion protestante, et ils déposèrent ce rapport entre les mains du lord trésorier.

Danby le fit examiner ; mais les lettres accusatrices, données comme preuves à l'appui, furent reconnues être l'œuvre d'un faussaire, et les assertions

des délateurs déclarées mensongères. Il restait à examiner certains papiers secrets. Ceux des jésuites se composaient d'une collection de lettres, de livres de comptes et des actes de l'assemblée. Comme il était facile de s'y attendre, on ne trouva pas la moindre trace d'un complot, pas même quelques lignes auxquelles, avec un peu d'adresse, on pût donner un mauvais sens.

Mais les papiers de Coleman, secrétaire de la duchesse d'York, fournirent les prétextes dont on avait besoin pour donner l'ombre d'une apparence au fameux complot. Coleman, homme vain et ambitieux, s'était beaucoup mêlé à la politique; il fournissait à l'ambassadeur de France, Barillon, des comptes rendus des séances du parlement, et il en recevait des subsides; il favorisait le parti catholique, mais il avait des relations avec les fanatiques du parti protestant. On connaissait ses intrigues, et Charles avait conseillé à son frère de le renvoyer de son service.

On trouva parmi une foule de papiers inutiles le double de la correspondance étrangère de Coleman pendant les années 1675 et 1676. Ce qui attira l'attention du conseil ce fut une proposition qu'il faisait au P. de Lachaize. Il l'engageait à demander au roi de France une somme de vingt mille livres sterling, qui serait employée à un objet également avantageux aux intérêts de la France et de l'Église catholique. « Le succès, disait-il, porterait à la religion protestante le coup le plus terrible qu'elle ait jamais reçu depuis sa naissance... Nous avons entre les mains

un grand ouvrage. Il ne s'agit pas moins que de la conversion de trois royaumes. »

Tout homme de sang-froid et un peu au fait de l'état des partis aurait vu dans ce langage une figure de rhétorique employée pour exciter, en faveur de son projet, le zèle du confesseur de Louis XIV. Mais la défiance était excitée; on crut que ces mots cachaient plus de choses qu'ils n'en disaient. Le grand œuvre mentionné par Coleman pouvait être le commencement de la conspiration dénoncée, et le secrétaire de la duchesse d'York fut conduit en prison.

Les chefs du parti exploitèrent l'alarme causée par les fréquentes réunions du conseil privé et par de nombreuses arrestations; ils excitèrent au plus haut point les passions populaires, et les deux Chambres votèrent une résolution portant « qu'il avait existé un complot infernal tramé et poursuivi par les récusants papistes pour assassiner le roi, changer violemment le gouvernement et détruire la religion protestante ». (2 octobre 1678.)

Une terreur panique se répand dans Londres; en quelques jours les prisons renferment plus de deux mille suspects. Des perquisitions sont faites chez les catholiques; tous ceux qui refusent le serment d'allégeance et de suprématie [1], au nombre de trente mille, sont obligés de s'éloigner à dix mille de Whitehall, et cinquante mille hommes sont sous les armes pour combattre des ennemis imaginaires [2].

[1] Voir note à la fin, n° 10.

[2] On peut voir dans l'*Histoire d'Angleterre* de Lingard et

Enfin, pour augmenter la confusion et l'épouvante, un nouveau délateur, Bedloé, aussi peu digne de foi que les autres, vient corroborer de son témoignage, et par d'autres accusations, les dénonciations précédentes. Un véritable délire s'empare alors de la nation ; Charles II, tout en ne croyant pas un mot de toutes ces fables, dut laisser agir le parlement pour calmer l'agitation du peuple. Il laissa le torrent rouler ses flots impétueux, parce qu'il était impuissant à le retenir. De nouvelles arrestations eurent lieu, le duc d'York fut exclu du conseil privé, et les pairs catholiques qui refusèrent le serment du *Test* ne furent plus admis à siéger à la Chambre des lords.

On sait la vie retirée que menait la reine d'Angleterre dans son palais de Somerset-House. Elle ne fut pas à l'abri des attaques les plus violentes. Sa demeure fut signalée comme un repaire de conspirateurs ; elle-même fut accusée de haute trahison et d'avoir trempé dans un complot contre la vie du roi. Son médecin, sir George Wakeman, fut arrêté ; trois domestiques du palais furent exécutés comme criminels de lèse-majesté ; Antonio, domestique du confesseur de la reine, fut également arrêté, sous la prévention de crime de haute trahison. Le P. Lourenso évita la prison en vertu du traité fait avec le Portugal à l'époque du mariage de l'infante, et surtout parce qu'il ne fut pas dénoncé.

dans l'*Histoire des Conspirations* le tableau de cette *terreur* religieuse.

Le P. de la Colombière ne pouvait échapper à l'orage qui frappait tout autour de lui. Selon Lingard, ce serait Luzancy qui, reparaissant sur la scène après trois ans, aurait dénoncé le prédicateur de la duchesse d'York, comme autrefois il avait dénoncé le P. de Saint-Germain.

En cela, l'historien catholique est d'accord avec l'auteur protestant de l'*Histoire des Conspirations d'Angleterre* [1]. Voici comment ce dernier raconte l'arrestation du P. de la Colombière :

« Cela arriva le 21 novembre, jour auquel le roi fut en son parlement. Toutes sortes de personnes, étrangers et autres, allaient et venaient dans la salle basse de Westminster pour voir passer les seigneurs, conduire des prisonniers et apprendre des nouvelles. Le délateur s'entretenait avec un Français nommé Petit, commissionnaire des marchands; il lui échappa de dire : « Le jésuite de notre pays a bien aussi parlé; il ne croyait pas que tout ceci dût arriver. S'il avait des ennemis, ils lui pourraient bien faire des affaires. » Petit releva ce discours et le pressa de lui dire ce qui en était, et, après l'avoir écouté, il lui dit qu'il était absolument obligé à le dénoncer, et que s'il ne le faisait pas il le dénoncerait lui-même... »

Alors le délateur énuméra les griefs qu'on pouvait alléguer contre le jésuite français, et qui furent, en

[1] *Les Conspirations d'Angleterre,* ou Histoire des troubles suscités dans ce royaume depuis l'an 1680 jusqu'à l'an 1697 inclusivement. Ouvrage assez mal écrit, composé par un protestant, Jones Zingar.

effet, les six chefs d'accusation portés contre le P. de la Colombière.

« Afin d'avoir moyen d'aborder les seigneurs du conseil, il s'avisa d'aller trouver un jeune ministre français, nommé Luzancy, pour le consulter sur les expédients qu'il pouvait prendre. Luzancy digéra et mit en net, avec le dénonciateur, les différents chefs d'accusation. Il présenta Prance, avec le mémoire, à l'évêque de Londres, qui est son protecteur, et ensuite au grand chancelier [1]. Cette accusation ayant paru (grave), le jésuite la Colombière fut mis en arrêt (en arrestation), dans sa chambre du palais de Saint-James, le 24 du mois de novembre ; et le 26, à midi, on le mena en prison [2]. »

Ainsi, le Père ne fut conduit en prison que le 16, selon Lingard, ou le 26 novembre en tenant compte de la différence de calendrier. Que se passa-t-il durant ces deux jours? Sans doute on examina ses papiers, et on le soumit à des interrogatoires. Le récit que nous venons de donner s'explique et se complète par ce que le P. de la Colombière écrit à un jésuite de ses amis, au sujet de son arrestation. Il

[1] Miles Prance, Irlandais catholique, était orfèvre à Londres. Il devint malgré lui, en cédant aux menaces, un délateur officiel. Il faut, à ce qu'il semble, admettre deux délateurs, Luzancy et Prance, et deux témoins à charge, qui les premiers ont dénoncé le P. de la Colombière, Olivier du Fiquet et François Verdier. Quoi qu'il en soit, il est acquis que c'est un Français qui a trahi le P. de la Colombière.

[2] Voyez aussi *Histoire d'Angleterre,* par Lingard, vol. IV, p. 169. Rapin de Thoyras raconte autrement le fait, mais il demeure avéré que c'est la peur qui fit du faible Prance un dénonciateur.

en parle avec la sérénité d'un esprit évangélique, la charité d'un bienheureux et l'humilité d'un saint.

« Je fus accusé, à Londres, par un jeune homme du Dauphiné que je croyais avoir converti et que j'avais, depuis sa prétendue conversion, entretenu durant l'espace de trois mois environ. Sa conduite, dont j'avais quelque sujet de me plaindre, l'impuissance où j'étais de lui continuer les mêmes services, m'ayant obligé de l'abandonner, il crut qu'il s'en vengerait s'il découvrait le commerce que nous avions eu ensemble; il le fit, et m'imputa en même temps certaines paroles contre le roi et le parlement. Comme il savait une partie de mes affaires, il ne manqua pas de me faire de grands crimes du peu de bien que j'avais fait parmi les protestants[1], et me fit même paraître beaucoup plus zélé et plus heureux dans mes travaux que je n'étais effectivement. Sur sa déposition, je fus arrêté en ma chambre, à deux heures après minuit, et ensuite mené en prison, d'où je fus tiré deux jours après pour être examiné et confronté avec mon accusateur, devant douze ou quinze commissaires de la chambre des seigneurs; après quoi on me ramena en prison, où je fus gardé étroitement durant trois semaines[2]. »

Ainsi, il s'était vu trahi et livré par un jeune homme qu'il avait nourri des dons de sa charité, qui

[1] On remarquera que les lords dans leur décret parlent d'un grand nombre d'abjurations de Français et d'Anglais que le Père avait reçues. Quoique la haine soit clairvoyante, il est probable que l'on ne connaissait pas à Londres tous ceux qui se convertissaient.

[2] Lettre LVIII.

avait été son disciple et son enfant spirituel. L'ingratitude se joignait à la perfidie pour le frapper, et il n'a pas un seul mot pour se plaindre ou pour flétrir le traître! Toutes ses préoccupations sont pour sauvegarder les intérêts de son humilité. Il ne veut pas qu'on prenne trop à la lettre les accusations de son dénonciateur, parce qu'elles mettent en relief l'ardeur de son zèle.

« Son attitude, pleine de calme et de dignité, frappa d'admiration toute l'assistance. Obligé d'attendre dans une salle du parquet, on le vit, sans se mettre en peine des regards de la foule curieusement attachés sur lui, prendre son bréviaire et réciter paisiblement l'office divin. Il se présenta ensuite avec une modeste assurance. »

Inutile de dire qu'on ne put rien tirer de lui sur une conspiration imaginaire. Voici les chefs d'accusation articulés contre lui[1]. On lui reprochait : 1° d'avoir dit *en discours familier* que le roi était catholique dans l'âme; 2° que le parlement ne serait pas toujours le maître ni dans le même pouvoir; 3° d'être l'intime ami de Coleman; 4° d'avoir conseillé à un moine apostat de rentrer (retourner) dans son couvent[2], à une femme retournée au pro-

[1] Nous tirons ces chefs d'accusation de l'*Histoire des conspirations d'Angleterre*. L'auteur protestant prétend être bien informé (son récit concorde avec ceux de Lingard et celui du P. de la Colombière).

[2] Il y a dans le texte : *D'avoir suborné un nommé Salomon, autrefois récollet en France, pour le faire retourner à la moinerie,* et qu'il avait fait aussi quitter à la femme dudit Salomon la religion protestante, qu'elle avait reprise depuis.

testantisme d'abjurer ses erreurs ; 5° de prendre soin d'un couvent de religieuses qui étaient cachées à Londres ; 6° d'avoir fait envoyer des missionnaires à la Virginie et en Terre-Neuve. »

C'est pour cela que, sans respect pour l'hospitalité royale à laquelle il s'était confié, sans égard pour sa qualité de Français, on l'avait fait saisir comme un criminel. Il paraît, d'après l'auteur protestant, que Luzancy fut un de ceux qui prirent à tâche de pousser à bout le jésuite. Mais toutes ces fausses imputations échouèrent devant la fermeté de ses réponses. On essaya de l'intimider par des menaces. Il ne s'en émut pas. Qu'avait-il à craindre? il était entre les mains de Dieu, et il savait qu'un seul cheveu de sa tête ne tomberait pas sans l'ordre de la divine Providence : d'ailleurs il eût été si heureux de mourir pour le nom de Jésus !

Il s'en fallut peu que ses désirs ne fussent satisfaits. Pendant ces trois semaines de prison, où il fut tenu en secret, les commissaires du parlement appelèrent plusieurs fois les témoins à charge. Ils ne purent articuler de nouveaux faits. L'intention des lords était de rattacher cette affaire à celle de la conspiration imaginaire, voulant unir le sort du jésuite français à celui des jésuites anglais arrêtés avant lui. Peut-être y seraient-ils parvenus à l'aide de quelques faux témoins, lorsqu'une intervention puissante vint au secours du P. de la Colombière.

L'ambassadeur français, de Barillon[1], avait pris

[1] Paul Barillon d'Arnoncourt, marquis de Branges, fils de Jean-Jacques de Barillon et de Bonne Fay, et reçu conseiller

en main la défense de l'accusé, et cela d'autant plus volontiers qu'il ne croyait pas un mot de tout ce qu'on disait au sujet du complot. Dès le 20 octobre il écrivait :

« On continue toujours ici la visite des papiers du sieur Coleman et des autres catholiques qui ont été arrêtés. Tous les gens raisonnables croient que la conspiration contre la personne du roy de la Grande-Bretagne n'a aucun véritable fondement. Les commissaires du conseil qui instruisent l'affaire parlent de même manière sur cela. Mais en même temps ils disent qu'il paroist un commerce fort dangereux pour l'État avec les étrangers; qu'il s'employe de grandes sommes pour soutenir les cabales et pour augmenter la religion catholique, et que par les lois d'Angleterre la plupart de ceux qui sont arrestés sont criminels. Ils parlent bien plus affirmativement du sieur Coleman. On a trouvé dans les papiers du sieur Coleman des minutes de toutes les lettres qu'il écrivait à Rome, en France et ailleurs. On prétend qu'il y a quantité de projets qui tendent à la ruine de la religion protestante en Angleterre, et à l'établissement d'une autorité souveraine en Angleterre, et d'un changement de gouvernement par le papisme; c'est ainsi qu'en parlent les commissaires du conseil qui instruisent l'affaire de la

d'État le 13 février 1650 et maître des requêtes le 6 juillet 1657, épousa en 1663 Marie-Madeleine Mangot de Villarceaux; plénipotentiaire à Cologne en 1673 et ambassadeur à Londres en 1677. Il mourut à Paris le 23 juillet 1693. Son frère Antoine de Barillon, seigneur de Morangès, fut conseiller, maître des requêtes, et intendant à Metz, à Alençon et à Caen.

conspiration. Les lettres du sieur Coleman au P. de Lachaize sont remplies, à ce qu'on prétend, de propositions et de desseins. Mais celles de ce Père sont fort sages et fort mesurées, et entre autres une qui a esté prise à Douvres depuis peu de jours.

« Le roy d'Angleterre a parlé à Newmarket du sieur Coleman comme d'un homme qui ne pouvoit éviter la mort, si on lui fait justice [1]. »

Le 28 novembre, l'ambassadeur français envoyait à Versailles cette nouvelle dépêche :

« Un jésuite, prédicateur de Mme la duchesse d'York, nommé le P. de la Colombière, a été arresté à Saint-James. Il est accusé d'avoir voulu convertir un protestant et de lui avoir dit que le roy d'Angleterre étoit catholique dans le fond de son cœur [2]. »

Paul de Barillon reçut naturellement l'ordre d'interposer le nom du roi de France et de travailler à délivrer le prisonnier. Il y eut échange de notes diplomatiques entre les deux cours. Louis XIV réclamait la mise en liberté d'un de ses sujets contre lequel on n'articulait aucun grief sérieux. Le gouvernement anglais voulait le retenir comme accusé de complot contre la vie du roi d'Angleterre et indigne de la protection du roi de France.

Arnaud de Pomponne, secrétaire d'État aux affaires étrangères, transmit à l'ambassadeur fran-

[1] Archives des Affaires étrangères. Dépêche (chiffrée) de Barillon, ambassadeur de Louis XIV. Copie due à l'obligeance de M. Prosper Faugères, alors sous-directeur au ministère des Affaires étrangères.

[2] Dépêche chiffrée, archives des Affaires étrangères.

çais à Londres des instructions conformes à la volonté du roi. Le gouvernement anglais dut céder devant l'insistance du cabinet de Versailles. Ainsi couvert de la protection de la France, le P. de la Colombière put échapper à la mort.

Après avoir langui trois semaines dans une dure captivité[1], le jésuite français fut enfin jugé. Les lords commissaires lui reprochèrent surtout la parole vraie au fond, mais compromettante aux yeux des protestants, qu'il avait dite au sujet du roi. Charles II était bien catholique depuis longtemps par ses convictions, mais il ne craignait rien tant que d'être soupçonné d'appartenir à la foi de l'Église romaine. De leur côté les lords pensaient que faire passer le roi pour catholique était une offense et une injure à sa royale personne.

Voici les termes de la sentence portée contre le P. de la Colombière. A ce sujet la chambre décrète ce qui suit :

« D'après le rapport fait par la commission des lords nommés pour entendre les témoins pour la

[1] On peut ainsi calculer le temps que dura la captivité du Père : d'après une lettre datée du 16 janvier 1678 adressée au P. Louis de Camaret, provincial de Lyon, nous voyons que le Père était à Paris au commencement de janvier; dans une autre lettre il affirme avoir été cinq semaines prisonnier (lettre 77), et ailleurs il parle de trois semaines pendant lesquelles il a été gardé fort étroitement (lettre 58). Si l'on compte les cinq semaines de captivité depuis le 26 novembre, y compris les dix jours où il fut prisonnier sur parole, nous arrivons au 4 janvier. En comptant huit jours pour l'embarquement, la traversée, le voyage de Calais à Paris, nous arrivons au 10 janvier 1679, époque probable de son arrivée à Paris.

découverte de l'horrible attentat contre la personne de Sa Majesté et le gouvernement, il ressort de l'interrogatoire d'Olivier du Fiquet et de François Verdier, répondant tous deux avec serment, que la Colombière (un jésuite et prédicateur de la duchesse), maintenant prisonnier dans le King's Bench, a eu de longs et fréquents entretiens avec M. Coleman et qu'il avait une grande correspondance avec le P. de Lachaize et le cardinal Bouillon, et qu'il s'est forcé de *pervertir* lesdits Olivier du Fiquet et François Verdier et d'autres à la religion papiste, usant pour arriver à cette fin d'arguments de dangereuse nature, et qu'il a reçu dans sa chambre *un grand nombre d'abjurations*, soit de sujets français, soit d'Anglais; qu'il a secrètement envoyé des prêtres en Virginie, parmi lesquels Mac-Carthy, prêtre irlandais.

« Toutes ces choses étant de dangereuse conséquence et un obstacle à la paix de l'État et du gouvernement du royaume, il est ordonné par les lords spirituels et temporels assemblés en parlement que les lords, avec les verges blanches, exposent humblement à Sa Majesté le désir de cette chambre : qu'il plaise à Sa Majesté de donner l'ordre que ledit la Colombière soit à jamais banni de ce royaume et de tous les territoires et domaines de Sa Majesté. Samedi vingt-troisième jour de novembre [1].

« La chambre fut ajournée durant les réjouissances, et les lords allèrent à la conférence, laquelle

[1] *Journal de la Chambre des lords,* vol. XIII, p. 368, A D 1678, car. II, du soir, 21e de novembre.

étant finie, la chambre se résuma. Lord Magnard conclut : que les lords, avec les verges blanches, présenteraient à Sa Majesté les deux adresses de la chambre, 1° pour le bannissement de la Colombière de tous les domaines de Sa Majesté. Ce à quoi Sa Majesté répondit que l'ordre était donné. Conformément à ces conclusions, le roi donna ordre à un de ses officiers de conduire le jésuite français jusqu'au vaisseau qui devait le conduire en France, et de prendre acte de son embarquement, etc. »

Mais les souffrances endurées pendant sa captivité avaient influé d'une manière fâcheuse sur la santé du Père ; une nouvelle crise d'hémoptysie se déclara, et il fallut demander au roi un sursis. On lui accorda dix jours, pendant lesquels on le laissa prisonnier sur parole. Il eut ainsi le loisir de dire adieu à plusieurs personnes qu'il désirait voir avant son départ. Cette rechute était venue bien à propos pour sa propre consolation et pour celle des nombreux enfants de son apostolat. La Providence l'avait vraiment tenu sous ses ailes et protégé d'une manière étonnante.

Lui-même disait : « Je serais bien long si je voulais vous faire un détail entier de cette *petite affaire*, et surtout si je vous disais toutes les miséricordes que Dieu m'a faites en chaque point et presque à chaque moment ; ce que je puis vous dire c'est que je ne me suis jamais trouvé si heureux qu'au milieu de cette tempête, qu'il m'a fâché d'en sortir, et que je suis tout prêt à m'y engager de nouveau. J'étais indigne d'un plus grand bonheur, et je suis tout

confus, quand je fais réflexion que Notre-Seigneur a été obligé de me retirer de sa vigne, pour n'avoir pas trouvé en moi la ferveur et la fidélité qu'il demande de ses ouvriers[1]. »

A part ces dernières lignes inspirées par une profonde humilité, nous admettons toute l'expression de ses regrets. Nous comprenons les sentiments de joie surnaturelle qu'il éprouvait. Oui, c'était un bonheur pour lui d'être calomnié, diffamé publiquement, jeté en prison et condamné à l'exil avec la conscience de son innocence et pour rendre témoignage à la foi de l'Église. N'avait-il pas souvent désiré une occasion de souffrir beaucoup et même de mourir pour Jésus-Christ? Déjà il entrevoyait l'instrument du supplice et le saluait avec ces transports de joie surnaturelle qu'éprouve une âme désireuse d'aller à Dieu par le martyre. Le Seigneur récompensa son généreux soldat, en le visitant dans son cachot, par les plus douces consolations. Mais le confesseur de la foi dut se résigner à vivre. Il partit l'âme navrée, martyr par les désirs de son cœur, laissant ses frères dans les prisons et sur le point de subir le dernier supplice, les enfants de son apostolat dans l'abandon et les larmes, une Église désolée, ruinée pour longtemps.

Assis tristement sur le pont du vaisseau, il regardait les côtes d'Albion qui disparaissaient peu à peu dans la brume. Il ne pouvait en détacher ses regards, et, au milieu de ses soupirs, il murmurait des paroles

[1] Lettre LVIII.

d'adieu à sa chère et infortunée Angleterre. « Seigneur, disait-il au fond de son cœur, vous m'êtes témoin que je suis tout disposé sur un mot de mes supérieurs, à un signe de leur volonté, à revenir sur cette terre pour y travailler et y souffrir. S'il faut une autre victime à votre justice, prenez ma vie et que cette nation se convertisse! Oui, Seigneur, faites que ce peuple rentre dans le sein de l'Église romaine, et vous trouverez en lui bien des esprits droits, bien des cœurs généreux, qui glorifieront, comme autrefois, votre nom adorable. »

C'est l'esprit plongé dans ces réflexions et tout absorbé en Dieu qu'il toucha les rives de la France. Il aimait, sans doute, sa patrie, et il lui était agréable de la revoir, mais il ne vivait plus que pour la patrie du ciel.

Le bruit de cette tourmente politique et religieuse qui agitait l'Angleterre excita dans toute l'Europe un douloureux étonnement; et lorsque, après la publication des pièces du procès faite en Hollande par des mains protestantes, on pût réviser toute l'affaire et en appeler de la sentence des lords au tribunal de l'opinion publique, les apologistes ne manquèrent pas, et la lumière ne tarda pas à se faire.

Parmi ces défenseurs de l'innocence et de la vérité, nous en citerons deux dont le témoignage ne sera pas suspect, un janséniste et un protestant. Le premier, quoique adversaire implacable des jésuites, cédant à un généreux mouvement d'indignation, les vengea de leurs calomniateurs.

Dans un ouvrage publié en 1682, l'année même de

la mort du P. de la Colombière, il démasqua « cette fourbe diabolique, qui passera dans la postérité pour un des exemples les plus horribles de la malice des hommes[1]. On aurait tort de vouloir que ce qui se passe aujourd'hui en Angleterre ne soit qu'une comédie et une feinte. C'est une tragédie barbare dont le poète et le principal acteur est le démon de la calomnie. »

Après avoir rapporté les futiles imputations accumulées sur la tête du P. de la Colombière, Antoine Arnaud s'écrie : « Je demande à tout homme raisonnable s'il y a rien dans ces six articles qui ait l'ombre de conjuration contre la vie du roi et contre l'État? Mais ce que disait Isaïe du peuple juif est vrai aujourd'hui du peuple anglais : *Omnia quæ loquetur populus iste conjuratio est.* Tout y est proprement conjuration[2]. »

Antoine Arnaud poursuit avec une logique écrasante sa vigoureuse démonstration :

« Un jésuite autorisé par le roi, étant aumônier de sa belle-sœur, conseille à un moine apostat de retourner dans son couvent, c'est une conspiration.

[1] « De nobles lords, la fleur de l'aristocratie anglaise, furent enfermés à la Tour de Londres ; cinq jésuites périrent de la main du bourreau, trois autres dans les prisons ; et après deux années d'une dure captivité le plus illustre vétéran de la cause monarchique, William Howard, comte de Stafford, montait sur l'échafaud en protestant de son innocence et en pardonnant à ses juges. »

[2] Apologie pour les catholiques contre les faussetés et les calomnies d'un livre intitulé : *Politique du clergé de France*, par Jurieu ; Liège, 1682.

Il conduit quelques filles catholiques qui veulent vivre dans Londres en religieuses, conjuration. Il désirait que quelques prêtres pussent aller prêcher la foi aux infidèles dans quelques endroits de l'Amérique occupés par les Anglais, conjuration. Rien, sans doute, n'est plus ridicule. Mais c'est de plus un outrage signalé qu'on a fait à la première princesse d'Angleterre après la reine, d'avoir arrêté jusque dans son palais et ensuite emprisonné le directeur de sa conscience, ou pour des bagatelles ou pour des choses dignes de louanges, eu égard à sa religion et à sa profession, étant sous la protection du roi tant pour l'une que pour l'autre. » Le P. de la Colombière était donc « l'un des plus illustres calomniés dans les dernières persécutions d'Angleterre. »

Un second témoignage en faveur de l'innocence du saint religieux nous est donné par l'auteur protestant qui a écrit le livre intitulé *Les Conspirations d'Angleterre.* Il s'exprime ainsi : « Ce jésuite, aumônier de Mme la duchesse d'York, fut accusé d'être de la conspiration. Il était fort estimé et considéré de ceux de sa religion, passant pour un homme fort dévot, sage, zélé, etc.; » et après cet éloge il donne à entendre qu'il n'était nullement coupable[1]. Il cite ce fait avec d'autres pour montrer combien en ce temps il était facile d'être victime d'une accusation fausse et calomnieuse.

Tel est l'apanage des hommes apostoliques; ils

[1] *Les Conspirations d'Angleterre,* par Jone Zingar.

doivent souffrir les outrages et les insultes pour le nom de Jésus, *contumeliam pati,* être en butte aux accusations, aux calomnies et aux mauvais traitements. C'est ainsi que s'élabore l'œuvre de Dieu. Dans cette dernière persécution soulevée contre l'Église d'Angleterre, l'esprit de l'abîme n'oublia pas le prêtre dont la doctrine et les exemples étaient le plus ferme appui de la foi en Angleterre. L'enfer crut un instant triompher, mais Dieu sut déjouer ses funestes desseins. Le sang des martyrs, les souffrances des confesseurs de la foi, la prière des catholiques, les sueurs des missionnaires n'avaient pas été stériles. Quand on sème dans les larmes, d'autres recueillent dans la joie.

Charles II est mort catholique. Jacques II, son frère, professait publiquement la foi de Marie Stuart. Il est vrai, ce roi catholique est précipité du trône; le schisme triomphe par l'usurpation d'une autre branche de cette maison; tout semble perdu pour la cause du catholicisme, et l'Océan, sur lequel flottent les vaisseaux d'Albion et qui sépare l'île superbe du continent, paraissait être l'image d'une séparation non moins profonde entre elle et l'Église romaine. Mais ces prévisions étaient celles de la sagesse humaine. Le bon grain avait été déposé dans un sol remué par la tempête; l'Angleterre, si longtemps rebelle, se soumet enfin à la foi de l'Église romaine. Chaque jour elle revient par la science honnête et sincère, fruit d'une étude approfondie des monuments primitifs du christianisme. Elle s'éprend d'un nouveau zèle pour les cérémonies et les

rites d'un culte qu'elle avait proscrit. Elle envoie ses illustres enfants visiter le Père commun des fidèles, en qui elle ne voulait voir que l'Antechrist. Elle réfléchit, elle étudie, et les préjugés disparaissent. La hiérarchie catholique est rétablie, les couvents se multiplient. On compte des églises par milliers, les fidèles par millions. Qu'elles sont belles les conquêtes que le divin Cœur a faites dans ce peuple! Qu'elle est touchante la manière dont ce Cœur aime à se venger de ceux qui le méconnaissent et l'outragent! Encore un peu de temps, et l'église Saint-Paul de Londres sera rendue au culte catholique, et les victimes du fanatisme anglican seront publiquement honorées comme des confesseurs de la foi, et des martyrs de Jésus-Christ.

CHAPITRE DOUZIÈME

RETOUR DU P. DE LA COLOMBIÈRE EN FRANCE
SON SÉJOUR PASSAGER A PARAY-LE-MONIAL

(1679)

Sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum.
(Job, I, 21.)

Comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait : que son saint nom soit béni

Le P. de la Colombière arrivait à Paris dans les premiers jours de janvier 1679, épuisé et malade, le cœur déchiré au souvenir des catholiques de Londres, dont il disait à un de ses amis : « Priez pour eux, je vous en conjure, ils sont dignes de votre compassion et de votre zèle, ils souffrent beaucoup, et la plupart avec une constance admirable. » A peine entré dans la maison professe de la rue Saint-Antoine, il écrivait à son provincial une lettre où éclate la plus touchante humilité.

« Paris, le 10 janvier 1679.

« Mon révérend Père, si j'avais eu en Angleterre la liberté de faire passer des lettres en France, j'aurais averti Votre Révérence de l'exil auquel j'ai été condamné, et peut-être que j'aurais trouvé ses ordres à mon arrivée en cette ville touchant le lieu où je dois me rendre. Comme je ne crois pas qu'il soit à propos que je sois longtemps ici, si je ne recevais point de lettre de Votre Révérence avant le 29 de ce mois, je partirai pour aller attendre à Lyon ses commandements, au cas que ma santé le permette. »

Le saint religieux désirait quitter Paris au plus vite, pour se dérober aux empressements du vif et légitime intérêt que sa présence excitait, aux félicitations qu'on adressait au confesseur de la foi, et aussi pour retrouver plus tôt le silence et l'obscurité. Il dut, par un sentiment de convenance, se présenter au P. de Lachaize, afin de lui rendre compte de la situation de l'Angleterre et de répondre à ses questions sur le fameux complot où son nom avait été prononcé. Peut-être même fut-il admis auprès de M. Arnaud de Pomponne, secrétaire d'État pour les affaires étrangères, qu'il devait remercier de son intervention diplomatique. On devine qu'à Paris le P. de la Colombière, avec son titre de prédicateur et de confesseur de la duchesse d'York, sa réputation de talent et de vertu, et cette auréole que la persécution donne à ses nobles victimes, devait exciter l'attention, le respect et la sympathie de la so-

ciété religieuse de l'époque. De là des témoignages multipliés de ces divers sentiments, qui étaient un fardeau insupportable à la modestie du saint religieux.

C'est encore sa profonde humilité qui lui faisait dire à son supérieur : « Il me fâche bien de retourner en la province en un état où apparemment je ne pourrai pas beaucoup travailler de cette année, ayant les poumons si altérés et si susceptibles du froid que je suis retombé deux fois pour avoir eu un peu de contention d'esprit, et une autre fois pour avoir souffert un peu de froid. Néanmoins les médecins d'Angleterre m'ont assuré que l'air de France et les rafraîchissements du printemps me remettraient infailliblement en l'état où j'étais avant ce mal. La volonté de Dieu soit accomplie en toutes choses! Je crois qu'au travail de la prédication près, je pourrai faire dès cette heure tout ce dont vous me jugerez capable, et si vous voulez même que je me hasarde à prêcher, je n'y sens nulle répugnance. Peut-être que je me flatte dans la pensée que cela me pourrait incommoder : je changerai d'opinion dès que je verrai l'ordre de Votre Révérence, et quand il faudra obéir, j'espère qu'avec la grâce de Dieu rien ne me sera impossible [1]. »

A coup sûr, si l'expression des pensées peint l'homme, ce langage est bien celui d'un parfait religieux mort à lui-même et ne vivant, pour ainsi dire, que par la volonté de ses supérieurs. Il reçut bientôt

[1] Lettre LXIX.

l'ordre de se rendre à Lyon à petites journées pour ménager ses forces et la permission de s'arrêter en route pour prendre quelque repos. Il prit le chemin de la Bourgogne, et il fit une première halte à Dijon, où il passa quelques jours. Il vit au monastère de la Visitation la mère de Saumaise, la confidente pieuse et discrète de ses pensées. Il avait toujours eu une singulière estime pour cette âme si humble et si bonne ; il désirait s'entretenir avec elle de la sœur Marguerite-Marie, savoir la suite des nouvelles dont ils avaient reçu les premières confidences. On n'a rien conservé des entretiens du serviteur de Dieu à ce sujet.

« On sait seulement que pendant la visite qu'il faisait, au parloir, à toute la communauté, la mère de Saumaise ayant été appelée un instant au dehors, il profita de son absence pour féliciter les sœurs d'avoir une telle mère, ajoutant humblement qu'il s'estimerait heureux d'être sous une pareille direction [1]. »

De Dijon le Père se rendit à Paray, conduit par la même main qui l'y avait amené quatre ans auparavant. On eut peine à le reconnaître. « Ce n'était plus ce jeune religieux à la fois si humble et si brillant qui parlait avec une chaleur si communicative. Il respirait avec peine. On sentait qu'il venait, comme parle la sainte Écriture, d'une grande tribulation. Mais la paix de son âme, la flamme de son regard

[1] Ces lignes sont de M. l'abbé Em. Bougaud. Nous ferons remarquer que la mère de Saumaise n'était pas supérieure, mais assistante et directrice.

d'autant plus remarquable que les traits étaient plus amaigris, son recueillement et sa foi vive, surtout à l'autel, disaient assez que cette tribulation lui avait été bonne et avait achevé d'y laver son âme dans le sang de l'Agneau [1]. »

Les habitants de Paray l'accueillirent avec la joie et la vénération qu'on éprouve en revoyant un Père et en saluant un confesseur de la foi. Le curé et les sociétaires de la paroisse, les membres de la Congrégation, les diverses communautés de la ville, la population entière s'émut au bruit de son arrivée. Une affluence de visiteurs assiégea le collège, et le P. de la Colombière dut céder à la vivacité de cette affection.

Dieu, qui voulait se servir de lui pour faire le bien, lui rendit un peu de santé. Quelques jours après il écrivait à la mère de Saumaise : « J'étais mal en arrivant à Paray ; mais je m'y rétablis en deux jours, de telle sorte que j'y ai travaillé ensuite durant une semaine depuis le matin jusqu'au soir, sans m'en sentir nullement incommodé. Je ne saurais vous dire combien Dieu m'y a donné de sujets de consolation ; j'ai trouvé les choses dans une disposition admirable ; *il me semble que tout s'est augmenté depuis mon départ*. Vous pouvez croire qu'en huit jours de temps je n'ai pu avoir de longs entretiens avec tous ceux qui ont désiré me parler, et néanmoins il a plu à la miséricorde infinie de Dieu de donner tant de bénédictions au peu de paroles que

[1] *Histoire de la B. Marguerite-Marie,* par M. l'abbé Em. Bougaud.

j'ai dites, que tout le monde a été comme renouvelé dans la ferveur [1]. »

On peut dire que son passage en cette petite ville fut une mission. Il ranima la piété dans bien des âmes, éclaira les consciences, fortifia les courages ébranlés, et répandit dans des cœurs affligés les consolations de la foi. Il put constater, avec un ineffable sentiment de joie et de reconnaissance, que la semence jetée autrefois par lui avait germé et fructifié.

Il eut plusieurs entretiens avec la mère Greyfié, supérieure de la Visitation, qui avait conçu quelques craintes au sujet de la bienheureuse Marguerite-Marie. Les très bas sentiments que cette humble disciple du sacré Cœur avait d'elle-même la tenaient souvent dans le doute d'être trompée, et lui faisaient appréhender que les grâces qu'elle recevait ne fussent des illusions diaboliques. Pour peu qu'elle fût confirmée dans ces pensées, elle était prête à le croire, ne s'estimant digne que de servir de jouet à cet esprit infernal. Ces craintes en inspiraient à sa supérieure. Elle avait donc besoin de consulter un homme qui par sa science, sa vertu et sa réputation de sainteté, était à même de la rassurer.

Le P. de la Colombière n'hésita pas à déclarer que tout ce qui se passait dans la sœur Marguerite-Marie venait de l'esprit de Dieu. « D'ailleurs, ajoutait-il, quand bien même ce seraient des illusions diaboliques, il n'y a rien à craindre, pourvu que

[1] Lettre LVI.

cela produise en elle les mêmes effets que feraient des grâces du Seigneur. Mais il n'y a nulle apparence que ce soient des illusions, puisqu'il se trouverait que le diable, en la voulant tromper, se tromperait lui-même : l'humilité, la simplicité, l'exacte obéissance et la mortification n'étant point les fruits de l'esprit de ténèbres. »

La mère Greyfié fut pleinemnet rassurée; elle avait, en effet, toujours remarqué dans la sœur Marguerite-Marie la pratique fidèle de toutes ces vertus et une exacte observance des devoirs religieux [1].

Le Père n'était pas moins venu fort à propos pour consoler sa fille spirituelle. « Elle souffrait de rudes combats du démon, qui l'attaquait de tentations de désespoir et lui démontrait, à l'aide de sophismes, qu'une aussi méchante créature qu'elle ne devait nullement prétendre de part au paradis. Elle n'en avait déjà point dans l'amour de Dieu, elle en serait donc privée éternellement, et alors elle versait des torrents de larmes. D'autres tentations de sensualité ajoutaient un nouveau tourment à cette âme bénie ; mais ce qui l'affligeait le plus sensiblement, c'était la crainte d'avoir offensé Dieu et d'être privée de l'éternel amour. »

Le saint religieux fut l'ange consolateur dont Dieu se servit encore pour dissiper ces sombres nuages et rendre la paix au cœur de la fidèle servante. Il souhaita de lui parler au confessionnal, afin d'avoir une assistance plus spéciale d'en haut. C'est là, en

[1] Cf. *Les Contemporains*, p. 184.

effet, qu'il reçut ses communications intimes. Il la retint assez longtemps, parce qu'il y avait bien des choses à éclaircir et à décider. Cela donna lieu à quelques murmures. Sans doute, pensèrent quelques esprits chagrins, c'était grande présomption à elle de s'attribuer une part considérable d'un temps précieux et si utilement employé. Ces plaintes attirèrent à la Bienheureuse de nouvelles mortifications qu'elle accepta avec douceur et patience selon son habitude. C'était tout profit pour son humilité. Il fallait bien acheter à ce prix le bonheur d'avoir pu épancher son âme auprès de son saint directeur, de celui à qui elle pouvait se confier d'après l'ordre du Ciel.

« Je n'ai pu voir qu'une fois la sœur Marguerite-Marie, écrivait le Père, mais j'ai bien eu de la consolation dans cette visite. Je la trouve toujours extrêmement humble et soumise, dans un grand amour de la croix et du mépris. Voilà des marques de l'esprit qui la conduit, lesquelles n'ont jamais trompé personne[1]. »

Tout s'était bien augmenté pendant mon absence, avait-il dit; la sainteté de la Bienheureuse brillait d'un plus bel éclat et Dieu avait manifesté de plus en plus ses vues miséricordieuses. L'amour avait grandi dans l'âme de l'humble vierge au milieu des épreuves et des contradictions, à la manière du feu que le vent excite et anime, et Jésus faisait ses délices d'habiter dans ce cœur si détaché de tout objet terrestre.

[1] Lettre LVI.

Les autres filles spirituelles du Père eurent aussi le bonheur de recourir à ses conseils. Nous pouvons nommer deux religieuses de la Visitation, la sœur Marie-Émerentienne Rosselin et la sœur Anne-Marie Cordier.

La pensée des jugements de Dieu jetait la première dans de cruelles peines. Notre-Seigneur, qui mesure ses secours aux besoins des âmes éprouvées, lui avait ménagé la direction du saint prêtre dans ce moment critique de sa vie religieuse. Après son départ il l'avait encore soutenue par ses lettres, et il put confirmer de vive voix les conseils qu'il lui avait donnés.

La seconde avait profité de la direction du Père d'une manière étonnante; elle parvint à un détachement intérieur et extérieur admirable. Elle ne regardait plus que le livre de ses règles, et s'abandonnait entre les mains de sa supérieure comme une petite enfant et une boule de cire dont on pouvait se jouer à son gré [1].

Parmi les pieuses chrétiennes qui avaient été dirigées autrefois par lui et qui avaient entretenu avec leur pieux directeur une correspondance, nous mentionnons particulièrement Mme de Lyonne, qui consentait difficilement à voir sa fille renoncer au

[1] La sœur Marie-Catherine Carme de Chailloux s'adressait aussi à lui. Elle souffrait beaucoup de peines intérieures, et le Père, pendant son premier séjour à Paray, s'était efforcé de la tranquilliser; mais il n'avait pu réussir, et Dieu permit qu'à son retour d'Angleterre elle ne pût parvenir à lui parler, malgré l'extrême désir qu'elle en avait.

monde; Mme de Maréchalle, qui avait beaucoup à souffrir de la part de ses filles obstinées dans l'hérésie; Mlle de Bisefrand, Mlle Rosalie de Lyonne, et d'autres qu'il est inutile de nommer.

Mlle Rosalie de Lyonne, dont nous avons parlé précédemment, avait été bien sensible au départ du P. de la Colombière pour l'Angleterre. Elle lui avait écrit fréquemment pour conserver le bienfait de sa direction, et le saint prêtre trouvait, au milieu de ses nombreuses occupations, quelques instants à lui donner pour soutenir sa vertu naissante. « J'étais bien persuadé, Mademoiselle, lui écrivait-il de Londres, que vous persévéreriez dans le service de Dieu, et que Notre-Seigneur, entre les mains duquel je vous ai remise en partant, aurait soin de vous. Mais encore est-on bien aise de l'apprendre de vous-même, qui seul pouviez rendre sur cela un témoignage certain. Je me réjouis donc avec vous de ce que vous êtes toujours à Celui que vous avez choisi pour votre maître et votre époux[1]. »

On voit qu'elle avait fait vœu de chasteté. Il lui donnait ensuite des conseils sur son intérieur avec une sollicitude toute paternelle. Mais comme il aimait avec cette affection forte et surnaturelle qui veut avant tout le bien de l'âme et son progrès dans la sainteté, il ne craignait pas de lui reprocher ses défauts :

« Gardez-vous désormais, lui disait-il, de cet air fier et si contraire à l'humilité, et qui irrite plus la

[1] Lettre du 25 juillet 1679.

colère que si vous vous mettiez en colère vous-même : il faut se taire ; mais il faut aussi parler lorsqu'il y a lieu de croire qu'on se choquera du silence. Enfin, Mademoiselle, il faut être patiente de bonne foi et douce comme Jésus-Christ jusqu'au fond de l'âme. Je vous recommande cette vertu sur toutes choses, elle est précieuse aux yeux de Dieu [1]. »

La fierté, les airs hautains et dédaigneux étaient bien, en effet, le trait saillant du caractère de Mlle de Lyonne, mais l'humilité pénétrait peu à peu dans son cœur. Dieu, d'ailleurs, lui avait ménagé une grâce extraordinaire.

Un matin, à son réveil, elle vit devant elle l'âme souffrante d'un jeune seigneur du Lyonnais qui l'avait longtemps recherchée et qui était mort depuis peu dans un combat. Elle sortit de cette entrevue mystérieuse pâle et défaite, et conserva cette pâleur de cadavre jusqu'à sa mort. Comme elle ne pouvait se résoudre à quitter le monde, Dieu, qui la voulait dans la religion, fit connaître son désir à la bienheureuse Marguerite-Marie. Elle écrivit aussitôt à son saint directeur la volonté du Ciel sur Mlle de Lyonne, et il la mit en rapport avec l'humble religieuse. Mais l'aversion de cette demoiselle pour le cloître était si forte, qu'ayant reçu un billet du Père, commençant par ces mots : *Il faut mourir à vous-même, ma chère fille*, à peine eut-elle lu ces mots : *Il faut mourir*, que, s'imaginant qu'il lui commandait par là d'embrasser la vie religieuse, elle faillit s'évanouir et se

[1] Lettre XXXIII.

mit à fondre en larmes. Elle ne put se consoler que lorsqu'on lui eut fait voir sa méprise.

C'est dans une pareille disposition qu'elle se trouvait au moment de l'arrivée du Père à Paray. Il dut, sans doute, agir sur elle avec une douce et paternelle autorité, pour lui persuader d'obéir aux desseins de Dieu sur elle, et de suivre avec déférence les avis de la sœur Marguerite-Marie. Elle promit tout, parce qu'elle ne résistait pas à l'ascendant surnaturel qu'exerçait sur son âme le sage directeur. Mais elle différa l'exécution de sa promesse, et nous verrons de nouveau la grâce poursuivre cette fugitive jusqu'à ce qu'elle s'avoue subjuguée et vaincue.

C'est alors que le Père revit la sœur Marie, cette dame venue de Londres en France pour suivre une vocation extraordinaire, et qu'il avait placée dans le couvent des Ursulines de Paray. Elle y vivait inconnue et cachée au monde, sous l'extérieur d'une humble servante pratiquant, sous les regards de Dieu et des anges, les plus belles vertus.

La Bienheureuse, même avant le départ du P. Claude pour l'Angleterre, avait appris, par révélation, que Dieu voulait placer dans un monastère de sainte Marie une dame anglaise, veuve et catholique, qui viendrait habiter chez les Ursulines. Lorsque le Père revint à Paray, la sœur Marguerite-Marie lui manifesta les desseins de Dieu sur cette âme. Il n'hésita pas un instant à croire ce que la Bienheureuse lui déclarait. Il en prévint la sœur Marie, et, avant de partir, il lui recommanda d'avoir une confiance entière en cette sainte religieuse.

« Je vous donne, lui dit-il, une âme à qui vous aurez recours en toutes vos peines. Dieu se communique à elle et lui parle aussi familièrement que je vous parle. »

Quelque temps après, sœur Marie quitta les Ursulines pour entrer à la Visitation de Charolles, où elle fut reçue avec une grande charité. Au jour de sa vêture elle prit deux noms qui rappelaient le souvenir de deux personnes pour lesquelles elle conservait une pieuse reconnaissance. Désormais elle s'appelait sœur Claude-Marguerite (Boucher).

C'est à l'époque de son admission dans la communauté que le P. de la Colombière écrivit à la supérieure cette lettre, d'une touchante éloquence, qui fait penser à la lettre de saint Paul à Philémon, au sujet d'Onésime :

« Je loue Dieu de tout mon cœur de la miséricorde qu'il a faite à la sœur Marie, en vous inspirant à toutes le charitable dessein de l'admettre parmi vous en un rang si honorable ; je ne vous dis point que je voudrais pouvoir vous en témoigner ma reconnaissance, parce que je suis sûr que le Seigneur, pour qui vous avez fait cette généreuse action, ne vous laissera pas sans récompense, et qu'il versera tant de bénédictions spirituelles et temporelles sur votre communauté, que vous trouverez, en effet, que nulle de vos filles ne vous a apporté une si riche dot que celle-ci qui ne vous a rien donné... Pour cette heure je ne puis rien faire, toutes nos dames anglaises sont dispersées et en danger de perdre tout ce qu'elles ont de biens en France. Je ne connais

personne qui soit en état de débourser de l'argent; mais croyez-moi, Jésus-Christ est bien capable de vous payer la dette tout entière. Recevez de ses mains cette pauvre étrangère telle qu'il vous l'a présentée, et sans autre espérance que celle de lui plaire; vous verrez encore une fois que vous n'y perdrez rien. Je lui servirai volontiers de caution, si vous en pouvez demander, pour celui auquel vous vous êtes sacrifiées, pour lequel vous avez abandonné toutes choses, sur sa parole[1]. »

Ces dix jours passés dans la chère ville de Paray s'écoulaient rapidement au milieu des occupations du zèle et de la charité. Il adressa quelques mots d'exhortation aux deux communautés des Ursulines et de la Visitation. Il réunit ses chers congréganistes, et il fit passer dans leur cœur quelques étincelles de son ardent amour pour Dieu et pour le prochain. Il les engagea de nouveau à travailler activement à la fondation d'un hôpital. Nous avons vu que les membres de la Congrégation avaient déjà créé l'*asile* Saint-Louis[2]. Mais il n'y avait point d'hôpital proprement dit pour les pauvres et les malades. On ne pouvait donner ce nom à un petit réduit avec quatre lits, abandonnés aux soins de deux femmes salariées.

Le P. de la Colombière avait, dès l'année 1676,

[1] Lettre VIII.

[2] L'asile Saint-Louis ne subsistait qu'à l'aide de dons et de souscriptions volontaires, d'aumônes recueillies en argent ou en nature. Il dura pendant quarante années. Les bâtiments existent encore, c'est une habitation particulière.

fait comprendre qu'il restait beaucoup à faire pour les pauvres. Il fallait donner de l'extension au petit établissement de Saint-Joseph. Le Père parla de ce projet à la Bienheureuse, qui était de moitié dans tout ce qu'il entreprenait, et qu'il consultait pour mieux connaître la volonté de Dieu. La sœur Marguerite-Marie, éclairée d'en haut, apprit que cette œuvre réussirait avec le temps; et dès lors elle seconda, autant qu'elle le pouvait, cette entreprise. Après la mort de son pieux directeur, elle se fit la conseillère et l'inspiratrice des continuateurs de l'Œuvre.

Le Père pressait les habitants les plus riches et les plus influents de la ville de réaliser le projet de construire un hôpital et d'y mettre, pour le service des malades, des sœurs hospitalières. Ces nouvelles exhortations eurent un plein succès. Nous voyons que, le 1er mai de cette même année 1679, une réunion des principaux de la ville eut lieu chez M. Bouillet, avocat et juge de Paray, ayant à leur tête M. Jean-Éléonor Bouillet, curé de Paray, et M. Benoît-Palamède-Baudinot de Selovre, conseiller du roi au parlement de Bourgogne. Ils firent le contrat de fondation, c'est-à-dire qu'ils firent un fonds pour la subsistance des pauvres malades [1].

[1] Voir un manuscrit ancien dans les archives de l'hôpital. Ainsi il y eut d'abord l'hôpital de Saint-Joseph, pour les malades, fondé en 1679 par les soins du P. de la Colombière et confié en 1684 à des sœurs hospitalières. (L'asile de Saint-Louis ne subsista qu'une quarantaine d'années.) L'hôpital général fut fondé en 1694, à l'occasion d'une grande mortalité

Parmi ces chrétiens généreux, appartenant aux familles honorables de Paray, nous pourrons citer des noms encore dignement portés [1]. Indiquons seulement ceux de M. Guillaume Billet, docteur en médecine; Pierre Billet, notaire royal, qui avait une fille religieuse à la Visitation, sœur Claude-Marguerite; tous deux frères du P. Antoine Billet, provincial de Lyon en 1690; Étienne Chalon, notaire royal, dont le fils aîné était religieux de la Compagnie de Jésus [2], et dont une fille était à la Visitation de Paray. Ils étaient des amis dévoués, pleins de vénération pour le saint prêtre.

causée par la misère. Le principal promoteur de cette œuvre fut le P. de Villette, supérieur des jésuites de la maison de Paray en 1691.

L'hôpital de Paray, entièrement rebâti et parfaitement tenu, s'honore d'avoir la B. Marguerite-Marie et le P. de la Colombière pour ses deux fondateurs. Aussi cette maison conserve religieusement un petit livret de prières, composé et écrit en partie par la sainte en l'honneur du sacré Cœur, donné à la première supérieure. Elle possède un portrait du P. de la Colombière, l'autel en bois doré où le serviteur de Dieu a souvent offert le divin sacrifice. Après la suppression des jésuites, il fut donné à l'hôpital. Le B. Benoît-Joseph Labre avait reçu l'hospitalité dans l'ancien bâtiment. Aussi l'hôpital de Paray est riche en pieux souvenirs.

[1] Paray avait aussi donné à la Compagnie de Jésus le célèbre P. Vavasseur, poète et théologien distingué.

[2] Nous pouvons nommer plusieurs membres de la Congrégation qui furent aussi les amis du P. de la Colombière, ce sont :

MM. Baudinot de Selovre; Baudinot du Breuil; Baudinot de la Salle; Antoine de Reclaine de Lyonne; Mainaud de Bisefrand; Alexandre de Montillet, avocat; Jacques Dumérery, principal du collège; Thouvant; Guinet de Villorbaine; de Brou,

Ce séjour passager dans une ville qui lui rappelait des souvenirs chers à sa piété, fut une consolation ménagée par la Providence au serviteur de Dieu. Il eut le bonheur d'offrir le divin sacrifice sur cet autel, dont presque seul il connaissait l'extraordinaire sainteté, et il posait avec bonheur ses lèvres sur cette pierre où avaient reposé les pieds de Notre-Seigneur. C'est dans cette chapelle qu'il avait été comblé de grâces, lorsqu'il disait la messe de la communauté; là, qu'il s'était consacré au Cœur de Jésus (21 juin 1675). Il se souvint des grâces extraordinaires qu'il avait retirées de cette sainte pratique, et il comprenait plus que jamais l'importance et l'utilité de la dévotion au Cœur de Jésus.

Toutefois, nous devons le remarquer ici, quelle que fût son estime, sa vénération même pour la bienheureuse Marguerite-Marie, sentiment qui augmentait encore par tout ce qu'il découvrait en elle de vertus éminentes et de sainteté, il tint toujours à son égard une conduite pleine de réserve. Il la voyait peu et rarement, et, dans cette circonstance, il n'eut qu'un seul entretien avec elle.

Ils ne s'écrivaient presque pas. Si la Bienheureuse avait un mot à lui dire, une lumière de Dieu

avocat, procureur fiscal; Leclerc de Châteauvert; Jacques Dechaires, docteur en médecine; Georges Prosselin, avocat; Paul Pacaud, bourgeois; noble Guy Molard, avocat au parlement, bailly de Paray; Bouillet de l'Heurtière; Bouillet de Romay; Louis Deroche, notaire royal; Gabriel Jolcaud, docteur en médecine; François Michel, notaire; Baudron, chirurgien; de Beluze, chirurgien; de Lucenay, avocat; de la Méthairie, chirurgien; Luc Corial, bourgeois; Colin, Aumônier, Delorme, etc.

à lui faire connaître, elle le mettait sur un bout de papier et le confiait à sa supérieure, qui l'envoyait ou ne l'envoyait pas. Le Père répondait sous le couvert de la supérieure, ou plutôt dans la lettre qu'il lui écrivait.

Un détachement tout céleste règne dans ces relations saintes et peu fréquentes. On n'y sent rien d'humain. Le directeur et sa fille spirituelle se comprennent en quelque sorte, sans se communiquer, chacun lisant dans l'âme de l'autre.

La bienheureuse Marguerite-Marie écrivait à la mère de Saumaise : « Je recommande à vos prières le révérend P. de la Colombière, dont vous me demandez des nouvelles. Sa santé n'est pas encore rétablie, comme il le marque à Mme de Lyonne ; car pour moi, je n'en ai point reçu de lettres. Ce n'est pas que je ne me sois donné l'honneur de lui écrire, mais il n'a pas jugé à propos de me faire réponse. Mais de quelle manière qu'il en use je suis toujours contente, parce que je sais que nous ne voulons que la volonté de Dieu, à laquelle il est très soumis [1]. »

Le P. de la Colombière s'était dirigé sur Lyon, où il devait recevoir une destination appropriée à son état maladif, et surtout édifier de plus en plus ses frères par l'exemple de ses vertus religieuses.

[1] Lettre VI.

CHAPITRE TREIZIÈME

LE P. DE LA COLOMBIÈRE EN RÉSIDENCE A LYON; SES OCCUPATIONS

(1679-1680-1681)

Patientia autem probationem operatur.
(Rom. v.)
La patience opère l'épreuve.

Ce fut le 11 mars que le P. de la Colombière revit la cité où il avait passé la plus grande partie de sa vie. Le cœur humain n'est pas indifférent aux lieux associés, pour ainsi dire, aux diverses phases de l'existence. C'est à Lyon que le Père avait vu s'écouler les jours studieux de son adolescence, les années de sa jeunesse religieuse, celles du professorat et ce temps béni de sa troisième année de probation, précédé de ses débuts dans la chaire chrétienne.

En arrivant, il se trouva plus fatigué qu'il ne l'avait été depuis son départ de Londres. Les crache-

ments de sang reparurent, et il s'en fallut peu qu'il ne retombât dans l'état fâcheux qui avait fait craindre un dénouement fatal.

« Je crois, écrivait-il le 25 de ce même mois, qu'une petite saignée m'a sauvé de cette rechute : je suis un peu mieux, ce me semble, depuis deux jours ; je mange de la chair depuis que je suis ici, même le vendredi et le samedi, par ordonnance du médecin. Le temps s'approche que je pourrai prendre le lait d'ânesse, duquel j'espère quelque soulagement. La volonté de Dieu soit faite[1] ! »

C'était assurément une rude mortification pour le saint religieux d'être réduit à suivre un pareil régime. On se souvient de saint Louis de Gonzague malade, qui, mangeant une aile de poulet un jour maigre, par ordonnance du médecin, répondait à un religieux qui l'en plaisantait : « Que voulez-vous, je suis devenu, selon le langage du prophète, semblable à un être privé de raison en la présence de Dieu. *Ut jumentum factus sum apud te.* (Ps. LXXII.) »

Il était aussi humiliant pour le serviteur de Dieu de donner à son corps des soins qui étaient si contraires à ses goûts. Mais le supérieur avait parlé, il fallait obéir. On voulait qu'il se rétablît pour pouvoir travailler encore, il devait donc employer tous les moyens jugés convenables pour atteindre ce résultat.

Il le désirait vivement, car il devait lui en coûter de se voir dans une inaction forcée, lorsqu'il y avait

[1] Lettre LVI.

tant d'occasions de faire le bien. Les quelques jours passés à Paray avaient été huit jours de labeurs consolants. On s'était, à la lettre, disputé une parole de ses lèvres, un moment d'entretien avec lui ; et devant un tel empressement, il avait oublié son état de souffrance. Quand donc pourrait-il reprendre la sainte et belle carrière de l'apostolat?

On lui avait fait entrevoir la possibilité d'un retour en Angleterre. Les lettres, pleines d'éloge sur son talent et ses vertus, que le duc et la duchesse d'York avaient écrites à la cour de Louis XIV, et qui avaient été communiquées au P. de Lachaize, les désirs que Leurs Altesses Royales exprimaient hautement, de le revoir en des temps meilleurs, avaient fait penser à l'éventualité d'un second voyage *au pays des croix*, comme il appelait l'Angleterre, et lui-même était tout disposé à reprendre son laborieux et fécond ministère sur cette terre où il avait rencontré tant d'âmes d'élite.

Mais, en réalité, il y avait peu d'espoir que le serviteur de Dieu pût jamais revoir les rivages britanniques. Sans parler des motifs politiques qui l'en éloignaient pour longtemps encore, il était atteint dans les sources mêmes de la vie, et il sentait que Dieu lui demandait le plus grand sacrifice que puisse faire un homme apostolique, celui de se voir condamné à l'inaction.

En cherchant à soulever le voile qui lui cachait l'avenir, il apercevait cette double perspective : une mort prochaine qui arrêterait pour jamais sa carrière interrompue; ou une existence infirme et languis-

sante, traînée péniblement dans le silence et l'obscurité, qui le rendrait désormais inutile. Il faut savoir combien est pénible aux âmes délicates et humbles cette crainte d'être à charge aux autres. Grâce à Dieu, la charité fraternelle dans les maisons religieuses sait adoucir ce que cette situation peut avoir de triste et d'humiliant; là, plus qu'ailleurs, on sait que la prière est, dans l'œuvre du salut des âmes, souvent plus utile que l'action, et que la présence d'un saint qui souffre et qui prie attire la bénédiction du Ciel sur la demeure hospitalière.

Dès que le P. de la Colombière eut repris quelques forces, le Provincial lui confia la direction spirituelle de quinze à seize jeunes religieux qui suivaient les cours de philosophie, au collège de la Trinité.

C'était un emploi tout de confiance et qui exigeait peu de fatigues. Entendre les confessions des religieux, avoir avec eux quelques entretiens spirituels, adresser quelquefois des exhortations à la communauté, telles étaient à peu près les fonctions qu'il avait à remplir.

Il avait toutes les qualités nécessaires pour porter au bien et à la sainteté les âmes de ceux qui étaient confiés à sa paternelle vigilance. C'était un modèle à imiter, et sa présence seule, au milieu des jeunes religieux, était une prédication.

« Il ne faut pas s'étonner qu'il se possédât toujours assez pour prévenir toutes les saillies qui surprennent quelquefois les plus modérés, et les dérobent en quelque sorte à eux-mêmes : c'est la piété et la vertu qui réglaient sa conduite, et qui répan-

daient dans toutes ses manières ce charme qui ravissait et qui édifiait également tous ceux qui avaient quelques accès auprès de lui. Appliqué d'une manière particulière à l'étude de la perfection, il paraissait toujours rempli de quelque pensée forte et sainte, dont l'empreinte se montrait sur son visage. Pénétré de la grandeur de Dieu et du néant des créatures, il ne pouvait cacher l'esprit qui le gouvernait, et on ne pouvait le voir sans se sentir de l'attrait pour la vertu, ni l'entendre parler sans concevoir des pensées dignes de la sainteté et d'un désir ardent de l'acquérir. Sa seule présence inspirait des sentiments relevés à l'égard de Dieu et de son salut. »

Le contemporain qui nous a tracé ce portrait du P. de la Colombière, nous dit précisément tout ce qu'il faut pour nous donner l'idée d'un modèle à proposer aux jeunes religieux. Son état de souffrance était comme un dernier trait qui achevait cette figure de saint.

Mais lui, dans une lettre à la bienheureuse Marguerite-Marie, parlant de ces étudiants confiés à sa sollicitude, disait qu'il leur donnait fort mauvais exemple : « Recommandez-les un peu à Notre-Seigneur. On m'a prié de vous en recommander un qui n'est pas sous ma conduite, et pour lequel je me reproche de n'avoir pas trop de zèle (c'était lui-même); je m'en sens beaucoup plus pour celui qui m'a fait cette prière (le P. Billet, probablement). Souvenez-vous, s'il vous plaît, de tous deux devant Dieu [1]. »

Pendant les premiers temps de son séjour à Lyon,

[1] Lettre XLIII.

il pouvait à peine écrire. Bien des lettres lui arrivaient, et on le voit, quand il est forcé de répondre, tracer quelques lignes et s'excuser sur son état de santé. Parmi ces alternatives de bien et de mal, c'est à peine s'il pouvait, de loin en loin, adresser quelques mots d'exhortation à son petit auditoire composé des Pères, des jeunes religieux et des Frères formant la communauté. Quand il jouissait de quelques jours de mieux, il écrivait à ses filles spirituelles, qui, tout en le suppliant de ménager sa santé, lui demandaient des conseils, des avis, des décisions, sans penser à la fatigue causée par ces pieuses exigences. La pensée d'exercer le zèle et de sanctifier les âmes soutenait son courage, et il portait avec une charité admirable le fardeau de cette correspondance.

En parcourant le recueil de ces lettres, datées de Lyon, on voit qu'il s'était fait le débiteur de tous : religieux de son Ordre, personnes vivant dans le monde, prêtres et religieuses de différents instituts, s'adressaient au serviteur de Dieu pour les besoins de leurs âmes. Il y en a qui sont des chefs-d'œuvre par la finesse des observations et l'atticisme du style. Il s'y montre toujours comme un parfait religieux, et au-dessus de toutes les considérations humaines; même à l'égard de ses amis il ne déguise pas la vérité, suivant à la lettre la maxime célèbre : « *Amicus Plato, magis amica veritas :* Platon est mon ami, mais je lui préfère la vérité [1].

1 Voyez lettre LXXXIV à un jésuite, lettre LXXXIII à une dame, lettre LVII.

Dans ces pieux souvenirs il ne pouvait oublier le curé de Paray et les habitants de la chère petite ville : « Que direz-vous de ma paresse, Monsieur? N'est-il pas bien étrange que j'aie tant attendu de vous répondre? à vous, dis-je, que j'estime tant et à qui j'ai tant d'obligations? Il me semble que je n'ai pu faire autrement; mais, quoi qu'il en soit, vous me pardonnerez. » Puis il l'encourage au sujet d'un petit incident relatif aux membres de la Congrégation :

« Je prie Dieu souvent pour vous et pour tous les congréganistes; je souhaite de tout mon cœur qu'ils soient comblés des bénédictions célestes. Que ne ferais-je point pour les rendre tous tels qu'ils doivent être? Je vous recommande toujours le soin de votre grande famille; vous devez vous-même la recommander tous les jours à Dieu, qui en est le premier père et qui vous a confié ces chers enfants. Pardonnez-moi, mon cher Monsieur, si je ne vous écris qu'un mot; si vous saviez de quel cœur il part, vous en feriez plus de cas que d'une lettre de dix pages. Je ne puis vous aller voir sitôt, quelque désir que j'en aie. Souvenez-vous de moi dans vos bonnes prières. J'offre chaque jour à Notre-Seigneur et le père et les enfants. Vous ne sauriez douter que je ne sois, avec le plus parfait attachement, etc. [1]. »

Cette lettre restera comme un monument de l'affection du P. de la Colombière pour les habitants de Paray. Hâtons-nous de dire que cette affection

[1] Lettre xciv.

était réciproque, et nous en aurons un témoignage touchant à la mort du serviteur de Dieu.

Ainsi, il était encore l'instrument de la Providence pour le bien des âmes. Dans ce repos que la maladie rendait nécessaire, le fidèle disciple du Cœur de Jésus puisait à cette source divine, pour lui-même et pour les autres qu'il dirigeait de près et de loin, des trésors de lumière, de patience et de consolation.

Cependant, bien loin de reprendre des forces, le P. de la Colombière déclinait de plus en plus. On croyait même qu'il mourrait dans l'automne de l'année 1679. Mais ces prévisions ne se réalisèrent point. Il passa l'hiver, et on vit un mieux sensible se déclarer. Dieu avait exaucé les prières qu'on faisait pour le malade. Il écrivait à une supérieure de la Visitation : « Vous avez fait tant de prières pour le retour de ma santé, que je crois que Dieu vous aura enfin exaucée. Je me trouve mieux que je n'ai jamais été depuis mon retour d'Angleterre; mais vous n'avez encore rien fait, si je ne reviens dans l'état où j'étais auparavant. Il faudra bien prier encore plus, pour m'obtenir la grâce de vivre comme vous savez que je dois le faire. J'aurai besoin de secours bien particuliers pour me comporter de telle sorte, étant en santé, que je n'aie pas sujet de me repentir d'être guéri. Cependant, si je savais qu'à l'avenir il dût y *avoir en moi un seul atome qui vécût pour le monde et non purement pour Dieu, j'aimerais mieux mille fois être mort*[1]. »

[1] Lettre LXXV. On peut encore citer la lettre XLIV à la Bienheureuse.

On voit qu'il est fidèle à ses résolutions de vivre uniquement pour Dieu et que, malgré l'état de souffrance du corps, l'âme a gardé toute son énergie.

Pendant les vacances, il alla s'établir au Vernay, maison de campagne située sur les bords de la Saône à une petite distance de Lyon[1]; agréable solitude où l'on jouit de la fraîcheur, du silence et du calme. Il passait les beaux jours de l'automne dans la prière, les exercices de la communauté, quelques promenades dans le parc qui lui étaient imposées par l'obéissance; et toujours dans ce même esprit de déférence et de charité, il prenait une part aimable aux délassements accordés par la règle, autant que sa santé le lui permettait.

Il reprit ses saintes et pénibles fonctions au collège de la Trinité; mais des rechutes fréquentes firent évanouir toute espérance de guérison. Il disait alors avec le sentiment d'une profonde humilité : « J'ai compris que Dieu ne voulait plus se servir de moi, et que j'étais indigne d'être employé à la conduite des âmes[2]. »

On était bien loin de penser ainsi au collège de la Trinité, et l'estime, le respect, la confiance qu'on lui témoignait prouvaient assez combien il était cher aux Pères plus anciens et à cette jeunesse d'élite, dont il avait à développer l'esprit religieux par sa direction.

On avait dans la ville les mêmes sentiments. Les

[1] Après avoir été la campagne du lycée, elle est devenue la maison de villégiature des préfets du Rhône.

[2] Lettre LXIII.

plus illustres Lyonnais n'avaient point oublié la renommée brillante du professeur et de l'orateur; ne pouvant plus l'entendre dans les chaires des principales églises, ils se dédommageaient de cette privation en le visitant, pour lui donner un témoignage de respectueuse sympathie. Plusieurs venaient pour le consulter au sujet de leurs consciences.

Homme d'oraison, constamment uni à Dieu, il était habitué à rapporter toutes ses réflexions à cette fin dernière. Aussi nul motif ou intérêt humain n'était capable de l'en faire dévier. « Quelque affaire qu'il eût à traiter, a dit un contemporain, il en jugeait avec une extrême justesse, parce qu'il avait l'âme droite et éclairée, et il suffisait d'avoir soi-même de la droiture pour être persuadé par ses raisons. D'ailleurs, les choses n'avaient d'importance à ses yeux que lorsqu'elles intéressaient la gloire de Dieu. Aussi, après avoir donné son avis, il retournait bien vite à la considération des vérités éternelles, ou, pour mieux dire, il ne l'avait pas interrompue en condescendant à parler d'autres choses. »

Or, comme on l'a judicieusement remarqué, les hommes qui ne perdent jamais de vue la fin dernière de toutes choses, sont précisément ceux-là qui donnent les meilleurs conseils. Les rapports habituels de leur âme avec Dieu leur permettent de s'abreuver à longs traits à la source de toute sagesse.

Ainsi vivait dans sa cellule du collège de la Trinité le pieux et doux malade, et ses journées étaient encore utilement remplies, lorsqu'il plut au P. Pro-

vincial, à la fin de l'année scolaire de 1680, d'essayer si l'air natal lui serait salutaire. D'accord avec M. Humbert de la Colombière, dont les sollicitudes fraternelles étaient des plus vives, il ordonna au P. Claude de suivre son frère et de lui obéir en tout ce qui concernait sa santé.

Avant de le suivre à Saint-Symphorien d'Ozon, parlons de son talent, disons mieux, du don spécial qu'il avait reçu d'en haut pour la direction des âmes.

CHAPITRE QUATORZIÈME

DIRECTION SPIRITUELLE ET DOCTRINE ASCÉTIQUE DU P. DE LA COLOMBIÈRE

Spiritu intelligentiæ replebit illum, et ipse tanquam imbres mittet eloquia sapientiæ suæ.

(Eccli., xxxix.)

Il sera rempli de l'esprit d'intelligence, et il répandra comme une nuée les paroles de sagesse.

Parmi les plus célèbres directeurs de conscience que compte le xviie siècle, si fertile en gloires de tous genres, il faut placer le P. de la Colombière. Il a un mérite incontestable.

Un directeur, au vrai sens du mot, est celui qui conduit une âme dans sa voie particulière. Dieu appelle à lui tous les chrétiens, mais chacun d'eux parviendra au terme par un sentier différent. Heureux ceux qui connaissent bien ces appels de Dieu et qui en suivent les inspirations! Ils arriveront sûrement et ils rempliront toute l'étendue des desseins du Seigneur à leur égard.

L'office de directeur consiste à guider l'âme, à la soutenir, à la consoler, à l'animer dans l'entreprise de sa sanctification. Ces fonctions ne sont pas seulement celles du juge des consciences, siégeant au tribunal de la pénitence, mais encore et surtout celles de docteur, de médecin et de père, dans cet ordre de choses supérieures aux intérêts du monde.

Depuis Notre-Seigneur, qui a voulu remplir cet office de zèle et de charité à l'égard de ses apôtres et de quelques femmes pieuses dont parle l'Évangile, ces fonctions saintes ont toujours été remplies, dans l'Église, pour le bien et l'utilité d'un grand nombre d'âmes parvenues à la sainteté.

Qui ne connaît les rapports de direction établis entre sainte Catherine de Sienne et le bienheureux Raymond de l'ordre de Saint-Dominique, ceux de sainte Thérèse avec les PP. Balthasar Alvarez et Jean de la Croix, ceux de sainte Chantal avec saint François de Sales? Des hommes de génie comme Bossuet et Fénelon, des pontifes éminents par la dignité comme les cardinaux de Bérulle et Villecourt, de saints prêtres comme Vincent de Paul et le vénérable Pierre Vianney, curé d'Ars, des religieux comme les PP. de Ravignan et Lacordaire, n'ont pas hésité de consacrer une partie de leurs heures précieuses à fomenter la piété dans les cœurs, à développer les vertus et à diriger les âmes dans la voie où il plaisait à Dieu de les appeler.

Nous n'avons nommé que quelques personnages célèbres, pour relever aux yeux des esprits légers et

mondains la modestie de ces fonctions; mais nous sommes loin d'oublier cette foule de prêtres et de religieux dont la vie s'écoule, pour ainsi dire, dans ce laborieux et obscur ministère. On comprendra l'importance d'un pareil emploi, en songeant aux qualités qu'il suppose en ceux qui l'exercent.

Avant tout, il faut une vertu humble et solide, ensuite la science, non seulement spéculative, des voies surnaturelles, mais encore une certaine expérience des choses divines, une fermeté tout évangélique qui ne pactise point avec les défaillances de la volonté et les inclinations perverses, une bonté paternelle qui supporte avec patience et charité la faiblesse et les misères sans nombre de la pauvre nature humaine, enfin l'autorité du ministre et du représentant de Jésus-Christ, qui trace la conduite à tenir et rassure dans les anxiétés.

Toutes les âmes désireuses de Dieu et de la perfection attachent un grand prix à la possession d'un directeur sage et éclairé; et le Seigneur, qui, dans l'économie ordinaire de la Providence, se sert des causes secondes, ménage à ces chrétiens fervents un pareil secours. Quoiqu'il soit l'agent principal dans l'œuvre de la sanctification de ses élus, il permet à ses prêtres de le seconder dans cette grande entreprise.

Les bons directeurs font les saints, et il faut prier Dieu qu'il multiplie ces prêtres pieux et humbles qui se dévouent à ce pénible mais fécond ministère. Il convenait de rappeler en quelques mots ce que c'est qu'un directeur. Dans notre siècle on ne pense

guère à estimer ces guides et ces consolateurs des âmes.

Le P. de la Colombière, par la direction, a fait peut-être plus de bien que par ses prédications. Il n'était pas un moraliste dur et chagrin dans le genre de l'auteur des Maximes, ni un ascète désespérant comme les écrivains de Port-Royal: sa morale était celle de l'Évangile. Ses principes de perfection sont ceux que le Sauveur a tracés lui-même et offerts à toutes les âmes généreuses. Il possède cette clairvoyance des contemplatifs habitués à lire dans leur propre cœur, à en étudier les secrets mouvements, à en pénétrer les replis; en un mot, il a la connaissance du cœur humain.

Vivement saisi de la vue de la sainteté infinie de Dieu, il veut que l'âme travaille sérieusement à se sanctifier : mais tout en exigeant une pureté parfaite de l'esprit et du cœur, un détachement complet des créatures, un renoncement absolu, une volonté généreuse de faire à Dieu tous les sacrifices, il sait quelle est l'infirmité de la nature humaine; et, prenant exemple sur la patience miséricordieuse du Sauveur, qui attend des années et des années la conversion d'une âme, il ne se lassait pas de reprendre et d'exhorter jusqu'à ce que la grâce eût triomphé. La direction du P. de la Colombière a les caractères de l'action divine, la fermeté et la douceur. On a pu dire de lui que c'était un autre François de Sales par la suavité des formes; et il y a, en effet, plusieurs analogies entre l'évêque de Genève et le pieux jésuite. Tous deux ont eu l'honneur et l'avantage de

diriger une sainte, et ils l'ont fait avec une prudence, une sagesse que le Ciel approuva toujours. Tous deux ont écrit dans le XVIIe siècle : mais l'un paraît dans la première moitié et il a toute la naïveté et le gracieux du langage ; l'autre paraît à une époque plus réservée et plus correcte, mais l'un et l'autre ont l'aisance, la douceur, l'esprit net et pratique, et, pour tout dire en un mot, le même bon sens dans la direction. L'influence et l'autorité semblent pareilles.

En lisant le P. de la Colombière, on pense involontairement à Fénelon, qu'il rappelle par la finesse des aperçus et par un certain atticisme. Quelle vue profonde sur le cœur humain dans cette pensée que nous trouvons au commencement de sa retraite spirituelle :

« Mon Dieu, je ne me sens nul désir de cette haute perfection, peut-être même en ai-je un fort grand éloignement ; mais si, par un effet de votre divine bonté, vous vouliez me changer, m'inspirer plus de courage, m'enlever malgré moi-même au monde, j'espère que je vous laisserais faire. Vous savez les moyens qu'il faut prendre pour me vaincre ; ces moyens sont entre vos mains, vous êtes le maître. La vie parfaite me fait peur ; vous pouvez me guérir de cette fausse crainte et me rendre agréable tout ce qui me paraît rebutant, vous seul êtes capable de le faire. »

Quelle est l'âme appelée par sa vocation à la perfection chrétienne qui n'ait frémi à la vue de ce sommet qu'il lui fallait gravir, et qui ne s'est écrié :

La vie parfaite me fait peur! Voyez-vous encore quel coup d'œil profond jeté sur le monde spirituel?

« Il est étrange combien d'ennemis on a à combattre du moment qu'on forme la résolution de se faire un saint. Il semble que tout se déchaîne, et le démon par ses artifices, et le monde par ses attraits, et la nature par la résistance qu'elle oppose à vos bons désirs : les louanges des bons, les railleries des méchants, les sollicitations des tièdes. Si Dieu vous visite, la vanité est à craindre; s'il se retire, la timidité, le désespoir peut succéder à la plus grande ferveur. Nos amis nous tentent par la complaisance que nous avons coutume d'avoir pour eux; les indifférents, par la crainte de leur déplaire. L'indiscrétion est à craindre dans la ferveur, la sensualité dans la modération, et l'amour-propre partout[1]. »

Il examine cette vaine crainte des hommes, le respect humain, qui exerce sa tyrannie jusque dans la religion, et il constate avec douleur qu'on aime mieux s'attirer l'indignation de Dieu que de s'exposer à mécontenter un mortel. On a souvent de bons désirs, mais on ne les réalise point par la crainte de l'opinion.

« Que dira-t-on? que je veux faire l'exact, le dévot, le mortifié? J'ai pris un certain genre de vie : si c'était à recommencer, je ferais autrement; mais à présent je passerais pour bigot. Ah! je ferais bien cela, si j'osais. Ainsi, conclut-il, si nous ne sommes sur nos gardes, nous perdons presque toute la vie par le désir de plaire aux hommes.

[1] *Retraite spirituelle*, p. 57.

« Et cependant quelle obligation leur avons-nous? Quel bien est-ce que nous en attendons? Nous sommes en cela plus malheureux et plus méprisables que ceux qui travaillent pour gagner de l'argent. Voyez quelle est notre erreur! Ces hommes, que nous craignons follement dans la religion, s'attendent à nous voir pratiquer tout le bien que nous appréhendons de faire à leur vue, et ils nous traitent de fous et d'insensés quand nous y manquons. Ils savent que c'est pour être vertueux, dévots et mortifiés que nous nous sommes retirés du monde, et ils voient que nous ne le sommes pas. « Voilà un extravagant, pourraient-ils dire, qui s'éloigne de sa fin. S'il voulait vivre de la sorte, que n'est-il resté dans le monde, où il aurait pu être sans crime ce qu'il est avec danger de se perdre dans la religion. » C'est ce que pensent de nous ceux dont nous craignons les jugements. Ne sommes-nous pas bien misérables, ô mon Dieu, de vous déplaire sans plaire aux hommes? Si nous en faisions autant pour vous, vous nous jugeriez favorablement, et les hommes n'auraient pas le mépris qu'ils ont de notre conduite, car enfin tout homme de sens estime la vertu, voulût-il ne la pratiquer pas? »

C'est ainsi que le P. de la Colombière mettait à découvert un des vices les plus invétérés de notre nature. Ses observations sont justes; il a mille fois raison; et il n'y a rien à répondre à cette logique écrasante. Il avait une perspicacité surprenante pour fouiller dans les vices et les passions humaines. Mais il ne se servait de cette connaissance que pour guérir les plaies morales.

Un homme d'une grande autorité, le P. de Galiffet, a dit du P. de la Colombière : « C'était un religieux d'une vertu éminente et que Dieu avait doué d'un rare discernement des esprits pour la direction des âmes. »

Le Père exerça les fonctions de directeur auprès de toutes sortes de personnes, appartenant à toutes les classes de la société, et il le faisait sans acception ni préférence. Cependant il a eu principalement à diriger des religieuses et des femmes vivant dans le monde, et rien n'égale l'ascendant qu'il avait sur les âmes. Nous ne ferons pas difficulté d'avouer que les mérites personnels du prêtre ne furent pas étrangers à cette renommée. Mais on avouera aussi que tout la justifiait.

Un prêtre qui possède une certaine réputation de talent ou d'éloquence, attirera plus qu'un autre ; et s'il est regardé comme un saint, il offre les qualités qu'on est heureux de rencontrer en celui qui doit être le confident et le guide de la vie. C'est ce qui arriva au P. de la Colombière. Il attirait tout d'abord par cet air distingué et aimable, par ce ton de la bonne compagnie, par sa science et sa doctrine; mais la sainteté qui brillait dans toute sa personne inspirait bien vite la plus entière confiance. De là cette influence décisive qu'il exerçait et à laquelle on cédait avec plaisir, parce qu'on était persuadé qu'il parlait au nom de Dieu et des plus chers intérêts de la conscience. C'est là, en effet, l'honneur et le privilège d'un véritable directeur, que sa voix devient l'écho de celle du ciel, et que pour

l'homme de foi, obéir à ce ministre sacré, c'est obéir à Dieu lui-même.

Toutefois l'on se tromperait si l'on croyait que le Père apportait dans ces fonctions une bonté voisine de la faiblesse, une douceur accommodante, une facilité à se contenter de ce qu'on ne pouvait absolument lui refuser. Non, telle n'était pas sa méthode. Voici comment il parle à une des filles spirituelles qui après son départ se trouvait découragée :

« Vous me dites que vous avez le cœur serré pour bien des raisons que vous ne pouvez me mander. Pourquoi donc ne le pouvez-vous pas? Vous pouvez m'écrire en toute liberté; mais ne me parlez plus de ce départ ni de la douleur qu'il vous cause, car c'est une douleur que je condamne. Votre cœur ne doit ressentir d'autre douleur que celle d'avoir offensé Dieu... De quoi vous inquiétez-vous, fille de peu de foi? N'avez-vous pas confié à Dieu le soin de toutes vos affaires? Craignez-vous qu'il ne vous trompe? A quoi vous amusez-vous, au lieu de songer à profiter du temps qui vous reste pour aimer Dieu et réparer celui que vous avez perdu? Pourquoi me marquez-vous que vous n'avez personne à qui vous plaindre de vos peines? Est-ce que vous avez si peu d'humilité que vous n'osiez les découvrir à votre confesseur?... Je ne suis pas content de ce que vous me dites que vous êtes toujours la même. Quand il n'y aura que cela à dire, il n'est pas nécessaire de m'écrire, si ce n'est peut-être de six en six mois, pour me donner la consolation de savoir que vous

persévérez dans le service de Dieu. Hors de cela, à moins que vous ne sentiez quelque besoin particulier ou que vous ne soyez en quelque doute, il ne faut pas perdre le temps à me faire des compliments... Il faut être tout à Dieu, sans réserve, et appréhender comme la mort tous les mouvements de votre cœur qui ne vont pas droit à lui. Quel malheur de perdre des larmes pour un autre sujet que pour lui témoigner votre amour! Des larmes, dis-je, qui sont si précieuses et dont une seule peut, avec sa grâce, éteindre les flammes que vos péchés ont méritées dans l'autre vie[1]. »

Certes, on ne dira pas que le P. de la Colombière se plaisait aux fadeurs d'un attachement humain, quelque honnête qu'il fût. Ce ton ferme jusqu'à la rudesse, ce langage sévère, que tempère seule la charité, était bien propre à faire comprendre à ce cœur trop sensible que l'affection pour son ancien directeur devait être toute spirituelle, et que leurs rapports étaient d'un ordre surnaturel.

La direction du P. de la Colombière était grave, sérieuse et éminemment pratique. Il allait tout droit au but, et parlait avec une mâle énergie, s'inquiétant peu de blesser les susceptibilités. Il pensait, avec raison, que la première condition à exiger, pour diriger une âme, c'est de pouvoir lui parler en toute simplicité et franchise.

« Vous n'avez pas trop de raison, Mademoiselle, écrivait-il, de vous plaindre de la brièveté de mes

[1] Lettre XLV.

lettres, dans un temps où je puis à peine lire les vôtres. Si les précédentes ont été courtes, c'est que je vous attendais tous les jours et que je me réservais de vous dire à vous-même ce que j'aurais pu vous écrire. Comme je ne suis pas encore bien remis de ma dernière rechute, vous ne devez attendre de moi que peu de chose. Il suffit que je vous reproche la petitesse de votre cœur et votre peu de confiance en Dieu ; on dirait que vous ne connaissez pas encore votre bon maître. Je vous ai souvent conseillé de demeurer tranquille et de ne songer qu'à servir Dieu, chaque jour, comme si c'était le dernier de votre vie.

« Il me semble que vous êtes assurée de vivre cent ans. Si vous voulez être parfaitement agréable à Celui que vous aimez, vous devez vous plaire dans votre misère extrême, aimer le néant où il vous laisse à dessein de faire davantage éclater sa miséricorde, par la patience avec laquelle il vous souffre, et par les grâces qu'il ne laissera de vous faire... Soyez obéissante à votre mère, et ne faites rien qui soit contre son inclination. Souvenez-vous bien que la véritable vertu consiste à souffrir toutes choses patiemment, surtout nos faiblesses spirituelles, et à avoir une conformité entière à la volonté de Dieu en tout ce qui arrive. Au nom de Dieu, étudiez-vous sérieusement à la pratique de ces deux vertus, et faites tous les jours votre examen sur cela[1]. »

Le P. de la Colombière savait aussi, dans l'occa-

[1] Lettre LXVII.

sion, prendre un ton affectueux, quand il avait besoin d'encourager et de consoler. Voici le langage qu'il tient à une religieuse : « Ma très chère sœur, Dieu soit votre force et votre consolation en toutes choses ! Je me sens si éloigné de vous abandonner que mon zèle pour votre chère âme devient, ce me semble, tous les jours plus grand. Vos tentations m'affligeraient, si je ne savais qu'elles sont en vous malgré vous-même, et que le démon seul en est l'auteur.

« Il me suffit, ma très chère fille, que vous conserviez toujours beaucoup de confiance en Dieu, et un sincère désir de faire sa volonté ; je suis sûr que votre obéissance vous sauvera, attachez-vous-y fortement et constamment, et moquez-vous des vaines craintes que votre ennemi veut vous donner de l'avenir ; il craint étrangement le sacrifice que vous allez faire, et, comme jusqu'alors, il ne désespérera pas de vous retirer du port où votre bon maître vous a conduite, il ne cessera point de vous tourmenter, que vous ne soyez liée à Jésus-Christ et à sa croix, d'un lien indissoluble.

« Écoutez donc, ma très aimée fille dans le Cœur de Jésus-Christ, écoutez la voix de votre bon Père, et le commandement que je vous fais aujourd'hui de sa part. Dès que vous aurez lu ma lettre, allez-vous-en devant l'autel où repose cet époux infiniment aimable et parfait, et là, sans attendre davantage, faites-lui un vœu secret de faire votre profession au jour qu'on aura désigné pour cela... Vivez contente, ma chère fille, je suis incapable de prendre de l'a-

version pour une âme que Dieu aime et qu'il a eu la bonté de me confier; vous serez ma fille jusqu'à la mort, et je vous rendrai, pour l'amour de Jésus-Christ, tous les offices d'un bon père. Celui qui vous a mise au monde n'a jamais eu pour vous tant de tendresse que Dieu m'en inspire pour votre salut et votre perfection[1]. »

Cette citation, un peu longue peut-être, a du moins l'avantage de nous montrer l'affection tendre et délicate du saint directeur pour les âmes que Dieu lui avait confiées. Il y a là comme un écho des accents de saint Paul, lorsqu'il disait aux néophytes de la Galatie : « Vous êtes mes chers enfants, et je ne redoute nulle peine pour vous enfanter de nouveau à la foi, afin que Jésus-Christ soit formé dans vos cœurs. » Ainsi il savait soutenir le roseau tremblant et agité; ainsi il laissait tomber sur les âmes faibles et abattues la rosée d'une parole encourageante.

En résumé, on peut dire qu'il proportionnait son langage et ses enseignements aux besoins spirituels et au caractère des différentes personnes. Homme sérieux, il ne prétendait pas perdre le temps dans d'oisives conversations, et il écartait de lui certains esprits inquiets qui, sous prétexte de dévotion, consultent plusieurs directeurs, et ne sont jamais satisfaits, qui multiplient les visites et les demandes de conseils pour n'agir qu'à leur tête ou pour entendre répéter ce qu'on leur a dit et qu'ils ne veulent pas exécuter.

[1] Lettre CXXV.

Dans une lettre à la mère de Saumaise, le P. de la Colombière parle de deux bonnes demoiselles qui l'importunaient au sujet de leur direction, et il la prie de leur faire comprendre, si cela est possible, qu'elles se déterminent, une fois pour toutes, à choisir une personne qui ait seule la connaissance de leur intérieur; car « de changer tous les ans, c'est pour n'avancer jamais rien, et j'avoue que je ne saurais rien faire pour elles, s'il faut qu'en toutes choses j'aie à confirmer ou à éclairer les vues d'un autre ».

Il faisait remarquer quel embarras et quelle perte de temps en résulteraient pour elles et pour lui, et quelle source de trouble et d'inquiétudes. Il avouait ne pas comprendre comment des filles qui n'étaient pas ignorantes, ne savaient dire leurs péchés à une personne, sans lui dire tout ce qu'elles font depuis le matin jusqu'au soir, surtout lorsqu'elles avaient un règlement de vie, où la plupart des choses étaient expliquées. Il ajoutait qu'une demi-heure chaque mois suffisait pour leur direction; « car c'est un grand amusement et une vraie illusion que ces visites qui ne finissent point et qui recommencent tous les jours. On se satisfait, on se dissipe par tant de conversations, et cependant on laisse Dieu, avec qui il faudrait tâcher d'être uniquement uni. »

Voilà qui est parlé d'or, et l'on souscrit des deux mains à ces maximes dictées par le bon sens. C'est avec cette même sagesse qu'il blâmait la légèreté qui porte certaines personnes à s'adresser à de nouveaux confesseurs, uniquement pour le plaisir

du changement : « Je ne trouve nullement à propos qu'on aille se déclarer à tous allants et venants; c'est le vrai moyen de se remplir de vanité et de trouble, de demeurer toujours où l'on est, sans avancer d'un seul pas, et de retourner même en arrière. Il faut prendre garde qu'on s'occupe tellement de soi-même, qu'on cherche ensuite à en entretenir tout le monde, et que cependant on ne s'occupe point de Dieu, qui devrait faire tout l'entretien de notre cœur; allons à Dieu avec simplicité, sans faire tant de réflexions et sans accabler les autres, à force de leur parler de nous-mêmes [1]. »

On lira peut-être avec plaisir quelques pensées et maximes de ce maître habile dans la science de conduire les âmes à Dieu. Nous en citerons un petit nombre :

« L'amour de la croix est le premier pas qu'il faut faire pour être agréable à Dieu.

« L'amour de la solitude est conforme à l'esprit de Dieu. C'est l'esprit du monde qui fait qu'on se hâte, qu'on cherche à se produire, qu'on se persuade qu'on n'y sera jamais assez tôt. L'esprit de Dieu a des mouvements tout contraires.

« Les personnes vraiment humbles se scandalisent difficilement, parce que leur faiblesse leur est parfaitement connue; ils se voient eux-mêmes si près du précipice, et craignent si fort d'y tomber, qu'ils ne s'étonnent pas que les autres y tombent [2]. »

[1] Lettre XXXIX.

[2] *Retraite spirituelle*, passim.

« Il me semble qu'un homme qui se voit loué pour quelque vertu ou quelque bonne action, doit être aussi honteux qu'un homme d'honneur qui se voit pris pour un autre, et loué de ce qu'il n'a pas fait [1].

« Quelle confusion lorsqu'au jour du jugement Dieu produira cet homme vain qui s'est enflé des qualités naturelles ou surnaturelles, et que, faisant voir aux yeux de toute la terre ce qu'il a reçu et ce qu'il a de lui-même, il lui dira en lui reprochant sa vanité : « Qu'avais-tu que tu ne l'aies reçu, et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifier? » Il me semble voir un coquin qui, s'étant fait passer quelque temps pour un honnête homme, à la faveur d'un manteau dérobé, vient à être découvert en bonne compagnie et reçoit une horrible confusion [2].

« La sainteté ne consiste pas à être fidèle un jour ou une année, mais à persévérer et à croître jusqu'à la mort [3].

« Je le reconnais, et mon expérience ne me l'apprend que trop, qu'on est bon un jour et l'autre jour mauvais, qu'on se relâche insensiblement. . . .

. . . .

Est-ce que nous croyons avoir assez fait pour payer Dieu et le paradis? Comparons nos mérites à ceux des saints. Nous avons reçu de nouvelles grâces, dont il faut augmenter la reconnaissance; nous sommes plus près de la mort, nous sommes plus raison-

[1] *Retraite spirituelle,* passim.
[2] *Ibid.,* 41.
[3] *Ibid.,* 57.

nables, plus éclairés. D'où vient donc que nous avons changé ? Que la raison nous fasse revenir [1].

« L'amour-propre fuit de croix en croix, et il a toujours quelque retraite [2].

« La grâce de Dieu est une semence qu'il ne faut pas étouffer, mais qu'il ne faut pas aussi trop exposer. Il faut la nourrir en son cœur et ne la pas trop faire paraître aux yeux des hommes [3].

« Il faudrait vivre comme si on était déjà mort et enterré, c'est-à-dire comme un homme à qui on ne songe plus, qui n'est plus rien dans le monde, qui n'est de rien.

« Ce qui empêche le parfait détachement, c'est que nous sommes encore ou vivants d'une vie naturelle, ou ensevelis dans le péché, ou engagés dans le commerce des hommes, ou attachés à cette terre où nous trouvons encore notre bonheur.

« Un homme vraiment vertueux est toujours le même. Un homme appuyé sur Dieu, qui est immobile, ne peut être ébranlé. Quoi qu'il arrive de fâcheux, on est content parce qu'on n'a pas d'autre volonté que celle de Dieu.

« Ne faites jamais rien seul que vous ne soyez disposé à faire à la vue de tout le genre humain.

« Le seul moyen de nous tirer du triste néant où nous sommes, c'est de nous attacher à Dieu. Nous

[1] *Retraite spirituelle*, 71.
[2] *Ibid.*, 97.
[3] *Ibid.*, 60.

nous élevons par là de la poussière, et devenons, en quelque sorte, semblables à Dieu [1].

« Une âme qui n'est pas soumise en tout, comme un enfant, est exposée à tous les artifices du démon, lequel n'a jamais trompé et ne trompera jamais une âme vraiment obéissante [2]. »

Il serait facile d'augmenter le nombre de ces *maximes*. Il nous suffit de mettre le lecteur sur la voie; en parcourant les œuvres du P. de la Colombière, il remarquera facilement les pensées judicieuses éparses çà et là, et qui brillent comme ces médailles bien frappées au relief saisissant.

L'habile directeur excellait à porter les âmes à Dieu. Il estimait grandement ce ministère spirituel et était heureux de le remplir. Toutefois son humilité lui faisait craindre « que ses fautes empêchassent plus de conversions que son zèle n'en pouvait faire ».

Il n'en continua pas moins d'exercer cet emploi malgré ses craintes et les fatigues ; « car, disait-il, il y a plus de croix intérieures et extérieures qu'il ne paraît. Du moment que l'on se sent touché de Dieu pour travailler à la sanctification d'une âme jusqu'à ce qu'on l'ait mise en certain état de consistance, il y a bien des peines à essuyer. Il est vrai qu'il y a aussi de grandes douceurs, surtout à observer les voies de la grâce, ses opérations, ses progrès dans les cœurs, les bontés de Dieu, sa patience, sa tendresse, sa prudence admirable, son pouvoir,

[1] *Retraite spirituelle,* passim.
[2] Lettre CII.

et cent autres choses qui éclairent l'âme de ceux qui y font réflexion et qui la comblent de joie [1]. »

Ajoutons ceci : après la grâce, ce qui donne le plus d'efficacité aux paroles, c'est la sainteté de celui qui les profère; et nous aurons une idée du P. de la Colombière comme directeur des âmes.

Ses lettres, qui ont été un des moyens de direction, se rattachent à ce même sujet. Nous en parlerons dans le chapitre suivant.

[1] Lettre XLI.

CHAPITRE QUINZIÈME

LETTRES SPIRITUELLES DU P. DE LA COLOMBIÈRE

Non ut confundam vos hæc scribo, sed ut filios meos charissimos moneo.

(I Cor., IV.)

Je ne vous écris pas pour vous confondre, mais pour vous avertir comme mes enfants bien-aimés.

Les lettres du P. de la Colombière forment un recueil des plus instructifs et des plus précieux. Écrites, pour la plupart, à des religieuses ou à des personnes vivant dans le monde, dont il avait gagné la confiance par sa haute piété, et qui recouraient à lui pour la direction de leur conscience, elles roulent presque toutes sur des matières de spiritualité. On les a recueillies après sa mort, mais beaucoup sont perdues. Elles ont été imprimées à Lyon, en 1715[1].

[1] Ces lettres ont été imprimées avec une précipitation malheureuse. Elles n'ont pas leur date et souvent pas d'indication du lieu d'envoi. L'ordre chronologique n'est point observé. Telle lettre écrite après le retour d'Angleterre se trouve placée

En parcourant ce recueil on s'apercevra que la plupart des lettres sont adressées à des religieuses de la Visitation. Le P. de la Colombière s'était trouvé engagé, par une disposition de la Providence, à la direction de plusieurs filles de Saint-François-de-Sales; et comme il avait le même esprit, c'est-à-dire la même doctrine spirituelle et la tendance bien arrêtée d'établir la vie intérieure, il était vivement apprécié par ces religieuses, animées d'une grande ferveur. Cependant il s'adresse aussi aux personnes vivant dans le monde; il écrit à des dames et des demoiselles de qualité qui le consultaient sur les choses de leur conscience.

Ces lettres portent le cachet irrécusable de la sainteté, mais elles reflètent aussi le caractère de l'homme apostolique. La gloire de Dieu, la sanctification des âmes, la charité la plus vive comme la plus tendre, l'inspiraient et conduisaient sa plume. C'est le cœur d'un apôtre plein d'humilité, de douceur, et quelquefois d'énergie, qui a dicté ces pages. Dans sa correspondance de famille se révèlent l'affection d'un frère et la pieuse sollicitude d'un saint. Loin de briser les liens qui l'unissent aux siens, il s'en sert pour porter ces êtres chéris à l'amour de Dieu. Dans ses lettres de direction il se montre tantôt un

avant celles qui ont été envoyées de Londres. « Plusieurs des personnes à qui ces lettres ont été adressées étant alors vivantes, on jugea à propos de supprimer leurs noms et même certains articles qui les auraient peut-être trop marquées. » Ainsi il est difficile de se reconnaître au milieu d'une telle confusion. Il y a donc lieu de faire une nouvelle édition des *Lettres spirituelles du P. de la Colombière.*

médecin habile et charitable qui touche aux plaies de l'âme d'une main sûre, prudente et discrète; tantôt un guide expérimenté qui indique la voie où il faut marcher; tantôt un moraliste profond qui a sondé tous les mystères du cœur humain; tantôt enfin un maître consommé dans la science de la spiritualité et de l'ascétisme chrétien.

Il y a peu de détails sur les choses qui le concernent personnellement. Dans ses lettres écrites d'Angleterre, il raconte une partie de ses travaux apostoliques dans l'intention d'édifier et d'obtenir le secours de la prière. On y trouve peu de renseignements pour la biographie. Écrites au courant de la plume, sans la moindre prétention, elles ont ce qui plaît en ce genre de littérature, beaucoup de naturel et de simplicité. C'est bien l'expression de l'âme du P. de la Colombière. Il s'est peint lui-même, et nous voyons à découvert une âme des plus belles et des plus saintes[1].

Ce recueil offre une lecture très instructive et très édifiante, et l'on ne saurait trop le conseiller aux personnes désireuses de la perfection. Le pieux auteur ignorait sans doute qu'il écrivait pour la postérité un livre excellent. Il n'avait d'autre horizon que le Calvaire, l'autel et le Cœur de Jésus. Aussi

[1] On peut sans doute relever dans cette correspondance quelques incorrections. Les unes viennent de la rapidité de la composition, les autres doivent être attribuées à l'éditeur. Nous ne parlons pas de certaines locutions ou manières de parler, usitées alors et conformes à l'état de la langue française à cette époque; il en est très peu qui soient hors d'usage, et le style est parfaitement clair et intelligible.

il ne parle que de sacrifice, d'immolation, d'anéantissement, d'amour divin ; il répand dans ses pages les pures et brûlantes inspirations de son âme.

On peut dire des lettres du P. de la Colombière ce qu'on a écrit au sujet de celles de la bienheureuse Marguerite-Marie : « Il y a dans ces lignes tant de lumière et de beauté, avec si peu d'étude et de combinaison, tant de force et d'onction, unies à tant d'humilité, et l'amour divin, surtout, y paraît si bien qu'il est impossible de n'y pas sentir le souffle inspirateur du Cœur de Jésus. »

Elles peuvent donc devenir l'instrument de sa grâce et le canal des miséricordes du Rédempteur. C'est une véritable mine d'or à exploiter, et d'un accès facile. Ici, en effet, nuls termes mystiques, nuls systèmes. « Ce ne sont point, dit un contemporain, des ramas de termes mystérieux, qui souvent ne signifient rien et qui sont moins propres à nourrir une piété solide, qu'à flatter la vanité de certaines personnes qui se croient d'une perfection fort relevée, parce qu'on leur parle un langage qu'elles ne comprennent pas. » Il est net et précis, et marche directement au but. Rien pour flatter la vanité, tout pour la piété solide. Il n'a pas la prétention d'indiquer des chemins nouveaux vers la perfection, des méthodes inconnues avant lui. Les nouveautés sont toujours quelque peu suspectes, et conduisent souvent au précipice ceux qui se laissent séduire par leur mirage trompeur. Esprit éminemment positif, vrai disciple de saint Ignace, le maître de la vie pratique par excellence, il ne détourne jamais la dé-

votion de son but véritable. Avec lui il n'y a pas à craindre qu'il remplace l'essentiel et le solide par le superficiel et l'accessoire. On rencontre dans le recueil certaines lettres qui sont de vrais petits traités sur un point de la vie spirituelle.

La plupart des questions qui touchent à la perfection chrétienne et religieuse y sont exposées ou résumées dans un style simple et noble tout à la fois. Quiconque suivra cette doctrine, dont la substance est tirée de la moelle de l'Évangile et des auteurs les plus approuvés, est assuré de s'unir parfaitement à Dieu, par la destruction de tout amour sensuel et terrestre, et d'élever l'édifice de sa sainteté sur les ruines des passions vaincues. Chacun peut profiter de la lecture de ces lettres spirituelles.

Le sage directeur s'adressait à différentes catégories de personnes, et les avis qu'il leur donnait ne sont pas tellement personnels, qu'ils ne conviennent à tous ceux qui se trouvent dans cette même situation. Ceux-là mêmes qui sont chargés de la direction des consciences trouveront d'excellentes règles pour la conduite spirituelle des âmes.

« Ils apprendront à ne pas jeter dans le trouble et le découragement ceux qui ont eu le malheur de tomber en de grandes fautes, mais à profiter de ces chutes pour les porter à une plus grande sainteté, par une grande confiance en la miséricorde infinie, une humilité profonde, une vigilance plus exacte, une mortification plus austère. Ils verront que, si l'on doit quelquefois ménager certains tempéraments faibles et délicats par rapport aux macérations du

corps, il ne faut jamais permettre aucun partage dans les sentiments du cœur que Dieu demande et qu'il mérite tout entier. Ils comprendront que la véritable vertu et la sainteté la plus parfaite consistent à remplir entièrement les devoirs de son état dans la vue de plaire à Dieu, et à quitter les dévotions de goût et de choix, quelque saintes qu'elles soient d'ailleurs, dès qu'elles sont incompatibles avec les devoirs essentiels.

« Enfin ils sauront, à l'exemple de ce directeur éclairé, redouter un emploi qui demande tant de perfection dans ceux qui en sont chargés, et à insister particulièrement dans la conduite des religieuses, sur la nécessité d'accomplir exactement ce qui est prescrit dans leurs règles ou ordonné par leurs supérieurs. Elles épargneront ainsi des heures précieuses employées à chercher quelque chose de plus parfait, aux dépens de la régularité monastique et de la solide vertu. »

Il nous reste maintenant à entrer dans quelques détails pour faire connaître ces lettres dont nous venons de donner un aperçu général.

Déjà, dans le cours de ce récit, nous avons eu souvent l'occasion de recourir à ces documents pour retracer les faits ou pour exprimer les sentiments du P. de la Colombière ; nous les considérerons ici surtout au point de vue ascétique.

Signalons tout d'abord trois lettres adressées à sa sœur, religieuse à la Visitation de Condrieu. La première traite de *la manière de se conduire pour être heureux dans la religion*, où parmi plusieurs belles

pensées nous remarquons celle-ci : « Une bonne religieuse ne devrait pas avoir plus de peine à obéir à un enfant qu'elle ferait à son fondateur, ou même à la sainte Vierge, si elle prenait visiblement la direction du monastère. » La seconde est *sur le contentement intérieur,* où il énonce ce principe remarquable : « Toutes les fois que vous ressentirez quelque atteinte de trouble au fond de votre cœur, soyez sûre que c'est quelque passion mal mortifiée qui le cause, ou un fruit de l'amour-propre qui vit encore. » La troisième[1] est sur la *tiédeur* et l'*insensibilité de cœur,* et il s'exprime avec une force et une énergie bien propres à faire réfléchir les personnes qui se trouveraient dans ce malheureux état. Il ne craint pas de dire à sa sœur : « J'aimerais mieux que vous fussiez morte plutôt que tiède. »

D'autres lettres roulent sur l'*oraison*[2], sur l'*acceptation de la mort*[3], sur l'*esprit de sacrifice*[4], où on lit ce beau passage : « A cette heure que le monde triomphe, que le péché règne, que Dieu est outragé, qu'il souffre une cruelle passion, la même qu'il endura au jardin des Oliviers, lorsqu'à la vue de nos péchés il sua le sang et l'eau, il faut que ses bons amis prennent part à son deuil, et qu'ils tâchent de lui rendre toute la gloire que les autres lui ravissent. Imaginez-vous donc, ma chère fille, que vous êtes la victime publique ; chargez-vous, pour

[1] C'est la quatrième du recueil.
[2] Lettre x.
[3] Lettre xi.
[4] Lettre xiii.

l'amour de Dieu, de tous les désordres qui se commettent présentement dans tout le monde; et, pour les expier, ne vous contentez pas d'accepter toutes les peines intérieures que vous souffrez, offrez-vous à en sentir encore de plus cruelles. »

Nous trouvons dans la quinzième lettre une excellente règle pour les confessions générales : « Préparez-la, cette confession, sans vous troubler, offrant à Notre-Seigneur la peine et la confusion que vous devez souffrir, et la faisant en partie pour vous procurer cette confusion. Mais gardez-vous bien de vous embarrasser dans nul scrupule. Il faut que ce soit l'amour et non la crainte qui vous porte à faire cette revue. Il ne faut pas que vous prétendiez tout dire; *les choses considérables se peuvent mettre en détail, et les autres en gros, autrement on n'aurait jamais fini.* »

Il y a des choses admirables de vérité pratique dans la dix-neuvième lettre, sur la *négligence dans le service de Dieu.* Il indique les signes auxquels on peut reconnaître une âme lâche et pusillanime, et en même temps le remède opposé au mal. Il parle ensuite des *distractions dans l'oraison,* et il s'écrie : « O la grande illusion, et pourtant qu'elle est commune! de s'imaginer qu'on a peu ou beaucoup de vertu, selon qu'on a peu ou beaucoup de distractions en ses prières! J'ai connu des religieuses qui étaient élevées en un haut degré de contemplation et qui étaient souvent distraites depuis le commencement de l'oraison jusques à la fin. La plupart de ces personnes qui souffrent une si grande peine à avoir de

ces égarements d'esprit, sont des âmes toutes remplies d'amour-propre, qui ne peuvent souffrir la confusion que cela leur fait devant Dieu et devant les hommes, qui ne peuvent supporter l'ennui et la fatigue que leur causent leurs exercices spirituels, qui voudraient être récompensées des mortifications qu'elles pratiquent par des consolations sensibles. »

Il faudrait tout citer, mais il y a des limites. La vingt et unième lettre renferme l'exhortation la plus persuasive sur l'*humilité et la simplicité.* C'est là qu'il fait cet aveu bien digne d'attention : « Pour moi, je vous confesse qu'à mesure que je deviens plus raisonnable, plus je trouve ridicule la confiance que je n'ai que trop eue en mon propre esprit; plus j'acquiers de lumière par l'expérience et par l'étude de moi-même, plus je trouve de facilité à être humble et à pratiquer cette admirable simplicité qui renonce à ses propres vues et à ses intérêts pour obéir à Dieu et aux hommes. Je ne sais si je me trompe; mais, après avoir assez examiné la chose, toute la sagesse me semble renfermée dans ces deux vertus. »

En examinant les lettres écrites aux personnes vivant dans le monde, nous remarquerons ce même sens pratique qui rendait la direction du Père si utile et si précieuse. Il va droit au but sans compliments ni sans phrases. Nul n'a mieux connu les natures féminines qui ont besoin d'être menées avec autorité et douceur.

La lettre quarante-septième contient une sorte de règlement de vie où tout est prévu, et où certaines questions de détail, qui ont aussi leur utilité, re-

çoivent une solution. Il en est de même de la lettre quarante-neuvième, où il donne des conseils qui conviendraient à plus d'une chrétienne de nos jours. Il insiste sur la modestie des vêtements; il proscrit une *jupe de couleur trop éclatante, certains nœuds formant rosette, les robes de soie,* etc. Il ne veut pas qu'on inspire la vanité aux petites filles en les habillant d'une manière mondaine; il recommande la simplicité, etc. [1].

Qu'on ne croie pas que ce soit chez lui étroitesse d'idées, ou défaut de connaissance des usages du monde: il était parfaitement instruit de ce qu'exigeaient les bienséances; mais il tenait plus à l'intérieur qu'à l'extérieur, et il savait aussi qu'il faut détruire tous les aliments dont la vanité se nourrit.

Ce qui prouve la largeur, et l'on pourrait même dire l'indépendance de ses idées, ce sont certaines décisions qui semblent en dehors des voies ordinaires. On sent qu'il suit uniquement l'inspiration de sa conscience en conseillant cette démarche qui paraît contraire à la prudence commune.

Ainsi il engage une demoiselle à entrer de préférence dans « une maison où les choses ne sont pas tout à fait dans l'ordre, afin de contribuer à la rétablir dans la ferveur ». Il y voit la gloire de Dieu intéressée; « et si Jésus-Christ lui faisait l'honneur de la choisir pour rétablir sa maison, lui ramener ses épouses et préparer à beaucoup d'âmes, qui seront reçues plus tard, un asile contre le libertinage

[1] Lettres, *passim.*

et les périls qu'elles courraient dans un monastère déréglé, il l'estimerait fort heureuse. »

En finissant, citons une lettre du Père à la bienheureuse Marguerite-Marie. On verra comme un saint parle à une sainte...

« Ma chère sœur dans le Cœur de Jésus-Christ,

« Je me suis privé jusqu'à aujourd'hui de la consolation que j'aurais eue à vous écrire, parce que j'ai cru que Dieu souhaitait de moi que je lui fisse ce petit sacrifice. Plût à la miséricorde infinie que je fusse fidèle à obéir à toutes ses volontés! Mais, hélas! je vis d'une étrange manière, et je sens que le regret que j'en ai et la plainte que j'en fais, bien loin de me justifier devant Dieu, me rendent encore plus coupable. Je ne sais ce qui m'empêche de devenir bon et d'avancer dans la voie de Dieu; je crois que le désir que j'en ai n'est pas assez pur. Il s'élève divers désirs en mon âme d'entreprendre plusieurs choses pour expier mes péchés et pour glorifier mon aimable Maître; mais dans l'état où je suis pour ma santé, je crains que ce ne soient des illusions, et que Notre-Seigneur ne me juge pas digne de rien faire pour son amour. Il me semble que rien ne me serait difficile, si je connaissais ce qu'il demande de moi... »

Il parle ensuite de l'état de sa santé, des soins qu'il prend pour la rétablir et où il commet, dit-il, bien des lâchetés; de l'oubli de lui-même, auquel il voudrait parvenir, et qui seul peut lui donner entrée

dans le Cœur de Jésus-Christ. Et il ajoute ces mots : « Demandez pour moi à notre bon Maître que je ne fasse jamais rien contre sa volonté, et qu'en tout le reste il dispose de moi selon son bon plaisir. Remerciez-le, s'il vous plaît, de l'état où il m'a mis. La maladie était pour moi une chose nécessaire, sans cela je ne sais ce que je serais devenu ; je suis persuadé que c'est une des plus grandes miséricordes que Dieu ait exercées sur moi. Si j'en avais bien profité, elle m'aurait sanctifié. »

Voilà qui paraît bien contraire aux idées de la sagesse humaine, et la nature comprend peu un pareil langage, qu'une maladie soit une des plus grandes miséricordes du Seigneur. Il lui parle ensuite de ce qui la concerne ; il la rassure et l'encourage, et il finit ainsi : « Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il vous unisse de plus en plus à son divin Cœur, qu'il augmente et qu'il purifie en vous le désir qu'il vous a inspiré de sa croix et de ses précieuses abjections. C'est en lui et pour lui seul que je suis tout à vous. »

En terminant cet aperçu sur les *lettres* du P. de la Colombière, nous n'hésitons pas à lui attribuer ces paroles de l'Apôtre : « En tout ce que je vous ai écrit, Dieu m'est témoin que j'ai dit la vérité. *Quæ autem scribo vobis, ecce coram Deo non mentior.* » (Gal., I, 20.) C'est vraiment l'esprit de Dieu qui conduisait sa plume. Voici maintenant le jugement que portait sur les *Lettres spirituelles* le célèbre Journal de Trévoux (26 avril 1726). On verra que l'opinion n'a pas varié au sujet de ce recueil.

« Ces lettres posthumes sont réelles ; elles furent envoyées, dans le temps, à des personnes effectives (non supposées) ; et la plupart même furent écrites à la hâte... Quoiqu'elles n'aient point été faites pour être données au public et qu'elles soient comme dérobées à la mémoire de leur auteur, le public n'en sera que plus curieux ; il sera au moins plus porté à faire grâce sur les redites, sur l'air naïf et négligé et sur certaines particularités personnelles.

« On ne laissera pas de trouver dans ce recueil, outre la pureté de langage et de l'expression, en quoi le P. de la Colombière a excellé au témoignage même de M. Patru, une infinité de traits de cet esprit de religion et de zèle dont le fervent auteur fut animé, mille belles maximes de la perfection la plus relevée et en même temps la plus sublime, un grand nombre de pratiques saintes, d'un détachement pur, d'une pauvreté rigoureuse, d'une régularité austère, mais surtout une abondance incroyable de sentiments et d'affections vives et ardentes.

« Ces lettres seront donc très utiles, non seulement dans les communautés et à des religieuses, mais à des séculiers, aux femmes du monde et aux jeunes personnes. Tous y rencontreront des principes sûrs de conduite, des règles de mœurs, des devoirs propres de leurs états, beaucoup de points de conscience décidés, beaucoup de doutes résolus, beaucoup de difficultés éclaircies. »

On reconnaît, au style et à la manière de présenter les choses, un auteur du XVIII[e] siècle. Il est loin

d'exagérer le mérite des *Lettres spirituelles*, et on peut l'en croire lorsqu'il affirme leur utilité. Le P. de la Colombière a donc fait, à son insu, un nouveau don à la postérité.

Ainsi vivait, dans sa cellule du collège de la Trinité, le pieux et doux malade, dont les jours étaient encore utilement remplis, lorsqu'il plut au P. Provincial, à la fin de l'année scolaire 1680, d'essayer si l'air natal pourrait lui être salutaire.

CHAPITRE SEIZIÈME

LE P. DE LA COLOMBIÈRE A SAINT-SYMPHORIEN D'OZON. —
SES RAPPORTS AVEC SA SŒUR RELIGIEUSE
DE LA VISITATION A CONDRIEU

(1680)

Non mea voluntas, sed tua fiat.
(Luc, XXII.)
Que votre volonté se fasse, ô mon Dieu, et non la mienne.

Saint-Symphorien, considéré comme le berceau de la famille des de la Colombière, restait cher à tous ses membres. Aussi, quoique M. Humbert de la Colombière fût alors conseiller du roi en l'élection de Vienne, et marié en cette ville, il venait souvent visiter la maison paternelle, et il y passait une partie de l'automne.

On était alors dans les premiers jours de cette saison; à cette époque de l'année, où la campagne n'est pas dépouillée de sa verte parure, où les jar-

dins ont encore quelques fleurs, où l'air, plus frais et plus pur, fait un heureux contraste avec les brûlantes ardeurs de l'été. Il pouvait y avoir du plaisir à revoir le pays natal, avec les souvenirs qui s'y rattachent, la vieille église du bourg, la tombe d'un père et d'une mère, les honorables familles alliées ou unies par les liens d'une ancienne amitié. D'un autre côté, l'affection d'un frère et d'une sœur n'épargnait rien pour rendre agréable, autant que possible, le séjour de la campagne à un hôte si cher et si vénéré... ; et pourtant c'était un sacrifice pour le religieux, qui préférait une humble cellule, la vie en commun avec des frères en religion, à une belle habitation et aux soins affectueux de la famille.

Toutefois il se résignait à ce genre de vie, puisqu'il faisait la volonté de Dieu. Il la connaissait de deux manières, par l'ordre de son supérieur qui l'avait envoyé chez son frère, et par la parole de celle qui était pour lui l'interprète des pensées de Dieu à son égard. La bienheureuse Marguerite-Marie lui avait écrit au mois de juillet une lettre dans laquelle elle lui ordonnait, de la part du divin Maître, de ne plus songer au passé, de ne faire nul projet pour l'avenir, et pour le *présent de prendre soin d'un malade que Notre-Seigneur avait confié à ses soins,* pour lui donner lieu d'exercer la charité et la patience, ajoutant que le malade, c'était lui-même, et qu'il devait sans scrupule faire ce qu'il pourrait pour se rétablir, et le faire aveuglément.

Le Père faisait donc bien la volonté de Dieu en

venant à Saint-Symphorien. Il habitait, dans *l'hôtel des seigneurs de la Colombière,* une chambre contiguë à la bibliothèque qui servait aussi de dépôt pour les archives. Elle était située à l'une des extrémités de cette vaste demeure, qui possédait tout le luxe des habitations seigneuriales : vastes appartements, meubles sculptés, tentures couvrant les murs, portraits de famille[1], et toutes les dépendances ordinaires que réclame une noble et grande existence.

Le Père, guidé par l'esprit religieux, avait choisi une chambre un peu séparée, la plus solitaire qu'il avait pu rencontrer, afin de rester fidèle, autant que possible, à l'observance régulière. Voici comment il parle de son séjour à Saint-Symphorien d'Ozon :

« C'est de la campagne que je vous écris et où j'achève de faire quelques remèdes qu'on m'a prescrits. Vous voyez que je suis chez mes parents, ce qui est pour moi un grand sujet d'affliction, et, au lieu de les édifier par mes discours et par ma manière de vivre, les médecins m'ordonnent de me taire ou de ne parler que pour me divertir. N'est-il pas vrai que voilà une vie bien humiliante? Je com-

[1] L'hôtel des seigneurs de la Colombière, propriété actuelle de la famille Lombard de Buffières, a été reconstruit en partie, au moins pour la façade qui donne sur la rue. La chambre du Père a disparu dans les travaux de reconstruction. On voit seulement la porte par laquelle il pénétrait dans la bibliothèque. Cette dernière chambre a été transformée en chapelle et renferme de précieux souvenirs, sans parler de tableaux d'un grand mérite. Elle possède une chasuble dont saint François de Sales s'est servi et le portrait du P. de la Colombière. Le mobilier ancien a été conservé en grande partie.

prends qu'une âme bien spirituelle pourrait se faire, de cette vie, une espèce de purgatoire très propre à la purifier. »

C'était là, sans doute, ce qu'il faisait, quoique son humilité l'empêche d'en convenir. On sait qu'il faut se défier des pieuses exagérations des saints quand ils parlent d'eux-mêmes. Il ajoutait : « Mais Dieu soit éternellement béni de sa patience infinie, avec laquelle il me supporte, nonobstant mon inutilité et les imperfections que je découvre en moi tous les jours[1]. »

Comment employait-il les heures de ces quelques semaines de vacance? Nous l'avons dit : il vivait, autant que possible, selon sa règle, c'est-à-dire dans la prière, le silence et l'étude. « Il avait l'esprit d'oraison à un degré remarquable; il était tellement habitué à rapporter toutes ses réflexions à Dieu, que nul motif ou intérêt humain n'était capable de faire impression sur lui. » Aussi l'on peut juger que, profitant de ce qu'il était condamné au silence, il parlait longtemps à Dieu dans l'oraison, et quand il pouvait étudier ou lire, il passait dans la bibliothèque.

Saint-Symphorien avait alors pour curé M. de Romanet, prêtre zélé pour l'honneur de son église et pour le bien de la paroisse. C'est lui qui fit faire le tableau qui orne le fond du chœur, et placer l'autel principal, en beau marbre, que l'on voit encore aujourd'hui. Le P. de la Colombière a dû y offrir

[1] Lettre LXXVI.

souvent le saint sacrifice, et l'on aime à s'en souvenir.

Le curé primitif, en ce même temps, était messire Vaury, prêtre de l'Oratoire, homme d'une piété remarquable, et qui a laissé dans le pays une mémoire bénie, « à cause des grandes charités qu'il avait faites aux pauvres, et des bonnes réparations exécutées dans l'église[1]. » Un si bon prêtre ne pouvait manquer d'être l'ami du saint religieux. Ils se virent et s'apprécièrent mutuellement.

Ces deux ecclésiastiques rendaient visite au P. de la Colombière, et lui-même se faisait un plaisir d'entretenir avec eux des relations. Les habitants du bourg saluaient respectueusement le Père, et plus d'un regard s'attachait sur lui avec une expression de tristesse. La plupart l'avaient vu enfant ou jeune homme, et ils le retrouvaient pâle, faible et languissant. Alors on se racontait les événements d'Angleterre, la captivité et les souffrances du missionnaire, et, selon la coutume, l'imagination populaire exagérait les faits; on était tout disposé à le considérer comme un saint, dont la présence honorait le pays.

Pour lui, doux et affable à son ordinaire, il recevait avec une charmante modestie les témoignages d'affectueuse sympathie et répondait quelques bonnes et simples paroles où Dieu avait toujours sa place. Sa figure résignée et souffrante, où l'habitude de la prière avait imprimé une sorte de reflet divin,

[1] Ainsi parle le prêtre qui a rédigé son acte de décès. (Voir Archives de la commune.)

lui donnait une expression céleste, et bien des mères chrétiennes lui demandaient de bénir leurs enfants.

Condrieu n'est pas loin de Saint-Symphorien d'Ozon. En deux heures de marche on est à Vienne, et, le Rhône traversé, on arrive bien vite dans la petite ville, placée à souhait dans une enceinte semi-circulaire de collines couvertes de vignobles célèbres. La sœur Marguerite-Élisabeth de la Colombière, religieuse au monastère de la Visitation, apprit bientôt que son frère était à Saint-Symphorien. Elle lui écrivit pour l'engager à venir à Condrieu. Le Père vit une occasion d'exercer un peu le ministère, et il se rendit à cette invitation. Il put adresser quelques paroles d'édification à la communauté, qui l'accueillait avec toutes les délicatesses de la plus cordiale charité. Ce fut peu de temps après cette visite qu'il reçut une lettre de sa sœur où, après avoir demandé des nouvelles de sa santé, elle l'invitait de nouveau, peut-être pour quelque fête ou quelque ministère. Le saint religieux lui répondit :

« Je vous remercie de la bonté que vous avez de vous ressouvenir de moi ; j'espère que Notre-Seigneur vous en récompensera : car que pourriez-vous attendre de ma reconnaissance? Pour ce que vous désirez savoir, ce n'est pas la peine de vous en instruire, ma santé étant de si peu de conséquence pour les autres et m'étant peut-être fort nuisible à moi-même. Priez Dieu, s'il vous plaît, que, sain ou malade, je réponde fidèlement aux desseins de sa

miséricorde. Pour vous, ma chère sœur, faites-vous une grande sainte, et faites un meilleur usage de vos forces que je ne faisais de celles que Dieu m'a données. Aimez-le, servez-le pour vous et pour moi. *Offrez-lui souvent mon cœur avec le vôtre*, et priez-le qu'il accepte les inutiles désirs que je forme pour ma perfection et pour la sanctification de l'univers [1]. »

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer la beauté de cette amitié fraternelle transfigurée par le sentiment d'une tendre charité. Le P. de la Colombière nous découvre également un des secrets de son intérieur, le soin constant qu'il avait d'acquérir de nouveaux mérites. Ne pouvant plus travailler, il offrait incessamment au Seigneur ses souffrances, et multipliait les désirs et les prières pour le salut des âmes et la glorification du nom de Jésus. Et Dieu qui récompense l'intention comme l'action elle-même, Dieu qui lit au fond des cœurs et se réjouit des sacrifices secrets qu'ils lui présentent, se plaisait assurément à entendre les vœux formés par un cœur apostolique.

« Croyez-moi, ma chère sœur, mon éloignement ne saurait vous nuire; vous trouverez Notre-Seigneur toujours près de vous, lorsque vous le chercherez sincèrement, et quand vous l'aurez, tout le reste est inutile... Je ne vois pas trop d'apparence que je puisse vous aller voir dans le temps que vous espérez; mais quelque bien que vous puissiez attendre

[1] Lettre xcv.

de ma visite, vous savez tout aussi bien que moi qu'il faut faire tout sacrifice à la volonté divine, et que ce sacrifice vaut mille fois plus que tous les avantages qui pourraient nous arriver par une autre voie. Priez Dieu pour moi, s'il vous plaît, et présentez mes respects à votre révérende Mère et à toutes les autres. J'ai été extrêmement édifié de leur piété, mais leur bonté et leur honnêteté m'ont couvert de confusion[1]. »

Dans une autre lettre à sa sœur, le Père s'excuse de ne s'être pas trouvé à la maison lorsqu'une prétendante vint lui apporter des nouvelles du monastère de Condrieu. Il parle de sa nièce Marguerite et en fait l'éloge. Il lui rendait ce témoignage qu'elle devenait meilleure de jour en jour et qu'il en était tout à fait content.

« J'espère, disait-il, que Notre-Seigneur l'a choisie pour une de ses fidèles servantes. Elle a de très bonnes dispositions pour cela. Adieu, ma sœur, toute la famille vous salue et vous aime tendrement[2]. »

[1] Lettre xcvi.

[2] Les religieuses de la Visitation de Condrieu conservèrent le souvenir du Père, son nom y fut toujours entouré de vénération, et dans le manuscrit du xviie siècle déjà cité nous lisons ces mots : « La dévotion au sacré Cœur de Jésus augmenta aussi beaucoup, principalement dans notre communauté. Les soins que le grand serviteur de Dieu, le R. P. de la Colombière, avait pris durant sa vie à l'y établir, ont contribué aux progrès qu'elle y a faits, et nous voyons avec une consolation très sensible celui qu'elle a fait dans toutes les communautés de notre saint ordre. »

Maintenant encore les filles de Saint-François de Sales qui

Ces mots, *toute la famille,* indiquent qu'il y avait alors à Saint-Symphorien M. et Mme Humbert de la Colombière et leurs enfants : Joseph, Jean-Baptiste, Jean-François, Marguerite-Louise et Marie-Madeleine ; cette dernière était encore une petite créature qui vivait dans le berceau et entre les bras de sa mère.

Le P. de la Colombière sympathisait surtout avec son frère Humbert, en qui il découvrait une piété tendre et solide. Sa belle-sœur, aussi aimable que vertueuse, le comblait d'attentions et de prévenances. C'est pendant son séjour à la campagne que se place un épisode intéressant qui va nous le montrer dans ses fonctions de directeur des âmes, où il excellait.

Nous avons laissé Mlle Rosalie de Lyonne luttant contre la grâce qui la sollicitait à embrasser la vie religieuse. La bienheureuse Marguerite-Marie ayant reçu de nouvelles assurances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *qu'il voulait cette âme à tout prix,* écrivit au P. de la Colombière ce que le Seigneur demandait, afin qu'il usât de son influence à cet effet. Aussitôt le Père envoie à Mlle de Lyonne une lettre, où il lui déclarait qu'elle eût à se préparer au grand sacrifice que Dieu attendait d'elle et qu'il souhaitait fort lui apprendre lui-même. Ayant deviné quel était ce sacrifice, elle pensa mourir d'effroi. Cependant comme c'était une âme courageuse, elle voulut, sans délai, affronter ce nouveau péril. Accompagnée d'un de ses frères, elle part aussitôt et vient

habitent l'ancien monastère, se rappellent que la chapelle actuelle est celle où le Père a prêché et célébré les saints mystères.

se présenter au saint prêtre, charmé de cette soumission prompte et de cette intrépidité de cœur. Alors elle se met à genoux devant lui et lui déclare qu'elle vient, en tremblant, faire tous les sacrifices qu'il lui commanderait. Le Père, d'un ton et d'un air tout célestes, lui dit : « Si Jésus-Christ vous demandait pour son épouse, refuseriez-vous de l'être, ma fille? — O mon Père! s'écria-t-elle, et elle ne put achever, ayant déjà tout compris. — Ma fille, reprit-il, refuseriez-vous cet honneur? pourriez-vous refuser Jésus-Christ? Dieu le veut. » Au même instant toutes ses répugnances s'évanouirent, et, sentant son cœur inondé de consolations, elle promet de se consacrer au Seigneur et repart pour Paray.

Pendant le voyage, son âme était si transportée de joie, qu'elle disait à Dieu : « S'il est doux d'entendre parler une personne qui vous aime, ô mon Dieu, que sera-ce de vous voir et de vous posséder éternellement! » Ensuite, pour attester son détachement de toutes les créatures et son dessein bien arrêté d'obéir à la voix de Dieu, elle s'adressait à la nature entière comme si elle ne devait plus en jouir en quittant le monde. « Adieu, disait-elle, adieu, ruisseaux qui coulez frais et limpides; adieu, verdoyantes prairies; adieu, campagnes paisibles; adieu, petits oiseaux qui chantez les louanges de votre créateur; je ne vous verrai plus, je n'entendrai plus vos harmonieux concerts. » Toute pleine des saints transports de l'amour divin, elle arriva auprès de sa mère, très étonnée du changement de sa fille. Plus tard, Mlle de Lyonne, racontant cet évé-

nement de sa vie, ajoutait qu'elle ne s'était point aperçue de la longueur du chemin, tant son âme était sous l'action de la grâce.

Un pas immense était fait vers l'accomplissement des desseins de Dieu sur cette demoiselle. Pourtant tout n'était pas fini. L'opposition de sa mère l'arrêta; elle retomba dans ses hésitations premières, et il fallut presque de la violence pour lui faire dire un adieu définitif au monde. Enfin elle se rendit à l'aimable Sauveur, que tant de résistance n'avait point lassé. Dieu permettra que son pieux directeur soit témoin de sa complète soumission aux volontés du Ciel.

Le temps des vacances touchait à sa fin, c'était le signal de retour à Lyon. Ces quelques semaines passées à la campagne avaient produit une amélioration notable dans l'état du malade. Cet air doux et frais, ces parfums balsamiques des champs avaient calmé l'irritation habituelle de la poitrine. Peut-être, s'il eût prolongé son séjour, ou vécu à la campagne pendant quelque temps, aurait-il obtenu sa guérison. Dès le commencement du mal, les médecins avaient déclaré que là était le remède et l'espérance d'un rétablissement. Mais le P. Claude tenait plus à la perfection qu'à sa santé, il n'était jamais mieux que dans une maison de son Ordre. Il quitta sans regret la vallée de l'Ozon, pour rentrer à Lyon et reprendre ses fonctions accoutumées.

En méditant sur la vie de Notre-Seigneur, il avait remarqué que c'était l'intérieur de Jésus qui relevait la bassesse des actions communes, et il y découvrait

une manière facile de se sanctifier, comme aussi une source abondante de mérites. Dans le genre de vie qu'il était forcé de suivre, il n'avait guère que ce moyen de sanctification, puisque toute action extérieure lui était à peu près interdite. Il s'appliquait donc à faire les petites choses avec de grands sentiments et des intentions parfaites. Souvent prosterné au pied de son crucifix, il lui disait de toutes les puissances de son âme : « O mon adorable Rédempteur! je me donne à vous sans réserve et de la manière la plus étendue qu'il m'est possible. Il y a déjà longtemps que je me suis comme cloué à votre croix par les vœux de ma profession; je les renouvelle ces vœux, je les ratifie en présence du ciel et de la terre; je vous rends mille actions de grâces de me les avoir inspirés; je proteste que je ne me trouve point gêné par mes liens; au contraire, je voudrais les multiplier ou en serrer davantage les nœuds.

« Que ne puis-je, ô mon divin Sauveur, que ne puis-je, par mille et mille chaînes, m'attacher à vous si étroitement, que non seulement je ne me sépare jamais de vous, mais que je devienne une même chose avec vous! Je m'attache pour toujours, ô mon Dieu, à cette aimable croix, et je jure que jusqu'à la mort elle fera tout mon plaisir et toute ma gloire. *Mihi absit gloriari nisi in Cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Loin de moi toute gloire, toute joie que je ne trouverais pas dans la Croix de Jésus, dans Jésus crucifié. Loin de moi tout autre trésor que sa pauvreté, toutes autres délices que ses souffrances, tout

autre amour que lui-même. Non, jamais, mon Dieu et mon tout, je ne me détacherai de vous et jamais je ne m'attacherai qu'à vous[1]. »

Oui, il était vraiment uni à Jésus crucifié dans cette vie de langueur et de souffrances. La passion du Sauveur était l'objet de sa constante étude, et à mesure qu'il se conformait à ce divin modèle, il se transformait et s'élevait à une plus haute sainteté. Examinons de plus près les traits de cette figure de saint.

[1] Paroles du P. de la Colombière dans un discours sur la Passion.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

CARACTÈRE DISTINCTIF DE LA SAINTETÉ DU P. DE LA COLOMBIÈRE SON PARFAIT RENONCEMENT ET SA MORTIFICATION EXEMPLAIRE

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.

(Matth., xv.)

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.

Le P. de la Colombière, semblable à un astre qui jette un plus vif éclat au moment de disparaître de l'horizon, se montrait un modèle achevé de perfection chrétienne et religieuse. Nous allons essayer de dégager, de l'ensemble de sa vie, les caractères de sa sainteté.

Disons tout d'abord que les trois grandes vertus qui ont Dieu pour objet immédiat furent comme trois magnifiques colonnes, soutien et ornement de cet édifice admirable.

La foi, ce germe fécond déposé dans l'âme de l'enfant, au jour de son baptême, se développa par le bienfait d'une éducation chrétienne et d'une forte instruction religieuse. Elle fut vraiment la lumière qui dirigea ses pas dans le chemin de la vie. Aux clartés surnaturelles de ce divin flambeau, il comprit le néant des choses humaines. On le vit renoncer généreusement aux plus belles espérances et chercher, au milieu de la mer du monde, ces îles de paix où se réfugient les enfants de Dieu. Son seul bonheur est la contemplation des mystères sacrés, la méditation des vérités éternelles. Sa foi est si vive et si profonde pour l'auguste Sacrement de nos autels, qu'il semble voir, entendre le divin Maître; il est tellement pénétré des croyances surnaturelles, qu'il paraît vivre dans un monde supérieur et mener sur la terre une existence angélique.

La foi n'est pas seulement la démonstration des choses que la raison ne comprend pas, elle est encore la substance immortelle de nos espérances. A une foi héroïque, le P. de la Colombière joignait une espérance non moins admirable. Il abandonna tout pour mériter la possession des biens futurs. Il endura les privations, les fatigues et les souffrances, dans l'attente de la béatitude. Rien ne put jamais troubler la paix de son âme. Dans les désolations spirituelles, au milieu des persécutions, sous le coup des contrariétés les plus pénibles, il demeura parfaitement soumis et résigné. Il avait une conviction inébranlable que Dieu l'assisterait de son puissant secours. « *Omnia possum in eo qui me confortat.* Je

puis tout, disait-il, en celui qui me fortifie. » — « Vous êtes partout dans moi, Seigneur, et moi dans vous ; donc quelque part que je me trouve, quelque péril, quelque ennemi qui me menace, j'ai ma force avec moi[1]. » Cette pensée dissipait en un moment toutes ses peines. Tous les textes de l'Écriture, où il est parlé d'espérance, le remplissaient de courage et le consolaient merveilleusement.

Bien plus, dans la conviction où il était que Dieu récompenserait ses serviteurs dans le ciel avec une générosité d'autant plus grande qu'ils auraient moins reçu de consolations sur la terre, il était « disposé à se passer, toute sa vie, de consolations, même spirituelles, se contentant de servir Dieu avec une grande fidélité, soit dans la sécheresse, soit même dans les tentations ». On avouera qu'il y a vraiment de l'héroïsme dans de pareils sentiments, et que celui qui poussait si loin le détachement des choses du temps, ne voulait que le Seigneur pour son héritage.

A ces deux vertus, la foi et l'espérance, qui élevaient déjà si haut le P. de la Colombière dans les régions du surnaturel, ajoutez une force nouvelle et plus puissante encore, celle de l'amour divin. Il aima Dieu avec d'autant plus d'intensité que le regard d'une belle intelligence découvrait mieux les perfections adorables, et que son cœur était plus capable d'éprouver des affections vives et profondes. Il aima Dieu pour lui-même et au-dessus de toutes

[1] *Retraite spirituelle*, p. 56.

choses, plus que toute personne au monde, comme un bien souverain et infini qui exige un amour de préférence.

Comme le Patriarche d'Assise, il ne voulait que Dieu seul : « *Ad te omne desiderium meum.* Tous mes désirs se tournent vers vous, ô mon Dieu, » répétait-il souvent; et il ne demandait qu'une seule chose, son amour et sa grâce. Il s'était engagé à faire toutes ses actions pour plaire au Seigneur et ne plaire qu'à lui, et il adoptait ces paroles d'un jeune saint : « Je vous promets, ô mon Dieu, de ne jamais rien faire qui ne soit pour votre amour. »

Et comme la charité se prouve par les œuvres, le P. de la Colombière s'efforçait de faire régner Jésus-Christ dans son cœur par un renoncement absolu à ses propres inclinations et par une application constante à embellir son âme par les vertus. Ensuite il se dévoua au salut des âmes, s'offrant à tout souffrir, les opprobres, les tourments, la mort même, pour sauver les pécheurs. La charité de Jésus-Christ pressait tellement son cœur qu'il ne vivait que pour l'aimer, et l'on pourrait lui appliquer ces paroles de l'Apôtre : « *Mihi vivere Christus est.* Jésus-Christ est ma vie. »

Ces vues élevées de la foi, ces aspirations d'une espérance si vive et si ferme, les sentiments d'un cœur épris d'amour pour Jésus-Christ, produisirent, dans le P. de la Colombière, un détachement des choses humaines tel qu'il est rare d'en rencontrer un pareil sur la terre. Il avait renoncé à toutes les joies innocentes, à tous les biens même permis, pour

s'unir plus intimement à son aimable Sauveur. Il exerçait une vigilance perpétuelle sur tous les mouvements de son cœur, et s'était interdit tout ce qui pouvait, tant soit peu, satisfaire l'amour-propre. Pour donner un exemple de ce profond détachement, il suffira de citer ce fait : il aimait extrêmement la musique, il prenait plaisir à chanter. Cette inclination innocente ne put échapper à sa vigilance, et il s'obligea, par vœu, à se priver de ce plaisir.

Les consolations même de la prière et du divin amour lui parurent une part de bonheur dont il ne devait pas jouir, pour donner à son divin Maître un témoignage plus certain de son amour désintéressé. Dans sa *Retraite spirituelle*, il disait : « Je trouve que, de tous les temps, celui de la sécheresse et de la désolation est le plus propre à mériter. Une âme qui ne cherche que Dieu supporte sans peine cet état, et s'élève aisément au-dessus de tout ce qui se passe dans l'imagination et dans la partie inférieure de l'âme, où sont la plupart des consolations. Elle ne laisse pas d'aimer Dieu, de s'humilier, et d'accepter cet état, même pour toujours[1]... »

La vie religieuse est une forme de ce détachement de l'âme, cherchant à briser les liens terrestres pour prendre un libre essor vers Dieu. Mais il y a bien des degrés dans ce mouvement. Quitter le monde, c'est le premier pas à faire. Il faut ensuite se détacher des choses du monde, n'avoir aucune affection pour les objets créés, car la séparation matérielle

[1] *Retraite spirituelle*, p. 15.

ne produit pas la séparation morale. Un troisième pas, plus difficile encore, c'est de se détacher de soi-même et de chercher Dieu en lui-même, en faisant abnégation de tout intérêt spirituel.

Comment une créature peut-elle parvenir à ce degré d'amour pur et désintéressé? Assurément, c'est avec le secours de la grâce. Ce détachement suprême n'est pas impossible. Mais cela est difficile et n'est donné qu'à un petit nombre. Les vrais disciples de Jésus crucifié, loin de se complaire dans les délices spirituelles, ne soupirent qu'après les souffrances, les humiliations et toutes les épreuves du Calvaire.

Qu'on réfléchisse maintenant sur ce qui se passe dans les âmes qui s'adonnent à la vie spirituelle. Combien parmi elles qui, même après avoir consommé leur séparation d'avec le monde, en retiennent encore les pensées, les sentiments, et ne comprennent rien aux humiliations et aux abaissements de la croix! Combien d'autres qui, tout en acceptant les maximes de l'Évangile et les épreuves qu'il plaît à Dieu de leur envoyer, ne peuvent se résoudre à s'abandonner complètement, à vivre dans une abnégation complète d'eux-mêmes, dans un renoncement total à leurs idées, à leurs jugements, à leur propre inclination! Que de parties réservées dans ce cœur qui devrait être à Dieu uniquement!...

Le P. de la Colombière est de ce petit nombre d'âmes d'élite qui ont vaincu généreusement leurs propres inclinations pour se soumettre pleinement au joug du Seigneur; contentes de le servir dans

les labeurs et les souffrances, de travailler pour lui, même dans le désert (sans un rayon de soleil, ou une goutte de rosée), c'est-à-dire sans consolations spirituelles.

Assurément, de même que l'oiseau ne peut longtemps soutenir son vol dans l'espace, sans reposer ses ailes, l'âme a besoin de trouver quelque appui, quelque consolation dans son essor vers la perfection au milieu de ce dénouement des biens terrestres. Aussi Dieu, par un retour aimable, répand ses divines largesses sur ceux qui se dévouent à son service. Il leur fait trouver, dans les épreuves et les sacrifices, la joie, la paix, l'épanouissement du cœur; mais il permet que ces jouissances surnaturelles demeurent dans la partie la plus élevée de l'âme, qu'elles n'aient rien de sensible et qu'elles laissent ainsi une plus grande part au mérite.

C'est ce que nous voyons réalisé dans le P. de la Colombière. Il sentait le bonheur d'être tout à Dieu, de lui appartenir sans réserve, et à vrai dire, c'est bien là le seul bonheur du chrétien sur cette terre. « La vue de Jésus-Christ, disait-il, me rend la croix si aimable qu'il me semble que, hors de là, je ne saurais être heureux. Je regarde avec respect ceux que Dieu a visités par des humiliations et des adversités, de quelque nature qu'elles soient : ce sont, sans doute, ses favoris. Voici des mots qui ne se présentent jamais à mon esprit, que la lumière, la paix, la liberté, la douceur et l'amour, ce me semble, n'y entrent en même temps : simplicité, confiance, humilité, détachement entier, nulle réserve, volonté de

Dieu, mes règles [1]. » Ces mots bien médités expriment, en effet, des idées fécondes.

« Dieu conduisit longtemps son serviteur dans les voies de cette sublime perfection, par une foi vive et par des épreuves assez fortes. Cependant l'Esprit divin sembla changer de conduite à son égard aussitôt qu'il lui eut inspiré la pratique de la dévotion au sacré Cœur [2]. »

Dans les dernières années de sa vie, le P. de la Colombière puisa une énergie nouvelle, et en même temps trouva des suavités pleines de délices dans le culte du Cœur adorable. « Il n'y a, en effet, disait la bienheureuse Marguerite-Marie, nul exercice de dévotion dans la vie spirituelle qui soit plus propre pour élever en peu de temps une âme à la plus haute sainteté et pour lui faire goûter les véritables douceurs qu'on trouve dans le service de Dieu [3]. » Paroles bien dignes de réflexion.

Cette soif d'abnégation et de renoncement qui caractérise le P. de la Colombière nous explique pourquoi il chérissait tant les règles de son Institut, et comment il fut amené à faire le vœu de les observer parfaitement.

Ce vœu, vraiment héroïque dans plusieurs des obligations qu'il impose, devait porter un coup mortel à la nature. C'était une immolation de tous les instants, un glaive qui frappait, tranchait et pénétrait jusque dans les profondeurs de l'âme.

[1] *Retraite spirituelle.*
[2] P. Croiset..
[3] *Contemp.*, p. 289.

Telle était la disposition de son cœur, qu'il n'eut jamais la moindre inquiétude de conscience à ce sujet.

Deux ans après avoir pris cet engagement, il écrivait : « Je me suis trouvé d'une grande reconnaissance pour Dieu, qui m'a fait la grâce de faire ce vœu... Je n'avais jamais eu autant de loisir pour le bien considérer ; j'ai eu une grande joie de me voir ainsi engagé par mille chaînes à faire la volonté de Dieu. Je n'ai point été effrayé à la vue de tant d'obligations si délicates et si étroites, parce qu'il me semble que Dieu m'a rempli d'une grande confiance, que j'ai accompli sa volonté en prenant ces engagements, et qu'il m'aidera à lui tenir ma parole[1]. »

Oui, il a tenu sa parole; mais nous reconnaissons avec lui que, sans une protection particulière d'en haut, il serait presque impossible de garder ce vœu. Toutefois il ne se reprocha jamais d'y avoir manqué et il le *renouvela de tout son cœur, espérant bien que Notre-Seigneur ne permettrait pas qu'il le violât jamais*. Ceux qui ont vécu avec lui, entre autres les PP. de Galliffet et Croiset, ont affirmé qu'ils ne l'ont jamais vu se démentir de sa promesse dans la moindre chose. Tous, religieux et séculiers, à la cour des rois, comme dans le cloître, ont rendu ce témoignage que l'héroïque enfant de saint Ignace avait accompli fidèlement son vœu de parfaite observance des règles de l'Institut. Il n'avait trouvé rien de mieux pour mourir à lui-même et réaliser l'énergique parole de l'Apôtre : *Quotidie morior*.

[1] Retraite de 1677.

La mortification continuelle était devenue comme une loi de son existence. Il était d'une complexion délicate, il craignait l'impression du froid, et, pendant l'hiver, il renonçait aux soulagements ordinaires et permis. Dans ses longues maladies, il ne pensait même pas à y trouver un motif de rabattre quelque chose de ses habitudes austères. On remarqua, dans la dernière semaine de sa vie, cette persistance héroïque à se mortifier. « Lorsque la souffrance ne lui permettait pas de demeurer au lit, il passait plusieurs heures, chaque jour, dans un fauteuil; on le voyait se tenir de manière à n'appuyer ni ses bras, ni ses épaules, en aucune façon. » Ne fallait-il pas, jusqu'à la mort, observer la règle qui prescrit de *chercher une continuelle mortification en toutes choses*[1].

Les règles de l'Institut lui étaient devenues chères, surtout depuis ce jour de sa retraite à la maison de Saint-Joseph, où il avait lu, dans la vie du bienheureux Berkmans, qu'une de ses plus grandes consolations était de n'avoir jamais violé aucune règle.

Il se mit à réfléchir et à comparer sa conduite avec celle de ce saint jeune homme; il conçut alors une si vive douleur d'avoir si mal observé ses règles, qu'il en versait des larmes en abondance. Il fit ensuite son oraison avec de grands sentiments de dévotion, invoquant le bienheureux Berkmans avec

[1] Quærere continuam in rebus omnibus... mortificationem. Reg. S. F., 12:)

beaucoup de confiance, lui demandant au nom de la bienheureuse Vierge Marie qu'il avait tant aimée, au nom de la Compagnie de Jésus à laquelle il avait été si fidèle, de lui obtenir la grâce de vivre jusqu'à la mort comme il avait vécu pendant ses cinq années de religion. A dater de ce jour, sa résolution d'observer fidèlement ses règles fut inébranlable.

Ce qu'il répète volontiers dans ses lettres de direction aux religieuses de tous les instituts, c'est la fidélité à suivre les règles. Il écrivait à sa sœur Marguerite-Élisabeth : « Je vous ai dit souvent, et je vous le répéterai toutes les fois que j'en aurai occasion, que vos règles vous doivent tenir lieu de toutes choses... Si on savait la sûreté qu'il y a, les bénédictions qui sont attachées à ce soin de garder jusqu'aux menues observances, on bornerait là tous les soins et toutes les pratiques de dévotion[1]. »

Et cependant qui l'ignore? cette exacte observance mortifie tout à la fois le corps et l'esprit. Le bienheureux Berkmans a dit : « La plus grande mortification c'est la vie commune. *Mortificatio maxima vita communis.* » Le P. de la Colombière avait compris cette parole, et il voulait que sa première mortification fût un entier accomplissement des règles. « Tout le reste, disait-il, n'est souvent qu'un effet de la vanité qui cherche à se distinguer. En tout cas, avant que de rien faire d'extraordinaire, je voudrais faire tout ce que demandent les règles. Et cela va loin, et même à une admirable sainteté. » Il ne

[1] Lettre xcv.

pensait pas, en parlant ainsi, que sa vie servirait un jour de démonstration à cette dernière maxime.

Nous n'avons pas tout dit au sujet de sa mortification, qui fut surtout intérieure [1]. Cette âme généreuse se portait volontiers aux choses ardues et pénibles pour la nature humaine. Il y avait en lui un fonds d'héroïsme. Les difficultés du genre de vie qu'il avait embrassé lui étaient parfaitement connues. « Il avouait lui-même qu'il avait une horrible aversion de la vie à laquelle il s'était engagé, lorsqu'il se fit religieux [2]. »

Toute autre vie austère, obscure, séparée de tout commerce, lui aurait paru douce; ce qui effraye pour l'ordinaire la nature comme la prison, la maladie, la mort même, tout cela lui eût semblé agréable en comparaison de cette guerre continuelle qu'il se faut faire à soi-même, de cette vigilance constante contre les surprises du monde, de la chair et des sens. Mais son courage ne faiblit point. Il savait que Jésus-Christ, s'étant fait notre modèle, a laissé sur ses traces des grâces qui rendent forts et agiles ceux qui marchent à sa suite.

« J'ai trouvé, disait-il, de grandes leçons pour moi dans ces paroles : « *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse.* Il faut que je m'occupe des choses de mon Père. » Toute la terre dût-elle se révolter contre moi, se moquer de moi, se plaindre, me

[1] Après sa mort on a trouvé une discipline faite de petites chaînes de fer et une ceinture hérissée de pointes. Ces objets existent encore.

[2] Lettre XCIII.

blâmer: il faut faire tout ce que Dieu me commande, tout ce qu'il m'inspire pour sa plus grande gloire. Je l'ai promis, et j'espère l'observer avec la grâce de Dieu [1]. »

En méditant sur la vocation des apôtres, il avait remarqué que Jésus a choisi des pêcheurs, pour nous montrer que ce n'est pas ici le métier des délicats, qu'il faut essuyer mille fatigues et se préparer aux plus rudes travaux. Il s'était senti tout disposé à prendre sa part de ces labeurs. « Dieu merci, disait-il, le travail ne me fait pas peur. » Mais il est, dans la vie apostolique, d'autres travaux et d'autres fatigues qui abattent plus l'esprit que le corps. Un apôtre doit être prêt à endurer les privations, les mépris, les injures, à se revêtir des livrées du Sauveur, et, en regardant ce chemin hérissé de ronces et d'épines, ce calice qu'il faut épuiser, cette croix qu'il faut porter, le P. de la Colombière s'écriait : « Je serais le plus malheureux des hommes, si je me contentais de quelque chose de moins. Mille raisons me persuadent qu'il faut tendre de toutes mes forces à une acceptation entière de ces épreuves. »

Dieu l'avait trop aimé pour qu'il osât se ménager avec lui. Penser autrement lui faisait horreur. Quoi, n'être pas tout à Dieu après la miséricorde dont il a usé envers lui ! Se réserver quelque chose après tout ce qu'il a reçu de lui ! Jamais son cœur n'y consentirait. « En voyant, disait-il, le peu que je suis

[1] *Retraite spirituelle.*

et ce que je puis faire pour la gloire de Dieu en m'employant tout entier à son service, je rougis de penser seulement à lui retrancher quelque chose. » Et nous savons s'il s'épargna dans sa mission d'Angleterre et quel fut son bonheur d'avoir à souffrir pour le nom de Jésus.

Enfin il eut à tourner le glaive de la mortification contre une passion bien dangereuse en un sens, parce que ses belles qualités en étaient comme l'aliment. Ces nobles aspirations de son cœur qui le portaient à exceller dans toutes les œuvres de son génie, dans toutes les actions de sa vie, excitaient naturellement les témoignages d'estime et les applaudissements; et il cédait quelquefois au plaisir de la louange, il était flatté des compliments mérités par ses talents et sa vertu.

La vaine gloire, *la vanité* par excellence, s'il faut nommer cette passion, a été le sujet de fréquents combats intérieurs, mais aussi de belles victoires. Cet ennemi capital et perfide qui lui tendait, presque à chaque pas, des pièges, ne tint pas contre la vigueur que le serviteur de Dieu déploya contre lui. Il faut l'avouer, cette âme généreuse ne recula devant aucun sacrifice. Par une prière incessante il obtint le secours de la grâce; il attaqua ensuite le mal par des efforts directs et persévérants. Il prit la résolution de n'omettre aucune des humiliations qu'il pourrait se procurer et de ne jamais fuir celles qui se présenteraient. Il fit plus encore; pour couper court, une fois pour toutes, à ces tentations de vaine gloire, il alla trouver son supérieur et lui proposa

ce qui lui paraissait un moyen radical et infaillible. Était-ce de l'envoyer dans les missions des sauvages du Canada? Était-ce de l'appliquer aux fonctions domestiques des simples frères? Nous ne savons laquelle de ces deux hypothèses fut l'objet de sa demande, mais le supérieur n'eut garde de consentir à un pareil projet. Il lui fit comprendre que les passions étaient dans l'homme déchu une matière à exercer la patience et la vertu.

Toutefois le Seigneur agréa ce sacrifice que son courageux serviteur avait voulu lui offrir en immolant d'un seul coup la vaine gloire. Depuis ce jour il fut maître de son ennemi, et comme il arrive ordinairement dans ces sortes de luttes morales, l'habitude de porter l'effort de la volonté sur un point contraire au défaut dominant lui fit acquérir une profonde humilité. Aussi le P. de la Colombière fut vraiment un homme mort à tout par les affections de son cœur : *Mortuus a corde.*

Il n'accorda jamais rien à la nature de ce qu'il pouvait lui ôter. Il aurait voulu pouvoir vivre entre le ciel et la terre, sans jouir des plaisirs d'ici-bas ni de ceux du paradis, dans un détachement universel, n'étant uni et lié qu'à Dieu seul. Il sentait bien que la nature s'étonnait d'une lutte si acharnée contre elle, mais il sentait aussi que Dieu l'appelait à ce dénûment parfait; et comme il le disait énergiquement : « A quelque prix que ce soit, il faut que Dieu soit content. »

Ainsi c'est par le renoncement le plus absolu, par la pratique constante de la mortification intérieure

et extérieure que le P. de la Colombière obtint ce degré sublime du détachement, et donnait à son âme une incomparable pureté.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

DE QUELQUES VERTUS REMARQUABLES DU P. DE LA COLOMBIÈRE

(1681)

Homines divites in virtute, pulchritudinis studium habentes.

(Eccli., XLV.)

Il fut un de ces hommes riches en vertu, ayant le culte de la beauté morale.

Nous n'avons pas la prétention d'énumérer et de peindre chaque vertu qui a fleuri dans une existence si pure et si céleste. Nous offrons seulement un tableau abrégé des habitudes surnaturelles dont la grâce avait orné cette âme sainte.

La confiance en Dieu est en même temps la perfection de la foi, la plénitude de l'espérance et la marque la plus certaine de la charité. Plus on aime Dieu, plus on a de confiance en lui. Le P. de la Colombière, qui possédait à un degré supérieur les trois grandes vertus théologales, ne pouvait man-

quer de posséder aussi la belle fleur qu'elles produisent.

Rien n'égalait sa confiance en Dieu. Il s'était tellement abandonné à lui qu'il ne se mettait plus en peine de sa conduite intérieure ou même extérieure, « reposant doucement entre les bras du Seigneur, sans craindre ni tentations, ni illusions, ni prospérité, ni adversités, ni ses mauvaises inclinations, ni ses fautes mêmes, espérant qu'il conduirait tout par sa bonté et sa sagesse infinies, de telle sorte que tout réussirait à sa gloire. » En un asile si sûr et si doux il ne craignait plus rien.

Le souvenir des fautes de sa vie, qui lui perçait le cœur et le remplissait d'un amour très tendre pour son miséricordieux Sauveur, faisait succéder aux sentiments de confusion et de douleur une pensée pleine de douceur. Il voyait dans ses péchés une grande matière pour exercer la miséricorde de Dieu, et il sentait une espérance très ferme qu'il se glorifierait en lui pardonnant : « Cette espérance est si fort établie en mon cœur, qu'il me semble qu'avec la grâce de Dieu on m'arrachera plutôt la vie que ce sentiment. »

Cette confiance pleine d'amour, qui remplissait son âme, se manifeste dans ses écrits. Il ne cesse de recommander cette vertu si conforme à l'idée que nous nous faisons du cœur miséricordieux d'un Sauveur, et en même temps si nécessaire à la faiblesse humaine.

« J'ai été touché d'une très vive douleur en lisant votre lettre, écrivait le P. de la Colombière à une

personne tentée de désespoir; ce n'est pas tant pour les fautes que vous avez faites. Ce qui m'a le plus affligé c'était l'état pitoyable où je vois que ces fautes vous ont mise à cause du peu de confiance que vous avez en la bonté de Dieu. Si j'étais en votre place voici ce que je dirais à Dieu : « Seigneur, voici une âme qui est au monde pour exercer votre admirable miséricorde et pour la faire éclater en présence du ciel et de la terre. Les autres vous glorifient en faisant voir quelle est la force de votre grâce, par leur fidélité et par leur constance; pour moi, je vous glorifierai en faisant connaître combien vous êtes bon envers les pécheurs et que votre miséricorde est au-dessus de toute malice, que rien n'est capable de l'épuiser, que nulle rechute, quelque honteuse et criminelle qu'elle soit, ne doit porter un pécheur au désespoir du pardon. Je vous ai grièvement offensé, ô mon aimable Rédempteur; mais ce serait bien encore pis si je vous faisais cet horrible outrage de penser que vous n'êtes pas assez bon pour me pardonner. C'est en vain que votre ennemi et le mien me tend tous les jours de nouveaux pièges; il me fera tout perdre plutôt que l'espérance que j'ai en votre miséricorde[1]. »

Les sentiments qu'il cherchait à inspirer à cette pauvre âme étaient bien ceux qu'il avait dans son cœur. Il savait que rien n'honore Dieu comme la confiance de ses créatures.

On peut lire encore l'expression des sentiments de cette tendre confiance en Dieu, dans la péroraison

[1] Lettre LXXXIX.

du sermon, sur ce même sujet, où il s'écrie : « Pour moi, mon Dieu, je suis si persuadé que vous veillez sur ceux qui espèrent en vous, qu'on ne peut manquer de rien quand on attend tout de vous, que j'ai résolu de vivre, à l'avenir, sans aucun souci et de me décharger sur vous de toutes mes inquiétudes. Les hommes peuvent me dépouiller des biens et de l'honneur, les maladies peuvent m'ôter les forces et les moyens de vous servir, je puis même perdre votre grâce par le péché, mais jamais je ne perdrai mon espérance, je la conserverai jusqu'au dernier moment de ma vie, et tous les démons de l'enfer feront à ce moment de vains efforts pour me l'arracher. Que les uns attendent leur bonheur de leurs richesses ou de leurs talents ; que les autres s'appuient sur l'innocence de leur vie ou sur la rigueur de leur pénitence, ou sur le nombre de leurs aumônes, ou sur la ferveur de leurs prières. Pour moi, Seigneur, toute ma confiance, c'est ma confiance même; cette confiance ne trompe jamais personne : *Nullus, nullus speravit in Domino, et confusus est.* Je suis donc assuré que je serai éternellement heureux, parce que j'espère fermement de l'être et que c'est de vous, ô mon Dieu, que je l'espère. *In te Domine, speravi, non confundar in æternum.* »

Nous abrégeons, à regret, cet élan d'un cœur débordant d'espérance et d'amour. On sent, dans cette confiance invincible qui attend tout de Dieu jusqu'à la vie bienheureuse, quelque chose de plus grand que le cri poussé par le saint de l'Idumée : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.*

Avec des sentiments si forts et si tendres tout à la fois, on croira facilement que le P. de la Colombière, dans ses rapports avec Dieu, avait une piété tendre et respectueuse. L'adorable Eucharistie lui inspirait une dévotion particulière. Le saint prêtre avouait qu'il y avait reçu de si grandes grâces et ressenti si vivement les effets de la vertu divine du Sacrement de l'autel, qu'il ne pouvait y penser sans être en même temps touché d'une profonde gratitude.

Une chose, surtout, excitait une émotion secrète en son âme, c'était de considérer les pensées que Jésus-Christ pouvait avoir de lui au moment du sacrifice, comment il jugeait les dispositions de son cœur, ses désirs et ses desseins. « Que de grâces, s'écriait-il, recevrait en ce sacrement une âme bien pure et bien détachée! »

Après Jésus caché sous les voiles du Sacrement, objet d'un culte d'amour et d'adoration, c'était Marie qui recevait l'hommage de sa piété filiale. Pendant sa grande retraite de l'année 1674, il avait ranimé sa dévotion envers la Mère de Dieu, et il avait pris la résolution de ne jamais rien demander à Dieu sans employer l'intercession de Marie.

Dans sa longue maladie, quand il ne pouvait ni lire ni méditer, il prenait son chapelet, et il trouvait encore assez de force pour murmurer, bien faiblement, les Salutations angéliques. Il était tout particulièrement dévot aux mystères de l'Annonciation et de la Visitation. Il recommandait fortement la dévotion à la Vierge immaculée. Poète, il eût célébré

ses grandeurs; orateur, il lui a consacré ses discours, qui sont des chefs-d'œuvre de doctrine, de piété et de style. Né le 2 février 1641, il fit profession le 2 février 1675, et il mourut quelques jours après cette même fête de la Purification.

Inutile de dire qu'il eut un grand attrait pour l'oraison. Cet exercice salutaire, qui purifie l'âme et l'unit à Dieu, lui était nécessaire pour obtenir les vertus apostoliques, pour les rendre fécondes et surtout pour se sanctifier au milieu de l'action. Il le savait et il s'appliqua constamment à vivre dans le recueillement, qui dispose si bien l'esprit aux communications divines.

Il y fut favorisé de plusieurs grâces, et même élevé à un degré supérieur de contemplation. C'était l'oraison d'union à Dieu présent par la foi. Il considérait Dieu en lui et autour de lui, le soutenant au-dessus de l'abîme du néant, et le secourant sans cesse. Alors il le louait de ses miséricordes; il formait des actes de confiance, des désirs d'être à lui sans réserve, d'anéantir ce qui était humain ou naturel, de le glorifier par lui-même ou par les autres. Il considérait son impuissance, le besoin qu'il avait du secours d'en haut, et il s'excitait à se complaire dans tout ce que Dieu pouvait vouloir à son égard et à l'égard du prochain.

Cette manière d'oraison n'était sujette à aucune illusion; rien de plus vrai que Dieu est en nous, que nous sommes en lui, et que cette présence ne soit un grand motif de respect, de confiance, d'amour, de joie et de ferveur. Le précepte ou le conseil de

prier sans interruption lui paraissait extrêmement doux et nullement impossible. Il en trouvait la réalisation dans la pratique de la présence de Dieu. Son cœur attiré par le bien infini allait vers cette source de vie et de lumière par un mouvement tout spontané, et, quoique pendant plusieurs années il eût peu de consolations dans la prière, il n'en persévérait pas moins dans ce saint exercice.

Avec cette vue habituelle de Dieu présent par la foi, il n'avait pas de peine à se soumettre en tout à la divine volonté. Il était résigné à se sanctifier par la voie qui plaisait au Seigneur, par la soustraction de toutes douceurs sensibles, s'il le voulait ainsi, par les peines intérieures, par les combats continuels livrés à ses passions, — ce qui lui semblait le plus rude dans sa vie; — il se soumettait pleinement à tout, d'autant plus volontiers qu'il comprenait que ce chemin était le plus sûr, le moins sujet aux illusions, le plus court pour acquérir une parfaite pureté de cœur, un plus grand amour de Dieu, et beaucoup de mérites.

Plaire au Seigneur en toutes choses, aux dépens de sa réputation, de sa santé et de sa vie; se complaire dans la vue de son néant, voilà ce qui résume ses rapports avec Dieu.

Que dirons-nous de l'humilité du P. de la Colombière? Elle n'eut d'égale que l'effrayante immolation de lui-même par le renoncement. Aux clartés divines de l'oraison il avait appris à se connaître, et il s'était vu si misérable qu'il avait honte de lui-même. Cette vue lui causa même une tristesse si profonde qu'un

moment il parut perdre courage. Mais bientôt il comprit que ce sentiment si vif de ses misères était une grande grâce de Dieu. C'était le fondement d'une solide humilité.

Impossible de mieux raisonner que lui sur la nécessité de cette vertu, en particulier pour les hommes apostoliques. La crainte de manquer d'humilité le tint toute sa vie dans une sorte de frayeur; il ne se rassurait un peu qu'en pensant qu'il n'avait besoin que d'être sur ses gardes et d'éviter l'inconsidération. « Car quiconque fait réflexion à ce qu'il est, à ce qu'il a été, à ce qu'il peut faire par soi-même, il est malaisé qu'il s'attribue rien à soi-même. Pour faire *crever* l'orgueil il n'y a qu'à se ressouvenir que la première marque de vertu, c'est de ne s'estimer rien du tout. »

Après avoir rappelé l'exemple de Jésus-Christ, volontairement anéanti, et renvoyant à Dieu, son Père, la gloire de ses actions, il poussait à bout la vanité humaine par ce raisonnement vigoureux :

« Mais on vous loue. — Eh bien, on se trompe; c'est une injustice qu'on fait à Dieu. C'est comme si on louait un acteur des vers qu'il déclame et qu'un autre a faits. D'ailleurs on ne nous estime pas autant que nous pensons. On connaît tous nos défauts; on en connaît même qui nous échappent; pour le moins on s'intéresse fort peu à nous. — Vous faites de grandes choses. — Je le veux, ou, pour mieux parler, Dieu en fait par nous. Il faut l'admirer et le louer de faire un si bon usage de si méchants instruments. En suis-je pour cela meilleur? Et ne peut-il

arriver que Dieu me damne après en avoir sauvé plusieurs par mon moyen, comme il arrive qu'un peintre jette dans le feu le pinceau qui lui a servi pour tracer d'admirables figures? »

A force de considérer ses misères individuelles, il avait acquis la conviction inébranlable que devant Dieu il n'était rien et qu'il n'avait jamais rien fait de bon par lui-même. Cette connaissance de lui-même croissait en lui, chaque jour, davantage. Il n'osait plus lever les yeux au ciel, tant il se reconnaissait indigne des moindres grâces.

Nous l'avons dit, si la gloire de Dieu et le salut des âmes ne l'eussent poussé à l'action, il aurait renoncé à tout ce qui aurait pu le mettre en évidence. Mais l'esprit de Dieu lui fit connaître que l'humilité véritable ne consiste pas à éviter les tentations de la vaine gloire, mais à en triompher, qu'il ne fallait pas enfouir le talent confié par le Père de famille, mais le faire fructifier.

Plus il approchait du terme de sa vie, plus ce sentiment profond d'humilité envahissait son âme. Toute sa correspondance en fournit la preuve. Que le lecteur veuille bien se rappeler ce qu'il a lu des rapports de la bienheureuse Marguerite-Marie avec son saint directeur, et il admirera les sentiments humbles qu'il exprime, sa déférence pour les avis inspirés de sa fille spirituelle, son insistance à solliciter des prières, ce qui n'était pas chez lui une simple formule, mais un cri de l'âme dans la conviction de ses misères, son horreur de toute exemption de la règle par mépris pour lui-même. Ce sont là, certaine-

ment, des preuves de sa sincère et profonde humilité.

Que penser de son zèle apostolique, sinon qu'il en fut la victime? S'il s'était ménagé, il ne serait pas mort presque au milieu de sa carrière. D'abord, retenu par la crainte de s'exposer aux tentations de la vaine gloire, il hésitait à se livrer aux œuvres du saint ministère. Mais le feu du divin amour qui le consumait produisit sa flamme, et il se dépensa largement pour le bien des âmes.

Son zèle était accompagné d'un profond sentiment d'humilité. Il disait avec raison : « Ce que nous faisons pour procurer la gloire de Dieu est bien peu de chose, et cependant Dieu daigne s'en contenter. C'est merveille que, pouvant par lui-même convertir toute la terre, le Verbe incarné ait préféré le faire par le moyen de ses disciples, et a voulu se servir d'eux pour convertir le monde. Quelle grandeur dans l'apostolat catholique et quelle bonté, de la part de Dieu, de vouloir bien choisir et appeler quelques hommes à cet emploi ? »

Le P. de la Colombière a bien saisi la pensée de saint Ignace cherchant à former dans chaque religieux de son Ordre un apôtre, dans le sens large et élevé du mot : « Quelque part que se trouve un jésuite, en quelque société qu'il soit, il y est comme envoyé de Dieu, pour traiter de l'affaire du salut de ceux avec qui il se rencontre, et s'il n'en parle, s'il ne profite de toutes les occasions pour l'avancer, il trahit son ministère et se rend indigne du nom qu'il porte. »

Aussi il cherchait en toutes rencontres et par mille industries à faire tomber la conversation sur des sujets capables d'édifier, de telle sorte que personne ne se séparait de lui sans avoir eu quelque bonne pensée et un plus grand désir de servir Dieu.

Son zèle avait d'ailleurs un caractère marqué de désintéressement et de sainte indifférence. Il n'avait aucune répugnance à s'occuper de l'instruction des enfants et des pauvres. Il préférait même ces sortes de ministères. « Car, disait-il, ils ne sont pas exposés à la vanité et ils sont, pour l'ordinaire, plus fructueux. Après tout, l'âme d'un pauvre est aussi chère à Jésus-Christ que celle d'un roi, et il importe peu de qui c'est qu'on remplisse le paradis. »

Une des marques de la divine mission du Sauveur était l'évangélisation des pauvres; et ce qui fait reconnaître dans la Compagnie de Jésus le caractère d'une œuvre inspirée, c'est qu'elle recommande, dans ses constitutions, le catéchisme aux enfants et le soin spirituel des pauvres et des malades.

A la pensée des grandes actions de saint François Xavier, son zèle s'exaltait jusqu'à l'enthousiasme. Ce saint prêtre qui parlait de Dieu en toutes rencontres, à toutes sortes de personnes, comme s'il ne pouvait contenir les ardeurs de la charité; ce saint dont la première pensée, quelque part qu'il se trouvât, était celle-ci : « Quel service puis-je rendre à mon prochain? » lui semblait être le modèle qu'il devait avoir sans cesse sous les yeux.

Pour s'animer de plus en plus en ce saint exercice

du zèle, il repassait dans sa mémoire les traits de la vie des saints de la Compagnie qui, même sans le secours de la prédication, parvenaient à faire du bien aux âmes. « Quiconque s'entretenait avec Berkmans se sentait animé de meilleurs sentiments. Que de fruits retiraient les personnes du monde de leurs entretiens avec Louis de Gonzague ou avec Alphonse Rodriguez. Les moyens de faire du bien au prochain sont nombreux. Prenons-les et agissons. »

Avec de pareils sentiments on s'explique l'immensité de ses travaux pendant les quelques années où il a pu exercer le ministère actif. On l'a vu se dévouer à tous les besoins, s'adresser à toutes les classes de la société. A Londres, il catéchisait les enfants et les ignorants, il donnait des instructions particulières aux Français, et prêchait à son brillant auditoire de la chapelle royale.

Ce zèle était selon Dieu, parce qu'il était selon l'obéissance. Il aimait à répéter ce mot du P. B. Alvarez : « Quel honneur à prêcher, s'il ne plaît à Dieu que je le fasse? Et qu'y a-t-il de bas dans les emplois les plus vils, si je plais à Dieu en m'y occupant? »

Enfin le P. de la Colombière avait un zèle généreux qui ne reculait devant aucun sacrifice, aucune mortification. « Sans cela, disait-il, Dieu ne se communique pas et on n'édifie pas le prochain. » Aussi il avait pris la résolution de fuir toute délicatesse dans le manger et les vêtements, de ne demander jamais rien de particulier pour sa nourriture, lorsqu'il exerçait quelque part le ministère de la pré-

dication, de ne se plaindre en aucune circonstance, et de faire ses voyages, autant que possible, à pied.

Son amour pour le prochain alla jusqu'à se dépouiller de tous ses mérites satisfactoires en faveur des âmes souffrantes du purgatoire. Il céda même d'avance aux autres les suffrages qu'on ferait pour lui après sa mort. Cette action héroïque couronne bien le dévouement de cette âme généreuse.

Dans la religion il fut un modèle de régularité et de soumission. Ses mœurs étaient d'une pureté angélique. Quoique d'une complexion délicate et impressionnable, il avait un tel empire sur ses sens qu'il ne leur permettait jamais la moindre liberté. Il s'était prescrit des règles sévères pour la garde de sa chasteté.

Il n'ignorait pas les passions, il avait une imagination vive et ardente; et plus d'une fois il se plaignit des émotions causées par des objets réels ou imaginaires; mais il savait tout modérer et réprimer par le frein de la vertu. Alors il luttait avec force et patience, employait la plus extrême vigilance et se servait des armes de la mortification corporelle jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de lui donner une complète victoire. Quoique dans l'exercice du saint ministère il eût rencontré, comme saint François de Sales, un grand nombre de filles spirituelles qui témoignaient beaucoup de plaisir à être sous sa direction, on n'a jamais fait entendre la moindre parole qui pût faire planer le plus léger blâme sur ces relations.

Le P. de la Colombière se faisait un honneur de pratiquer la pauvreté. Il éprouvait une certaine consolation de pouvoir dire : Je n'ai rien. Plus l'amour-propre, plus le monde trouve de satisfaction à posséder et à compter ce qu'il possède, plus il jugeait convenable qu'un religieux fût dépouillé de tout. Il poussait l'amour de la pauvreté jusqu'à se priver des livres qu'il aurait aimé à garder dans sa chambre afin de les consulter à loisir. Il disait agréablement : « Cela m'obligera à beaucoup lire et à bien lire les ouvrages qui me seront les plus nécessaires... Pour le reste, je m'en passerai. » Nous savons d'ailleurs que la mortification universelle qu'il pratiquait, réalisait parfaitement l'observance du vœu et de la vertu de pauvreté.

Son obéissance religieuse était fondée sur les principes d'une foi vive, pleine d'amour et de simplicité. En présence d'un ordre de ses supérieurs il disait : « Dieu le veut, il faut donc que cela soit expédient et utile. » Raisonner sur un ordre, quelque extravagant qu'il parût, aurait été pour lui se défier de la prudence de Dieu et croire qu'avec toute sa sagesse il y avait quelque chose qu'on ne saurait rapporter à sa gloire et à notre utilité. Moins la raison humaine comprend, plus un homme de foi doit se réjouir à la pensée que Dieu seul agit et nous prépare d'autant plus de biens qu'il doit les envoyer par des voies cachées.

L'expérience l'avait confirmé dans cette manière de considérer les mystères de l'obéissance. Il avait la soumission d'un enfant, même dans les choses qui

regardent le service de Dieu. « Sans cela, disait-il, on est exposé au péril de s'y chercher soi-même. Et quelle illusion de penser servir Dieu, et le glorifier ou plus ou autrement qu'il ne lui plaît! Quand vous seriez le plus grand homme du monde, quelle difficulté d'obéir à un homme en tout? C'est l'homme de Dieu... Vous obéissez bien à une cloche. »

Aussi fut-il dans les mains de ses supérieurs comme le bâton dans la main du vieillard, et comme le cadavre qui se laisse placer dans la position qu'on veut lui donner. Adorant dans toutes les dispositions de l'autorité la volonté de Dieu, il se sentait heureux et libre sous cette action providentielle. Oui, heureux les esprits soumis et obéissants, ils auront la paix, et Dieu bénira leurs œuvres!

A l'égard de ses frères en religion, le P. de la Colombière était doux, aimable, d'une charité pleine de tendresse et de dévouement. Il se réjouissait des vertus qu'il découvrait en eux. Il louait Dieu, le remerciait de ce qu'il leur avait accordé ses dons; il demandait leur persévérance et leur progrès dans la perfection. « Non, mon Dieu, s'écriait-il, je ne suis pas jaloux des vertus de mes frères; je m'humilie, au contraire, et me confond en me comparant à eux. Il en est peu en qui je ne trouve quelque chose d'excellent que je n'ai pas. Il peut se faire qu'ils aient quelques défauts, mais la plupart sont involontaires, et un pécheur comme moi les doit à peine remarquer. Je dois les excuser et tenir les yeux attachés sur les miens. »

Il n'éprouvait qu'une sainte émulation de les imiter

et de profiter de leurs exemples. La considération de leurs vertus faisait même plus d'impression sur son esprit que les actions des saints dont il lisait la vie. « Je vois mes frères, disait-il, dans la plus grande retenue avec un tempérament de feu, dans la pratique des humiliations les plus rebutantes avec une naissance distinguée, je les vois austères et mortifiés, quoique très délicats de leur complexion. Quelle honte pour moi d'avoir de si grands exemples d'humilité dans des personnes de qualité, d'une si rude mortification dans des corps élevés si délicatement, et je n'en profite pas pour être meilleur ! »

Avec les sentiments d'une charité si belle et si suave il lui était facile de vivre en harmonie avec ses frères. L'humilité et la charité, ces deux fondements de la politesse chrétienne, rayonnaient, pour ainsi dire, dans toutes ses paroles et dans ses relations privées. L'éducation pleine de noblesse qu'il avait reçue dans sa famille, lui avait donné ces charmes d'un homme aimable et bien élevé qui cherche l'occasion de plaire et de rendre service. Il se reprochait même un naturel trop complaisant qui le portait à craindre de déplaire aux autres ; et il s'était aperçu que, dans son désir d'être agréable à ses frères, il donnait quelquefois sans permission et manquait au silence. Il dut faire ce sacrifice à Dieu et s'abstenir. Telle était la conviction que tous avaient de sa charité fraternelle et en même temps de sa vertu, que plusieurs religieux de la Compagnie lui écrivaient pour lui communiquer leurs bons désirs et lui demander ses conseils.

Rien de plus aimable, de mieux dit, que certaines réponses que le P. de la Colombière adresse à quelques jésuites; ce sont des pages pleines de raison et de cœur [1]. Il y a une lettre écrite de Londres à un jeune jésuite, probablement son ancien élève : le Père l'appelle *son cher fils*, et tout y respire l'onction du Saint-Esprit et l'affection d'un père.

Il était, en effet, bon et aimant par nature, et la délicatesse de sa conscience put craindre qu'il ne se laissât trop aller à la pente de son cœur. La pureté de l'unique et suprême amour exigeait qu'il n'eût, à la rigueur, d'attachement que pour Dieu seul; et tout en cédant aux exigences du divin amour, il s'écriait avec un accent ému : « Mais, mes amis, ils m'aiment et je les aime, ô Seigneur, vous le voyez et je le sens. Mon Dieu, seul bon, seul aimable, faut-il vous les sacrifier, puisque vous me voulez tout à vous ? Je le ferai, ce sacrifice, qui me coûtera plus cher que le premier que je vous fis en quittant père et mère. Je le fais donc ce sacrifice, et je le fais de bon cœur, quoiqu'il soit bien rude. Agréez-le; mais en échange, mon divin Sauveur, soyez-leur un ami à ma place, comme vous voulez bien les remplacer dans mon cœur. Je vous ferai ressouvenir d'eux tous les jours dans mes prières, et de ce que vous leur devez en me promettant de vous substituer à ma place. Heureux s'ils profitent de cet avantage ! Je vous importunerai tant, que je vous engagerai à leur faire connaître et estimer le bien qu'ils auront dans le com-

[1] Voir lettre CXII.

mandement que vous me faites de n'avoir plus d'amis pour pouvoir être le vôtre. Soyez donc leur ami, Jésus, le seul et véritable ami. Soyez le mien, puisque vous m'ordonnez d'être le vôtre. »

Assurément on ne parle pas ainsi sans avoir les plus belles qualités du cœur. En lisant cette page on se reporte involontairement par la pensée au fils de Monique, qui avait connu, lui aussi, les charmes qu'on goûte dans ces relations d'une amitié vertueuse, et qui sut détacher son cœur de ces derniers liens, pour l'offrir à Dieu en parfait holocauste.

Mais nous n'aurions pas tout dit, si nous ne parlions pas de la manière dont le P. de la Colombière entendait et comprenait la dévotion au sacré Cœur de Jésus. Ce ne sera pas inutile; car il est à craindre, de nos jours, que la piété ne se détourne du but principal, en s'attachant aux pratiques accessoires plus qu'à l'objet lui-même.

« Cette dévotion, selon l'apôtre du sacré Cœur, a pour objet d'honorer le divin Cœur, le siège de toutes les vertus, la source de toutes les bénédictions et le lieu de retraite de toutes les âmes pieuses. »

Le siège de toutes les vertus. Les principales vertus qu'on prétend honorer en lui sont : 1° un amour très ardent de Dieu son Père, joint à un respect très profond et à la plus grande humilité qui fut jamais; 2° une patience infinie dans les maux; une contrition et une douleur extrême pour les péchés, dont il s'était chargé; la confiance d'un fils très tendre, alliée avec la confusion d'un très grand pécheur;

3° une compassion très sensible pour nos misères, un amour immense malgré ces mêmes misères et nonobstant tous ces mouvements, dont chacun était au plus haut point qu'il pût être; une égalité inaltérable, causée par une conformité si parfaite à la volonté de Dieu qu'elle ne pouvait être troublée par aucun événement, quelque contraire qu'il parût à son zèle, à son humilité, à son amour même et à toutes les dispositions où il était. Il faut donc imiter ses vertus.

La source de toutes les bénédictions. Ce Cœur est encore, autant qu'il le peut, dans les mêmes sentiments et surtout toujours brûlant d'amour pour les hommes, toujours ouvert pour répandre sur eux toutes sortes de grâces et de bénédictions, toujours pressé du désir de nous faire part de ses trésors et de se donner lui-même à nous. Il faut donc l'invoquer.

Le lieu de notre retraite. Il est toujours disposé à nous recevoir et à nous servir d'asile, de demeure et de paradis en cette vie. Il faut donc s'unir à lui.

Pour tout cela il ne trouve dans le cœur des hommes que dureté, oubli, mépris, ingratitude. Il aime, et il n'est point aimé, et on ne connaît pas même son amour, parce qu'on ne daigne pas recevoir les dons par où il voudrait le témoigner, ni écouter les tendres et secrètes déclarations qu'il en voudrait faire à notre cœur. Il faut donc le consoler.

Ainsi il faut imiter, il faut prier et invoquer le Cœur de Jésus, il faut s'unir à lui, il faut le consoler. Tels sont les sentiments principaux que cet adorable objet doit exciter dans nos âmes.

On voit que c'est un culte d'*imitation*, d'*invocation*, d'*union* et de *réparation;* telle est l'idée que le saint religieux se faisait de cette dévotion, celle qu'il avait reçue de la bienheureuse Marguerite-Marie. S'il nous est permis de dire notre pensée, de ces quatre manières d'honorer le Cœur sacré, c'est le culte d'imitation qui est le plus négligé, et cependant c'est celui qui est le plus utile au fidèle. On a trouvé l'apostolat de la prière pour obtenir, par l'intercession puissante du Cœur de Jésus, le salut et la sanctification des âmes; la garde d'honneur, comme moyen de rappeler la pensée fugitive à ce centre divin; la communion réparatrice, comme moyen d'expiation. Cela est bien, mais la piété chrétienne n'oubliera pas que son occupation la plus chère doit être d'imiter les vertus, les sentiments et les désirs du Cœur sacré.

Le P. de la Colombière a écrit son acte d'offrande au Cœur de Jésus-Christ. Elle est trop belle pour ne pas la mettre sous les yeux de nos lecteurs :

« Pour réparation de tant d'outrages et de si cruelles ingratitudes, ô très adorable et très aimable Cœur de Jésus, et pour éviter, autant qu'il est en mon pouvoir, de tomber dans un semblable malheur, je vous offre mon cœur avec tous les mouvements dont il est capable; je me donne tout entier à vous, et dès cette heure je proteste sincèrement que je désire m'oublier moi-même et tout ce qui se rapporte à moi, pour lever l'obstacle qui pourrait m'empêcher l'entrée de ce divin Cœur, que vous avez la bonté de m'ouvrir et où je souhaite entrer pour y vivre et

mourir avec vos plus fidèles serviteurs, tout pénétré et tout embrasé de votre amour.

« J'offre à ce Cœur tout le mérite, les satisfactions de toutes les messes, de toutes les prières, de toutes les actions de mortification, de toutes les pratiques religieuses, de toutes les actions de zèle, d'humilité, d'obéissance, et de toutes les autres vertus que je pratiquerai jusqu'au dernier moment de ma vie. Non seulement tout cela sera pour honorer le Cœur de Jésus et ses admirables dispositions, mais encore je le prie très humblement d'accepter la donation entière que je lui en fais, d'en disposer en la manière qu'il lui plaira et en faveur de qui il lui plaira ; et comme j'ai déjà cédé aux saintes âmes qui sont dans le purgatoire tout ce qu'il y a dans mes actions de propre à satisfaire la justice divine, je désire que cela leur soit distribué selon le bon plaisir du Cœur de Jésus.

« Cela ne m'empêchera pas de m'acquitter des obligations que j'ai de dire des messes et de prier pour de certaines intentions que l'obéissance me prescrit, d'accorder par charité des messes à de pauvres gens ou à mes frères et à mes amis qui m'en pourraient demander ; mais comme alors je me servirai d'un bien qui ne m'appartiendra pas, je prétends, comme il est juste, que l'obéissance, la charité et les autres vertus que je pratiquerai en cette occasion soient toutes au Cœur de Jésus, où j'aurai pris de quoi exercer ces vertus, lesquelles, par conséquent, lui appartiendront sans réserve... »

Puis vient une belle invocation au Cœur de Jésus

déjà reproduite (chap. IX, p. 160). Nous donnons une autre effusion touchante du P. de la Colombière, méditant sur les souffrances de l'âme du Sauveur :

« Oui, mon Dieu, c'est à cette passion intérieure, à ces croix secrètes que je veux m'attacher désormais par la méditation. C'est à ce Cœur affligé que je veux donner toute ma tendresse; je veux désormais m'occuper à pleurer ses douloureuses blessures; je veux surtout, ô mon Sauveur, déplorer avec lui l'inutilité de vos souffrances, ce peu d'amour qu'il s'est attiré par un amour si excessif, et le malheur de tant d'âmes que vous avez rachetées et qui ne laissent pas de périr... O Jésus! qui pourrait guérir cette plaie, aurait bientôt fermé toutes les autres! Quel soulagement pour vous! Quelle consolation, dans l'extrême désolation où je vous vois abîmé[1]!... »

Ce tableau des vertus du P. de la Colombière justifie la haute estime qu'on avait pour lui, et augmentera le sentiment de vénération que doit inspirer à nos lecteurs ce cher et pieux malade. Nous touchons au dénouement.

[1] Sermon pour la Passion.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

LE P. DE LA COLOMBIÈRE EST ENVOYÉ A PARAY. — SES RAPPORTS AVEC LA B. MARGUERITE-MARIE. — ELLE PRÉDIT SA MORT

(1681)

Mihi autem vivere Christus est, et mori lucrum.

(Philipp., I, 21.)

Pour moi, Jésus-Christ est ma vie, et la mort est un gain.

Le P. de la Colombière avait vu s'évanouir rapidement toutes les espérances qu'avait fait concevoir l'amélioration produite par son séjour au pays natal. L'humidité des brouillards, le froid de l'hiver, la dureté dont le malade usait envers lui-même, lui occasionnèrent des rechutes fréquentes qui alarmèrent sérieusement ses amis.

La bienheureuse Marguerite-Marie n'oubliait pas son vénéré père ; elle priait pour lui et le recommandait à ses compagnes. Notre-Seigneur lui fit connaître un jour ses adorables desseins.

« La sainte volonté de Dieu, écrit-elle à la mère de Saumaise, est aussi dans les souffrances du

R. P. de la Colombière; car l'ayant recommandé à sa bonté, il me fut dit une fois que le serviteur n'était pas plus que son maître, et qu'il n'y avait rien de plus avantageux pour lui que la conformité avec son cher maître. Et, bien que, selon l'œil humain, il semble que sa santé fût plus à la gloire de Dieu, sa souffrance lui en rend incomparablement plus, car il y a temps pour toute chose. Il y a temps pour souffrir, et il y a temps pour agir; il y a un temps pour semer, l'autre pour arroser et cultiver. C'est ce qu'il fait à présent; car le Seigneur prend plaisir *de donner un prix inestimable à ses souffrances par l'union avec les siennes, pour les répandre après comme une rosée céleste sur cette semence qu'il a répandue en tant de lieux*, et pour le faire croître et profiter en son saint amour.

« Soumettons-nous donc, ma chère Mère, avec joie, aux ordres de notre Souverain, et confessons, malgré tout ce qui nous semble rude et affligeant, qu'il est bon et juste en tout ce qu'il fait, et qu'il mérite en tout temps louange, amour et gloire [1]. »

Ce beau et grave langage répond à une question qui se présente naturellement. Pourquoi, dans la pénurie des bons ouvriers, et en présence des besoins des âmes, Dieu se privait-il des services du P. de la Colombière, qui pouvait fournir encore une longue carrière? L'*œil humain* voyait cela, mais Dieu voyait autrement, et c'était pour le plus grand bien du P. de la Colombière.

[1] Lettre x, novembre 1680.

Cet état de souffrance embellissait sa couronne. Il lui était tenu compte de ses désirs ardents de se dévouer au salut des âmes, et le Ciel acceptait ses souffrances comme une supplication puissante qui allait attirer des grâces nombreuses de sanctification sur tous les lieux où il avait exercé son apostolat. En vertu de ce doux mystère de la réversibilité des mérites du juste sur les pécheurs, il travaillait maintenant, plus efficacement que jamais, à la conversion de l'Angleterre.

Notre-Seigneur *prenait plaisir* à ces preuves nouvelles d'un amour pur et désintéressé; il *donnait un prix inestimable* à ces peines endurées avec une admirable patience; et ce témoignage céleste qui proclame en même temps la sainteté éminente du serviteur de Dieu nous révèle la grandeur de ses mérites. Il était donc heureux de souffrir et d'être sur la croix.

Il va nous peindre lui-même l'état douloureux où la maladie l'avait réduit : « Pour ce qui me regarde, je suis toujours fort incommodé d'une grande toux et d'une oppression continuelle. Cela a de temps en temps quelques petites diminutions et de petits accroissements. Je ne sors point, je ne parle qu'avec peine, quoique d'ailleurs j'aie bon appétit et presque toutes les marques de la santé [1]. »

Les médecins, à bout de moyens, conseillèrent un changement d'air. On l'envoya à Paray, dans la pensée que l'air tiède et pur de cette vallée lui

[1] Lettre CXXXVIII.

serait favorable. Il y arriva au mois d'août 1681.

Le P. de la Colombière n'avait rien demandé; mais, dans le secret de son cœur, il ne put s'empêcher de bénir la Providence, qui lui permettait de revoir ce lieu si plein de chers et religieux souvenirs. Il put jouir des beaux jours de l'automne, et ses forces lui ayant permis de faire quelques promenades, il en reçut du soulagement. Il eut donc la consolation de se rendre quelquefois à la chapelle de la Visitation pour y offrir l'adorable victime, et, l'âme émue à la pensée de cette manifestation de l'amour infini qui avait eu lieu dans ce sanctuaire, il renouvela sa consécration au Cœur très doux et très aimable de son Sauveur.

Il alla au parloir du monastère saluer les filles de Saint-François-de-Sales et, de sa voix fatiguée, leur adressa quelques mots. Il n'avait plus qu'un souffle, mais ce souffle était de plus en plus embrasé du plus pur amour de Dieu.

C'est alors qu'il revit Mlle de Lyonne, devenue enfin la conquête de la grâce. Un an s'était écoulé depuis qu'elle avait promis au P. de la Colombière d'entrer au monastère de la Visitation. Sa mère ayant déclaré qu'elle ne consentirait jamais à se séparer de sa fille, elle avait senti renaître ses répugnances pour la vie religieuse, et, au fond, elle n'était pas trop peinée de se voir retenue dans le monde comme malgré elle.

Mais la bienheureuse Marguerite-Marie ayant entendu Notre-Seigneur dire, en parlant de Mlle de Lyonne, qu'il la voulait absolument, à quelque prix

que ce fût, la supérieure la fit venir au parloir, et lui déclara que la volonté de Dieu était qu'elle entrât au monastère à l'instant même, sans prévenir sa mère.

Elle obéit aussitôt et se dirigea vers la porte de clôture, tout en avouant à une dame qui l'accompagnait que si le purgatoire était ouvert à côté, elle s'y jetterait aussi volontiers qu'elle entrait au couvent. Toute sa consolation était de penser qu'elle ne vivrait pas quinze jours dans le cloître; mais elle éprouva les plus heureuses déceptions en toutes manières. Elle trouva des compagnes d'une naissance ou égale ou supérieure à la sienne, des personnes intelligentes et la gaieté peinte sur tous les visages. Son seul chagrin fut l'irritation de sa mère, qui persista dans sa résolution de ne la revoir que le jour de sa profession.

En prononçant ses vœux, sœur Marie-Rosalie sentit toute la suavité des consolations célestes. Ses transports étaient si véhéments en se voyant consacrée au Seigneur qu'elle l'en remerciait à haute voix. On la surprenait quelquefois baisant les murs de sa cellule et ceux du monastère. Le cloître était devenu pour elle un paradis terrestre. L'observance religieuse lui paraissait douce et si aimable, qu'elle se serait bien gardée de violer aucune règle. Son obéissance au son de la cloche était si prompte, qu'un jour elle quitta brusquement le P. de la Colombière pour se rendre à son appel.

Le saint religieux fut grandement édifié; il voyait comment sa chère fille, objet de tant de soins et de

prières, avait profité de ses leçons. Quinze jours après, étant venu la revoir, il lui dit en l'abordant : « Que j'ai de joie, ma fille, de vous voir épouse de Jésus-Christ! » A quoi elle répondit : « O mon Père, que Dieu est bon! » Et tous deux demeurèrent quelque temps comme ravis à l'aspect des merveilleux effets de la grâce, sans pouvoir s'expliquer autrement que par le silence. Ce fut le Père qui le rompit le premier, et, après avoir témoigné tout le bonheur qu'il éprouvait en la voyant si remplie de l'esprit de sa vocation, il la bénit.

C'était peut-être un dernier adieu. Il retomba dans l'état de langueur où il se trouvait auparavant. Il ne sortait plus, et ne respirait plus que l'air de sa chambre, où l'on faisait du feu. Sa faiblesse était si grande qu'on devait l'habiller et le déshabiller. Il ne pouvait plus se rendre aucun service.

D'ailleurs, sous le rapport des soins, rien ne lui manquait. Quelques personnes de la ville, aussi honorables que généreuses, pourvoyaient avec une charité abondante et délicate à tout ce qui pouvait être utile ou agréable au malade, qui se plaignait seulement de cet excès de bonté. Il espérait encore que le printemps produirait une réaction salutaire; mais ce n'était qu'une douce illusion, un rêve plein d'espoir dont quelques personnes berçaient le malade : Dieu ne voulait pas sa guérison.

La bienheureuse Marguerite-Marie, qui n'oubliait pas son pieux directeur, dont mieux que personne elle connaissait la vertu, écrivait à la mère de Saumaise : « Il me reste à vous dire que je me suis

acquittée de la commission que vous me donniez dans votre dernière lettre pour le P. de la Colombière, dont il m'a témoigné bien de la joie, surtout d'apprendre de vos nouvelles, m'assurant qu'il ne vous oublie pas : il est toujours bien mal ; lorsqu'il sera un peu mieux, il vous écrira. Je l'ai vu deux fois, il a bien de la peine à parler; ce que peut-être Dieu fait ainsi pour avoir plus de plaisir et de loisir pour parler à son cœur. »

Cette dernière ligne renferme une gracieuse pensée, bien digne de la pieuse disciple du sacré Cœur. Elle ne se lassait point de prier pour le malade; mais elle remarquait elle-même que, plus elle sollicitait sa guérison, plus le mal augmentait. « Ce qui, disait-elle, ne l'encourageait guère. » Un jour, qu'il avait pu se traîner jusqu'au parloir, elle lui avait fait cette communication : « Notre-Seigneur m'a dit que si vous vous portiez bien vous le glorifieriez par votre zèle; mais pendant votre maladie il se glorifie en vous. »

C'était une consolation que Dieu donnait à son serviteur pour l'encourager à souffrir, ce n'était pas une promesse de guérison. Cependant la Bienheureuse lui avait recommandé vivement de prendre tous les soins possibles, et même elle lui avait conseillé de ne plus célébrer la sainte messe, comme il avait voulu le faire pendant l'Octave de saint François Xavier, mais de se contenter de la communion tous les jours.

Il est facile de se représenter le vif intérêt qu'inspirait à toute la population de Paray le P. de la

Colombière. On sait les relations nombreuses qu'il avait eues autrefois avec les diverses classes de la société; et dans cette bonne ville, si pleine d'estime pour ses vertus et de reconnaissance pour les services qu'il avait rendus, on s'informait avec anxiété des nouvelles de son état. Plusieurs allaient trouver la *sainte* de la Visitation pour la conjurer d'intercéder auprès de Dieu, afin qu'il rendît la santé à un prêtre capable de faire encore tant de bien aux populations. Mais la Bienheureuse ne répondait qu'une chose. « Il faut prier et adorer la divine volonté. »

Quelques-uns obtenaient de visiter le Père, et ils venaient lui témoigner leur affection et leur dévouement. Pour lui, il les accueillait avec une douce aménité, se montrait touché de leur démarche bienveillante, acceptait avec une sainte indifférence les espérances qu'on lui donnait d'un retour à la santé, et se contentait de dire : « Dieu pourrait bien me renvoyer la santé, pour me punir du mauvais usage que je fais de la maladie. Que sa sainte volonté soit faite! »

A ses plus intimes amis, il rappelait les pieuses pratiques que Notre-Seigneur avait demandées à sa fidèle servante : l'heure sainte, la communion du premier vendredi du mois, surtout la sanctification du vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement. « Il avait appris, disait-il, d'une âme très sainte, qu'il y avait des grâces spéciales pour ceux qui seraient fidèles à ces pratiques. » Jusqu'au dernier moment il fut l'apôtre du sacré Cœur. Il aurait fallu un miracle pour le guérir; mais, selon toutes les probabi-

lités, Dieu ne voulait pas le faire, et il devait s'attendre à une mort qui paraissait peu éloignée. Chaque jour le rapprochait de la tombe. On écrivit à son frère, M. Humbert de la Colombière, qui accourut à Paray.

En revoyant ce frère, objet de sa tendresse et de sa vénération, dans un si triste état, M. Humbert fut vivement ému, et il ne pouvait retenir ses larmes. Le Père trouva dans son cœur assez de force pour le consoler. L'affection fraternelle voulut tenter un dernier effort pour disputer à la mort cette victime résignée.

M. Humbert insista fortement auprès du P. Bourguignet, supérieur des jésuites, et auprès du médecin, le docteur Billet, pour un changement de climat. Il leur rappela l'heureuse influence qu'avait exercée précédemment l'air natal, et il conclut en disant qu'il fallait encore essayer ce moyen, et que peut-être on obtiendrait une amélioration ou un soulagement, si l'on ne pouvait obtenir une guérison entière. Il s'offrait en même temps de conduire son frère à Saint-Symphorien.

Le médecin, loin de s'opposer à ce projet, fut le premier à engager le malade à tenter cette voie de salut. Cet habile praticien avait, dès le commencement, indiqué un changement de climat comme le meilleur moyen de guérison. Il avait conseillé au Père d'habiter dans un lieu sain et élevé, non seulement pendant plusieurs mois, mais encore pendant des années entières, pour donner à la nature le loisir de se refaire.

Le P. Bourguignet, qui dans ces circonstances fut

admirable de dévouement et de charité, approuvait ce projet, quoiqu'il fût peiné de la séparation, et il se mit en mesure de chercher un moyen de transport qui n'incommodât pas trop le malade. Il fallait pour effectuer ce voyage une voiture commode et un temps favorable. On comptait sur la Providence pour l'un et pour l'autre.

Le P. de la Colombière, consulté sur un changement de climat, avait accepté, sous la réserve du consentement du P. Provincial. Il avait d'ailleurs toujours pensé, d'après l'avis du docteur Billet, qu'un air vif et pur le soulagerait. Celui de Lyon ne réunissait pas ces qualités; celui de Vienne ou de Saint-Symphorien paraissait, croyait-il, plus propre à le remettre.

Toutefois, avant de faire demander cette permission, il voulut communiquer ce projet de départ à une de ses filles spirituelles, une pieuse demoiselle de la ville, et, avec l'humilité d'un saint, il lui écrivit ce billet : « Faites-moi la grâce de me dire sur cela votre pensée, et de me conseiller selon Dieu, afin de décharger ma conscience, et que je ne meure pas avec le scrupule d'avoir manqué à mes règles. »

Il n'avait pas, comme on le voit, oublié son vœu de parfaite observance, et la délicatesse de sa conscience s'alarmait jusque dans les choses permises, exigées même par sa situation. N'était-ce pas la triste nécessité d'une maladie mortelle qui l'obligeait à demander cette permission? Il ajoutait encore quelques mots pour exprimer sa gratitude au P. du

Port, et, comme il n'avait pas la force de lui écrire, il la priait de suppléer à son défaut.

Mlle de Bisefrand, — nous la nommons volontiers pour honorer sa mémoire, — Mlle de Bisefrand fit demander à son vénéré Père la permission de prévenir la sœur Marguerite-Marie de ce départ projeté. Elle savait combien il estimait la sainte religieuse et combien il avait confiance en ses lumières. Lui-même, avant de partir pour Londres, la voyant affligée, lui avait dit pour la consoler : « On vous fera connaître une personne aux Saintes-Maries, de laquelle vous devez suivre les avis comme si je vous parlais, puisque moi-même je la consulte dans ce qui me regarde et suis ses avis. » Le Père consentit bien volontiers à ce que l'on consultât la sœur Marguerite-Marie, et il attendit ce que Dieu allait lui faire connaître par l'organe de sa fidèle servante.

Le jour du départ était fixé au lendemain, 29 janvier, il fallait donc une prompte décision. La Bienheureuse reçoit le billet de Mlle de Bisefrand, qui lui posait la question du départ. Elle se recueille un moment, et répond qu'elle supplie le malade de ne point quitter Paray, si cela se pouvait faire sans contrevenir en rien aux ordres de ses supérieurs.

Le P. de la Colombière, après avoir reçu ce message de sa fille spirituelle, lui écrivit quelques lignes pour savoir les motifs qui lui inspiraient ce langage. Elle lui fit alors cette réponse : « *Il* m'a dit qu'il veut le sacrifice de votre vie ici. » Après ce prophétique avertissement, l'homme de Dieu crut devoir demander à son Supérieur l'autorisation de prolonger son

séjour à Paray. Il avait compris quel était Celui qui voulait le voir terminer sa carrière en ce lieu. C'était le dessein de Dieu que l'apôtre du Sacré-Cœur de Jésus rendît le dernier soupir auprès du sanctuaire béni où le Sauveur, peu d'années auparavant, l'avait désigné et donné pour directeur à la bienheureuse Marguerite-Marie, et où lui-même s'était consacré au divin Cœur, l'âme inondée de lumières et de consolations. C'était le dessein de Dieu que ses ossements sacrés reposassent longtemps auprès de ceux de la bienheureuse Marguerite-Marie, et qu'ils aient aussi, espérons-le, pour la gloire du divin Cœur, leur jour de glorification.

CHAPITRE VINGTIÈME

DERNIERS JOURS DU P. DE LA COLOMBIÈRE. — SA MORT ET SES FUNÉRAILLES

(1682)

Moriatur anima mea morte justorum.

(Num., XXIII, 10.)

Que je meure de la mort des justes.

Les Supérieurs consentirent volontiers à ce que le P. de la Colombière demeurât à Paray. Le saint religieux remercia son frère du touchant intérêt qu'il lui avait témoigné, et lui fit comprendre que Dieu désirait le voir terminer sa vie en ce lieu. M. Humbert avait trop de foi et de piété pour ne pas se soumettre à une détermination qui était l'expression de la volonté divine. Il dit adieu à son frère avec le pressentiment qu'il ne le reverrait plus en ce monde, quoiqu'il eût fait promettre au supérieur de l'avertir promptement, si l'événement redouté arrivait. Pour le Père, une seule chose l'occupait; il songeait à se préparer avec plus de soin au dernier

passage. Il n'avait pas à craindre la mort, ayant vécu toujours en véritable religieux, c'est-à-dire en homme crucifié au monde et à lui-même.

Qu'avait-il à redouter? On ne ressent pas deux fois les douleurs du trépas; et sa vie avait été une mort prolongée. Son âme avait vécu dans une union étroite avec Dieu, elle avait été la maîtresse du corps qu'elle animait, elle allait quitter sa prison mortelle. Il saluait avec joie l'heure de sa délivrance.

Quelques jours après le départ de M. Humbert de la Colombière, une rechute vint aggraver l'état du malade. Il fut pris d'un nouveau crachement de sang qui épuisa bien vite le peu de forces qui lui restaient.

Pénétrons par la pensée dans la chambre que le malade occupe. C'est une vraie cellule de religieux: la simplicité et la pauvreté en sont tous les ornements[1]. Le Père est étendu sur une couche austère ou bien placé dans un modeste fauteuil. Il se prête avec une docilité d'enfant aux soins que le frère infirmier lui prodigue. C'est un point de la règle d'obéir pendant la maladie aux ordres du médecin et de l'infirmier; le Père n'a garde d'y manquer; il est si heureux d'accomplir l'obéissance qu'il a doublement promise à Dieu. Un jésuite doit obéir jusqu'à son dernier soupir, et il doit dire comme le bienheureux Pierre Lefèvre: « Il n'est pas néces-

[1] La maison des jésuites existe; elle appartient à la noble famille de D***. De grands changements ont été faits, et l'on ne sait plus quelle chambre habitait le P. de la Colombière. La chapelle seule est à peu près ce qu'elle était autrefois.

saire de vivre, mais il est nécessaire d'obéir. »

Une douceur aimable, qui n'abandonna jamais le cher malade, lui faisait accueillir gracieusement les soins et les attentions dont il était l'objet. Il trouvait alors quelques mots du cœur pour remercier ses frères de leur tendre sollicitude pour lui. Il s'excusait avec un profond sentiment d'humilité et de reconnaissance auprès du P. Supérieur de la peine et de l'embarras qu'il lui causait. Il souriait au bon docteur Billet, son ami dévoué, qui venait le visiter souvent et qui ne cachait pas ses appréhensions. On n'a pas à dissimuler l'approche de la mort quand le malade est un saint.

Parmi les rares visiteurs qu'on laisse approcher du malade, et qui venaient s'édifier au spectacle du juste mourant, un des plus assidus est le vénérable curé de Paray. Il a eu souvent l'occasion d'apprécier les vertus du saint religieux, cet ami véritable qui l'encourageait par ses affectueuses paroles à se dévouer, malgré les peines et les fatigues, pour le peuple confié à sa sollicitude pastorale.

Quelques membres de la Congrégation furent aussi admis à voir leur Père : ils considéraient, avec une émotion pleine de tristesse, cette pâle et noble figure, dont la souffrance avait altéré les traits; mais elle avait encore une expression de calme et de sérénité qui inspirait un sentiment de pieux respect. On y lisait le recueillement d'une âme habituellement unie à Dieu. Ses lèvres murmuraient quelques courtes prières, mais le plus souvent son cœur était en adoration devant Dieu.

Depuis longtemps il avait médité sur l'état où la mort nous réduit à l'égard des choses créées, et il s'était fortifié dans un détachement complet et universel, afin de n'avoir pas à redouter ces brisements douloureux causés par la suprême séparation. Quelle consolation pour lui, à ses derniers moments, d'avoir vécu comme un homme qui supporte avec patience l'existence, afin de mourir avec délices : *Patienter vivit et delectabiliter moritur.* (S. Aug.)

Toute sa vie, et surtout depuis sa grande retraite, il avait eu d'admirables sentiments de confiance en Dieu. Il s'était dit qu'avant de mourir il ferait comme un monceau de tous ses péchés qui se présenteraient à son esprit, connus ou inconnus, et qu'il les jetterait aux pieds de Notre-Seigneur pour être consumés par le feu de son amour miséricordieux. « Plus le nombre en sera grand, disait-il, plus ils me paraîtront énormes, d'autant plus volontiers les lui offrirai-je à consumer ; car ce que je lui demanderai sera d'autant plus digne de son éternelle miséricorde. Je ne saurais rien faire alors de plus raisonnable ni de plus glorieux à Dieu, et dans l'idée que j'ai conçue de sa bonté je n'aurai pas de peine à me déterminer à cela, parce que je m'y sens porté de toute mon âme [1]. »

Plus d'un lecteur, en voyant cette expression sublime d'une confiance sans bornes, si digne de notre Dieu qui est bonté et amour, se rappellera ce passage de l'Écriture, où David, le saint roi pénitent, qui

[1] *Retraite spirituelle.*

a chanté les éternelles miséricordes, s'écrie dans un magnifique élan de confiance : « Seigneur, vous me pardonnerez mes péchés, parce qu'ils sont grands et nombreux. *Propitiaberis peccato, multum est enim.* » (Ps. XXIV.)

Sans doute, nous disons avec le prophète de l'Idumée : Nul homme placé en face de Dieu ne sera trouvé exempt de reproche[1]; nulle créature mortelle n'est assez pure pour comparaître sans crainte devant la Sainteté infinie; et les visions du passé, se mêlant à celles de l'avenir qui va se dévoiler, ont effrayé plus d'un juste mourant. La confiance est une grâce que Dieu accorde à quelques âmes.

Le P. de la Colombière avait obtenu cette faveur, et il saluait d'un regard plein d'espérance cette terre de la patrie où le Seigneur l'appelait. D'ailleurs, les pages de sa vie ne contenaient aucune cause d'inquiétude sérieuse : *la charité chasse la crainte.*

Sa jeunesse s'était écoulée dans l'innocence; pendant sa vie religieuse, il n'avait eu d'autre souci, d'autre préoccupation que celle de purifier son âme et d'acquérir la perfection : il s'était dévoué avec un entier abandon aux travaux de l'apostolat; il s'était offert au martyre, et, s'il n'avait pu verser son sang, il avait confessé la foi dans les liens de la captivité. Il allait mourir avant le temps, comme saint François Xavier et saint François Régis, épuisé de fatigues et de mortifications, consumé par un

[1] *Scio quod non justificetur homo compositus Deo.* (Job, IX, 2.)

long martyre de souffrances, et il acceptait cette destruction de lui-même avec un héroïque amour. N'avait-il pas dit autrefois : « La santé et la vie me sont pour le moins indifférentes ; mais la maladie ou la mort, lorsqu'elles m'arriveront pour avoir travaillé au salut des âmes, me seront très agréables et très précieuses ! » Nous avons ainsi le secret de cette paix inaltérable qui remplissait le cœur du religieux mourant.

L'heure de la délivrance était venue. La fièvre reprit plus intense ; l'épuisement fit place à de vives douleurs, supportées avec une invincible patience et sans faire entendre la moindre plainte. Son âme restait unie à Dieu, et il regardait son crucifix. Les paroles de foi et de piété qu'on lui adressait paraissaient lui causer un vif plaisir, comme si elles répondaient à ses propres sentiments. Il prenait son chapelet dans ses mains, et, ne pouvant plus prononcer les paroles, il s'unissait d'intention à celui qui le récitait.

Il conserva jusqu'à la fin la lucidité de son intelligence ; il put remercier, plus par l'expression de sa figure que par des paroles, ceux qui l'avaient entouré de leurs soins, de leur affection et de leur dévouement pendant sa maladie ; et, en véritable religieux, il demanda pardon à ses frères de la mauvaise édification qu'il leur avait donnée pendant sa vie, et se recommanda aux prières de la communauté.

Il reçut les derniers sacrements avec une angélique piété ; puis, tout absorbé dans l'amour de ce Sauveur aimable qui l'avait chargé de manifester

les richesses miséricordieuses de son Cœur sacré, « il expira doucement et suavement sur le Cœur de son divin Maître, » goûtant à cette heure suprême la vérité de ces paroles écrites au journal de sa *Retraite spirituelle :* « Il n'y a que ceux qui ont été à Dieu sans réserve qui doivent s'attendre à mourir avec douceur. »

Ainsi mourut, à sept heures du soir, le 15 février 1682, dans la quarante et unième année de son âge, après vingt-deux ans de religion, un des hommes les plus éminents de la Compagnie de Jésus. Il ne lui a manqué que de vivre plus longtemps pour acquérir cette illustration que le monde ne refuse pas aux talents supérieurs; mais il possédait du moins cette gloire meilleure que Dieu accorde aux âmes saintes et héroïques.

Mlle de Bisefrand, dont la piété filiale était pleine de sollicitude pour tout ce qui concernait le P. de la Colombière, fut une des premières à connaître sa mort. Elle en fit aussitôt prévenir la bienheureuse Marguerite-Marie, qui répondit d'un ton fort triste : « Priez et faites prier pour lui. » C'était à cinq heures du matin qu'elle apprit cette nouvelle, et, à dix heures, elle écrivit à Mlle de Bisefrand le billet suivant : « Cessez de vous affliger ; invoquez-le, ne craignez rien ; il est plus puissant pour vous secourir que jamais [1]. »

Et comme la supérieure s'étonnait que la sœur Marguerite-Marie ne lui demandât pas la permission de faire pour lui, comme pour d'autres défunts,

[1] *Contemporaines.*

des prières et des pénitences extraordinaires : « Ma chère mère, répondit-elle d'un air doux et content, il n'en a pas besoin ; il est en état de prier pour nous, étant bien placé dans le ciel par la bonté et la miséricorde du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Seulement, pour satisfaire à quelques négligences qui lui étaient restées dans l'exercice du divin amour, son âme a été privée de voir Dieu, dès la sortie de son corps, jusqu'au moment qu'il fut déposé dans le tombeau. »

La mère Greyfié, qui rapporte ce fait, parlant de l'impression causée par la mort du P. de la Colombière sur la sœur Marguerite-Marie, ajoute ces mots : « Ce fut pour elle une perte bien sensible ; cette chère sœur perdait en lui le meilleur ami qu'elle eût au monde. Cependant elle ne se troubla ni ne s'inquiéta nullement, parce qu'elle aimait ses amis pour la gloire de Dieu et pour leur avancement propre, en son divin amour et non pour son intérêt... Je ne le lui ai jamais vu regretter, mais ouï bien souvent se réjouir de son bonheur éternel, auquel elle prenait part en rendant grâces au sacré Cœur de Jésus-Christ, de toutes celles qu'il avait faites à ce digne religieux en sa vie et en sa mort [1]. »

Le P. de la Colombière mourant avait éprouvé la vérité de ces paroles de la bienheureuse Marguerite-Marie : « Il est doux de mourir après avoir eu une constante dévotion au Cœur de Celui qui doit nous juger. » Il jouissait de la béatitude dans la patrie du ciel. Il *était bien placé*, avait dit la Bienheureuse,

[1] *Contemporaines.*

et elle se réjouissait de son bonheur éternel ; elle *le voyait plus puissant que jamais pour secourir ceux qui l'invoqueraient.* Quoique l'âme du Père eût été privée, pendant quelques heures, de la vision de Dieu, elle n'en était pas moins placée bien haut dans le séjour de la gloire. Ce court passage dans le purgatoire s'explique par le généreux renoncement que le serviteur de Dieu avait fait de tout mérite satisfactoire en faveur des âmes souffrantes, et cédé même à d'autres les suffrages qu'on ferait pour lui après sa mort. Mais cette attente momentanée à la porte du ciel, sans autre peine que celle de ne pas contempler l'éternelle et divine beauté, ne diminue en rien ni l'étendue de ses mérites ni la grandeur de sa récompense.

Semblable à un soldat qui, après avoir noblement fait son devoir, ne perd rien de ses droits à une glorieuse récompense pour attendre un peu avant de la recevoir, l'âme du P. de la Colombière n'avait rien perdu de ses droits acquis par d'innombrables mérites. Nous comprenons d'ailleurs que des âmes, même après une longue purification dans les flammes expiatrices, puissent posséder un jour plus de béatitude, plus de puissance et plus de gloire que d'autres âmes, entrées dans le ciel aussitôt après la sortie de leur corps. L'âme d'un petit enfant, mort après le baptême, est reçue aussitôt dans le ciel ; mais elle possède très peu de mérites et, par conséquent, n'a pas droit à une grande récompense.

La fin prématurée du P. de la Colombière excita des regrets universels ; Paray le pleura comme son

apôtre ; les familles religieuses perdaient en lui un directeur éclairé et bienveillant ; les pauvres regrettaient leur bienfaiteur ; le peuple, celui qu'il vénérait comme un saint. Toute la ville vint, pour ainsi dire, s'agenouiller auprès de son corps exposé dans la chapelle. On se pressait pour faire toucher des objets de piété ; on ne se lassait pas de regarder cette figure qui, toute défaite qu'elle fût par la mort, paraissait radieuse d'une lumière céleste. Les magistrats de la ville se réunirent et prirent une délibération pour élever, aux frais du trésor public, un monument où seraient déposés les restes de ce saint prêtre. Mais les religieux de la Compagnie de Jésus ne voulurent pas se séparer de celui que Dieu leur avait donné pour être leur modèle et un puissant protecteur.

Ils ne purent toutefois empêcher le concours spontané de tous les ordres et de tous les rangs de la population. Les funérailles avaient l'air d'un triomphe. C'était moins la dépouille mortelle d'un pauvre religieux que l'on portait à sa dernière demeure, que les restes sacrés d'un bienheureux auxquels on rendait des honneurs publics. Quels que fussent les regrets du peuple en perdant cet homme, objet de sa vénération, un sentiment de joie se faisait jour dans tous les cœurs. Chacun était heureux au milieu de ce deuil, par la pensée du bonheur de cette âme immortelle, et par l'espérance d'avoir dans le ciel un intercesseur.

Ces témoignages unanimes d'attachement et de respect donnés par toute la population adoucirent

beaucoup la douleur de M. Humbert de la Colombière. Il était venu trop tard pour dire adieu à son frère. Il assista du moins à la pompe funèbre, et il recueillit précieusement quelques objets qui avaient été à l'usage du cher défunt [1].

Le corps du P. de la Colombière ne fut pas mis dans une sépulture commune : enterré à part, il fut cinq ou six ans après exhumé et transporté dans la nouvelle chapelle des jésuites [2].

« On pourrait être étonné qu'on ait pu ainsi exhumer un corps enseveli depuis quelques années. Mais le mode d'inhumation alors en usage pouvait le permettre sans inconvénient. La chaux vive, répandue en quantité considérable sur le corps avant de fermer le cercueil, consumait les chairs et ne laissait au bout de peu de temps que les seuls ossements. On usa de ce procédé à l'égard du serviteur de Dieu, ainsi que l'attestent les traces de chaux qui se remarquent sur son chef et sur quelques parties de ses ossements [3]. »

[1] Ces objets transportés dans la maison de Saint-Symphorien étaient quelques instruments de pénitence, une discipline en fer et une chaîne de fer, hérissée de pointes; un double reliquaire, le cachet dont il se servait en Angleterre. Ils furent conservés précieusement par les petits-neveux du Père, et les nouveaux possesseurs de l'hôtel les gardèrent comme des souvenirs religieux.

[2] Il n'y a pas longtemps qu'on voyait encore le *caveau* de la chapelle primitive, où les restes du P. de la Colombière avaient été déposés, et qui servait de sépulture pour les religieux défunts. La nouvelle chapelle reçut la caisse contenant les ossements.

[3] *Contemporaines*, t. II, p. 166.

Ici nous devons mentionner un fait prodigieux attesté par le docteur Billet, dans une lettre au P. Beau, de la Compagnie de Jésus, alors au collège de Vienne.

Paray, ce 26 mars 1715.

« Mon Révérend Père, Mme de la Garde, supérieure du monastère de la Visitation de cette ville, m'a lu aujourd'hui une de vos lettres par laquelle je suis invité, de votre part, à vous marquer ce que j'ai observé dans les reliques du bienheureux P. de la Colombière.

« Il est vrai que son corps entier ayant resté plus d'un mois en terre, le R. P. de Langeron l'en fit retirer, pour transporter les os dans le caveau de votre nouvelle église. Ce qui ne se fit pas sans la séparation de toutes les chairs, et les os furent mis dans un coffret. Comme je me trouvais absent de cette ville dans tous lesdits temps et de la mort et de la translation, je priai le R. P. Froment de m'en faire voir les reliques. Je maniai le crâne de cet homme de Dieu. J'y passai mon doigt dans le grand trou, j'y touchai la substance du cerveau, qui n'était pas..... (illisible) ni corrompue, après plus de deux mois ; et mon doigt en sortit parfumé d'une odeur très suave et comme ambrée. Voilà la gloire que j'en puis donner à Dieu, et à vous, et à tous qu'il appartiendra. J'ai encore ouï lire, par la susdite dame de la Garde, votre rapport de la bienheureuse sœur Alacoque. Et vous ne pouvez rien écrire que

ce soit toujours du P. Beau, dont je suis respectueusement

« Très humble et très obéissant serviteur,

« BILLET[1]. »

Cette lettre nous apprend d'abord un fait prodigieux, cette conservation de la substance cérébrale et cette odeur suave qu'elle exhalait. Ensuite elle nous montre l'estime que les contemporains avaient du P. de la Colombière, puisqu'ils n'hésitent pas à l'appeler bienheureux, à entourer ses reliques d'hommages et de vénération; enfin nous voyons que l'on s'occupait de recueillir les dépositions qui pouvaient servir à la béatification du serviteur de Dieu.

Ce fut dans cette translation, comme nous le voyons par une lettre de la bienheureuse Marguerite-Marie, que l'on distribua plusieurs reliques[2]. Elle écrit à la mère de Saumaise : « Je me fais un plaisir de celui que vous aurez des reliques de notre saint P. de la Colombière, le corps duquel les Révérends Pères jésuites ont fait transporter dans leur nouvelle église. L'on nous a fait présent d'un petit

[1] L'autographe est aux archives de la maison, rue Lhomond, 18, à Paris.

[2] Il paraît qu'on a distribué beaucoup de reliques, soit au moment de cette première inhumation, soit dans les années qui s'écoulèrent depuis; car on a pu constater, dans la vérification qui en fut faite le 3 juillet 1865, l'absence de tous les petits os, de toutes les côtes et de plusieurs vertèbres*. Quoi qu'il en soit, le corps peut être considéré comme entier.

* Voir aux pièces justificatives le procès-verbal de la vérification faite le 3 juillet 1865, à Paray, par Mgr Bouange, vicaire général.

os de ses côtes et de la ceinture, mais en grand secret. Je veux bien partager avec vous, sachant que vous en ferez l'état qui convient par rapport à l'estime que vous avez pour ce grand serviteur de Dieu [1]. »

Le saint dépôt demeura entre les mains fraternelles jusqu'aux mauvais jours, où les membres de la Compagnie de Jésus durent se disperser et abandonner leurs demeures. Alors, avant de quitter cette maison, sanctifiée par le souvenir et les ossements du serviteur de Dieu, cette ville du sacré Cœur, où la Compagnie de Jésus avait reçu une mission particulière, bien chère à sa piété, le dernier supérieur s'agenouilla devant la châsse, la baisa respectueusement et la fit baiser aux membres de la communauté; puis, avec un serrement de cœur inexprimable, il la fit porter en secret au monastère de la Visitation. Les religieuses, prévenues d'avance, accueillirent avec une sorte de piété filiale les ossements du Père, et les placèrent dans le caveau mortuaire à côté de ceux de la sœur Marguerite-Marie.

Ce sont les filles de la Visitation qui conservèrent religieusement ce dépôt sacré. Ce sont elles qui, dans les jours néfastes, lorsque la tempête révolutionnaire les chassa de leur asile, confièrent ces ossements à des mains fidèles. La Compagnie de Jésus n'oubliera jamais ce service rendu à la mémoire d'un de ses enfants, et le moindre des témoignages de sa reconnaissance sera de proclamer ce généreux dévouement.

[1] Lettre LV.

L'humble châsse, après avoir été longtemps cachée à l'ombre de leur cloître, repose maintenant dans la chapelle de la nouvelle maison des jésuites à Paray.

Le 22 juillet 1877, cette translation eut lieu en présence de nombreux témoins. Après les cérémonies d'usage, la châsse, renfermée dans un coffre de chêne, fut placée dans un petit caveau. C'est là, sous le marbre noir qui les recouvre et qu'une simple inscription latine signale aux regards des pieux visiteurs, que ces dépouilles vénérables attendront les honneurs de la béatification, s'il plaît à Dieu d'exaucer les prières des fidèles dévoués au culte du sacré Cœur.

Il est bon que ces ossements sacrés soient dérobés aux pieux empressements et à des hommages qui nuiraient à la procédure régulière du procès de béatification. Mais rien n'empêche d'invoquer avec confiance le P. de la Colombière, et nous aimons à espérer que, dans un avenir prochain, le Souverain Pontife, sollicité par l'Église de France, par les évêques de tous les pays catholiques, par tout le peuple chrétien, placera sur les autels, à côté de la bienheureuse Marguerite-Marie, celui qui a été l'apôtre privilégié du sacré Cœur de Jésus.

Si, dans certaines circonstances, la voix du peuple est celle de Dieu, nous pouvons affirmer qu'il jouit dans le ciel des prérogatives de la sainteté. Cette conviction est demeurée dans les esprits et s'est perpétuée avec les siècles; c'est ce qui fera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

OPINION GÉNÉRALE DE LA SAINTETÉ DU P. DE LA COLOMBIÈRE — TÉMOIGNAGE CÉLESTE DES MIRACLES

Non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur a generatione in generationem.
(Eccli., XXXIX.)

Sa mémoire ne périra pas, et son nom ira de génération en génération.

A peine le P. de la Colombière eut-il rendu le dernier soupir, qu'un même sentiment se manifesta en public et en particulier, et tous, d'une voix unanime, proclamèrent sa sainteté. Chacun parlait de lui comme d'une âme bienheureuse, qui avait émigré de la terre au ciel et qui jouissait d'une magnifique récompense. Les peuples du Charolais commencèrent aussitôt à l'invoquer avec la même confiance que les populations du Velay et du Vivarais invoquaient saint François Régis.

Les contemporaines qui ont écrit la vie de la sœur Marguerite-Marie disaient, quelques années après la mort du Père : « Il est proclamé saint par

tout le peuple, bien qu'il ne puisse pas encore être canonisé, mais l'on espère qu'avec le temps il le sera [1]. »

Nous avons dit (chapitre XX) que les magistrats de la ville de Paray, voulant donner un témoignage d'estime et de reconnaissance au P. de la Colombière, avaient délibéré et résolu de lui faire des funérailles solennelles aux frais du trésor public. Il eût été intéressant de reproduire les considérants et les termes de cette délibération. Mais aux jours néfastes de 1793, le délire révolutionnaire poussa quelques démagogues à brûler sur la place publique les archives de la commune avec les livres d'église, missels et autres ; il n'est donc plus possible de trouver ce document.

Toutefois dans un manuscrit de la fin du XVIIe siècle, échappé au vandalisme de l'époque de la Terreur, et qui porte ce titre : *Règlement de l'hôpital de Saint-Joseph,* on lit ces mots significatifs qui expriment les sentiments de la population : « Ce n'est qu'en 1679 que, par les soins du vénérable P. Claude de la Colombière, de la Compagnie de Jésus, mort en cette ville le 15 de février 1682, *en opinion de sainteté,* les principaux de cette ville s'assemblèrent et firent un fonds pour la subsistance des pauvres malades. »

Il est à remarquer que dans les plus mauvais jours de la révolution, lorsque les farouches républicains de l'endroit faisaient des perquisitions chez

[1] *Contemporaines,* p. 155.

la pieuse femme qui avait en dépôt les châsses contenant les corps de la sœur Marguerite-Marie et du P. de la Colombière, ils n'insultèrent jamais à ces restes vénérés. Bien plus, quelques personnes, bravant les menaces et les dangers, apportaient des linges et les faisaient toucher aux reliques, espérant que ce contact communiquerait aux objets la vertu de guérir les malades.

Ce sentiment de vénération a survécu. Aujourd'hui comme il y a deux siècles, les habitants de Paray parlent du P. de la Colombière comme d'un saint dont la présence a honoré leur ville.

Les religieuses de la Visitation ont plus particulièrement donné à cette mémoire bénie les témoignages de leur profonde vénération. Dans une circulaire imprimée en 1765, et envoyée par le monastère de Paray à toutes les maisons de l'Institut, on lit ces mots :

« C'est toujours pour nous affermir de plus en plus dans ce sentiment (d'humilité), que, par un trait de Providence aussi impénétrable que singulier, nous nous trouvons en possession des précieuses dépouilles du vénérable P. de la Colombière, mort en odeur de sainteté dans le collège de cette ville... Ce précieux dépôt nous fut confié lors de la destruction de ce collège. Il repose dans notre sépulture intérieure, dans une châsse, près de celle de notre vénérable sœur Alacoque. *C'est là que nous invoquons journellement ces deux grands serviteurs de Dieu*[1]. »

[1] Archives de la Visitation de Paray.

Enfin, en 1867, les religieuses de la Visitation de Paray, publiant la vie de la Bienheureuse par les contemporaines, disent : « La tradition nous transmet la vénération constante qui s'attache toujours à la glorieuse mémoire du P. de la Colombière[1]. »

Cette même opinion de la sainteté du Père existait dans les autres monastères de la Visitation qui avaient eu des rapports avec lui ou qui avaient entendu parler de lui.

Dans un manuscrit du XVIIe siècle, conservé dans les archives du monastère de Condrieu, nous lisons ces paroles : « La dévotion au sacré Cœur de Jésus augmente aussi beaucoup, principalement dans notre communauté; les soins que le grand serviteur de Dieu, le R. P. de la Colombière, avait pris durant sa vie à l'y établir, ont contribué aux progrès qu'elle y a faits. »

Dans une *notice* biographique consacrée à la mémoire de la sœur Marie-Madeleine de Vellein, nous remarquons ce passage : « Cette très honorée sœur est issue d'une famille qu'on peut appeler la *famille des saints*. Petite-nièce du P. de la Colombière, elle en avait hérité la piété, elle en a soutenu les vertus[2]. »

Aujourd'hui encore le nom du P. de la Colombière est vénéré par les religieuses, qui se souviennent avec bonheur des rapports d'autrefois avec le saint prêtre. Nous pourrions multiplier ces témoignages de vénération donnés à cette mémoire bénie par les

[1] Tome II, p. 163.
[2] Archives du monastère de Condrieu.

religieuses de la Visitation; mais on croira facilement que cet institut a toujours professé l'opinion de la sainteté du directeur de la sœur Marguerite-Marie, et que, pendant deux siècles, il ne les séparait point dans le culte privé qu'il rendait à leurs reliques.

De leur côté, les Pères de la Compagnie de Jésus avaient apprécié le beau présent que Dieu leur avait fait en leur donnant un religieux si parfait. Aussi, dans une sage prévision de l'avenir, ils prirent un soin particulier de ses restes vénérés. La révélation faite à la sœur Marguerite-Marie touchant la gloire et la béatitude dont il jouissait, leur était connue. Ils pensèrent avec raison que Dieu, pour confirmer la vérité de sa parole, glorifierait peut-être un jour son serviteur, celui qui avait été son instrument dans l'établissement du culte public du sacré Cœur, et que la voix de l'Église proclamerait sa sainteté.

C'est ainsi que pensait le P. Rollin, supérieur de la maison de Paray (1685), et second directeur de la sœur Marguerite-Marie, lorsqu'il lui écrivait au moment où *un prince de la terre la menaçait de la prison et de son indignation :* « Ne craignez rien pour moi, le saint P. de la Colombière est mon garant[1]. »

Il partageait le même sentiment, ce Père jésuite qui mit en latin et arrangea, selon les convenances théologiques prescrites par Urbain VIII, les litanies et les oraisons composées par la Bienheureuse, et

[1] *Contemporaines*, p. 240.

qui se montre si pénétré d'un sentiment de pieuse vénération.

Nous pouvons encore citer l'auteur anonyme de la *préface* placée en tête des *Œuvres du P. de la Colombière*, qui, tout en voulant résumer sa vie, fait une sorte de panégyrique; les PP. Croiset et de Galliffet[1], qui tous deux rendent un témoignage public à la sainteté de l'apôtre du sacré Cœur; les divers supérieurs de Paray, qui ont veillé avec une sollicitude religieuse sur les dépouilles sacrées du vénéré Père. « Le P. de la Colombière a été un des plus grands saints du XVIIe siècle, » a écrit le P. Rossignol de Vallouise, un jésuite de l'ancienne Compagnie, mort au commencement de ce siècle.

Nous ne craignons pas d'affirmer hautement que l'opinion de la sainteté du P. de la Colombière s'est perpétuée parmi ses frères, et si la cause de la béatification n'a pas été introduite pendant les deux siècles écoulés depuis sa mort, c'est d'abord parce qu'il fallait laisser la dévotion au sacré Cœur s'établir dans l'univers chrétien; ensuite parce qu'il convenait de voir auparavant honorée d'un culte public celle qui avait reçu la première la mission de propager le culte du sacré Cœur. En ce moment le procès a commencé, et la Compagnie de Jésus ne néglige rien pour assurer la gloire d'un de ses plus illustres enfants.

La tradition locale nous fournit un nouveau témoignage en faveur de la sainteté reconnue du P. de

[1] *Excellence de la dévotion au sacré Cœur*, p. 13.

la Colombière. A Saint-Symphorien d'Ozon, son pays natal, le peuple, avant la grande révolution, avait la plus grande vénération pour le pieux jésuite. C'est peut-être à ce sentiment que la demeure où il est né a dû d'avoir été respectée dans les mauvais jours. Lorsque Pie VII vint en France pour le sacre de Napoléon, deux cardinaux s'arrêtèrent à Saint-Symphorien, se firent montrer la chambre qu'avait habitée le Père, et en baisèrent à genoux les quatre angles.

Depuis ce temps, il est vrai, les habitants de Saint-Symphorien pour la plupart ont perdu le souvenir de leur compatriote, soit parce que la population s'est renouvelée et accrue par des étrangers, soit parce que l'indifférence religieuse y domine malheureusement. Cependant un petit nombre d'anciennes familles ont gardé cette pieuse tradition. Quelques vieillards racontent encore la vie du P. de la Colombière en y mêlant des faits apocryphes ou imaginaires. Cette légende populaire est toujours un hommage rendu à sa sainteté.

Une des grandes preuves qui militeront en faveur du P. de la Colombière, dans la discussion de sa cause devant la congrégation des Rites, sera certainement le culte particulier rendu par la B. Marguerite-Marie à son vénéré directeur. Les lettres qu'elle a écrites, les prières qu'elle a composées en son honneur l'affirment hautement.

Citons d'abord quelques extraits de sa correspondance. On verra avec quel accent de conviction et avec quelle ingénuité elle manifeste son estime, sa

confiance et sa vénération pour celui qui a été le père de son âme. Elle écrit à la Mère de Soudeilles, à Moulins, le 16 juillet 1686 :

« Je ne sais, ma chère Mère, si vous savez ce que c'est que la dévotion au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont je vous parle, laquelle fait un grand fruit et changement en tous ceux qui s'y consacrent et adonnent avec ferveur. Je souhaite ardemment que votre communauté soit de ce nombre. Nous avons trouvé cette dévotion dans le livre *de la Retraite* du Révérend Père de la Colombière, que l'on vénère comme un saint. »

S'adressant à la même, le 15 septembre 1686, elle lui dit : « Vous ne sauriez croire les bons effets que cela (la dévotion au sacré Cœur) produit dans les âmes qui ont le bonheur de la connaître, par le moyen de ce saint homme (le P. de la Colombière), qui lui-même lui était tout dédié (dévoué), et ne respirait que pour le faire aimer, honorer et glorifier. *Aussi est-ce là, je pense, ce qui l'a élevé à une si haute perfection et en si peu de temps*... Vous ne sauriez croire la grande dévotion que nos sœurs de Sémur, en Auxois, témoignent avoir pris à l'adorable Cœur de Jésus par la lecture du livre *de la Retraite* du P. de la Colombière. »

Nous avons déjà cité la lettre où elle annonce à la Mère de Saumaise qu'elle aura le plaisir de lui envoyer des *reliques du saint P. de la Colombière...; elle sait l'estime qu'elle a pour ce grand serviteur de Dieu.* (Lettre 51.)

Au mois de mars 1687, elle avouait à la Mère de

Saumaise que toutes ses prières et tout ce qu'elle peut faire ne tendent qu'à ce seul but d'établir le règne du sacré Cœur, et d'obtenir de Rome la permission demandée. Puis elle ajoute : « Je ne manque pas d'y intéresser la très sainte Vierge et notre bienheureux P. de la Colombière, lequel, j'espère, nous y sera d'un grand secours. »

Dans une autre lettre à la Mère de Saumaise elle répète et affirme ce qu'elle lui avait déjà confié : « Pour vous, ma bonne Mère, je vois l'effet d'une pensée que Notre-Seigneur m'a donnée dès longtemps, qu'il vous a substituée à la place de notre bon saint P. de la Colombière pour l'établissement de la dévotion à son saint Cœur, qui est l'une des plus grandes grâces qu'il pourrait vous faire. »

Nous voyons par sa correspondance que chaque année, au jour anniversaire de la mort de son directeur, *elle en célébrait la fête* [1]. « Le divin Cœur a promis d'être une source abondante et inépuisable de miséricorde et de grâces à notre bon P. de la Colombière, le jour de sa fête, je veux dire le jour de sa mort, que je fis célébrer à notre chapelle... » Puis elle ajoute : « Ce vous doit être une grande consolation d'avoir une si étroite union avec notre bon P. de la Colombière, en sorte qu'il fait dans le ciel, par ses intercessions, ce qui s'opère ici-bas pour la gloire de ce sacré Cœur. »

Elle nous révèle aussi qu'une des principales fonctions du saint religieux admis en partage de la gloire

[1] *Cf.* Lettre du 23 février 1689.

céleste, est de s'intéresser au culte du sacré Cœur et d'y contribuer par sa puissante intercession.

Tous ces témoignages de la B. Marguerite-Marie déposent en faveur de la sainteté de l'humble religieux, et nous le montrent comme un médiateur puissant et privilégié auprès de Dieu. Elle affirme donc hautement l'opinion qu'elle avait conçue des vertus et des mérites du vénéré Père; et cela, non par un sentiment naturel d'affection et de reconnaissance, mais en suivant les clartés de cette lumière divine qui remplissait son âme et inspirait sa conduite.

Le plus beau et le plus magnifique témoignage de la sainteté du P. de la Colombière se trouve dans le récit d'une apparition qui eut lieu au mois de juillet 1687, le jour de la fête de la Visitation. On ne peut pas dire que c'est une apothéose. Le mot renferme une idée qui manque d'exactitude, et, de plus, rappelle les déifications du paganisme; mais du moins c'est une vision de la gloire dont jouit le bienheureux Père, une sorte de canonisation faite dans le ciel.

La B. Marguerite-Marie, ayant passé la plus grande partie du jour devant le très saint Sacrement, fut gratifiée de plusieurs faveurs particulières: « Il me fut présenté un lieu fort éminent, spacieux et admirable en sa beauté, au centre duquel il y avait un trône de flammes sur lequel était l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie, laquelle jetait des rayons si ardents et si lumineux, que tout ce lieu en était éclairé et échauffé. La très sainte Vierge était d'un côté, notre P. saint François de l'autre, avec

le saint P. de la Colombière, et les filles de la Visitation paraissaient dans ce lieu, leurs bons anges à leur côté qui tenaient chacun un cœur en main. » La sainte Vierge fait l'éloge du divin Cœur, sanctuaire d'amour et de miséricorde; puis continuant de s'adresser à ses filles, elle leur dit en leur montrant le Cœur adorable :

« Voilà ce divin trésor qui vous est particulièrement manifesté par le tendre amour que mon Fils a pour votre Institut..., et pour cela le veut avantager de cette possession par-dessus les autres. Et il faut que non seulement celles qui le composent s'enrichissent de ce trésor inépuisable, mais encore qu'elles distribuent cette précieuse monnaie de tout leur pouvoir... » Et puis se tournant vers le bon P. de la Colombière, cette mère de bonté lui dit :

« Et vous, fidèle serviteur de mon divin Fils, vous avez grande part à ce précieux trésor, car s'il est donné aux filles de la Visitation de le faire connaître, aimer et distribuer aux autres, il est réservé aux Pères de la Compagnie de Jésus d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur, afin qu'on en profite, en le recevant avec le respect et la reconnaissance due à un si grand bienfait [1]. »

Ainsi, d'après cette vision, le P. de la Colombière se trouve placé dans le ciel à côté de saint François de Sales, et auprès de la source inépuisable de toutes les grâces.

A tous ces témoignages de vénération, à toutes

[1] *Contemporaines*, tome Ier.

ces preuves d'une profonde conviction de la sainteté du Père, vient s'ajouter, comme conséquence, une autre démonstration. Nous voulons parler des prières composées par la bienheureuse Marguerite-Marie pour honorer et invoquer le serviteur de Dieu.

Avec l'innocente audace d'une âme simple qui ne soupçonne aucun empêchement à l'élan de sa confiance, elle lui rendait une sorte de culte. Mais, tout en devançant le jugement de l'Église (Dieu peut-être lui avait révélé l'avenir), elle ne dépassait pas les limites prescrites. Elle ne rendait au P. de la Colombière qu'un culte privé, et, comme l'a remarqué un de ses historiens, elle disait seulement : *Priez pour moi.*

C'était donc pour satisfaire sa piété qu'elle avait composé des litanies[1], où elle donnait à son saint directeur les titres et les louanges qu'il lui semblait avoir mérités, et qu'elle avait rédigé en style liturgique plusieurs oraisons dans lesquelles elle proclamait ses vertus et sa puissance d'intercession.

Le texte authentique de ces prières a été conservé dans les archives du monastère de la Visitation de Paray. On y voit deux *livrets de prières* composés par la Bienheureuse, et écrits en partie de sa propre main et pour son usage particulier. Dans le premier, les litanies et les oraisons sont en français; dans le second, elles sont écrites en latin. Mais cette traduction latine est peu littérale; le texte français est souvent modifié, et l'on remarque l'intention manifeste d'éviter les expressions, les formules qui fe-

[1] Voyez l'Appendice n° 5. *Histoire de la B. Marguerite-Marie,* par le P. Ch. Daniel.

raient songer à un culte public, tout ce qui semblerait anticiper sur les décisions de la sainte Église.

Toutefois la piété du traducteur n'en est pas moins touchante. Son intention, à l'aide de ces changements, est de pouvoir mettre, sans inconvénients, entre les mains des personnes dévouées à la mémoire du P. de la Colombière des prières qui provoquent à la plus vive confiance. Quel est le nom de ce traducteur? Il nous semble, d'après l'étude du texte, qu'il a dû être l'heureux témoin de la mort du saint religieux et qu'il en a conservé le plus édifiant souvenir. Ne serait-ce pas un jésuite de la résidence de Paray?

Quoi qu'il en soit, ces deux *livrets* étaient achevés en 1687, cinq ans après la mort du P. Claude et trois années avant celle de la bienheureuse Marguerite-Marie; par conséquent on peut dire que ces formules de prières ont été comme consacrées par l'usage habituel qu'en faisait la sainte. Ce qui eût été, de la part d'une autre, une témérité répréhensible, était chez elle certitude et acquiescement aux lumières surnaturelles dont son âme était inondée. Rien ne prouve donc mieux la réputation de sainteté dont jouissait celui qui était l'objet de ces hommages et de ces invocations. Voici les deux oraisons composées à l'honneur du P. de la Colombière; nous placerons les litanies à la fin du volume.

« O glorieux saint qui avez été prévenu des grâces célestes, dont la mortification a été si généreuse et si continuelle que vous vous êtes privé de tout plaisir pour l'amour de Jésus-Christ, et qui vous êtes rendu

infatigable en la conversion des hérétiques et au salut des âmes; vous qui avez excellé en la ferveur de l'amour de Dieu, en la continuelle présence de sa divine Majesté, dans une sévère mortification de vos sens; vous dont la vie et les mœurs ont fidèlement exprimé celles de Jésus-Christ, obtenez-nous la grâce qu'imitant vos vertus dans ce monde, nous puissions adorer éternellement le sacré Cœur de Jésus avec vous, par les mérites et intercessions de Marie et Joseph. Ainsi soit-il. »

« O Dieu éternel et tout-puissant, qui avez donné en ces derniers temps un modèle de sainteté en la personne du P. de la Colombière, votre fidèle serviteur, nous vous supplions de nous octroyer par ses saintes et puissantes intercessions auprès du sacré Cœur de Jésus, la grâce de l'imiter en ses vertus de charité, de simplicité et d'humilité, afin que nous parvenions au bonheur éternel par le même Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il[1]. »

[1] Voici comment le traducteur a rendu la première oraison :

« Pater venerande, precare Deum, ut vivamus et moriamur in sacro Corde dulcissimi Domini nostri Jesu Christi. Oremus.

« Pater colendissime, quem Deus replevit donis cœlestibus, cujus mortificatio nullam admisit voluntatem, cujus charitas Deum prætulit et proximum rebus omnibus, cujus zelus nullum passus est limitem in convertendis hæreticis, cujus vox confregit impiorum animos, cujus mores, virtutes et habitus amorem Christi in omnium cordibus impressere, cujus vita sanctissima fuit, cujus patientia fuit invictissima, cujus silentium fuit in morbis et doloribus mirandum; o Pater colendissime, cujus virtutes fuerunt innumeræ, impetra nobis tuis precibus ut moriamur mundo et vivamus in cœlo. Amen. »

Le miracle est la preuve la plus convaincante et la plus incontestable de la sainteté. C'est le sceau apposé par Dieu même sur les vertus et les mérites d'un saint. Le miracle n'a pas manqué, et plusieurs prodiges sont venus attester l'influence dont jouit le P. de la Colombière dans le ciel.

Le premier prodige opéré par lui, après sa mort, a eu lieu en faveur de la bienheureuse Marguerite-Marie, sa fille spirituelle. Elle écrit à la Mère de Saumaise, le 6 juin 1688 : « Je dois à l'intercession du P. de la Colombière la guérison d'un doigt, où j'avais le même mal qu'à un que l'on m'ouvrit l'année passée avec un rasoir, en plusieurs endroits. » C'était un panaris, mal, comme l'on sait, très douloureux.

Nous apprenons, d'un auteur contemporain, « que des personnes les plus qualifiées, les plus vertueuses et les plus spirituelles du royaume, ont assuré qu'il s'est opéré des prodiges par son entremise[1]. »

La bienheureuse Marguerite-Marie dit, dans une lettre à la Mère de Saumaise : « Pour ce qui est des grâces accordées en faveur du saint P. de la Colombière, une de nos sœurs m'a promis de les écrire pour vous les envoyer. » (6 juin 1687.) On ignore si ce travail a été fait, et quelles faveurs y étaient consignées.

Dans une circulaire imprimée et envoyée par les religieuses de la Visitation de Paray (5 novembre 1765), nous lisons que les ossements du

[1] *Cf.* Préface des *Œuvres du P. de la Colombière.*

P. de la Colombière reposent dans une châsse voisine de celle où sont renfermés les ossements de la sœur Marguerite-Marie, et que « leurs tombeaux sont incessamment couverts de quantité de linges que l'on y apporte de toutes parts *pour les faire toucher, pour le soulagement des malades qui fréquemment en ressentent les heureux effets.* »

Enfin, depuis que l'on parle de la béatification du P. de la Colombière, et que la pensée des pieux fidèles s'est reportée sur le serviteur de Dieu, plusieurs personnes l'ont invoqué et ont obtenu des grâces spirituelles et temporelles dont quelques-unes pourront servir à sa cause [1].

Ces faits prodigieux attestent assurément la sainteté et la puissance d'intercession que possède cette âme bienheureuse dans le séjour de la gloire. Qui pourrait s'en étonner? N'est-il pas celui que Dieu a nommé *un de ses plus fidèles serviteurs et de ses plus chers amis* [2]? Ces mots seuls, bien médités et bien compris, ont une signification qui emporte l'idée de la sainteté.

Le serviteur fait la volonté de son maître, et celui-là seul qui accomplit parfaitement cette volonté mérite d'être appelé un serviteur fidèle. Lorsque la voix du Ciel désigne le P. de la Colombière sous ce

[1] Voyez la *Semaine catholique* de Limoges, où est racontée la guérison miraculeuse de Mlle D***. Le rapport adressé à Mgr l'évêque est signé Arbellot, curé-archiprêtre de Rochechouart. Notice sur *le P. de la Colombière,* par le P. Pouplart, S. J. 3e édition. *Messager du sacré Cœur.* — Beaucoup d'autres prodiges ont eu lieu en divers endroits.

[2] Lettre cxxv de la B. Marguerite-Marie.

nom, elle lui donne un titre d'honneur, elle décerne un éloge à sa fidélité, et cette parole de l'éternelle vérité demeure. Celui qui a mérité cette louange est donc heureux et puissant dans la céleste patrie.

D'ailleurs n'a-t-il pas acquis d'immenses mérites devant Dieu par cette mort volontaire de tous les instants, par ce renoncement absolu qu'il pratiquait avec tant d'héroïsme, et par les souffrances d'une longue maladie de trois années? Il avait donc des droits à une grande, à une magnifique récompense. Loin de nous, sans doute, la pensée de prévenir le jugement de l'Église, à qui seul appartient de décerner les honneurs du culte; mais il nous semble que l'opinion de la sainteté de l'humble religieux repose sur des motifs solides, et qu'elle offre toutes les certitudes que peuvent donner une vie et une mort admirables.

Puisse l'Église, par une décision solennelle, confirmer cette pieuse persuasion de la sainteté du vénérable serviteur de Dieu! Ce sera un nouveau triomphe pour le Cœur de Jésus. Le P. de la Colombière, dans un transport du divin amour, s'écriait : « Cœur de Jésus, vous seul aurez la gloire de ma sanctification, si je me fais saint. » L'Église, en le plaçant sur les autels, procurera une nouvelle gloire au Cœur adorable.

Après la survivance de la sainteté, il y a celle du talent et de l'éloquence que nous ne devons pas négliger pour être un historien complet. Nous allons considérer le P. de la Colombière comme orateur et écrivain.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

SERMONS DU P. DE LA COLOMBIÈRE

Prædicatio mea non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis.

(I Cor., II, 4.)

Ma prédication n'a pas sa force dans les paroles persuasives de la sagesse humaine, mais dans la manifestation de l'esprit et de la vertu de Dieu.

Le P. de la Colombière venait à peine de descendre dans la tombe, lorsque, de toutes parts, des voix amies s'élevèrent pour réclamer l'impression de ses discours. On se souvenait, en effet, de ces sermons si pleins de doctrine et d'onction, qui avaient toujours produit de fortes et salutaires émotions dans l'âme de ceux qui en avaient subi la sainte et heureuse influence.

Les jésuites avaient recueilli pieusement, comme un héritage fraternel, les papiers du cher et illustre défunt; ils pensèrent qu'il serait utile de les livrer à l'impression, et ils se mirent à l'œuvre. Les ser-

mons furent édités à Lyon en 1686, quatre ans après la mort de leur auteur.

L'accueil fait à cette publication est attesté par le nombre des éditions qui se succédèrent rapidement dans les dernières années du XVIIe siècle[1]. Dès lors, le pieux prédicateur posséda, dans le monde littéraire, une belle renommée d'orateur et d'écrivain. On lui assigna une place à côté du P. Lejeune, de Fléchier et du P. de la Rue, dans ce groupe d'hommes illustres qu'on appelle les prédicateurs du second ordre.

Mais près de deux siècles se sont écoulés, et le temps dans sa marche amène l'oubli. Il devient nécessaire de rafraîchir le souvenir du mérite remarquable du P. de la Colombière. Que faut-il donc penser de ses discours? quel jugement doit-on en porter? Ont-ils dans l'estime de la postérité le rang qu'ils doivent occuper?

Quiconque, après avoir étudié ces sermons, se rendra compte du sentiment de l'opinion publique à leur sujet, pourra affirmer que le P. de la Colombière est plus grand par son talent que par sa renommée. Ses qualités dominantes : la solidité, l'onction, la noblesse de la diction, une véritable éloquence, sont, en effet, celles qui survivent à tout et qui fondent une renommée durable. De plus, son style est correct, élégant, imagé; un souffle oratoire anime tout le discours, et il y a une véhémence d'accent qui entraîne à la seule lecture.

[1] Il y eut cinq éditions en moins de vingt ans.

Ordinairement il ne sépare point le dogme de la morale. On trouve chez lui peu de discours purement spéculatifs, et quand il traite un mystère ou une vérité dogmatique, il prend soin, à l'exemple de Bourdaloue son contemporain, d'en tirer des conclusions pratiques pour la règle des mœurs. Mais le caractère propre de son éloquence, ce qui charmait ses auditeurs, ce qui plaît encore à ses trop rares lecteurs, c'est le pathétique qui règne dans ses discours. Il avait le talent, disons mieux, le don d'émouvoir et de toucher. Il ravissait les cœurs par une manière douce et affectueuse de parler, qui naissait soit de l'importance des choses qu'il traitait, soit de son ardent désir de les persuader à ses auditeurs, soit d'un sentiment tout céleste que produisait en son cœur l'amour de Dieu et du prochain. Ses discours étaient, pour ainsi dire, tout humides de cette rosée divine; un ange n'aurait pas autrement parlé. Le secret de cette onction pénétrante nous est connu. Il la puisait dans l'oraison, dans la sainteté d'une vie austère, dans les actes héroïques du renoncement et de l'abnégation.

Chose remarquable! on a critiqué les inégalités et les incorrections de Bossuet, les formes trop sévères de la dialectique chez Bourdaloue, les négligences de style, la molle élégance et la morale désespérante de Massillon, — car nul prédicateur vivant ou mort n'est à l'abri de la critique; — pour le P. de la Colombière, il y a si peu à reprendre dans ses sermons, qu'on est embarrassé d'articuler quelques reproches.

Il n'offre pas des beautés de premier ordre; mais il a une certaine perfection soutenue qui consiste dans la noblesse, la vérité, la finesse des pensées, dans l'élévation, la chaleur du sentiment, et dans une élocution correcte et élégante. Tout à la fois théologien, moraliste et littérateur, il est surtout un homme de Dieu qui annonce avec force et ardeur les vérités du salut. En le lisant aujourd'hui, comme autrefois en l'entendant prêcher, on ne pense pas à censurer ou à critiquer, mais à faire ce qu'il enseigne avec une autorité surhumaine.

Après cela, on s'étonne que sa renommée ne soit pas plus grande dans le monde littéraire, et l'on s'explique difficilement qu'il n'y ait qu'un petit nombre d'esprits qui apprécient comme il le mérite cet homme éminent. Toutefois, en faisant un triste retour sur les habitudes de l'esprit moderne, nous comprenons en partie le peu de faveur dont jouit le P. de la Colombière. Le sérieux de ses discours, cette logique écrasante qui vous presse d'embrasser une vie chrétienne, cette condamnation sévère des passions et des inclinations ennemies de l'Évangile, en un mot, ce langage si profondément chrétien qui plaisait et charmait dans un siècle où la foi régnait sur les cœurs avec plus d'empire, déplaît et effarouche à une époque comme la nôtre, où les maximes évangéliques paraissent de plus en plus austères et difficiles à pratiquer.

La Colombière a le sort de Bourdaloue. Comme le grand prédicateur du XVIIe siècle, il est peu goûté des esprits superficiels et indifférents. Et, chose

triste à dire, la masse des chrétiens de nos jours ne saurait accepter les exigences d'une morale si parfaite. D'ailleurs, le P. de la Colombière n'a pas cette auréole de gloire qui entoure le nom de Bourdaloue. Il a été, il est vrai, le prédicateur des princes et des grands à la cour d'Angleterre; mais il n'a jamais prêché à Paris, du moins rien ne l'indique; ni à la cour de Versailles; très peu même en France. S'il avait pu exercer le ministère de la prédication, après son laborieux et fécond apostolat de Londres, il aurait peut-être conquis cette célébrité d'un orateur de premier ordre, et partagé avec Bourdaloue et Bossuet les triomphes oratoires à la cour de Louis XIV.

Ce n'est point là une supposition gratuite ou une exagération. Les précédents du P. de la Colombière l'avaient comme désigné d'avance pour devenir un des prédicateurs de la chapelle royale; et, quand bien même son incomparable modestie l'eût éloigné de ces fonctions brillantes, l'amitié du P. de Lachaize ne l'aurait point oublié; et la bienveillance de la duchesse d'York, devenue reine d'Angleterre et réfugiée en France, aurait certainement attiré à la cour de Saint-Germain son ancien prédicateur.

Dièu voulut briser sa carrière presque à ses débuts. Le P. de la Colombière n'a pas vécu assez longtemps pour conquérir une de ces renommées éclatantes qui brillent à tous les regards. Cependant il ne fut pas sans réputation. L'*astre* n'eut guère que son aurore, mais il jeta une clarté si pure et si belle qu'on ne l'oublia plus; et les discours imprimés, bien loin de diminuer, comme il arrive quel-

quefois, l'estime et la louange, ne firent que les justifier.

Le P. de la Colombière est de ce petit nombre de prédicateurs que l'on peut proposer pour modèle, et ses œuvres offrent les plus riches matériaux pour la composition oratoire.

Il est tellement pieux et ascétique, que ses discours peuvent (mieux peut-être que ceux de Bourdaloue) servir de lectures spirituelles aux chrétiens désireux de s'instruire et de s'édifier. Cet éloge s'adresse surtout aux *Lettres*, aux *Méditations sur la Passion* et à la *Retraite spirituelle*, mais il convient aussi aux sermons. Et il est glorieux pour le pieux écrivain d'avoir donné à toutes ses œuvres ce caractère de haute spiritualité.

Le style du P. de la Colombière est celui du siècle qui nous a donné nos grands écrivains, honneur immortel du génie français. Il a les tournures, les locutions des auteurs de ce temps, la correction un peu froide du style, une sobriété d'ornements, indice d'un goût parfait, mais qualités peu appréciées de nos jours, épris comme nous le sommes de l'image et de la métaphore, et facilement éblouis par l'éclat et la couleur.

Il excelle dans les peintures morales et l'observation psychologique. On est surpris de rencontrer tant de justesse et de finesse dans les aperçus, tant de pénétration chez un religieux vivant loin du monde, et tout plongé dans une atmosphère divine. Mais deux mots nous expliquent ce mystère : il avait la connaissance du cœur humain. Semblable à ces

sages, dont parle un poète latin, qui, assis sur le rivage, contemplent de loin les agitations de la mer et les naufrages, il voyait du fond de sa cellule les agitations et les tempêtes de cette autre mer du monde qui engloutit tant d'infortunés navigateurs. Surtout il étudiait son propre cœur.

Pour bien connaître le genre d'éloquence du P. de la Colombière, il faut sortir des généralités toujours un peu vagues, et entrer dans l'examen des diverses parties de la composition oratoire. Jetons en passant un coup d'œil rapide.

Les exordes des sermons du pieux orateur sont généralement simples, aisés et naturels. Cependant il débute quelquefois avec solennité et véhémence; il expose avec clarté le sujet du discours, et, tout d'abord, paraît pénétré de la grandeur de sa mission. A la gravité de sa parole, à sa modestie sainte, on reconnaît bien vite l'envoyé de Dieu, et ses auditeurs s'élèvent avec lui à un ordre d'idées surnaturelles. Ses invocations sont pleines de piété, et l'on sent que chez lui ce n'est pas une simple formule, mais bien l'aspiration de son cœur vers le Ciel qu'il implore sincèrement [1].

Par sa manière de disposer le plan de ses discours, il est de l'école de Bourdaloue. Après l'exorde, il énonce sa proposition, la développe suffisamment

[1] Comme modèles d'exorde, nous citerons celui du sermon pour la fête de l'Épiphanie, t. I, p. 65; celui du sermon pour le jour de Pâques, t. I, p. 275, et celui de la Passion, t. I, p. 204, etc.

et en tire les différentes parties du sermon. Dans l'exorde de son premier discours pour le jour de la Pentecôte, il énonce cette proposition : « Le Saint-Esprit met la dernière main à la perfection du chrétien. » Il la prouve par ce développement qui renferme la division : « Parce que, au don de la foi, il ajoute l'intelligence ; au don de la charité, le zèle ; au don de la grâce, la force. »

Une qualité remarquable de l'orateur sacré, — et le P. de la Colombière mérite plus que d'autres un pareil titre, — est la dialectique exacte et pressante. Moins formaliste ou didactique que Bourdaloue, il emprunte ses arguments aux sources scripturaires, théologiques ou philosophiques, et surtout il interroge les faits de la conscience et de la vie humaine. La clarté, la solidité des preuves ne laissent rien à désirer. Son argumentation est pleine de force et de vie ; il a la gradation des preuves, les mouvements oratoires, les expressions énergiques et colorées capables d'impressionner son auditoire. S'il rencontre une difficulté, il l'aborde de front, et en tire un nouvel argument pour sa thèse.

On jugera mieux de son argumentation par quelques citations. Voulant justifier la vie austère et pénitente des justes, le pieux orateur rappelle l'exemple de ces capitaines qui, se voulant mettre en état de défendre une place importante, commencent par raser les faubourgs, par inonder les plaines voisines ; ou de ces princes qui, craignant d'être défaits par un ennemi trop puissant, se retirent dans le cœur de leurs États en faisant le dégât partout, pour ôter

à un adversaire redoutable les moyens de les suivre. « A voir ces grands hommes qui ravagent ainsi leurs propres pays, qui mettent partout le feu, qui désolent tout, l'on dira peut-être qu'ils se livrent aux noirs accès d'une fureur aveugle, et que de pareils traits de l'art militaire sont les effets d'une folie achevée. Telle est, Messieurs, l'injustice que nous faisons à la conduite des saints.

« Cette âme pure, qui voit que ses ennemis trouvent dans son propre corps de quoi lui faire la guerre, travaille à le détruire pour n'en être pas vaincue. Pour sauver le corps de la place, elle en abandonne, elle en ruine les dehors ; elle aime mieux affaiblir cette chair corruptible, lui faire perdre ses agréments, la défigurer, que d'exposer l'esprit, qui est immortel, à perdre sa beauté ou sa force [1]. »

Chacun avouera que la comparaison est parfaitement juste et qu'elle renferme en même temps une démonstration péremptoire. Le P. de la Colombière avait une belle et riche imagination. Il excelle à trouver des métaphores qui rendent l'idée saillante et la mettent, pour ainsi dire, sous les yeux. Il débute ainsi dans le second sermon pour le jour de la Circoncision :

« Quoique la Circoncision du Sauveur du monde soit un mystère qui nous offre une source abondante d'instructions salutaires et de pieux sentiments, cependant, Messieurs, l'année que nous venons de finir, la nouvelle année que nous commen-

[1] Sermon pour la fête de tous les Saints.

çons m'emportent, comme malgré moi, dans d'autres pensées. Semblable à ces hommes qui, se trouvant sur le bord d'un large torrent, s'attachent insensiblement à le regarder avec tant d'application, qu'on ne peut les retirer de l'espèce d'extase où les tient l'impétuosité des eaux; ainsi, lorsque je considère cette révolution du temps qui se fait avec tant de régularité et tant de vitesse, je ne puis m'affranchir des pensées diverses que fait naître en mon esprit cette suite d'années, composées de jours et de nuits, comme autant de flots qui se poussent les uns les autres, et qui précipitent leur cours avec tant de rapidité, et ce ne serait qu'avec peine que je me laisserais engager à vous entretenir de tout autre sujet. »

Dans cette belle période oratoire, qui se déroule majestueusement, on reconnaît l'imitation du style cicéronien. Le P. de la Colombière n'avait pas étudié en vain les modèles de l'antiquité. Il avait ce beau et grand style qui convient si bien à l'éloquence, et que nous ne retrouvons presque plus dans les orateurs de notre époque. Tout le monde admirera cette image du torrent qui attire forcément l'attention, et dont l'illustre et saint religieux fait une application neuve et pleine de justesse. On dirait ce passage emprunté à la langue de Bossuet.

Les mouvements d'éloquence abondent dans les discours du P. de la Colombière. Il les prépare en imprimant la conviction dans les esprits, en excitant l'intérêt; alors il laisse la passion oratoire éclater dans toute son impétuosité, et il produit ces commotions morales qui assurent le triomphe de la pa-

role. C'est souvent à l'aide d'un exemple ou d'un trait historique, d'un passage de l'Écriture, ou de quelques mots d'un saint ou d'un docteur de l'Église. Veut-il prouver, par exemple, que la mort, quelque terrible qu'elle soit en elle-même, n'a rien d'effrayant pour le juste, il établit que le cours de sa vie ne présente rien qui puisse le troubler. Au moment de mourir, le chrétien vertueux se rappelle les grandes promesses faites aux vrais serviteurs de Dieu.

« Quelle satisfaction pour cette âme, quand elle considère que la gloire éternelle lui est due par tant de titres différents, qu'on la donne pour un verre d'eau, et qu'elle a tout donné pour s'en rendre digne; qu'on y a droit pour avoir observé les commandements, et qu'elle a embrassé jusqu'aux conseils les plus difficiles; que les derniers venus ne sont pas exclus du salaire, et qu'elle a porté le poids du jour et de la chaleur!

« *Egredere,* disait à cette vue le grand Hilarion, *egredere, anima mea; quid times? Septuaginta annis servisti Deo, et adhuc times!...* Sors, sors, ô mon âme; que crains-tu! Tu as servi Dieu soixante et dix ans, et tu trembles! Courage, mon âme, nous n'avons rien à craindre et nous avons lieu de tout espérer. Il y a soixante et dix ans que tu veilles, que tu jeûnes, que tu souffres, que tu vis dans le travail et dans le silence. Le démon ne peut t'accuser d'avoir attendu l'extrémité pour songer à faire ton salut. On ne te reprochera point de n'avoir réservé à Dieu que le rebut de tes derniers ans, puisque tu lui as consacré tous les jours depuis l'enfance.

« Ce n'est ni un désir stérile de changer de vie ni un repentir d'un moment que tu vas offrir à ton redoutable juge, c'est toute ta vie, c'est près d'un siècle de service et d'une inviolable fidélité. Oui, durant l'espace de près d'un siècle tu as fait la guerre à tes passions, tu as tout refusé à tes appétits, tu as fui tout ce qui pouvait flatter tes sens, tu as persévéré, malgré toutes les contradictions de la nature, malgré tous les efforts de l'enfer, dans une entière abnégation de toi-même. *Egredere, quid times! Septuaginta annis servisti Deo, et adhuc times?* Sors, sors; que crains-tu? Après une pareille vie, toutes tes craintes ne sont que de vaines frayeurs, que des terreurs frivoles[1]. »

Qu'on se représente l'orateur parlant avec un accent ému, avec toute la véhémence du zèle, et l'on aura quelque idée de l'impression produite par ce mouvement d'une simple et touchante éloquence. Pour le dire en passant, ce sermon pour le jour des Morts est ce qu'il y a de plus consolant et de plus propre à calmer les frayeurs d'une âme chrétienne.

A l'exemple des orateurs éloquents, il sait mettre en scène les personnes par les apostrophes ou par le dialogisme. Voici un passage vraiment dramatique.

L'orateur commente ces mots de saint Bernard : *Dilexit autem non existentes, sed et resistentes*. Dieu nous a aimés quand nous n'existions pas encore, et nous a aimés malgré nos résistances. « C'est surtout

[1] Premier sermon pour le jour des Morts.

à vous, âmes pénitentes, qu'il a témoigné cet amour incompréhensible. Quel contraste entre sa tendresse et vos résistances! Oui, vous lui disiez : Retirez-vous de moi, mon Dieu; je ne veux ni de vos avis ni de vos inspirations; en vain vous voulez me sauver, vous voulez vaincre mon obstination; je renonce à votre paradis et à mon salut. — Et moi, disait-il en même temps, je ne puis consentir à ton malheur; je me rendrai si constant auprès de toi que tu céderas du moins à mon importunité; il faut que je te rende heureux de gré ou de force. — Je veux, répliquiez-vous, je veux jusqu'à la fin vivre dans mon péché. — Et moi, plutôt que de souffrir que tu y meures, je suis résolu de te poursuivre jusqu'au bout. — Pourquoi m'avez-vous donné la liberté, si vous ne voulez pas m'en laisser un libre usage! — Mais pourquoi, continuait Dieu, invincible dans son amour, pourquoi aurais-je donné ma vie et mon sang pour toi, si avec cette rançon tu périssais éternellement. *Dilexit autem non existentes, sed et resistentes*[1]. »

Les péroraisons sont généralement belles et pathétiques. Quelquefois l'orateur se met en scène et exprime ses propres sentiments. Alors il est touchant au delà de ce qu'on peut dire. Quelques-unes de ses péroraisons sont de véritables chefs-d'œuvre. Ici nous pourrions citer celle du second sermon pour le jour de la Circoncision, et celles des discours sur la Passion. C'est vraiment la belle et dramatique éloquence que nous admirons dans Bossuet, et nous

[1] Discours sur l'amour de Dieu.

regrettons de ne pas les placer sous les yeux de nos lecteurs.

Le P. de la Colombière ne craint pas d'employer à la fin du discours ce moyen oratoire : il prend la parole en son nom, et il exprime les sentiments qu'il veut inspirer à ses auditeurs. Ce moyen manque rarement son effet, soit parce que l'orateur, se mettant dans la vérité du rôle qu'il prend, trouve des accents émus parfaitement appropriés à la situation, soit parce que l'auditeur adopte d'autant plus volontiers les sentiments exprimés qu'il le fait spontanément, et comme entraîné par l'exemple du prédicateur.

L'action, cette éloquence du geste, achevait ce que faisait déjà si bien la parole. Le P. de la Colombière avait une sensibilité vive et profonde; son âme vibrait sous l'influence des deux grands mobiles de l'éloquence sacrée, la crainte et l'espérance. S'il savait si bien exprimer les pensées de la foi et les sentiments de la charité, ou porter ses auditeurs au delà des biens éternels et à la crainte des châtiments de la divine justice, c'est que lui-même était vivement pénétré de ces saintes et redoutables croyances. De là naissait une émotion profonde, un accent de conviction ardente, un zèle dévorant qui se traduisait au dehors par une action véhémente.

Ajoutez à cette force intérieure des avantages physiques nullement à dédaigner; un air noble et distingué, une physionomie spirituelle, une attitude grave et modeste; une voix claire et harmonieuse, où, à la justesse des intonations, on reconnaissait un

musicien ; une animation telle que, plus d'une fois, il lui arriva de cracher le sang en descendant de chaire, et enfin quelque chose d'indéfinissable qui entourait sa personne comme d'une atmosphère de sainteté et excitait la vénération. Ces qualités physiques, cet extérieur agréable, cette réputation sainte suffisaient assurément pour donner du succès à une parole moins éloquente que celle du P. de la Colombière. Ces avantages complétaient en lui la personne de l'orateur sacré.

Quant à la composition oratoire, nous pouvons dire qu'on y remarque, selon le P. de la Pesse, la politesse du langage et le bon sens, mais aussi le mérite de l'invention. Le P. de la Colombière pense par lui-même ; ses idées ont leur marque particulière. Il emprunte fort peu aux autres prédicateurs ses devanciers ; ses plans sont neufs ; il sait donner un tour nouveau aux vérités dogmatiques et morales qu'il traite.

Nos lecteurs ont maintenant quelque idée de l'éloquence du célèbre religieux ; éloquence tout apostolique qui se proposait uniquement la sanctification des âmes. Prédicateur de l'Évangile, apôtre envoyé de Dieu auprès des peuples, il ne perd jamais de vue sa belle et grande mission. Il vient rappeler à ceux qui les oublient ces rapports essentiels qui existent entre Dieu et l'homme, les intérêts d'une âme immortelle, et l'alternative redoutable de l'avenir.

Pour réussir dans ces fonctions, il emploie les trésors de la science sacrée, la solidité des argu-

ments, la beauté des images, les tableaux de mœurs, les comparaisons frappantes, les apostrophes, les sentiments les plus tendres et les plus véhéments, une noble simplicité qui lui permet de tout dire sans blesser la délicatesse. Quelquefois on croirait entendre la dialectique foudroyante de Bourdaloue; d'autres fois, un écho de l'éloquence chaude et imagée du grand évêque de Meaux, ou bien la phrase élégante et ingénieuse de Fénelon. Mais ce qui est propre au P. de la Colombière, ce qui est inimitable en lui, c'est le don d'aller au cœur que nul orateur peut-être, Massillon excepté, n'a possédé au même degré.

Cependant l'admiration que nous éprouvons pour ce pieux orateur ne nous empêche pas de remarquer quelques inégalités et quelques défauts. On peut distinguer dans ses compositions oratoires trois époques ou plutôt trois manières. A ses débuts, il montrait la plupart des qualités de style que nous avons signalées; mais on reconnaît trop le professeur de rhétorique, et il y a peut-être plus de déclamation que de véritable éloquence.

Après la troisième année de probation, dont il nous a laissé un pieux souvenir, la *Retraite spirituelle*, il semble prendre un nouvel essor et se dégager de ce qui empêchait l'élan naturel de son âme. Les discours qu'il a prêchés entre 1675 et 1677 sont les plus beaux. Ils sont irréprochables sous le rapport de la forme littéraire.

Nous allons mettre le lecteur à même de juger

entre ces diverses manières de l'écrivain. Voici une page du premier sermon pour le jour de l'Immaculée Conception :

« Lorsque le soleil est dans son midi, il répand ses rayons de toutes parts avec une égale profusion; mais tous les corps ne les reçoivent pas avec une égale abondance : il en est qui n'en reçoivent qu'autant qu'il en faut pour être visibles; il donne à d'autres une vive couleur, de l'éclat même à quelques-uns; mais à proportion qu'ils sont plus transparents, ils sont plus intimement pénétrés et plus abondamment remplis de lumière. S'il s'en trouve qui soient parfaitement transparents, tels qu'une eau pure, un cristal ou un diamant, c'est peu de les éclairer et de les colorer : le soleil s'insinue, pour ainsi dire, dans ces corps, quelque fragiles, quelque durs qu'ils puissent être; il semble que la lumière se soit rendue solide, que le soleil même se soit fixé et communiqué dans l'eau, dans le cristal, dans le diamant.

« C'est à peu près, Messieurs, ce qu'a fait le Seigneur; il s'est répandu dans tout l'univers, il s'y communique à tous les êtres selon leur capacité; plus ils ont de pureté, plus ils ont de part à ces effusions divines. C'est pour cela que les anges, qui sont tout spirituels, y participent beaucoup plus que les substances corporelles. Mais si cette lumière essentielle doit se renfermer, pour ainsi dire, tout entière dans une de ses créatures; si elle doit pénétrer jusque dans les entrailles d'une créature, composée de terre et de limon, s'y incarner, y devenir

corporelle comme elle et dans elle, il faut qu'il trouve un sujet d'une pureté plus qu'angélique. Elle ne s'est trouvée que dans Marie, cette pureté ; et c'est pour cela qu'elle a eu l'avantage de recevoir dans son sein, et de revêtir de sa propre chair celui qui a fait le soleil et donné aux étoiles leur éclat. »

L'idée est belle, la comparaison a du mérite; mais le lecteur pensera comme nous qu'il y a trop d'art, trop d'ingéniosité dans cette longue et laborieuse similitude. On regrette l'absence du naturel et de la simplicité. L'auteur est plus heureux dans les passages suivants, où il nous présente de fraîches et gracieuses images :

« C'est un spectacle agréable de voir une eau vive sortir du sein de la terre aussi transparente et aussi claire que si elle nous venait du ciel ; mais il est inouï que cette eau, après avoir arrosé les prairies et les campagnes, après s'être précipitée par les pentes des rochers, et avoir longtemps roulé des flots dans une vallée profonde et bourbeuse, se soit enfin rendue à la mer aussi pure qu'elle avait paru à sa source. C'est néanmoins ce qu'a fait Marie. Elle a vécu durant l'espace de soixante-trois ans dans cette vallée de larmes, au milieu des mêmes désordres, des mêmes occasions qui corrompent tous les jours les âmes les plus innocentes, sans que son cœur ait jamais rien perdu de sa pureté[1].

« Dans quelque temps de l'année que vous considériez une rose, quand ce serait au plus beau jour

[1] Second sermon pour le jour de l'Immaculée Conception.

du printemps, sa fraîcheur, son éclat, son odeur, l'arrangement, la couleur de ses feuilles, tout en elle vous donnera de l'admiration ; vous ne pouvez vous empêcher de louer le Créateur, qui, d'un bois sec et épineux, d'une terre sans couleur et sans parfum, peut faire naître une fleur si charmante et si capable de faire les délices de presque tous les sens : mais si c'est au fort de l'hiver, lorsque la terre, resserrée par la gelée, ne saurait ni produire ni entretenir aucune sorte de plante, et que les arbres les plus hauts, dépouillés de feuillage, semblent desséchés jusqu'aux racines, cette même fleur vous paraîtra un prodige.

« Messieurs, Marie a été vierge dans une saison peu propre à entretenir la virginité..., etc. [1]. » On voit l'application que l'orateur fera de cette image. En lisant le premier discours pour la Fête-Dieu, le second pour la fête de la Transfiguration, les deux sermons sur la Mort, on remarque des passages admirablement écrits.

La troisième manière de l'orateur diffère de la seconde par ces deux caractères : une plus grande simplicité de style et une plus mâle éloquence. Il semble que le saint religieux, malade et accablé de travaux, préoccupé plus que jamais du salut des âmes, songe avant tout aux choses utiles et solides, et moins à plaire à ses auditeurs par la beauté de la forme; mais il rachète amplement ce qui pourrait manquer par plus de véhémence, une dialectique

[1] Sermon pour le jour de la Purification.

plus vigoureuse, une passion oratoire vraiment étonnante. Il prêche principalement sur des sujets tirés de la morale chrétienne, et il multiplie les tableaux de mœurs, les peintures animées, les descriptions saisissantes, les figures les plus vives. Il emploie souvent le *dialogisme,* par lequel il donne la parole à l'auditeur pour lui exposer ses doutes et ses questions ; ce qui amène des répliques écrasantes de la part de l'orateur.

Nous devons être sobre de citations, mais aussi prouver ce que nous affirmons. Après avoir signalé les sermons pour les derniers jours du carnaval, sur le respect humain, sur la médisance, où le P. de la Colombière parle de ce *luxe affreux qui dévore la substance du riche et du pauvre*, nous ferons entendre à nos lecteurs les accents indignés par lesquels il flétrit la conduite des mères peu soucieuses de veiller à la pudeur et à l'innocence de leurs enfants. On verra que la parole du saint prêtre a encore toute son actualité.

« Mères infortunées, mères cruelles et parricides, qui parez vos filles comme on parait autrefois les victimes qu'on destinait à la mort, qui les parez avec tant de soin pour les aller sacrifier de votre propre main à l'idole du monde et de l'impudicité ; je ne parle point du crime que vous commettez en préparant ainsi le poison que vous présentez ensuite à toute la terre; je ne parle point des péchés des autres dont on doit néanmoins vous redemander un compte si rigoureux ; mais quel est votre désespoir de porter ainsi le poignard dans le sein de vos en-

fants? N'avez-vous souhaité d'en avoir que pour les corrompre? Ne les avez-vous mis au monde que pour les damner?

« Je sais ce que vous avez à me répondre pour colorer un si étrange dérèglement. « Qui penserait à elles, dites-vous, si elles n'étaient vues de personne, si elles ne tâchaient de se montrer avec tous leurs avantages? » Qui y penserait, chrétiens? Dieu, au défaut des hommes. Eh quoi! se peut-il faire que les desseins que le Ciel a sur votre famille ne se puissent exécuter que par des voies si abominables! Quoi! si cette fille n'est vaine, si elle ne voit le monde, elle ne saurait rencontrer celui que Dieu lui a destiné avant tous les siècles! Jamais les décrets éternels de la Providence ne seront accomplis en elle, si elle ne paraît à tous les bals, à toutes les fêtes d'une ville! Prenez garde, au contraire, que le dessein qu'avait le Seigneur de vous sauver avec elle ne soit traversé par une conduite si peu chrétienne. Je ne vous blâme pas du désir que vous avez de la rendre heureuse dès cette vie; mais quel est votre aveuglement, si vous pensez qu'il faille hasarder et son salut et le vôtre, et son éternité et la vôtre, pour une félicité si vaine, si chimérique, pour une félicité qui ne doit durer qu'un moment! »

Nous nous dispensons de faire des remarques sur cette page pleine d'énergie, de chaleur et de mouvement, qui rappelle les meilleurs moments de Bourdaloue et sa grande éloquence.

Après cela, qu'on lui reproche un certain défaut d'harmonie, quelques incorrections, des négligences

de style, des tournures vieillies, certaines expressions que la bonne société tolérait alors, et qui, de nos jours, seraient regardées comme trop réalistes, nous y consentons. Que sont de pareils reproches comparés au mérite de la doctrine, à la beauté de cette langue du XVII[e] siècle qu'il manie si bien! Ceux qui en France ont goûté la littérature du second empire pourront peut-être ne pas apprécier un tel orateur; mais tous ceux qui n'ont pas oublié les saines traditions, aimeront encore à lire les œuvres du P. de la Colombière. La correction, la clarté, la noblesse du style, la logique, l'imagination, le sentiment sont des qualités maîtresses qui rendent un écrivain immortel.

Sachons donc estimer, autant qu'il le mérite, l'un des plus grands orateurs sacrés de la France. Oui, l'un des plus grands. Quand on pense que s'il s'est placé sans effort au premier rang des prédicateurs de second ordre, c'est-à-dire après Bossuet, Bourdaloue et Massillon, au terme d'une carrière oratoire qui n'a duré que cinq ans; quand on se rappelle les nombreuses occupations qui absorbaient son temps et qu'on sait d'ailleurs que ses sermons n'ont pas été retouchés avant l'impression, on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui un talent vraiment supérieur, un de ces hommes éminemment doués qui, comme Gilbert, Vauvenargues et Pascal, sont tombés vaincus par le trépas avant d'avoir révélé tout leur génie.

Qu'on n'accuse pas notre enthousiasme d'exagération. Les contemporains du P. de la Colombière

l'ont apprécié comme nous. L'un d'eux nous dit : « Parmi ceux qui ont écrit dans ces derniers temps sur la morale chrétienne, on en voit qui excellent, les uns par la solidité du raisonnement, d'autres par la vivacité de l'imagination, presque aucun par l'onction des sentiments. La réunion de tous ces caractères ne s'aperçoit guère nulle part, du moins autant que dans le P. de la Colombière. Profond quand il raisonne, plein de feu quand il peint, de douceur et de justesse quand il expose, toujours il mêle l'onction à la profondeur du raisonnement, à la vivacité des images, à la noble simplicité des détails, et c'est ce qui forme cette manière touchante et pathétique qui le caractérise[1]. »

De son côté, l'abbé Trublet, membre de l'Académie française, rend cet hommage au pieux orateur : « Tout dans les discours du P. de la Colombière respire la piété la plus vive; je ne connais même aucun écrivain qui ait ce mérite dans un degré égal et qui soit plus dévot sans petitesse. Le célèbre Patru en parlait comme d'un des hommes qui, de son temps, pénétrait le mieux les finesses de notre langue[2]. »

En 1726, le Journal de Trévoux disait : « On a du P. de la Colombière quatre volumes de sermons qui ont passé pour des modèles en ce genre dans le temps qu'ils parurent, et qui sont estimés des per-

[1] L'auteur de la préface mise en tête des œuvres du P. de la Colombière, le P. Nicolas de la Pesse, prédicateur distingué dont les œuvres sont imprimées. (Collection Migne.)

[2] *Réflexions sur l'éloquence.*

sonnes de goût, surtout de celles qui lisent pour s'instruire et s'édifier. »

« Il est certain, dit le P. de Colonia, que le P. de la Colombière, mort à l'âge de quarante et un ans, n'a pu mettre la dernière main à tous ses sermons. Mais sa manière de penser, toujours juste et souvent fort délicate, son langage toujours pur et correct, les sentiments dont sont remplis ses sermons, et le grand succès qu'ils ont eu et qu'ils ont encore, tout décèle en lui un grand maître. » (*Histoire littéraire de Lyon*, t. II.)

Plus tard, en 1733, le P. de Galliffet écrivait : « Ce Père (de la Colombière) est *aujourd'hui connu dans toute l'Europe* par ses sermons qu'on a imprimés après sa mort, et qui sont remplis de cette onction céleste qui n'est propre qu'à des hommes pleins eux-mêmes de l'esprit de Dieu [1]. » C'est, en effet, dans le cours du XVIII[e] siècle que les presses de Rome, de Venise et de Bologne, celles de Constance, de Nuremberg et de Vurtzbourg, celles de Madrid et de Bois-le-Duc, publièrent les œuvres du P. de la Colombière. Ces traductions, faites avec plus ou moins d'exactitude, répandirent dans le monde le nom du pieux et célèbre prédicateur.

Enfin un témoignage précieux recommande ces sermons ; c'est celui de la bienheureuse Marguerite-Marie. Voici ce qu'elle écrivait : « Je ne sais si vous avez les sermons de ce bon P. de la Colombière qui

[1] *Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*, p. 13.

sont en quatre tomes. Tous ceux qui les lisent en sont charmés. » (Lettre du 15 septembre 1680.)

« Si je me fais bien de plaisir de vous envoyer les livres que vous souhaitez (les sermons du P. de la Colombière), je n'en ai pas moins de voir l'estime que vous en faites. Je crois que, quand votre charité les aura vus, ces bons sentiments ne diminueront pas. » (Lettre LXIV.)

Si la Bienheureuse, éclairée des lumières de la grâce, louait et recommandait les œuvres du P. de la Colombière, on sera moins étonné des louanges que nous lui avons décernées, et nous ne craignons pas de le proclamer le prédicateur peut-être le plus pieux du XVII[e] siècle, *le parfait orateur sacré*[1].

[1] C'est ainsi qu'un contemporain le nomme.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

LES RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES ET LES MÉDITATIONS SUR LA PASSION

Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium.

(Ps. IV, 5.)

Pourquoi chérissez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge?

Nos autem prædicamus Christum crucifixum.

(I Cor., I.)

Pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié.

Le premier éditeur des *Réflexions chrétiennes sur différents sujets de piété* ne nous a donné aucune explication sur l'origine de cet ouvrage. Il nous paraît être un recueil de fragments de discours ou de *notes* destinées à entrer dans la composition de quelques sermons, ou même des discours à l'état de simple ébauche. La plupart des grands prédicateurs ont laissé des pensées détachées sur la morale et la religion que la postérité a recueillies soigneusement.

Nous en trouvons dans les Œuvres de Bourdaloue et de Massillon.

Le P. de la Colombière, comme tous les esprits sérieux, connaissait le prix du temps; et, dans son zèle ardent de procurer le salut des âmes, il aurait eu du scrupule de perdre une seule minute : il se livrait donc à l'étude et à la composition avec une constance infatigable. C'est même à ce travail trop soutenu qu'il attribuait en grande partie la maladie qui vint l'arrêter dans sa carrière de prédicateur.

Appliqué aux fonctions du ministère sacré, il dirigeait vers ce but ses pensées et ses lectures; et l'on conçoit qu'il ait jeté sur le papier des aperçus ou des considérations qui, plus tard, devaient être développées et prendre place dans un sermon. Ce qui confirme cette explication, c'est que nous trouvons dans les discours certaines phrases tirées des *Réflexions chrétiennes*. De plus, une bonne moitié de ces fragments traitent des sujets qui ont fourni matière à des discours. De telle sorte qu'on peut y voir des pierres qui n'ont pu entrer dans la construction d'un édifice ou qui serviront à en construire un autre.

Quoi qu'il en soit de l'origine de ces *Réflexions chrétiennes*, elles ont un mérite réel. Ce sont des pensées qui n'ont d'autre lien logique que l'idée première et générale, mais qui possèdent les qualités de style et d'éloquence qu'on a pu admirer dans les sermons. Il y a des passages d'une grande véhémence, d'une vigueur de touche surprenante. Les tristes réalités de la vie y sont dépeintes avec des couleurs et des images qui captivent l'esprit du lec-

teur, même lorsqu'il ne fait que parcourir au hasard ces pages sérieuses.

Dans le fragment intitulé *les Désirs,* l'auteur jette un regard profond sur la nature humaine, et l'on admire les clartés qu'il répand sur un tel sujet, avec le secours d'une vraie et solide philosophie. Rien de plus neuf et de plus original au sens réel du mot, que les considérations sur le *bonheur,* où l'on rencontre une foule d'observations morales fines et spirituelles. Dans les réflexions sur *le monde* et la *fuite du monde*, il montre une connaissance surprenante de ce qui se passe dans la société. Sa logique est irrésistible, lorsqu'il démontre la nécessité de fuir les dangers du monde. Il faudrait citer le passage qui commence par ces mots : « Comment voulez-vous que je fasse cas du monde, que je vois rempli de gens si peu raisonnables[1]..., » et l'apostrophe véhémente : « Malheureuses mères[2] !... etc., » qui rappelle celle du discours pour les *derniers jours du Carnaval.*

Le morceau *sur la conscience* est marqué au coin du génie. Ces considérations sur la voix de Dieu qui parle au dedans de nous et qui est méprisée, mal entendue ou étouffée, rappellent la verve et la vigueur de Pascal dans ses *Pensées.* Que le lecteur en juge par lui-même.

« Le silence de la conscience est encore plus à craindre. Après qu'elle a longtemps ou parlé ou crié inutilement, il arrive quelquefois, par un jugement

[1] Tome VI, p. 17.
[2] *Ibid.,* p. 49.

terrible à la vérité, mais juste néanmoins, qu'elle se tait pour toujours et nous laisse dans un mortel assoupissement, c'est-à-dire que Dieu retire ses grâces. Dans cet état tout est mort : plus d'objet qui touche le pécheur, plus de discours qui l'ébranle, plus d'accident capable de l'épouvanter. A la mort du Fils de Dieu, toute la nature, toutes les plaies de l'Homme-Dieu parlaient ; ces voix étaient entendues du bon larron, des bourreaux, des morts, des rochers : le mauvais larron seul, dans le silence de la conscience, est insensible à tout ; toutes ces voix n'allaient pas jusqu'à lui. C'était un arbre maudit comme le figuier. Le soleil, la rosée, tout lui était inutile [1]. »

Il y a d'autres passages remarquables dans les fragments suivants ; car tous renferment des beautés morales et littéraires qui causent un véritable étonnement. On est surpris de cette énergie d'expression et de cette force de conception.

Les réflexions sur la *vaine gloire* excitent une juste admiration. Jamais peut-être on n'a étudié aussi à fond cette question, fouillé et mis à découvert les secrets replis du cœur humain, démontré la sottise de ceux qui sacrifient tout à cette idole de la vanité.

Nous ne résistons pas au plaisir de faire connaître au lecteur une magnifique image du bonheur que procure la vision béatifique :

« Un infidèle est dans un état pareil à la situation

[1] Tome VI, p. 35.

d'un homme qui se trouve au milieu d'un magnifique parterre durant les plus épaisses ténèbres de la nuit : il entend le bruit des cascades et des fontaines, il sent l'odeur des fleurs dont il est environné, il peut avec les mains se former quelque idée des statues, des arbres et des compartiments; mais lorsque la foi entre dans cet esprit, c'est comme un flambeau qu'on allume au milieu de la nuit, ce flambeau découvre quelque chose de plus; vous voyez les fleurs, mais elles vous paraissent toutes d'une même couleur; la verdure n'a point d'agrément; le marbre est sans éclat; la moitié des objets se dérobe à vos yeux; ce qui est un peu éloigné peut à peine être aperçu; la symétrie, le rapport des parties qui fait la plus grande beauté vous échappe; mais lorsque la lumière de la gloire se fait voir, c'est comme si le soleil se montrait tout d'un coup; c'est pour lors que tout ce qui paraissait mort, languissant, se ranime en quelque sorte; tout nous rit, tout brille, tout frappe les yeux, tout les réjouit, tout les surprend; les idées qu'on s'était formées à la lueur de ce flambeau se trouvent infiniment inférieures à ce qu'on découvre, et cette surprise donne le plaisir le plus sensible[1]. »

Quelques lignes plus bas, le P. de la Colombière fait le tableau des misères de cette vie, pour l'opposer à la félicité des Bienheureux dans le ciel. En quelques traits il résume, pour ainsi dire, toutes les tristesses, toutes les douleurs, toutes les hontes de notre existence mortelle.

[1] Tome VI, p. 141.

Une profonde philosophie, mais celle que la foi et la raison acceptent d'un commun accord, brille dans les fragments où l'auteur traite ces questions toujours actuelles et toujours pleines d'intérêt : les *adversités,* la *prospérité des méchants* et l'*athéisme.* Il est de ce petit nombre d'écrivains qui pensent par eux-mêmes et qui n'acceptent pas des idées toutes faites. On le voit, du reste, à cette manière nouvelle de considérer les choses, à ces traits vifs, à ces saillies d'un esprit fin et observateur. Il y a dans l'*athéisme* une page magnifique où il prouve l'existence de Dieu par le spectacle de la création[1].

La considération sur l'*enfer,* ou plutôt sur l'*éternité des peines* de l'enfer, fait frissonner celui qui a gardé les croyances de son baptême.

L'auteur termine par des réflexions sur les *élus* ou les *prédestinés.* Ici, nous devons l'avouer, il semble de prime abord que l'auteur des Réflexions, cherchant à exciter dans les cœurs une terreur salutaire, présente la croyance dogmatique sous un aspect sévère; mais on verra qu'il n'exagère pas en réalité. Qu'on lise le passage suivant :

« Vous vous étonnez que de cent mille chrétiens il n'y en ait pas dix de sauvés? Et moi, au contraire, plus je considère la chose, plus je m'étonne que de cent mille il y en ait trois de sauvés. Ce qui fait ma surprise, c'est de voir les fortes inclinations qui nous portent au mal, l'horrible penchant qui nous entraîne dans le précipice, ce penchant secondé de

[1] Tome VI, p. 167.

tant d'ennemis qui nous invitent, qui nous poussent; un monde si corrompu; des occasions si funestes, si fréquentes, si effrayantes; une négligence si constante dans l'affaire du salut; à la vue de tant d'obstacles que nous ne bravons pas (renversons pas), est-il possible, me dis-je à moi-même, que de cent mille chrétiens il y en ait dix qui se sauvent? Comment même un si petit nombre peut-il résister à un torrent si violent? Aussi Jésus-Christ a-t-il comparé le nombre des élus aux olives qui restent après la récolte, aux grappes que les vendangeurs abandonnent après une courte recherche.

« Cependant je dis, malgré tous ces sujets de crainte, et c'est un article de foi, je dis que tout chrétien peut devenir juste et que tous les chrétiens fidèles seront sauvés. »

Nous reconnaissons d'abord dans ce morceau d'éloquence une de ces hyperboles oratoires familières aux prédicateurs et aux missionnaires. Le P. Claude de Lingendes (dans ses sermons écrits en latin et imprimés en 1661 à Paris) exprime les mêmes idées. Il cite ce texte de saint Jérôme : *Vix de centum millibus hominum quorum mala fuerit semper vita, meretur habere indulgentiam unus, et hoc teneo, hoc multiplici experientia didici quod ei non bonus est finis cui mala semper vita fuit.* (V. Eusèbe, *Epist. ad Damascum.*)

Le P. de la Colombière a sans doute connu ce sermon. Dans son discours de la *Pénitence différée à la mort,* il cite les mêmes textes de saint Jérôme et de saint Augustin; il commente lui aussi les

paroles terribles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Et in peccato vestro moriemini.* A vingt-cinq ans de distance, Massillon fera entendre dans les chaires de Paris et de Versailles ce dur sermon sur le *petit nombre des élus,* qui fit une impression si profonde sur les esprits. Ces terribles vérités, présentées sous cet aspect sévère, étaient acceptées par la foule dans les assemblées religieuses. On en est venu de nos jours à une appréciation plus exacte de ce dogme; et un prédicateur serait mal reçu s'il osait tenir le langage que le XVIIe siècle supportait.

Il y a cependant une grande différence entre Massillon et le P. de la Colombière. Chez ce dernier, la sévérité n'est qu'apparente. Son but, en traitant cette question, est de justifier Dieu dans le mystère de la prédestination, et il démontre que, si beaucoup se perdent, c'est parce que presque personne ne veut embrasser la voie unique du salut.

« Personne, dit-il, n'aime cette vie rude et incommode, et, quoiqu'on parle de morale étroite, elle n'est pas même suivie de ceux qui en parlent le plus. » Il conclut sagement par ces paroles : « Il faut craindre et craindre toujours, mais n'écouter que la crainte qui produit la sagesse et non point la crainte qui porte au relâchement et au désespoir... C'est une vérité de foi, que Dieu veut nous sauver tous, et que nous pouvons tous nous sauver si nous le voulons.. »

Ainsi l'impression finale, la conviction qui demeure dans les esprits après avoir lu ce fragment, c'est l'espérance, puisque tout démontre que le salut

éternel de nos âmes est entre les mains de notre libre arbitre. La sévérité du moraliste est donc plus apparente que réelle. Que nos lecteurs ne prennent donc pas des exagérations oratoires pour la morale de l'Évangile ou pour l'enseignement doctrinal de l'Église.

Il est bon d'observer que le P. de la Colombière, comme Bourdaloue, a quelque chose d'austère dans le langage. Est-ce à cause des idées dominantes de l'époque qui inclinait à la sévérité de doctrine? Faut-il dire que les prédicateurs de la Compagnie de Jésus voulaient montrer qu'ils ne professaient pas les maximes d'une morale trop facile? Peut-être ces deux motifs ont-ils exercé leur influence. Nous rendons d'ailleurs justice au P. de la Colombière. Sa doctrine théologique est irréprochable : il a défendu les croyances catholiques contre les attaques des sectaires de son temps. Dans son sermon sur l'*Eucharistie*, il réfute indirectement les théories jansénistes sur la réserve qu'il fallait apporter à l'égard du sacrement, et dans le fragment sur la *Communion fréquente* il prouve, d'une manière ingénieuse et saisissante, l'utilité qu'il y a pour un chrétien de se nourrir souvent de cet aliment divin.

Terminons ce rapide aperçu sur l'ensemble des *Réflexions chrétiennes* par ces paroles du Journal de Trévoux (avril 1725) : « Ce recueil passe pour un précis de plusieurs traités excellents, où les matières les plus intéressantes sont exposées de la manière la plus capable de faire impression sur tout lecteur qui cherche de bonne foi à se convaincre de la religion. »

Nous souscrivons pleinement à ce jugement, et nous croyons que tout esprit sérieux goûtera cet ouvrage, si propre à susciter des pensées salutaires et à augmenter l'instruction doctrinale.

Les Méditations sur la Passion ont été prêchées à Londres. Chaque vendredi de carême, les catholiques se réunissaient pour méditer sur la Passion du Sauveur, et ils écoutaient ces belles et pieuses considérations qu'on peut dire sorties du cœur du saint religieux.

Il nous a exposé lui-même le plan qu'il avait adopté. « Quoique Jésus-Christ ait souffert pour expier les péchés des hommes, ce motif néanmoins n'a pas été l'unique qu'il a eu en vue dans sa Passion ; il a voulu de plus nous donner dans sa personne des exemples héroïques de toutes les vertus chrétiennes ; il a voulu que le mystère de sa douleur les exprimât, les traçât toutes à nos yeux de la manière la plus sensible, afin que nous apprissions plus facilement à les pratiquer.

« Si donc il est nécessaire de regarder comme notre rédempteur Jésus-Christ, souffrant et mourant, pour concevoir quelle reconnaissance demande un si grand amour, il est encore très important de le considérer comme notre modèle, pour nous exciter à retracer en nous-mêmes cette image d'un Dieu crucifié, cette image qui doit être le caractère et le sceau de notre prédestination. Aussi, j'ai cru qu'ayant à vous donner plusieurs sujets de méditations sur la Passion de Jésus, je n'en pouvais trouver de plus utiles que les vertus qu'il a prati-

quées en souffrant. Nous en choisirons une pour chaque vendredi [1]... »

Il traite successivement de la *pénitence*, de la *charité*, de la *patience*, du *mépris du monde*, de l'*abnégation*, du *zèle;* puis il médite sur la *trahison de Judas*, sur la *chute de saint Pierre*, sur la *conduite de Pilate*, et enfin sur l'*empressement de Madeleine* à être aux pieds du Sauveur.

De pareils sujets, si touchants par eux-mêmes, convenaient au genre du P. de la Colombière. Lui, dont la piété était pleine de tendresse et de dévouement à la personne de Jésus, et de Jésus crucifié, devait être profondément ému au souvenir des souffrances de son divin Maître. Alors d'ineffables sentiments de sympathie jaillissaient de son âme. C'est, en effet, ce que nous remarquons dans ces méditations.

Tout en conservant sa manière habituelle de dire, il y règne un ton général de simplicité; l'onction y surabonde, et la sainteté de l'orateur se manifeste dans des effusions fréquentes où il laisse parler son cœur. Écoutez-le dans la méditation sur la charité de Jésus souffrant : « Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui soyez capable d'aimer ainsi, on ne trouve rien de pareil parmi les hommes. On aime son plaisir, son intérêt; on aime ce qui est aimable ou du moins ce qu'on croit aimable; et vous, vous aimez des personnes odieuses, des personnes dont vous connaissez les vices. Pourquoi donc ai-je tant de peine à aimer

[1] Première méditation. Tome VI, p. 226.

mes ennemis? N'ont-ils rien d'aimable pour moi? Jésus les a aimés tels qu'ils sont, et tels qu'ils sont il nous ordonne de les aimer: n'est-ce pas assez? Mais vous, ô mon divin Sauveur, quand vous ne seriez pas aussi aimable que vous l'êtes, un amour aussi grand que le vôtre mériterait tout le mien. D'où vient donc que je vous aime si peu, quoique vous soyez si parfait, si accompli, quoique vous soyez si grand, si éclairé, si sage, si bon, si bienfaisant, si fidèle, si libéral envers vos amis, envers même vos ennemis[1]? »

Nous aimons à l'entendre nous dire que, pour apprendre la patience, il faut entrer dans le Cœur de Jésus et en étudier les dispositions, la douceur incomparable, la charité pour ses ennemis, sa compassion pour le prochain. « Pour apprendre cette leçon mystérieuse, que le Cœur de Jésus-Christ soit notre Maître, soit notre école; faisons dans ce Cœur notre séjour, étudions-en tous les mouvements, et tâchons d'y conformer les nôtres. Oui, divin Jésus, je veux habiter, je veux verser tout mon fiel dans ce Cœur, il l'aura bientôt consumé. Je ne crains pas que l'impatience vienne m'attaquer dans cette retraite; là, avec une pleine sécurité, je m'exercerai au silence, à la résignation à votre divine volonté, à une constance invincible[2]. »

Rien de plus touchant que la méditation sur Madeleine; il est difficile de la lire avec quelque attention sans être ému jusqu'aux larmes. Le P. de la

[1] Tome VI, p. 242.
[2] Tome VI, p. 250.

Colombière a traité ce sujet avec *quelque satisfaction.* Et l'on comprend que Madeleine, aux pieds de Jésus, dans la maison du pharisien, où elle obtient son pardon; à Béthanie, où elle écoute, recueillie et silencieuse, les paroles de son divin Maître; au Calvaire, où elle manifeste l'héroïsme de son amour, est un sujet qui convenait bien à cette âme pure et contemplative.

Il a composé ces méditations au pied de son crucifix, après avoir rempli son cœur de ces grands et chers souvenirs; comme autrefois le bienheureux peintre de Fiesole peignait ses Christs après avoir prié et pleuré, en pensant aux souffrances de son bien-aimé Sauveur. C'est aussi devant un crucifix qu'il faut lire avec attention ces belles méditations sur la Passion de Jésus-Christ.

Ce n'est pas seulement par sa sainteté et par ses œuvres que le P. de la Colombière s'est survécu; il a été, et il est encore l'apôtre du sacré Cœur, comme nous allons le dire dans un dernier chapitre.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

L'APOSTOLAT DU SACRÉ-CŒUR CONTINUÉ PAR LE P. DE LA COLOMBIÈRE DANS LE CIEL ET PAR LES RELIGIEUX SES FRÈRES DANS LE MONDE

Per illam defunctus adhuc loquitur.
(Hebr., XI, 4.)
Quoique mort, il parle encore par sa foi.

C'est la bienheureuse Marguerite-Marie qui a révélé l'apostolat mystérieux que le P. de la Colombière exerce encore dans le Ciel par ses supplications et son intercession puissante auprès de Dieu. Il semble qu'elle a vu dans la gloire le disciple du sacré Cœur sollicitant l'éternel amour en faveur de l'humanité, et le Seigneur lui promettant que le Cœur de Jésus serait une source abondante et inépuisable de grâce et de miséricorde. « Notre bon P. de la Colombière, disait-elle à la Mère de Saumaise, fait dans le ciel, par ses intercessions, ce qui s'opère ici-bas pour la gloire du sacré Cœur[1]. »

[1] *Contemp.*, p. 192.

Il contribua, en effet, après sa mort, à répandre cette belle dévotion. Sa *Retraite spirituelle*, qui fut imprimée en 1684, était lue dans toutes les maisons de la Visitation, comme dans plusieurs autres maisons religieuses. La bienheureuse Marguerite-Marie, bien qu'elle eût reçu pendant cette lecture au réfectoire des *confusions effroyables*, mettant de côté les intérêts de son humilité, espérant n'être pas reconnue ailleurs, distribuait volontiers des exemplaires de ce petit ouvrage et en recommandait la lecture. Elle déclare elle-même, dans une de ses lettres, que les sœurs de la communauté de Sémur-en-Auxois *ont pris la dévotion au sacré Cœur en entendant lire la Retraite du révérend Père de la Colombière*[1].

Elle écrivait à la Mère de Soudeilles, à Moulins : « Nous avons trouvé cette dévotion dans le livre de la *Retraite du révérend Père de la Colombière*, que l'on vénère comme un saint. Je ne sais si vous en avez connaissance et si vous avez le livre dont je vous parle, car je me ferais un grand plaisir de vous le faire avoir[2]. »

Ainsi le saint religieux eut la joie de contribuer, après avoir quitté la terre, à étendre la dévotion qui lui fut si chère; et l'un de ses plus ardents désirs, encore maintenant, c'est que le Cœur de Jésus soit connu, aimé, glorifié. Ce désir, il le réalise autant qu'il le peut, et surtout par le moyen de ses frères en religion.

[1] Lettre XXXIX. *Contemp.*
[2] Lettre XLV.

Dans la célèbre vision que la Bienheureuse a eue le jour de la Visitation, et que nous avons citée au chapitre XXI, la sainte Vierge déclarait au P. de la Colombière que les Pères de la Compagnie de Jésus avaient pour mission spéciale de faire connaître au monde l'utilité et la valeur de cette dévotion. Elle ajoutait qu'à mesure qu'ils lui feront plaisir, ce divin Cœur, source féconde de bénédiction et de grâce, se répandrait surabondamment sur les fonctions de leur ministère, qu'ils produiraient des fruits au delà même de leurs travaux et de leurs espérances, et même pour le salut et la perfection de chacun d'eux en particulier.

La Bienheureuse revient à plusieurs reprises sur la mission spéciale réservée aux Pères de la Compagnie de Jésus. Elle affirme[1] que le P. de la Colombière a obtenu pour ces religieux qu'ils soient gratifiés, après l'institut de la Visitation, de toutes les grâces et privilèges particuliers de la dévotion du sacré Cœur; elle renouvelle en même temps toutes les promesses de bénédiction annoncées précédemment. Elle ne pouvait manquer de les communiquer elle-même à son second directeur, le P. Rollin. « Jésus-Christ, lui écrit-elle, m'a fait connaître, de manière à n'en pouvoir douter, que c'était par le moyen des Pères de la Compagnie de Jésus qu'il voulait établir partout cette dévotion et, par elle, se

[1] Cf. *Contemp.*, p. 288, et Lettre CIV. « Dieu veut que les PP. Jésuites fassent connaître l'utilité et la valeur de cette dévotion (au sacré Cœur), cela leur est réservé. »

faire un nombre infini de serviteurs fidèles, de parfaits amis et d'enfants reconnaissants [1]. »

« Ainsi, dit un historien récent de la bienheureuse Marguerite-Marie, pendant que la Visitation gardera le dépôt du sacré Cœur et qu'elle le distribuera à travers ses grilles, pour en enrichir le monde, les Pères de la Compagnie de Jésus en seront les docteurs. Ils lui aplaniront les voies. Catéchistes, prédicateurs, apologistes, apôtres, et, au besoin, martyrs du sacré Cœur, voilà leur rôle. Et que les autres Ordres religieux ne leur envient pas ce privilège! Chacun d'eux a eu le sien [2]. »

En effet, les enfants de saint François d'Assise ont reçu comme un apanage particulier, la dévotion à la Croix et à la passion du Sauveur. L'Ordre de Saint-Dominique possède celui du rosaire en l'honneur de la Vierge immaculée. Quand Dieu voulut que les chrétiens portassent sur leur poitrine, comme un bouclier, le nom et l'habit de la Vierge, il choisit l'ordre des Carmes et le chargea de propager dans le monde et de distribuer le saint scapulaire. Chaque Ordre, dans sa laborieuse mission, a ses armes, son drapeau, son moyen d'action. D'ailleurs, ce qui est à quelques-uns n'est pas tellement à eux qu'il n'appartienne à tous. Il n'y a donc point de place à la jalousie dans la grande armée du Christ. Sur le vaste terrain du monde on ne doit envier que le bonheur de conquérir des âmes. La Compagnie de Jésus

[1] Cf. *Contemp.*, p. 189.

[2] *Histoire de la B. Marguerite-Marie*, par l'abbé Ém. Bougaud.

est entrée avec joie dans cette carrière ouverte à son zèle; et depuis le jour où Notre-Seigneur réclama son concours pour le culte du sacré Cœur, jusqu'à ce moment, elle s'est efforcée de publier, dans les cinq parties du monde, les ineffables tendresses du Cœur de Jésus.

Le P. Gette compose le premier un office du sacré Cœur; il le remet à la bienheureuse Marguerite-Marie, qui en témoigne une grande joie. Un peu plus tard le P. Croiset, ami du P. de la Colombière, publie, en 1691, un livre sur la dévotion au sacré Cœur qui renferme un abrégé de la vie de la Bienheureuse.

Voici ce qui donna lieu à cette publication. Un jeune professeur du collège de Lyon reçut un jour, d'une personne pieuse, un petit livre imprimé à Dijon et composé par la sœur Madeleine-Bénigne Joly, de la Visitation, en l'honneur du sacré Cœur. Il le fait connaître à ses élèves, et ceux-ci y prennent tant de goût qu'ils en font un grand nombre de copies, et ils récitent les prières et les litanies avec beaucoup de dévotion. Ces enfants parlent à d'autres écoliers, et tous veulent avoir l'ouvrage. Comme on ne pouvait assez multiplier les copies, ils s'adressent à la personne qui avait fait connaître ce petit livre, et la prient de leur procurer de plus amples notions sur le sacré Cœur, parce qu'ils voulaient faire imprimer, à leurs frais, cet ouvrage. Un jeune ouvrier poussa si vivement cette affaire qu'il fallut céder aux désirs de sa piété.

On s'adressa à l'un des plus fameux braires de

Lyon [1], et celui-ci se sentit tellement touché de l'amour du divin Cœur, qu'il voulut imprimer l'ouvrage à ses frais. Ce fut alors un pieux et noble combat entre le jeune homme et le libraire; mais celui-ci l'ayant emporté, il prit le livre et alla trouver un de ses amis qu'il pria de compléter l'ouvrage en y ajoutant quelques pages. Cet ami était un professeur du collège, le P. Croiset. Il fut tellement pressé qu'il ne put résister, et il fit ce qu'on lui demandait.

On imprima l'ouvrage ainsi augmenté, et il devint un livre. Il s'écoula si rapidement que bientôt il fallut penser à une troisième édition. Un an après la mort de la Bienheureuse, le P. Croiset refondit tout l'ouvrage et y ajouta un abrégé de la vie de sœur Marguerite-Marie [2]. Ce livre contribua beaucoup à répandre la dévotion du sacré Cœur de Jésus.

En même temps un Jésuite, excellent prédicateur, en parlait publiquement dans les chaires d'une grande ville (en 1689); et la même année la Bienheureuse écrivait : « Je vous dirai que les PP. Jésuites ont pris cette dévotion fort à cœur et l'ont établie dans leurs collèges. » (Lettre CIX.)

Mais celui qui travailla peut-être le plus solidement dans cette belle entreprise, fut le P. de Galliffet. Il la

[1] Horace Molin, le même qui imprimera l'ouvrage plus considérable du P. Croiset, *De la Dévotion au sacré Cœur.*

[2] Plus tard, ce livre fut mis à l'index, soit à cause de quelques expressions inexactes, soit parce qu'on y avait joint des offices ou litanies qui n'avaient pas eu la sanction de l'autorité ecclésiastique. Ce qui prouve que ces imperfections étaient légères, c'est que la traduction italienne est plusieurs fois citée avec éloge dans la vie de la Bienheureuse.

fit accepter par Rome, et, par là, on peut dire qu'il l'introduisit dans l'univers chrétien. Ayant eu le bonheur, dans sa jeunesse religieuse, d'être le disciple du P. de la Colombière, et, comme lui, dévoué au Cœur de Jésus, il fut choisi par la Providence pour être l'interprète des vœux de la chrétienté auprès du Souverain Pontife, et pour obtenir que ce divin Cœur fût honoré d'un culte spécial et solennel.

La vocation du P. de Galliffet à cette sainte entreprise est assez remarquable pour n'être point passée sous silence. En servant les malades à l'hôpital, pendant qu'il faisait à Lyon sa troisième année de probation, il fut saisi d'une fièvre maligne qui le conduisit en peu de jours aux portes du tombeau.

Abandonné des médecins, il reçut les derniers sacrements et perdit la connaissance. On attendait d'un moment à l'autre qu'il rendît le dernier soupir [1].

Alors un de ses amis, regardé comme un saint, se sentit inspiré d'aller devant le saint Sacrement et d'y faire un vœu pour sa guérison. Il promit à Notre-Seigneur que s'il lui plaisait de conserver la vie à ce mourant, elle serait employée tout entière à la gloire de son sacré Cœur. Sa prière fut exaucée : au grand étonnement du médecin, la mort recula. Le P. de Galliffet ignorait le vœu fait à son insu, mais il le ratifia de tout son cœur quand son ami le lui présenta par écrit. Dès lors il se regarda comme

[1] Nous avons emprunté tous ces détails à l'*Histoire de la B. Marguerite-Marie*, par le P. C. Daniel.

un homme dévoué, par un choix marqué de la Providence, au Cœur adorable du divin Maître. Tout ce qui regardait sa gloire lui devint précieux, et il en fit l'objet de son zèle.

Ayant entendu parler de la *Vie de la sœur Marguerite-Marie,* écrite par elle-même, il obtint de la lire, et cette lecture le combla de consolations. Elle fit sur lui des impressions de grâce qu'il n'oublia jamais. Persuadé qu'il en serait de même pour beaucoup d'autres, il souhaitait ardemment pouvoir répandre cet écrit; et ce fut la Providence qui lui en ménagea l'occasion.

En 1725 il fut appelé à Rome, par le général de son Ordre, pour y remplir les fonctions d'assistant de France. « Cet emploi, dit-il, me parut au-dessus de moi, et le sentiment de ma faiblesse me fit hésiter si je l'accepterais. Je fus soutenu par un autre sentiment qui me fut donné, que Dieu voulait de moi ce voyage, et qu'il m'envoyait à Rome pour travailler à faire connaître la dévotion au sacré Cœur de Jésus-Christ. »

Là, en effet, après l'accomplissement des devoirs de sa charge, ce fut sa grande et principale occupation, comme nous le prouvent les lettres qu'il adressait à l'évêque de Soissons, qui composait la Vie de la Bienheureuse, et les travaux qui nous sont restés de lui. Son premier soin fut d'écrire, en latin, un traité dogmatique sur le culte du Cœur de Jésus, qu'il dédia au pape Benoît XIII.

L'ouvrage parut en 1726; il sortait des presses du Vatican et était revêtu des approbations les plus

imposantes[1]. L'auteur s'attachait à prouver que la dévotion au Cœur de Jésus n'était pas nouvelle dans l'Église; que le même esprit qui se révélait dans les écrits de Marguerite-Marie, en avait déjà déposé le germe en beaucoup d'âmes privilégiées, et qu'elle était suffisamment autorisée par les exemples et la pratique des saints. Il démontra la solidité de cette dévotion d'après les principes les plus sûrs et les plus universellement admis de la science théologique; il en déroulait les progrès admirables depuis les révélations de Marguerite-Marie. Enfin il déposait aux pieds du Souverain Pontife les vœux de tout l'institut de la Visitation, d'un grand nombre d'évêques, de plusieurs princes chrétiens, et sollicitait l'établissement de la fête du sacré Cœur, avec messe et office propre, non seulement dans quelques Ordres religieux ou quelques diocèses, mais dans tout l'univers catholique.

La question fut soumise à la Congrégation des Rites, qui émit cette fois encore un vote négatif. Les jansénistes battirent des mains. « Qu'y avait-il cependant qui pût étonner dans les hésitations de la papauté? Il s'agissait d'une révélation privée qui n'avait pas encore été examinée canoniquement, d'une religieuse morte en odeur de sainteté, mais dont le procès de canonisation, commencé en 1715, était sous les scellés; d'une dévotion qui touchait aux

[1] « De cultu sacrosancti Cordis Dei et Domini nostri Jesu Christi in variis christiani orbis provinciis jam propagato. Aucore R. P. Josepho de Galliffet, S. J. Sacerdote. Romæ, apud S. M. Salviani, 1726, Superiorum permissu; in-4°. »

plus profonds mystères du christianisme, mais dont les premiers théologiens ou historiens avaient parlé d'une manière inexacte ; d'autre part cette dévotion confinait de si près à la question physiologique des fonctions du cœur dans l'organisme humain, qu'au dire des jansénistes on ne pouvait pas résoudre l'une sans trancher l'autre. »

Le P. de Galliffet avait fondé sa thèse théologique en faveur du sacré Cœur sur cette vérité populaire : le cœur est le siège des affections. Ce qui pouvait être contesté. La physiologie moderne lui donnerait peut-être raison. D'ailleurs il suffit, selon la remarque de saint Liguori, que le cœur joue un rôle essentiel dans les fonctions de la vie, et surtout qu'il soit le symbole le plus naturel et le plus populaire de la partie affective de notre âme. Ce que tout le monde admet. Il y avait donc lieu, pour tous ces motifs, à regarder de près avant de donner une solution définitive, et au lieu de blâmer la papauté il faut admirer sa prudence.

Le P. de Galliffet ne se découragea point. Il attendit que le temps se chargeât de mûrir la question, et quand il quitta Rome, après un séjour de huit années, il eut la consolation d'y laisser une confrérie du Sacré-Cœur, dont le siège était à l'église de Saint-Théodore *in campo Vaccino*, et qui fut, peu de temps après, érigée en archiconfrérie (1732).

En France, il continua de travailler avec un zèle infatigable au succès de la sainte cause à laquelle il avait voué son temps et ses forces. Il reprit la plume pour mettre son ouvrage en français, le perfection-

ner, le compléter; et, tout en y faisant une large part à la théologie dogmatique, il le rendit précieux à la piété. A chaque édition nouvelle il avait le bonheur d'enregistrer de nouveaux progrès de la dévotion au Cœur de Jésus. Ce qui démontrait d'une manière plus forte sa thèse et devait tôt ou tard lui faire gagner sa cause.

Ce n'était plus, en effet, qu'une question de temps. La cause était portée devant le Souverain Pontife; pendant trente-six années les théologiens étudièrent cette dévotion, en discutèrent tous les points, et enfin Clément XIII, éclairé par les menées des jansénistes, pressé par les sollicitations des évêques, donna une décision qui fut reçue avec applaudissement par tous les catholiques. Un décret, en date de 1765, accordait aux évêques de Pologne et à l'archiconfrérie romaine la permission de célébrer, avec messe et office propres, la fête du sacré Cœur de Jésus, et liberté était laissée aux autres évêques d'en solliciter l'extension à leurs diocèses. A peine, en effet, ce décret était-il rendu que l'assemblée du clergé de France, réunie à Paris, se hâtait d'y souscrire sur les instances de la pieuse reine Marie Leczinska, et décidait que la dévotion et le culte du sacré Cœur de Jésus seraient établis dans tous les diocèses de France.

Un autre service éminent a été rendu par le P. de Galliffet à la dévotion dont il était l'apôtre et le défenseur; nous lui devons la première édition de la *Vie de la Bienheureuse, écrite par elle-même.* L'évêque de Soissons, toujours préoccupé des attaques

des incrédules et de l'abus que la malignité du siècle pouvait faire de certains passages, n'avait pas cru cette publication très opportune. Ces craintes n'arrêtèrent point le P. de Galliffet, qui était singulièrement frappé des assurances données par Notre-Seigneur à sa servante : « qu'il serait glorifié par cet écrit, qu'il voulait que les grâces dont il avait pris plaisir d'enrichir son âme ne restassent point cachées ; qu'il répandrait sur son écrit l'onction de sa grâce ; qu'il s'en servirait pour le bien des âmes et pour en retirer plusieurs de la perdition. » En conséquence, pendant son séjour à Rome, il se procura une copie authentique du *Mémoire,* en fit faire, sous ses yeux, une traduction fidèle qui fut approuvée et qui parut avec son ouvrage.

La chose souffrit plus de difficultés lorsqu'il voulut le faire imprimer en France. Il dut réfuter un certain nombre d'objections faites par le censeur royal, et il écrivit une préface apologétique qu'il plaça en tête de l'écrit de la Bienheureuse.

Désormais les principaux obstacles étaient surmontés. Semblable à un fleuve qui, d'abord retenu et embarrassé par des rochers, trouve ensuite un lit commode où il peut dérouler ses flots, dont le volume augmente sans cesse, la dévotion au sacré Cœur, après avoir triomphé des premières difficultés, allait suivre son cours et se développer au sein des nations catholiques.

Partout elle était accueillie comme quelque chose d'harmonieux et de doux que réclamait le cœur de l'homme et du chrétien. De même qu'une huile par-

fumée s'insinue suavement en répandant sa bonne odeur, ainsi le culte du Cœur adorable pénétrait les âmes de sa divine onction.

Les Pères de la Compagnie de Jésus continuèrent à remplir leur mission d'apôtres du sacré Cœur par leurs écrits [1], par les prédications, par les confréries qu'ils instituèrent dans les collèges, dans les villes et dans les missions lointaines. Ils ont largement contribué à la diffusion de ce culte d'amour; et, « après avoir été les premiers serviteurs et les premiers adorateurs du Cœur de Jésus [2], ils ne cesseront de travailler et de se dévouer pour cette sainte cause; ils n'oublieront jamais qu'ils sont les frères et les successeurs du P. de la Colombière. Un dernier fait, éclatant et mémorable, le prouve.

Lorsqu'en 1870 la pensée de recourir au Cœur de Jésus se présenta aux vaincus, plus vive et plus pressante à la lueur sanglante de nos désastres, qui a eu l'idée de précipiter les populations au sanctuaire du berceau de la dévotion au sacré Cœur? N'est-ce pas un membre de la Compagnie de Jésus?

Le pèlerinage de Paray-le-Monial, en 1873, est un phénomène étonnant par le temps de sa durée, par la quantité des personnes dont il se composait, par l'enthousiasme sacré qui les animait, et surtout par la manière dont il se fit. Elle tranchait tellement

[1] On trouvera à la fin du volume une liste indiquant les noms, le nombre des jésuites auteurs d'ouvrages sur la dévotion au sacré Cœur de Jésus, note 14.

[2] *Histoire de la B. Marguerite-Marie*, par l'abbé Ém. Bougaud, p. 395.

avec les habitudes prises, qu'on se croyait revenu à ces âges de foi simple et naïve où l'on se montrait chrétien sans nul souci de l'opinion. Cette solennelle manifestation de la foi et de la piété de la nation française a été le commencement du retour de tout un peuple à Jésus-Christ, son premier souverain, et l'espérance d'un meilleur avenir pour la France. Combien un pareil spectacle fut agréable à la bienheureuse Marguerite-Marie et à l'âme bienheureuse du P. de la Colombière! Quelle joie pour eux de contempler ces magnifiques hommages rendus à ce divin Cœur qu'ils avaient tant aimé!

En terminant cette histoire du P. de la Colombière, que nous déposons aux pieds du divin Sauveur, nous exprimons le vœu de voir cet écrit contribuer à la gloire du sacré Cœur. Puisse la vie du disciple et de l'apôtre du Cœur de Jésus exciter de plus en plus dans les cœurs cette belle et chère dévotion!

Elle seule peut régénérer la France. Depuis les affreux désastres marqués d'un si haut caractère de châtiment, depuis les horreurs de la Commune, dont la torche a éclairé d'une lueur sinistre l'abîme des misères sociales, depuis le sang des otages accepté par Dieu comme une expiation, il y a une France nouvelle dont tous les cœurs chrétiens saluent l'apparition. C'est elle qui a déployé sur le champ de bataille l'étendard du sacré Cœur, elle qui a voté et qui construit l'église du vœu national à Paris, elle qui vient chaque année s'agenouiller au pied de l'autel où Jésus a dit : « Voilà ce Cœur qui a tant

aimé les hommes, » elle qui demande au ciel un gouvernement fort, régulier et surtout religieux.

O Cœur de Jésus, achevez l'œuvre de régénération si bien commencée; faites mûrir ces bons germes aux rayons de votre amour. Étendez à toutes les âmes ce qui n'est encore que le privilège de quelques-unes. Mettez, ô Jésus, votre Cœur sur le cœur de la France. Vous savez quelle est sa nature, comme il serait bon si l'enthousiasme divin le soulevait, combien il a été grand quand l'amour le suspendait à votre croix. Que ne ferait-il pas, s'il montait jusqu'à votre Cœur, s'il se laissait ravir par votre beauté! Comme il mettrait son épée, son génie et son cœur au service des bonnes causes! Il serait alors ce fils aîné de l'Église qu'elle a tant aimé et que le monde regardait autrefois avec une admiration jalouse. O serviteur de Dieu, quoique vous ne soyez pas encore placé sur les autels, vous n'en êtes pas moins glorieux et puissant dans le ciel; intercédez pour la France, votre patrie; obtenez-lui une dévotion plus universelle et plus tendre au sacré Cœur de Jésus; hâtez, par vos supplications, le jour où, consacrée pleinement à ce divin Cœur, elle aura enfin trouvé le gage de son salut et de sa grandeur.

L. S. C. S.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTE 1

PORTRAIT DU P. DE LA COLOMBIÈRE

On possède plusieurs portraits du vénérable Père, et tous reproduisent un même fonds de ressemblance. Cependant il y a entre eux des différences sensibles.

Le portrait le plus connu est celui que conserve l'hôpital de Paray. Ce tableau a été fait après la mort du Père. Le peintre lui a ouvert les yeux à moitié, et il y a sur la joue droite une sorte de bourrelet occasionné, sans doute, par la situation du corps. Le peintre a cherché à rétablir les traits de la figure et à en faire ceux d'un homme vivant. Il n'a pas réussi : et ce portrait ne représente le P. de la Colombière ni mort ni vivant, il n'a qu'une ressemblance incertaine. Sa figure a quelque chose de vulgaire et de repoussant.

Le second portrait est celui qui se trouve placé en tête

des premières éditions des *sermons*. On l'attribue à Matthieu Ogier. La gravure est mal faite, mais elle représente le Père tel qu'il était dans ses dernières années. La maigreur de la figure et le développement du front rappellent son état de maladie, et l'ensemble répond assez à l'idée qu'on se forme généralement des traits du saint religieux.

Il y a une autre gravure qui paraît en tête de certaines éditions, mais qui présente fort peu de ressemblance avec le type connu, tel qu'il se dégage de ces différents portraits.

Enfin, le meilleur à notre avis, celui qui représente le Père dans la plénitude de sa santé, est conservé dans la chapelle du château de M. le baron Louis Lombard de Buffière, ancienne demeure de la famille de la Colombière. Ce tableau, peint à l'huile, a toujours été dans cette maison depuis deux siècles. Le Père est revêtu du surplis. Il paraît avoir trente-six ans environ. La tête est longue; le front haut et couronné de cheveux noirs : les yeux sont petits, mais brillants d'esprit et de vie, le teint coloré, la bouche fine, spirituelle et gracieuse; le menton long et fort, ce qui est le signe d'une volonté énergique; un air recueilli; l'ensemble est noble, distingué et agréable. Le buste indique un homme de taille moyenne.

Il y a entre le portrait du Père et celui d'Humbert, son frère, un air de famille, la même coupe de figure, le même type de race. Ce qui est pour nous un nouveau motif de penser que nous avons le véritable portrait du P. de la Colombière.

Comment expliquer l'origine de ce tableau? L'humilité du religieux ne dut pas, sans doute, consentir à ce que l'on reproduisît ses traits sur la toile. Mais l'obéissance pouvait tout exiger de lui. M. Bertrand de la Colombière a pu demander aux supérieurs de la Compagnie, comme

une consolation, le portrait de son fils. M. Humbert, de son côté, a pu charger un peintre de reproduire les traits de son frère, lorsqu'il était en chaire et à son insu. Nous ne savons laquelle de ces hypothèses il faut admettre; mais tout semble attester l'authenticité du tableau, plus ancien que celui de l'hôpital de Paray, fait sur le modèle vivant, et aussi religieusement conservé.

Nous ne parlerons des autres portraits du P. de la Colombière que pour les déclarer apocryphes et faux. Ils ont été répandus sous forme de petites photographies dans ces derniers temps. Ces images de fantaisie, que la vérité historique condamne, sont de pure invention.

NOTE 2

SAINT-SYMPHORIEN D'OZON

Les comtes de Savoie habitaient le château quand ils venaient dans le pays. La tradition locale appelle cet endroit le *palais*, et il y a encore le *quartier* et la *rue du palais*. En 1354 tout ce qui appartenait à la Savoie, dans le Dauphiné, revint à la France en vertu d'un traité.

On trouve dans l'histoire du Dauphiné, par le président de Valbonne (tom. II, p. 97), une liste très curieuse des droits et redevances qu'imposaient les comtes de Savoie en 1328. On voit que dans l'art de tirer de l'argent par les taxes et les impôts, les siècles passés étaient tout aussi avancés que le nôtre.

Saint-Symphorien a donné naissance au célèbre jurisconsulte *Étienne Guillon*, que son seul mérite éleva au rang de président du conseil delphinal. Il était l'ami de Guy Pape, jurisconsulte lyonnais. L'illustre famille des Puthod est originaire de ce bourg. Dès le XVIe siècle elle

fournit des chanoines au chapitre de Saint-Maurice et des conseillers au parlement. Cette terre fut érigée en marquisat en faveur de M. le marquis de Villeroy, gouverneur de la ville de Lyon et des provinces du Lyonnais, du Forest et du Beaujolais, seigneur de Mions et de Saint-Symphorien.

En 1671, au bas de la copie d'une enquête faite en la paroisse de Saint-Symphorien au sujet de foires à établir, on lit ce qui suit :

« Humbert de la Colombière, docteur en droit, lieutenant particulier du marquisat de Saint-Symphorien d'Ozon, certifions, etc.; en foi de quoi nous avons signé les présentes et fait apposer le scel du marquisat le 21 septembre 1671. Signé : De la Colombière. »

Sous le rapport ecclésiastique, le bourg de Saint-Symphorien appartenait au diocèse de Lyon. Il y avait un prieuré dépendant de la célèbre abbaye de Saint-Martin d'Ainay, et le titulaire était curé *primitif*, le prêtre desservant la paroisse n'avait que le titre de *vicaire perpétuel* et que le droit à la *portion congrue*. M. Bertrand de la Colombière, d'après les conseils et le dire de noble Jacques Puthod, conseiller du roi au parlement de Grenoble, termina le 7 mai 1642, par une transaction, un différend qui s'était élevé entre messire Bascon, vicaire perpétuel de l'église de Saint-Symphorien, et le sieur Henri de Molin, religieux en l'abbaye royale de Saint-Martin d'Ainay, prieur du prieuré de Saint-Symphorien et curé primitif, *touchant la portion congrue.*

L'église est du XIIIe siècle. La nef a été reconstruite au XVIIe siècle, mais non dans le style primitif. Alors le gothique était peu en faveur. Les chapelles latérales ont été conservées. Le clocher, par sa forme bizarre, excite la curiosité et donne à penser aux architectes; il est très ancien et semblerait avoir appartenu à une église primitive. Le

chœur a été orné d'une sorte de coquille, et au fond il y a, dans un encadrement, un tableau représentant le martyre de saint Symphorien, de Thomas Blanchet, peintre du roi, chef de l'école lyonnaise; il porte la date de 1677.

NOTE 3

GÉNÉALOGIE DES DE LA COLOMBIÈRE

« La Colombière, dit Guy Allard, a été une famille noble originaire de la Bourgogne [1], qui portait d'azur à trois colombes d'argent. Elle a paru en Dauphiné depuis l'an 1360 et a fini à la fin du dernier siècle. Des deux branches l'une s'est éteinte vers 1560, par Gaspard de la Colombière, trésorier et receveur général de cette province, qui ne laissa que trois filles. L'autre branche (établie dès le XVIe siècle à Saint-Symphorien d'Ozon) est aussi tombée en quenouille par Louise de la Colombière, fille de Sébastien-Victor de la Colombière et épouse de Jean de Veynes, bien qu'elle eût plusieurs frères, mais ils sont morts sans postérité. »

[1] Cf. *Dictionnaire du Dauphiné*, par Guy Allard; *Bibliothèque du Dauphiné*, par Guy-Allard; *Généalogies des familles nobles du Dauphiné.* D'après une note qui se trouve dans les *Généalogies des familles nobles de la province du Dauphiné*, par Guy-Allard (manuscrit appartenant à la bibliothèque de Grenople), « cette famille est venue de Châlon en Bourgogne, et le premier de ceux que nous avons dans cette province du nom de la Colombière vint habiter à Valence et s'appelait Guyot Gaude, dit de la Colombière, fils du chancelier de Bourgogne : lequel Guyot, après la mort de son père et par les continuelles guerres qui étaient audit pays, fut contraint de se retirer avec sa femme en Dauphiné. L'an 1360 ou environ, la maison des Gaude est tenue pour noble audit Bourgogne, et elle avait une maison-forte auprès dudit Châlon, laquelle fut rasée au temps des guerres. »

Le même auteur, citant les hommes illustres de cette famille, mentionne :

1° *Trésoriers uniques et receveurs de cette province* (le Dauphiné). Aymar de la Colombière, 1483; Charles de la Colombière, 1500; François de la Colombière, 1530; Gaspard de la Colombière, 1560.

2° *Membres de la chambre des Comptes.* Jean de la Colombière, 1525; Antoine de la Colombière, 1546; Charles de la Colombière, 1578; et Humbert de la Colombière (frère aîné du P. Claude de la Colombière), 1682.

3° *Chanoines de la cathédrale de Vienne.* Antoine de la Colombière, 1500 (il fut aussi grand vicaire de l'archevêque); Pierre de la Colombière, 1533 (ami du chanoine Puthod); Anne de la Colombière, 1658; Fleury de la Colombière, 1660, oncle du P. Claude de la Colombière et grand archidiacre.

Il est vrai que l'éditeur du Dictionnaire du Dauphiné par Guy Allard, M. Gariel, parlant de la seconde branche des de la Colombière, supprime ces mots : *établie dès le* XVIe *siècle à Saint-Symphorien d'Ozon.* Mais les documents authentiques recueillis aux archives de la commune prouvent surabondamment qu'une famille de la Colombière, celle précisément qui est indiquée comme seconde *branche tombée en quenouille par Louise de la Colombière, épouse de Jean de Veynes,* existait à Saint-Symphorien depuis de longues années. On peut remonter, à l'aide d'actes officiels, jusqu'à la fin du XVe siècle, et dresser exactement la généalogie de Louise de la Colombière depuis Pierre de la Colombière, père de Bertrand de la Colombière. Ainsi l'éditeur des œuvres de Guy Allard, mieux renseigné, n'aurait pas supprimé les mots par lesquels le célèbre généalogiste affirmait l'existence d'une seconde branche des de la Colombière à Saint Symphorien d'Ozon.

L'*Armorial du Dauphiné,* édité par M. Rivoire de la

Batie, renferme des vérités et des erreurs, erreurs qui tiennent uniquement à ce que l'auteur de ce livre n'a pas connu suffisamment les archives de Saint-Symphorien. A l'article la Colombière (Gières), nous lisons ces mots : « Originaire de la Bourgogne, où elle était connue dès l'an 1360; son nom primitif était Gaude. Guyot Gaude, dit la Colombière, est mort en 1399; Alexandre de la Colombière était chevalier de Malte en 1461. »

L'auteur parle ensuite de Gaspard de la Colombière, receveur-trésorier général du Dauphiné, 1560, fils de François de la Colombière, qui exerçait la même charge en 1541; et il affirme que Gaspard de la Colombière ne laissa que trois filles, savoir : Jeanne de la Colombière, femme d'Arthur Prunier; Guyonne, mariée à Gabriel de Morges, seigneur de la Motte, et Louise, mariée à Balthasar de Bourchenu, tige des Moret de Bourchenu, marquis de Valbounay. On peut voir dans l'*Armorial du Dauphiné,* par Rivoire de la Batie, les notices généalogiques de ces trois familles. Il ajoute ensuite ces mots : « Il existait une autre branche venue d'un maître des Comptes (Humbert) père de Joseph de la Colombière, conseiller au Parlement vers 1710 : elle est tombée en quenouille par Louise de la Colombière, mariée à Jean de Veynes. »

« Nous ignorons si Joseph de la Colombière et Sébastien-Victor de la Colombière de Gières, conseillers au Parlement en 1737 et 1740, étaient issus de la même souche, ainsi que le P. Claude de la Colombière qui s'est fait un nom comme prédicateur et surtout comme directeur de la célèbre Marie Alacoque, religieuse au couvent de Paray-le-Monial, institutrice de la dévotion au sacré Cœur de Jésus. Il était né en 1641, à Saint-Symphorien d'Ozon. Il mourut en 1682.

« Voici ce que nous avons retrouvé au sujet de cette branche originaire de Saint-Symphorien d'Ozon. »

« *Armes*. D'azur à trois colombes d'argent becquées et onglées de gueules. La deuxième branche portait : d'azur au chevron d'or, accompagné de trois colombes d'argent becquées et onglées de gueules. »

Si M. Rivoire de la Batie avait compulsé les archives de Saint-Symphorien, il n'aurait *pas ignoré si Joseph de la Colombière et Sébastien-Victor de la Colombière étaient issus de la même souche*. Il aurait vu clairement qu'ils descendaient d'Humbert de la Colombière, maître des Comptes en 1682, au parlement de Grenoble, et que le P. de la Colombière était son frère.

Nous croyons qu'on peut affirmer, avec ces deux auteurs rectifiés d'après les documents officiels des archives de Saint-Symphorien, que la famille de la Colombière est bien la branche cadette *établie dès le* XVI[e] *siècle à Saint-Symphorien;* mais ses représentants, étant pauvres apparemment, avaient dû, pour se créer des ressources, exercer le notariat ou d'autres emplois peu éclatants. Or, dit Guy Allard, *l'an* 1550, *par une ordonnance, le roi ôta aux nobles la liberté d'être notaires sans déroger*. Les ancêtres de M. Bertrand avaient donc *dérogé*. Mais ce ne fut que pour un temps. Dès que cette famille fut assez riche pour reprendre son rang, elle abandonna les fonctions de notaire, et Humbert de la Colombière nous apparaît avec tous les privilèges de la noblesse.

C'est ce que M. Rivoire de la Batie constate en nous parlant de *cette branche des de la Colombière venue d'un maître des Comptes, originaire de Saint-Symphorien d'Ozon*. Humbert de la Colombière, en reprenant les armes de ses ancêtres, put y ajouter *un chevron d'or,* qui était signe de *famille ancienne et de noblesse confirmée.*

En résumé la famille de la Colombière, quoique ancienne et réellement noble, s'était vue réduite à une modeste fortune. Toutefois la dignité de sa vie, la noblesse de ses sen-

timents, le choix de ses relations et sans doute ses vertus héréditaires, la rendaient très honorable et très respectée. On voit que les familles du Dauphiné et du Lyonnais entretenaient avec elle des rapports d'amitié. M. Bertrand, père du célèbre jésuite, est appelé dans un acte de baptême : *honestissimus et discretissimus vir Bertrandus de la Colombière* (1653).

Nous avons dit qu'on nomme indifféremment dans les actes les membres de cette famille *Colombier, de la Colombière* ou *Colombier de la Colombière.* Ce qu'il y a de certain, c'est que dès 1606 nous voyons paraître *M. Pierre de la Colombière,* aïeul du P. Claude de la Colombière.

Il est inutile de dire que les Gaude de la Colombière n'ont rien de commun avec les Vulson de la Colombière, famille protestante, originaire d'Écosse et établie aussi dans le Dauphiné.

NOTE 4

FAMILLE DE Mme BERTRAND DE LA COLOMBIÈRE

« Vers le commencement du XVIIe siècle, haut et puissant seigneur messire Nicolas de Neuville, marquis de Villeroy, bailla à ferme et admodiation, au sieur Michel Pause, bourgeois et châtelain de Feysin, sa terre et seigneurie de Mions et ses possessions de Saint-Symphorien. » Le sieur Michel Pause, ami de Bertrand de la Colombière, notaire royal, avec lequel il avait de nombreux rapports d'affaires, lui céda ce qu'on appelait le *terrier des Gordes,* consistant en *servis,* portant *Laods et Vends* et tous droits seigneuriaux, honneurs et gloire dus à icelui. » On s'enrichissait vite à pareil jeu. Michel Pause devint très riche; il avait quatre enfants, qui firent tous de bons établisse-

ments. Claude Pause devint négociant à Vienne; Benoît Pause fut auditeur, puis maître des Comptes à Grenoble en 1631 et y mourut en 1670. Humbert Pause, d'abord avocat au bailliage de Vienne, puis conseiller du roi, 1647, fut trésorier de la généralité du Dauphiné à Grenoble. La sœur de ces trois Pause, qui, grâce sans doute à la protection du marquis de Villeroy et à leurs talents, avaient si bien réussi, épousa le sieur Coindat, riche citoyen de Vienne, sur lequel il y a peu de renseignements. Ce qui paraît certain, c'est que Marguerite Coindat, leur fille, fut orpheline de bonne heure et élevée avec la plus vive sollicitude par son oncle Humbert Pause.

Quoique Viennoise de naissance, elle habitait souvent Saint-Symphorien ou Feysin, qui en est proche, surtout lorsqu'au temps des vacances son oncle venait se délasser de ses travaux dans ses belles propriétés.

Marguerite Coindat, jeune, riche et aimable, était souvent demandée pour être marraine. C'était un hommage rendu à sa piété. Une fois, n'ayant pu se rendre à un baptême, elle se fit remplacer par sa tante Marguerite Denicourt, belle-sœur de M. Humbert Pause. Elle paraît deux fois comme marraine avec ses oncles, choisis également pour parrains.

On comprend, d'après ces détails, comment M. Bertrand de la Colombière eut l'occasion de connaître et d'apprécier la pupille et la nièce de son ami. Il la demanda en mariage et il l'épousa vers la fin de l'année 1633.

Ainsi Marguerite Coindat est de Vienne et appartient à une famille riche et honorable. Elle nous apparaît comme une jeune fille bonne, aimante et pieuse, aussi bien élevée que possible. Elle avait vingt ans à l'époque de son mariage, elle mourut à peine âgée de quarante-huit ans.

NOTE 5

SUR LA DATE DE LA NAISSANCE DU P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

Une difficulté a surgi par rapport au mois et à l'année de la naissance du P. de la Colombière. On trouve dans le registre, après l'acte de baptême mentionné, une surcharge ou ligne ajoutée, qui renferme cette indication : « Ce fut le 10 février 1640 » Que faut-il penser de cette note? Se rapporte-t-elle bien à l'acte de baptême du P. de la Colombière?

D'abord il est douteux que ce soit la même main, quoique les caractères de l'écriture se ressemblent; on écrivait ainsi à cette époque, et cette ressemblance ne serait pas une preuve sans réplique. Ce n'est pas la même encre, et l'on ne peut dire si c'est messire Bascon, ou un autre, qui a tracé cette ligne. Dans cette incertitude il vaut mieux s'en tenir à l'affirmation nette et circonstanciée du curé, qui fixe la date de la naissance en 1641.

Supposons maintenant que la note est réellement du curé, et voyons quelle serait sa valeur intrinsèque.

1° Les registres sont mal tenus et fourmillent de fautes, rien ne garantit que cette note soit plus exacte que l'acte de baptême.

2° Il peut se faire que par distraction, ce qui semble être arrivé souvent à messire Bascon, il ait rapporté au frère ce qui appartenait à sa sœur Isabeau, née avant Claude, et dont il avait négligé d'indiquer le jour de l'*ondoiement*. Il suppléa les cérémonies du baptême le 14 mars 1640. Il aura voulu indiquer le jour où elle fut ondoyée et le jour de sa naissance par cette date, le 10 février 1640.

3° On ne peut admettre que le baptême d'Isabeau et celui

de Claude aient eu lieu à un mois d'intervalle. Le baptême suit, en effet, immédiatement la naissance. Il faudrait alors supposer deux naissances en quelques mois, ce qui est tout simplement absurde.

4° Tous les auteurs qui parlent du P. de la Colombière placent sa naissance en 1641, et parmi eux il y en a qui sont contemporains. On n'a jamais varié sur cette date. L'inscription funéraire placée sur son tombeau porte ces mots : *Obiit XV februarii* 1682, *ætatis suæ XXXXI.* S'il était né le 10 février 1640, il serait mort à l'âge de quarante-deux ans accomplis.

Enfin, un document qu'on peut regarder comme officiel et faisant autorité, *le catalogue,* rédigé chaque année dans les diverses provinces de la Compagnie de Jésus, qui indique le nom, l'époque de la naissance, le jour de l'entrée au noviciat et le degré (*gradus*) du religieux, nous donne une précieuse indication. Il fixe la naissance du P. de la Colombière au 2 février 1641. Telle est donc la vraie date, celle que le P. de la Colombière lui-même a donnée et qu'il devait savoir mieux que personne. D'après tous ces motifs, la surcharge du registre doit être rejetée.

NOTE 6

COLLÈGE DE LA TRINITÉ

Le collège de la Trinité fut confié aux jésuites, en 1565, par les membres du consulat. Il reçut plus tard des agrandissements et des embellissements, qui en ont fait un établissement magnifique [1].

[1] Nous ne voulons pas donner plus de détails sur cet établissement célèbre. Ceux qui désireront les connaître pourront lire

La chapelle fut commencée en 1617, la salle de la bibliothèque en 1660, sous la direction du F. Martellange, célèbre architecte.

Il y avait un pensionnat où les enfants des meilleures familles étaient reçus. Nous voyons que plusieurs jésuites, portant des noms illustres, avaient fait leur éducation dans cette maison et en étaient sortis pour aller au noviciat. L'aile du collège destinée au pensionnat ne fut terminée qu'en 1706.

Le collège de la Trinité était, après celui de Clermont (plus tard Louis-le-Grand), le plus florissant de tous ceux que possédait en France la Compagnie de Jésus. Non seulement on y enseignait tout ce qui regarde les lettres et les sciences, mais encore il y avait ce qu'on appelle de nos jours une *faculté* de théologie. La liste des écrivains du collège de la Trinité serait bien longue (Voyez *Histoire litteraire de la ville de Lyon,* par le P. de Colonia, t. II), et parmi eux nous trouverions des hommes vraiment illustres, dont les noms devraient échapper à l'oubli injuste de la postérité.

NOTE 7

NOTICE SUR LES PETITES-NIÈCES DU P. DE LA COLOMBIÈRE

I. *La sœur Marguerite-Éléonore de Vellein.*

Marguerite de Vellein, née en 1690, vint à l'âge de douze ans au monastère de Condrieu, où était sa grand'tante,

l'*Histoire littéraire de la ville de Lyon,* par le P. de Colonia; *Le Temple de la Sagesse ouvert à tous les peuples,* dessin des peintures de la grande cour du collège de la Trinité, par le P. Ménestrier; *Règlement pour MM. les pensionnaires des Pères jésuites* du collège de Lyon (par Jean Croiset).

la sœur Marguerite-Élisabeth. Accueillie ainsi que sa sœur Jeanne avec la plus grande charité, elle gagna bien vite l'affection de toute la communauté. Elle avait peu de santé, était presque toujours malade; mais elle témoigna tant de désir d'être religieuse qu'on l'admit à la vêture et à la profession.

« L'année 1708, le 20 décembre, j'ai été examinée pour ma profession par M. Vany, notre digne confesseur, et pour cela j'ai été seule au parloir pour dire en toute liberté ce que bon me semble; et quoique j'aie fait mes vœux dans le lit, malade à l'extrême, j'ai souvent parlé à mon père et à ma mère du désir que j'avais de les faire, et ils savent bien que c'est de mon plein gré que je me suis engagée. J'ai fait mes vœux entre les mains de M. Vany. Ils rendront tous témoignage que c'est de mon plein gré et franche volonté que j'ai fait la sainte profession. »

Signé : Sœur Marguerite-Éléonore de Vellein.

Elle fit profession le 6 mai 1709. L'année suivante, le 4 mai, elle ratifiait les vœux qu'elle avait faits dans le lit et *dans l'extrémité d'une violente maladie* : « J'ai achevé aujourd'hui toutes les cérémonies requises en la présence et pour la consolation de mes parents, suivant l'avis de notre digne Mère de Chantal.

« J'ai, derechef ce même jour, 4 mai 1710, parlé en particulier à M. de la Colombière et à M. de Vellein, mon père et grand-père, qui rendront témoignage que c'est de toute ma volonté que j'ai fait cette ratification entre les mains de M. de la Colombière, chevalier de l'église de Saint-Maurice de Vienne, mon oncle. »

Signé : Sœur Marguerite-Éléonore de Vellein.

Cette chère sœur, après avoir beaucoup souffert, mourut

le 21 novembre 1713, quatre ans après sa profession, à l'âge de vingt-deux ans, ayant renouvelé plusieurs fois ses vœux pendant la journée. Elle alla, ainsi parée de son innocence et de ses souffrances, endurées avec amour, se réunir à la troupe angélique qui suit l'Agneau Immaculé.

II. *Sœur Marie-Madeleine de Vellein.*

Jeanne de Vellein, née au mois d'août 1693, à Saint-Symphorien, vint à l'âge de neuf ans au monastère de Condrieu. C'était une enfant aimable et gracieuse qui ouvrit bien vite son cœur à la piété. Elle voulut, comme sa sœur Marguerite, embrasser la vie religieuse.

« L'année 1708, le 20 décembre, j'ai été examinée, pour ma profession, par M. Vany, notre digne confesseur, et pour cela j'ai été seule au parloir pour dire en toute liberté ce que bon me semblait; et avec la même liberté j'ai parlé à M. de la Colombière et de Vellein, mon père et grand-père; j'ai fait mes vœux entre les mains de M. de la Colombière, chevalier de l'église de Saint-Maurice de Vienne, mon oncle, lesquels rendront témoignage que c'est de mon plein gré et franche volonté que j'ai fait la sainte profession. »

Elle prononça ses vœux le 4 mai 1710, à l'âge de dix-sept ans. Cette très honorée sœur est issue d'une famille qu'on peut appeler la *famille des saints*. Petite-nièce du P. de la Colombière, elle en avait hérité la piété, elle en a soutenu les vertus. Son caractère était bon, compatissant; tout ce qui intéressait les autres la touchait sensiblement elle-même. Pleine d'amour pour la sainte religion, elle l'a servie utilement dans les emplois où l'obéissance l'appela. Appliquée à méditer nos constitutions et les écrits de notre saint fondateur, elle en possédait si bien la lettre et

l'esprit qu'elle faisait notre ressource dans nos difficultés et nos doutes.

Nous pouvons dire qu'elle a été pour nous une règle toujours vivante et un modèle accompli de mortification et de pénitence. Elle était si dure à elle-même qu'on la voyait disputer à la nature ce qu'elle ne pouvait indispensablement lui refuser; si laborieuse, qu'elle aurait voulu prendre sur elle tout ce qui pouvait surcharger les autres; si humble, que tout ce qu'il y avait de plus abject et de plus bas dans le ministère de la maison faisait ses empressements.

Consacrée à Dieu dès sa plus tendre jeunesse, toujours la première à tous nos saints exercices, elle a rempli jusqu'à la fin les devoirs de religion avec une exactitude et une ferveur peu communes. Son zèle pour le saint office était des plus ardents, son dévouement des plus parfaits et sa dépendance des plus entières. Mais c'est surtout dans sa maladie que ses vertus ont éclaté.

Elle souffrait depuis une année des oppressions de poitrine, et, quoiqu'elles n'annonçassent rien de dangereux, elle ne laissa pas, par un pressentiment particulier, de se préparer à mourir.

Dès lors, ne se regardant plus comme de ce monde, elle rapporta tout à sa dernière fin; aussi la mort n'a rien eu d'effrayant pour elle; loin de la craindre, elle l'a désirée. « Si vous avez à prier pour moi, disait-elle, que ce ne soit point pour que Dieu prolonge mon exil, mais plutôt pour qu'il le termine et me fasse miséricorde. »

Fatiguée d'une hydropisie universelle, accablée d'infirmités et de maux, plus sensible aux peines qu'elle donnait qu'à celles qu'elle endurait, elle avait toujours à la bouche quelques paroles d'attention et de reconnaissance envers celles qui s'empressaient de la soulager. Les derniers jours de sa maladie, les douleurs ayant vivement aug-

menté, elle les a supportées avec une paix et une patience admirables, unissant sans cesse ses souffrances à celles de son Sauveur, lui témoignant l'amour le plus tendre, la soumission la plus parfaite et la résignation la plus entière. C'est dans ces pieux sentiments qu'elle a reçu les sacrements de l'Église et tous les autres secours des mourants.

Elle a laissé un écrit en ces termes : « Je supplie très instamment qu'on ne dise rien de moi après mon décès, si ce n'est de demander à l'Ordre les prières accoutumées pour le repos de mon âme ; et celles qui voudraient me faire la charité d'y ajouter un acte de contrition, une amende honorable au sacré Cœur de Jésus et un *Ave Maria* à la très sainte Vierge selon mon intention, je les assure de ne les point oublier devant le Seigneur, s'il me fait miséricorde, ce que je n'espère que de son infinie bonté et de la très sainte Vierge, ma bonne mère. »

Elle est morte le 4 janvier 1759, après quelques moments d'angoisse, dans une tranquillité et une sérénité d'âme, image de celle dont nous avons lieu d'espérer qu'elle jouit dans le ciel. Elle était âgée de soixante-six ans, dont quarante-sept de religion.

NOTE 8

DÉTAILS SUR LA FAMILLE DU P. DE LA COLOMBIÈRE

Son aïeul, Pierre de la Colombière, était notaire à Saint-Symphorien d'Ozon. Il eut deux fils, Fleury et Bertrand. Le premier fut chanoine de l'église cathédrale de Vienne; le second, Bertrand, succéda à son père dans la charge de notaire en 1630. Il épousa, en 1633, honnête demoiselle Marguerite Coindat, de laquelle il eut six en-

fants : Humbert, Isabeau, Claude, René, Marguerite et Joseph.

A l'époque de son mariage, M. Bertrand avait acheté la maison de M. du Mas de Chacorne; cependant il ne possédait pas des biens considérables; ce fut après la mort de sa femme qu'il acheta les fonds de M. de Mussino, consistant en vastes prairies, terres et moulins, situés à Saint-Symphorien et à Sérézin. A partir de ce moment, M. Bertrand de la Colombière devint un des principaux propriétaires du pays. Conseiller du roi en l'élection de Vienne, en 1650, époque où il renonça à la charge de notaire, il devient conseiller honoraire en 1665, et il mourut à Vienne le 15 juillet 1676.

Humbert de la Colombière, né en 1635, docteur en droit, avocat à la cour de Vienne, devient conseiller du roi en l'élection de cette ville; mais, quoique habitant Vienne, il n'avait point abandonné Saint-Symphorien. Ce qui le prouve, c'est son titre de *lieutenant particulier du marquisat de ce nom.*

En 1681 il devient maître ordinaire en la Chambre des comptes de Grenoble, et il se fixe en cette ville. Il revient souvent à Saint-Symphorien, où sont les domaines et la maison de sa famille. Il y paraît dans divers actes sous cette dénomination. Ensuite il est désigné comme conseiller et maître *honoraire* en la Chambre des comptes. Agé de soixante et onze ans, il était venu se reposer de ses travaux dans son pays natal, où probablement il mourut. Nous le voyons assister à la profession de ses deux petites-filles au monastère de Condrieu.

Isabeau et *René* moururent en bas âge.

Claude de la Colombière est celui dont nous écrivons la vie.

Marguerite de la Colombière, née le 8 octobre 1648, fut religieuse de la Visitation au monastère de Condrieu.

C'était une personne aimable, gracieuse et obligeante. Son charmant caractère la fit aimer de ses compagnes, qu'elle édifiait par sa piété. La supérieure qui la reçut était la mère Marie-Catherine de Villars, fille du fondateur et de la fondatrice du monastère de Condrieu, religieuse d'un grand mérite, qui exerça les fonctions de directrice à diverses reprises, pendant dix-huit ans, et celles de supérieure pendant vingt-quatre ans, avec les interruptions voulues par les constitutions. Elle accepta volontiers le culte du sacré Cœur, comme dévotion privée, en attendant la permission de l'autorité ecclésiastique pour rendre des hommages publics à cet objet adorable; et la sœur Marguerite-Élisabeth eut toute liberté de suivre les inspirations de son frère pour les pratiques en l'honneur du sacré Cœur suggérées par la bienheureuse Marguerite-Marie.

Rien n'égalait la vénération de la Mère de Villars pour le P. de la Colombière, sentiment d'ailleurs partagé par toute la communauté. Il nous en est resté un monument dans cette relation manuscrite déjà citée. Voici comment elle parle du saint religieux : « Il n'oublia rien pour nous faire comprendre l'utilité que nous devons attendre du sacré Cœur de Jésus, répondant parfaitement au choix que Dieu aurait fait de lui pour en établir le culte dans notre institut, où nous ne doutons pas qu'il n'attire de très grandes bénédictions. »

La sœur Marguerite-Élisabeth vécut près de soixante ans dans la religion. Elle fut plusieurs fois conseillère, et eut la consolation de voir deux petites-nièces chercher un abri contre les dangers du monde dans ce saint asile : Marguerite de Vellein, âgée de seize ans, et Jeanne, sa sœur, âgée de douze ans. Elles ont vécu dans l'innocence et la piété, et ont fait dire qu'elles étaient issues d'une famille qu'on peut appeler la *famille des saints*.

Joseph de la Colombière, né en 1650 ou 1651, partit pour les missions étrangères. Le 27 décembre 1691, messire Joseph de la Colombière, prêtre et missionnaire du Canada, donne une bénédiction nuptiale en présence de noble Humbert de la Colombière, maître des Comptes. Plus tard les registres mentionnent le baptême de Joseph-Humbert de la Colombière, fils de noble Joseph de la Colombière, conseiller du roi au parlement, aides et finances du Dauphiné, et de dame Françoise Dupuy, née le 18 octobre 1706; parrain : messire Joseph de la Colombière, son grand-oncle paternel, prêtre-vicaire général de Mgr l'évêque de Québec, archidiacre dudit lieu, conseiller au conseil souverain de ladite ville, etc.

1° *Humbert de la Colombière* épousa Madeleine Paquet ou Pasquet[1] en 1660, dont il eut :

Marguerite, née en 1667 à Vienne, ainsi que les autres;

Marie-Charlotte, née en 1669, morte le 19 mars 1675;

Joseph, né le 3 mai 1674;

Jean-Baptiste, né le 19 novembre 1673; il eut pour parrain noble Jean-Baptiste Pasquet, avocat à l'élection de Vienne, son oncle maternel. Jean-Baptiste fut chanoine chevalier de Saint-Maurice;

Louise, le 3 décembre 1676;

Jean-François, né le 30 août 1678; il eut pour parrain messire Fleury de la Colombière, grand archidiacre de Saint-Maurice;

Marie-Madeleine, née à Saint-Symphorien en 1679.

Marguerite de la Colombière épousa noble Pierre-Joseph de Vellein, conseiller du roi au parlement de Metz. De ce mariage naissent Marguerite de Vellein, en 1690, et Jeanne

[1] Son frère Henry Pasquet était contrôleur général des finances en Dauphiné en 1695. Un de ses descendants, Joachim Pasquet de Valbonne, fut lieutenant du roi en la citadelle de Grenoble, et épousa demoiselle Françoise Dupuy de Saint-Vincent en 1763.

de Vellein, en 1693, que nous voyons entrer au monastère de la Visitation de Condrieu à l'âge de douze ans et de neuf ans. Joseph de la Colombière, conseiller du roi au parlement de Grenoble, épousa Françoise Dupuy de Saint-Vincent, fille de Sébastien Dupuy de Saint-Vincent, ancien président au bureau des finances.

Nous n'avons pas de détails sur Louise de la Colombière et Jean-François de la Colombière.

Marie-Madeleine épousa noble François-Joseph de Reclaine.

2º *Joseph de la Colombière* eut deux fils : *Joseph,* né à Saint-Symphorien en 1706, qui meurt bientôt;

3º *Sébastien-Victor,* né en 1708. Celui-ci devint seigneur de Gières et conseiller au parlement de Grenoble. Il épousa, le 17 juin 1729, dame Paule Leblanc, dont il eut plusieurs enfants, Paule, Louise, et des fils dont on ignore les noms. Louise est mariée à noble Jean de Veynes. Paule s'est probablement mariée aussi.

4º Un des fils devient conseiller au parlement, et épouse une demoiselle de Marseille, dont le P. Rossignol de Vallonne raconte la conversion. De ce mariage était né un fils qui mourut en bas âge.

« Mais, dit Guy Allard en parlant des fils de Sébastien-Victor, ils sont morts sans postérité. »

Ainsi finit la descendance mâle de cette famille. Elle s'éteignit après avoir eu ses jours d'éclat et d'honneur, mais il lui reste un nom qui ne périra pas.

Le nom de la Colombière a été transmis par les femmes à plusieurs familles. Nous connaissons des Serre de la Colombière qui habitaient Vienne en 1739, des Leclerc de la Colombière, des Régis de la Colombière qui habitent Marseille, des Hardy de la Colombière qui habitaient la Champagne à la fin du XVIIe siècle.

NOTE 9

Dans les négociations qui eurent lieu entre Charles II et la cour de Rome, lorsqu'il s'agissait de son abjuration (1672), on voit figurer un jésuite français, selon toute apparence, qui, sous un costume laïque, devait se présenter au roi comme un ami du prince Henri de Rohan. Cette mesure, que commandait la timidité de Charles, lui plut tellement, que lors du second voyage de son fils, le P. Jacques Stuart, de la Compagnie de Jésus, il réclama instamment du P. Général le retour de ce même religieux dont il a su apprécier les talents et les vertus.

Ce jésuite français qui était-il? Le Révérend P. Boero a cru, dans une *Notice sur le P. Jacques Stuart,* pouvoir nommer le P. de la Colombière. Il y a manifestement une erreur de date. Le jésuite français, prédicateur de la duchesse d'York, ne vint en Angleterre qu'en 1676. C'était probablement le P. de Saint-Germain.

Si l'on dit que peut-être cette mission fut confiée au P. Claude en souvenir des services rendus en 1668, nous répondons que c'est une supposition purement gratuite et même contredite par les faits. En 1668 le P. de la Colombière avait vingt-sept ans, et il commençait son cours de théologie.

D'ailleurs, quand le P. de la Colombière fut désigné pour remplir les fonctions de prédicateur dans la chapelle royale, ni le roi Charles II ni le P. Oliva n'eurent aucune part à ce choix, dont le promoteur unique fut le P. de Lachaize, qu'une estime profonde et une vive amitié unissaient au P. de la Colombière.

NOTE 10

SERMENT DU TEST

Le serment du test (épreuve, témoignage) était destiné à faire connaître quelle religion on professait. Il renfermait :

1° Le *serment d'allégeance,* par lequel on condamne comme une hérésie l'opinion de ceux qui admettent une puissance supérieure à celle du roi, de quelque nature qu'elle soit;

2° Le *serment de suprématie,* par lequel on reconnaît le roi chef de l'Église, et l'on fait une profession formelle d'anglicanisme.

Le bill, qui fut voté par les deux chambres, était ainsi conçu :

« Que tout Anglais occupant une charge civile ou militaire serait tenu de prêter serment d'allégeance et de suprématie. Qu'il recevrait le sacrement selon les rites de l'Église établie, et signerait une déclaration contre la transsubstantiation, sous peine d'une amende de 500 liv. sterling et d'inhabileté à remplir une fonction ou dignité quelconque, à poursuivre aucune affaire devant les tribunaux, à se porter pour tuteur ou exécuteur testamentaire, à recueillir de qui que ce fût un legs ou une donation. » C'est à peu de chose près la mort civile de nos codes français pour celui qui refusait.

NOTE 11

HABITATION DE LA FAMILLE DE LA COLOMBIÈRE A SAINT-SYMPHORIEN D'OZON

M. Bertrand de la Colombière acheta, vers l'époque de son mariage (1633), la maison de M. du Mas de Charconne;

elle devint dès lors la maison paternelle, ou, comme l'on disait alors, l'*hôtel des seigneurs de la Colombière.* C'est là qu'est né le P. Claude de la Colombière.

Après avoir été plus d'un siècle en la possession des membres de cette famille, elle en sortit par suite du mauvais état des affaires de son dernier représentant.

On trouve dans des anciens papiers une vente passée par messire Sébastien-Victor de la Colombière, seigneur de Gières, conseiller au parlement de Dauphiné, et procédant de l'autorité de messire Joseph de la Colombière, aussi conseiller audit parlement, de diverses pièces de fonds situés à Sérézin du Rhône. Cette vente fut passée le 26 octobre 1738, et l'acte dressé à Saint-Symphorien d'Ozon dans l'*hôtel desdits seigneurs de la Colombière.*

Ledit messire Sébastien de la Colombière vendit, le 12 mars 1742, tous les biens de Saint-Symphorien à M. Philibert Lombard (marchand à Lyon), par-devant Mes Roseau et Révol, notaires à Grenoble.

M. Sébastien étant mort à peu près ruiné, en 1770, sa veuve se vit dans la triste nécessité de poursuivre les tiers acquéreurs qui ne s'étaient pas mis en règle pour le recouvrement de ses droits dotaux.

M. Lombard avait acheté, le 12 mars 1742, la maison avec tous ses meubles.

Voici quelques passages d'une lettre écrite par M. le baron Lombard de Buffières, 12 août 1874 :

« Il s'est écoulé plus d'un siècle depuis lors, et, pendant ce temps, une bonne partie des souvenirs matériels qui avaient été transmis à ma famille ont dû disparaître ou périr. Il reste quelques registres d'affaires, le cachet de l'abbé (le P. de la Colombière), sa croix, son portrait en surplis, peint à l'huile, un reliquaire, des instruments de pénitence en fer, un saint Suaire du temps avec leurs noms, et un petit tableau qui représente le Cœur de Jésus

entouré d'anges, le Père éternel dominant toute la composition. Ce tableau a toujours été considéré comme une précieuse relique de l'origine de ce culte...

« La chambre qu'il habitait a dû disparaître dans mes travaux d'amélioration. Le cabinet d'archives et de travail a été conservé, j'en ai fait une chapelle. Lorsque Pie VII se rendit à Paris pour le couronnement, deux cardinaux de sa suite s'arrêtèrent à Saint-Symphorien, se firent montrer cette chambre, et en baisèrent à genoux les quatre angles. La maison a été rebâtie au moins pour le côté qui fait façade sur la rue; mais, du côté du parc, elle est restée à peu près ce qu'elle était autrefois, sauf la disposition intérieure. » C'est maintenant un élégant hôtel avec un parc planté de beaux arbres, appartenant à M. Louis Lombard de Buffières.

NOTE 12

LES RESTES VÉNÉRÉS DU P. DE LA COLOMBIÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Dans une procédure extrajudiciaire faite le 4 juillet 1865 par Mgr Bonange, protonotaire apostolique, vicaire général, archidiacre d'Autun, nous trouvons les renseignements suivants :

« La châsse contenant les ossements du R. P. Claude de la Colombière a la forme d'un sarcophage; elle est en bois de noyer et surmontée d'une croix. A la partie supérieure, elle a une glace sur chaque face, et, dans la partie inférieure, elle n'en a qu'une, de forme ovale. A l'intérieur, dans la partie supérieure se voit, attachée à l'une des glaces, la cédule suivante, écrite sur une feuille de papier adaptée à une pièce de toile, et scellée en six endroits du sceau

de la Compagnie de Jésus : « A la gloire de Dieu et de ses serviteurs, je déclare que les ossements renfermés dans cette caisse, et auxquels j'ai apposé le sceau de notre maison de Paray, sont véritablement les ossements du R. P. Claude de la Colombière, jésuite, mort en odeur de sainteté, dans ladite maison des jésuites de Paray, le quinzième de février de l'année mil six cent quatre-vingt-deux, dans la quarante et unième année de son âge. En foi de quoi j'ai signé le présent papier, et l'ai scellé de notre sceau pour servir de témoignage autant que de besoin sera. Ce quatorzième avril de l'année mil sept cent soixante-trois.

« HUBERT, jésuite,
« Supérieur de la résidence de Paray.

« Déposée chez les Dames de la Visitation à Paray. »

Elle contient : 1° Une tablette de plomb perforée aux quatre angles portant l'inscription suivante :

P. CLAUDIUS
LA COLOMBIÈRE
OBIIT XV. FEBRUA
— RII. 1682. ÆT —
ATIS SUÆ.
XXXXI

2° Une feuille de parchemin portant : au *verso*, le timbre de la généralité de Dijon et un paraphe au côté gauche ; et au *recto*, l'attestation suivante : « Je soussigné déclare, premièrement, que la caisse que j'ai déposée chez les Dames de la Visitation Sainte-Marie de Paray, et qui est scellée du sceau de notre résidence dudit Paray, renferme les véritables ossements du R. P. Claude de la Colombière, jésuite ; secondement, que la sainte Vierge que j'ai également déposée chez les mêmes Dames de la Visitation, est la même

sainte Vierge que celle dont fait mention le billet ci-joint. En foi de quoi j'ai signé la présente, et j'y ai appliqué le sceau de notre maison de Paray, ce vingt-troisième avril de l'année mil sept cent soixante-trois.

« HUBERT, jésuite,
« Supérieur de la résidence.

« Place ✝ du sceau.

« Je déclare que j'ai repris la sainte Vierge que j'avais déposée, et c'est en conséquence que j'ai raturé les trois lignes ci-dessus.

« HUBERT, jésuite. »

3° Le chef entier, moins la mâchoire inférieure, du serviteur de Dieu. Il contient encore le cerveau complètement desséché; l'os maxillaire supérieur est dépourvu de toutes ses dents, et il manque quelques petits fragments du nez; on remarque aussi que quelques parcelles ont été détachées de la partie postérieure du crâne.

4° Une clavicule dépourvue de quelques petites parcelles qu'on a détachées aux deux extrémités.

5° Cinq vertèbres dorsales qui se suivent sans interruption.

6° Cinq vertèbres lombaires qui se suivent pareillement. Il manque quelques petits fragments à la partie postérieure de la plupart des dix vertèbres.

7° L'os sacrum.

8° Les deux iliaques; le gauche est dépourvu d'une portion de la partie antérieure.

9° Les deux fémurs entiers, moins quelques petites parcelles.

10° Les deux omoplates, moins quelques petits fragments.

11° Les deux humérus, moins quelques petites parcelles.

12° Une petite nappe servant de suaire et contenant plusieurs petites parcelles.

Tous ces ossements sont munis d'un lien en fil, scellé à un papier, du sceau de la résidence des jésuites de Paray; et les dix vertèbres sont attachées par une cordelette au chef lui-même; cette cordelette est scellée à un papier du sceau ci-dessus mentionné.

Les religieuses du monastère, interrogées touchant les ossements au sujet desquels on faisait enquête, ont exhibé d'abord une lettre écrite en mil six cent quatre-vingt-six ou mil six cent quatre-vingt-sept, par la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque à la Mère de Saumaise, alors à Dijon, et dans laquelle elle lui parle ainsi : « Je me fais un plaisir par avance de celui que vous aurez des reliques de notre saint P. de la Colombière, le corps duquel les Révérends Pères jésuites ont fait transporter dans leur nouvelle église; l'on nous a fait présent d'un petit os de ses côtes et de sa ceinture, mais en grand secret. Je veux bien partager avec vous, sachant que vous en ferez l'état qui convient par rapport à l'estime que vous avez pour ce grand serviteur de Dieu. »

De cette lettre, il résulte que le corps du serviteur de Dieu a été exhumé, ou plutôt retiré de son caveau ou de son sépulcre spécial, peu d'années après sa mort. On a remarqué sur son chef les traces de la chaux dont il avait été couvert, ce qui explique comment il avait été facile de l'exhumer promptement, et de commencer à distribuer les ossements.

Lesdites religieuses ont présenté ensuite une circulaire imprimée, envoyée par leur monastère, le cinq novembre mil sept cent soixante-cinq, et dans laquelle on trouve ce qui suit : « C'est en marchant sur les traces de celle qui, en faisant l'honneur de son peuple, nous a laissé de

si grands exemples d'humilité et de rabaissement (la bienheureuse Marguerite-Marie), que nous parviendrons à devenir les véritables filles du Cœur de Jésus. C'est toujours pour nous affermir de plus en plus dans ce sentiment que, par un trait de Providence aussi impénétrable que singulier, nous nous trouvons en possession des précieuses dépouilles du vénérable P. de la Colombière, mort en odeur de sainteté dans le collège de cette ville, d'où il était sur le point de partir, lorsque notre sœur Alacoque lui prédit sa mort prochaine. Ce précieux dépôt nous fut confié lors de la destruction de ce collège. Il repose dans notre sépulture interieure, dans une châsse, près de celle de notre vénérable sœur Alacoque. C'est là que nous invoquons journellement ces deux amateurs du Cœur divin, pouvant bien nous écrier à la vue de ce spectacle : *O Altitudo!* Leurs tombeaux sont incessamment couverts de quantité de linges, que l'on y apporte de toutes parts pour les faire toucher, pour le soulagement des malades, qui fréquemment en ressentent les heureux effets, surtout les pauvres, sur lesquels leur protection se fait sentir plus spécialement. Fasse le Ciel que l'Église prononce un jour en leur faveur! »

Les Sœurs ont ensuite présenté une caisse de forme quadrangulaire, oblongue, en bois de sapin, portant encore en quatre endroits, à la partie supérieure, le sceau de la communauté des jésuites de Paray, reconnu déjà sur les ossements du serviteur de Dieu, ainsi que sur les deux attestations du P. Hubert. Cette caisse porte aussi, en quatre endroits, le sceau de la commune de Paray sur deux bandes de papier. Les Sœurs ont déclaré en même temps que cette caisse était celle qui avait contenu les ossements du P. de la Colombière depuis mil sept cent soixante-trois jusqu'en mil huit cent vingt-neuf, et ont attesté, d'après la tradition de leurs devancières :

1° Que ce petit cercueil avait été confié, dans les premiers jours de la révolution, à sœur Marie-Madeleine Bouillet, religieuse de leur monastère; puis à sœur Marie-Thérèse Petit, sa compagne, laquelle avait déjà la garde du corps de la Bienheureuse;

2° Que sœur Marie-Thérèse Petit avait gardé dans sa maison à Paray les corps vénérés jusqu'en mil huit cent un, époque où la communauté commença à se réunir;

3° Que depuis lors la communauté demeura en possession du précieux dépôt des restes du P. de la Colombière;

4° Qu'à l'époque où la plus grande partie des Sœurs alla se réunir à la communauté de la Charité-sur-Loire, l'autorité civile de Paray, voulant assurer la conservation du corps du serviteur de Dieu, scella la caisse qui la contenait et la confia momentanément à M. le curé de le paroisse;

5° Que les sœurs qui restèrent alors à Paray, savoir : sœur Marie-Rose Carmoy et sœur Marie-Thérèse Petit, en devinrent les dépositaires après le départ de leurs compagnes;

6° Que la communauté s'étant rétablie dans son ancien monastère, le cercueil du P. de la Colombière y fut porté et gardé au même lieu que la châsse de la Bienheureuse;

7° Que les Révérends Pères jésuites ayant établi une résidence à Paray en mil huit cent vingt-huit, ledit cercueil leur fut rendu par la Visitation;

8° Qu'en mil huit cent vingt-neuf, le R. P. Debrosse, supérieur de la susdite résidence, fit confectionner la châsse où ont été trouvés les ossements du serviteur de Dieu, et les y déposa avec tous les autres objets indiqués, ayant rompu à cette fin les liens en fil et les bandes de papier scellées qui liaient la caisse servant de cercueil, où il

laissa toutefois les restes du linge qui servait de suaire aux ossements ;

9° Qu'à cette époque, la caisse précitée avait été donnée au monastère, où elle a été conservée jusqu'à ce jour ;

10° Que la châsse contenant le corps du serviteur de Dieu est demeurée, jusqu'en mil huit cent trente-trois, sous la garde du R. P. Debrosse, et, depuis cette époque, dans l'intérieur du monastère, où elle est restée déposée d'abord auprès du sépulcre de la Bienheureuse, et; depuis quelques années, dans le cabinet de la Mère supérieure. Interrogées si elles pouvaient rendre compte de la destruction ou disparition des ossements qui manquent au corps du Révérend Père, elles ont répondu et certifié que, depuis mil huit cent trente-trois, époque où ce corps leur a été confié sans être scellé, rien n'en a été distrait par les Sœurs du monastère ni par aucune autre personne ; mais qu'elles ne peuvent dire si le P. Debrosse n'en avait rien distrait lors de la translation dans la châsse actuelle.

On a pu constater qu'en mil sept cent soixante-trois, les vertèbres qui manquent avaient été déjà données par les Pères de la maison de Paray, attendu que les dix qui demeurent avaient été attachées toutes ensemble à cette époque par le Supérieur de cette maison, et suspendues au chef par une cordelette scellée du sceau de la résidence de Paray. Nous avons une nouvelle preuve irrécusable de ce fait.

L'hospice de Paray possède un portrait du P. de la Colombière peint immédiatement après sa mort. Ce portrait avait été donné par les jésuites de la cité, lors de la suppression du collège, à une famille de Paray, dont la dernière représentante, au moment où éclata la révolution, était Mlle de la Dazolle.

Celle-ci, craignant alors d'être compromise, si le portrait était trouvé chez elle, le donna à sœur Daudron, l'une des

sœurs de Sainte-Marthe attachées au service dudit hospice, ainsi qu'il conste de la tradition conservée dans cette maison. Or dans la partie inférieure du cadre de ce tableau se trouve une vertèbre dorsale du serviteur de Dieu, s'harmonisant parfaitement avec celles qui ont été trouvées dans la châsse. D'où l'on doit conclure qu'avant mil sept cent soixante-trois, les ossements du P. de la Colombière avaient été déjà distribués en partie par ses frères en religion, et ce, sans doute, à cause de la réputation de sainteté qu'il avait laissée après sa mort; ce qui est démontré, d'ailleurs, par la lettre de la bienheureuse Marguerite-Marie à la Mère de Saumaise qu'on vient de lire.

NOTE 13

LITANIES DU P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

Elles sont tirées de deux livrets manuscrits à l'usage de la bienheureuse Marguerite-Marie. Le titre de Bienheureux ou de Saint, qui précède le nom du Père, ne doit être pris qu'au sens de la dévotion privée et d'une pieuse persuasion de la sainteté du serviteur de Dieu.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.
Dieu le Père, des cieux, faites-nous miséricorde.
Fils de Dieu, rédempteur du monde, faites-nous miséricorde.
Esprit-Saint, qui êtes Dieu, faites-nous miséricorde.
Sainte Trinité, un seul Dieu, faites-nous miséricorde.
Saint Claude de la Colombière, très dévoué à la mère de Dieu, priez pour moi.

Saint Claude, miroir de toutes les vertus, priez pour moi.
Saint Claude, imitateur de Jésus-Christ, priez pour moi.
Saint Claude, victime de l'amour de Dieu, priez pour moi.
Saint Claude, très obéissant à la volonté de Dieu, priez pour moi.
Saint Claude, image vivante de perfection, priez pour moi.
Saint Claude, qui vous êtes détaché de tous les intérêts du monde pour le service du prochain, priez pour moi.
Saint Claude, homme d'oraison, priez pour moi.
Saint Claude, rempli des dons célestes, priez pour moi.
Saint Claude, tout à Dieu et tout au salut du prochain, priez pour moi.
Saint Claude, torrent des consolations divines, priez pour moi.
Saint Claude, champ du paradis de l'Église, priez pour moi.
Saint Claude, lis planté dans une terre vierge, priez pour moi.
Saint Claude, le sanctuaire des grâces, priez pour moi.
Saint Claude, fidèle observateur de la loi du Très-Haut, priez pour moi.
Saint Claude, dont les paroles et les exemples nous ont conduits au chemin du salut, priez pour moi.
Saint Claude, homme juste et fidèle à Dieu, priez pour moi.
Saint Claude, prédicateur de la pénitence, priez pour moi.
Saint Claude, dont la langue a été comme l'organe du Saint-Esprit, priez pour moi.
Saint Claude, qui avez employé toute votre éloquence à publier les grandeurs de Dieu, priez pour moi.
Saint Claude, qui avez converti les pécheurs à pénitence, priez pour moi.
Saint Claude, qui avez attiré les hérétiques à une véritable conversion, priez pour moi.
Saint Claude, soleil de perfection, priez pour moi.
Saint Claude, homme selon le cœur de Dieu, priez pour moi.
Saint Claude, semence de l'Évangile, priez pour moi.
Saint Claude, voix d'apôtre, priez pour moi.
Saint Claude, flambeau du monde, priez pour moi.
Saint Claude, l'hôte de Jésus-Christ, priez pour moi.
Saint Claude, la joie de vos parents, priez pour moi.
Saint Claude, l'honneur de votre pays, priez pour moi.
Saint Claude, l'homme enseigné de Dieu, priez pour moi.
Saint Claude, qui avez puisé dans la source de la Divinité, priez pour moi.

Saint Claude, bouclier de la foi, priez pour moi.
Saint Claude, marteau des hérétiques, priez pour moi.
Saint Claude, qui avez souffert des calomnies et la prison pour la foi de Jésus, priez pour moi.
Saint Claude, qui avez souvent exposé votre vie pour la conversion des hérétiques, priez pour moi.
Saint Claude, glorieux martyr de volonté, priez pour moi.
Saint Claude, qui avez expiré dans le sacré Cœur de Jésus-Christ, obtenez-nous du Ciel, bienheureux Père de la Colombière, la grâce de vivre et de mourir dans le sacré Cœur de Jésus-Christ, priez pour moi.

ORAISON

O glorieux saint, qui avez été prévenu des grâces célestes, dont la mortification a été si généreuse et continuelle, que vous vous êtes privé de tout plaisir pour l'amour de Jésus-Christ, et qui vous êtes rendu infatigable en la conversion des hérétiques et au salut des âmes, qui avez excellé en la ferveur de l'amour de Dieu et continuelle présence de sa divine Majesté, dans une sévère mortification de vos sens, dont la vie et les mœurs ont fidèlement exprimé celles de Jésus-Christ : obtenez-nous la grâce qu'imitant ses vertus en ce monde, nous obtenions la faveur d'adorer éternellement le sacré Cœur de Jésus avec vous dans le ciel, par les mérites et intercessions de Jésus, Marie et Joseph. Ainsi soit-il.

TEXTE LATIN DE CES MÊMES LITANIES

Kyrie, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Domine, miserere nobis.
Jesu Christe, audi nos.
Jesu Christe, exaudi nos.
Pater, de cœlis Deus, miserere nobis.
Fili, redemptor mundi, Deus, miserere nobis.
Spiritus sancte Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.
Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis.
Venerande Pater Claudi Columbari, ora pro nobis.
Imitator Jesu Christi, ora pro nobis.

Victima amoris divini, ora pro nobis.
Obedientissime voluntati divinæ, ora pro nobis.
Vir secundum cor Dei, ora pro nobis.
Fidelis observator legis Altissimi, ora pro nobis.
Piissime erga beatam Virginem, ora pro nobis.
Speculum virtutum omnium, ora pro nobis.
Imago perfectionis, ora pro nobis.
Sanctuarium gratiarum divinarum, ora pro nobis.
Lilium virginale, ora pro nobis.
Prædicator pœnitentiæ, ora pro nobis.
Organum Spiritus sancti, ora pro nobis.
Panegyrista divine, ora pro nobis.
Ardentissime in Deum, ora pro nobis.
Addictissime proximo, ora pro nobis.
Humilis inter honores, ora pro nobis.
Angele in puritate, ora pro nobis.
Vir orationis amantissime, ora pro nobis.
Plenus fide, spe et charitate, ora pro nobis.
Qui adduxisti peccatores ad pœnitentiam, ora pro nobis.
Qui adduxisti hæreticos ad veram conversionem, ora pro nobis.
Quem Cœlum gloria coronavit, ora pro nobis.
Quem Deus mirabiliter docuit, ora pro nobis.
Vox Apostolorum, ora pro nobis.
Honor patriæ Viennensis, ora pro nobis.
Scutum fidei catholicæ, ora pro nobis.
Martyrii amantissime, ora pro nobis.
Qui calumniam et carcerem pro fide Jesu Christi patienter sustulisti, ora pro nobis.
Qui martyrium voluntate et re cum gaudio suscepisti, ora pro nobis.
Qui dulciter et suaviter mortuus es in sacro Corde Jesu Christi, ora pro nobis.
Cujus pretiosissima mors respondit vitæ purissimæ et sanctissimæ, Pater venerande, precare Deum ut vivamus et moriamur in sacro Corde dulcissimi Domini nostri Jesu Christi, ora pro nobis.

OREMUS

Pater colendissime, quem Deus replevit donis cœlestibus, cujus mortificatio nullam admisit voluptatem, cujus charitas Deum prætulit et proximum rebus omnibus, cujus zelus nullum

passus est limitem in convertendis hæreticis, cujus vox confregit impiorum animos, cujus mores, virtutes et habitus amorem Christi in omnibus cordibus impressere, cujus vita sanctissima fuit; cujus patientia fuit invictissima, cujus silentium fuit in morbis et doloribus mirandum; o Pater colendissime, cujus virtutes fuerunt innumeræ, impetra nobis tuis precibus ut moriamur in mundo et vivamus in cœlo. Amen.

NOTE 14

LES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS QUI ONT ÉCRIT SUR LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

Nous avons fait un relevé des noms de ceux qui ont composé des ouvrages sur ce sujet et nous avons trouvé :

Douze auteurs dans les dernières années du XVIIe siècle; *plus de cinquante* dans le XVIIIe siècle, surtout hors de France : Allemands, Hongrois, Italiens, Espagnols, Polonais, et *près de soixante* dans le XIXe siècle.

C'est donc cent vingt religieux qui ont publié des ouvrages pour engager les fidèles à honorer d'un culte public le divin Cœur. Nous ne parlons pas des opuscules et des sermons, qui sont en grand nombre. On doit encore tenir compte des congrégations et des confréries particulières, érigées ou dirigées par les PP. de la Compagnie, dans les villes et dans les collèges. Ainsi ils travaillent à remplir la mission qui leur a été confiée.

NOTE 15

SUR LES SERMONS DU P. DE LA COLOMBIÈRE

Ce fut le P. Nicolas de la Pesse, prédicateur de la fin du XVIIe siècle, qui écrivit la *Préface* mise en tête des

Œuvres du P. de la Colombière. Il est probable qu'il fut aussi chargé de diriger la publication.

On a conservé dans toutes les éditions le même plan et le même ordre : le nombre des sermons n'a pas varié. Le style n'a pas été retouché, sauf quelques expressions surannées qui ont disparu dans les éditions des XVIII[e] et XIX[e] siècles.

Les chiffres ont aussi leur éloquence. On verra une nouvelle preuve de l'estime qu'on faisait des discours du P. de la Colombière, surprise dans le nombre des éditions.

A Lyon, sept éditions, dont cinq se succèdent rapidement : en 1684, 1687, 1689, 1692, 1697, 1702, 1757.

Clermont-Ferrand, 1834.

Paris (Migne), 1844.

Avignon, Œuvres complètes, 1832.

Les sermons, traduits en italien, sont plusieurs fois imprimés : en 1710, 1717, 1720, 1726, 1737, 1741.

Les sermons, traduits en allemand, ont eu trois éditions : en 1720, 1726 et 1741. Plusieurs sermons détachés ont été traduits en italien, en allemand, en espagnol et en flamand.

On peut remarquer que, pendant le XVIII[e] siècle, il n'y a eu que deux éditions en France, tandis qu'elles sont nombreuses en Italie et en Allemagne. La raison de ce fait est dans l'histoire de ce temps. L'esprit janséniste, philosophique et impie ne pouvait souffrir les Œuvres du pieux jésuite.

Au XIX[e] siècle, trois éditions attestent que l'oubli commence à se faire pour ce prédicateur.

FIN DES NOTES

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE SEPTIÈME

CHAPITRE HUITIÈME

CHAPITRE NEUVIÈME

CHAPITRE DIXIÈME

CHAPITRE ONZIÈME

CHAPITRE DOUZIÈME

CHAPITRE TREIZIÈME

CHAPITRE QUATORZIÈME

CHAPITRE QUINZIÈME

CHAPITRE SEIZIÈME

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

CHAPITRE VINGTIÈME

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

21347. — Tours, impr. Mame.

